


600024249R



VOYAGE

AU POLE SUD

ET DANS L'OCÉANIE.

VII.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

VOYAGE
AU POLE SUD
ET DANS L'OCÉANIE

SUR LES CORVETTES

L'ASTROLABE ET LA ZÉLÉE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI
PENDANT LES ANNÉES 1837-1838-1839-1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,
Capitaine de vaisseau,

PUBLIÉ PAR ORDONNANCE DE SA MAJESTÉ

sous la direction supérieure

DE M. JACQUINOT, CAPITAINE DE VAISSEAU, COMMANDANT DE LA ZÉLÉE.

HISTOIRE DU VOYAGE.

TOME SEPTIÈME.

PARIS,
GIDE ET CIE, ÉDITEURS,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.

1844


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

CHAPITRE XLVIII.

Séjour à Batavia.

Je profitai du reste de la journée pour envoyer à terre M. Marescot, chargé d'aller présenter mes hommages au gouverneur général et le prévenir de notre arrivée. J'expédiai en même temps M. Ducorps, afin de prendre des renseignements sur les ressources que nous trouverions à Batavia, pour y faire des vivres, car nous avions besoin de renouveler nos provisions de campagne ; c'était là le but unique de ma relâche ; je venais demander à cette capitale des établissements hollandais dans l'Inde, les objets qui nous étaient nécessaires pour continuer notre route. 1839. 8 Juin.

Le canot major qui portait ces officiers à terre n'aborda la jetée que lorsque déjà l'heure à laquelle ferment les bureaux du gouvernement était passée ; et M. Ducorps ne put avoir aucun des renseignements que je lui avais demandés ; d'un autre côté, le gouverneur général habitait le palais de *Buitenzorg*, en

1839. Juin. son absence, M. Marescot s'adressa au résident de Batavia ; il en reçut un accueil des plus polis, et des offres empressées de ses services. Il était déjà nuit lorsque ces messieurs rejoignirent l'*Astrolabe*. Pendant ce temps-là, un autre de nos canots avait abordé le navire de commerce français qui était mouillé sur rade ; et il en avait rapporté des nouvelles un peu récentes de la France : elles ne comptaient que trois mois de date.

Ce fut à Batavia que nous apprîmes les exploits de la marine française devant les murs de Saint-Jean d'Ulloa, ainsi que les récompenses accordées à la suite de cette expédition. Chacun des officiers comptait un ami parmi ceux qui avaient eu le bonheur d'assister à cette action d'éclat, et tous applaudissaient à leur succès. Cependant, aux impressions de joie qu'avaient fait naître ces nouvelles favorables, succéda une pensée douloureuse ; M. Ducorps avait pris à la poste les lettres et les dépêches qui nous étaient adressées, et je n'avais pas une seule récompense à décerner, pas un mot d'encouragement à donner à ces jeunes officiers, à ces braves matelots qui, depuis deux ans, avaient affronté avec courage des dangers tout aussi redoutables que ceux des boulets ennemis, et qui, en outre, avaient souffert toutes les privations avec une persévérance remarquable ; et cependant, je n'avais laissé ignorer au ministère aucun des travaux accomplis dans les glaces ; en signalant les noms des officiers qui y avaient coopéré, j'avais réclamé avec instance les récompenses que je croyais méritées par chacun d'eux, mais l'*Astro-*

labe et la *Zélée* avaient été totalement oubliées..... 1839. Juin.

Au lever du soleil l'*Astrolabe* salua la place et le pavillon de contre-amiral qui flottait sur le stationnaire, la première de vingt et un coups de canon, et le second de treize coups seulement. Les saluts une fois rendus par la batterie du fort et par celle du navire, toutes nos embarcations furent mises à la mer pour porter à terre les officiers que le service ne retenait point à bord. Il était huit heures du matin lorsque, en compagnie de M. Jacquinot, je m'embarquai dans ma baleinière pour aller faire visite aux autorités hollandaises et m'enquérir des ressources de la ville pour compléter nos provisions de campagne. 9

La rade de Batavia, quoique présentant un abri assuré et un bon mouillage, est loin d'être commode, surtout pour les navires qui ont besoin de communiquer souvent avec la terre ; il nous fallut franchir près de trois milles avant d'atteindre le canal qui conduit à la basse ville. L'entrée de ce canal était jadis l'embouchure d'une petite rivière qui formait une barre puissante par ses apports continuels de vases et de détritus. Les Hollandais, pour arrêter ces atterrissements continuels qui menaçaient la rade et qui surtout rendaient les communications avec elle de plus en plus difficiles, ont changé le cours de la rivière ; ils ont canalisé ses bords ; deux digues longues de près de deux milles, ont régularisé son cours à travers des marais qui bordaient le rivage et qui sont en partie desséchés. Les deux jetées se prolongent à la mer sur un espace de près d'un demi-mille

1839. Juin. par des pieux avancés, qui ne garantissent qu'imparfaitement de la violence des lames les embarcations qui s'engagent entre elles. Il existe encore une barre à l'entrée de ce passage, et quand les vents viennent du large, la mer s'y brise avec force, il faut redoubler de précautions pour ne pas chavirer. Le trajet des embarcations, sur ce canal, lorsqu'il se renouvelle souvent, est presque toujours fatal aux Européens; à marée basse, il s'en échappe des exhalaisons méphitiques qui contribuent beaucoup à donner ces fièvres si tenaces qui ont fait à Batavia une réputation méritée d'insalubrité; généralement on emploie à ce service des Malais qui, habitués à vivre sous ce soleil brûlant, sont moins sujets aussi à contracter les maladies auxquelles peu d'Européens pourraient échapper.

Il y avait près de deux heures que nous avions quitté nos navires, lorsque nous arrivâmes au bâtiment de la douane, établi sur le canal, à l'entrée de la ville basse; nous prîmes terre sous un hangar assez vaste où nous pûmes enfin nous abriter des rayons qu'un soleil brûlant dardait sur nos têtes. Au moment où je cherchais une voiture, je fus accosté par un cocher malais, parlant bien français; cet homme me présenta, de la part de MM. Lanier et Borel, négociants français établis à Java, une jolie calèche, attelée de deux chevaux, et destinée à notre usage. En même temps, il m'assura que ces messieurs, ne pouvant venir eux-mêmes nous recevoir au débarcadère, nous priaient de vouloir bien descendre chez

eux, et de disposer de leur maison pendant tout notre séjour sur la rade. 1839. Juin.

Batavia comprend deux parties parfaitement distinctes, l'ancienne ou basse ville, dont les habitations sont entassées les unes sur les autres, à la mode de nos cités européennes : c'est la partie commerçante. Le canal la sillonne dans tous les sens; elle est la plus rapprochée de la rade, mais elle est aussi la moins salubre et la moins agréable. C'est dans cette partie que se trouvent toutes les maisons de commerce, mais en outre les négociants opulents ont de superbes habitations dans la haute ville, où ils établissent domicile, et ils ne séjournent dans la basse ville que pendant les heures destinées aux affaires, c'est-à-dire de dix heures du matin à cinq heures du soir. Quant à la ville haute, elle est composée d'une foule d'habitations construites avec luxe et entourées de jardins; aussi elle s'étend sur une grande surface, et il serait difficile aux habitants de pouvoir se visiter souvent, si chaque famille, pour peu qu'elle soit fortunée, n'avait une voiture et des chevaux à sa disposition. A Batavia, on ne rencontre jamais personne parcourant les rues autrement qu'en voiture; les Malais et les Chinois peuvent seuls se servir de leurs jambes sans être remarqués; les Européens ne sauraient se donner cette jouissance sans se faire suivre par leur équipage. Nulle part peut-être les lois de l'étiquette ne se montrent plus sévères qu'à Batavia, et, si je dois en croire tous les dictons qui plus tard me furent répétés, on verra par la suite

1839. Juin. combien nous autres Français nous fûmes coupables aux yeux des habitants de la ville de n'avoir pas toujours respecté leurs exigences.

Notre première visite fut pour M. Lanier et M. Borel, qui est tout à la fois son gendre et son associé. Nous trouvâmes ce dernier à sa maison de commerce, où il nous reçut avec la plus grande politesse; M. Lanier était retenu chez lui par les suites d'une chute qu'il avait faite quelques jours auparavant. M. Borel se chargea en son absence de procurer à nos corvettes tous les vivres dont elles avaient besoin; il mit en outre à la disposition de M. Dumoulin une vaste cour où se trouvait un hangar parfaitement disposé pour abriter les instruments de physique, qui y furent immédiatement placés en observation. Nous nous rendîmes de là chez M. Becq, résident de Batavia, et la première autorité de cette ville en l'absence du gouverneur. La réception qu'il nous fit fut froide quoique polie. Nous visitâmes ensuite le contre-amiral Lucas, commandant supérieur de toutes les forces maritimes hollandaises dans les mers de Java. M. Lucas nous accueillit avec beaucoup de franchise et d'amitié; il témoigna des dispositions les plus bienveillantes en notre faveur, et chercha à nous exprimer combien il regrettait d'être obligé de partir sous peu de jours pour aller en inspection à *Sourabaya*. Le général Cokius, commandant supérieur des forces militaires, à qui nous nous présentâmes ensuite, nous fit aussi un accueil flatteur, et montra un vif intérêt pour nos travaux. Enfin nous allâmes faire visite

au plus ancien des membres du grand conseil, 1839. Juin.
M. Goldman; il parut surpris de notre présence, et, sans nous offrir un siége, il nous demanda à plusieurs reprises si nous avions vu le général Cokius; ce furent les seules paroles qu'il voulut bien nous adresser. Nous nous hâtâmes donc à notre tour de le saluer et de nous retirer, et quelques minutes après, nous entrions dans la maison d'habitation de M. Lanier. Nous nous retirâmes ensuite à nos bords respectifs, emportant avec nous tous les journaux français que l'on avait pu nous procurer, et que nous étions avides de parcourir.

Le lendemain, de grand matin, la rade présentait 10
un coup d'œil des plus animés : plusieurs navires déployaient leurs voiles pour quitter le mouillage, d'autres arrivaient des ports d'Europe et venaient chercher des cargaisons. Chacun de ces vaisseaux marchands, portant pavillon hollandais, saluait la place de sept coups de canon en laissant tomber ses ancres; et aussitôt le stationnaire répondait à ce salut par cinq coups de sa batterie. Des milliers d'embarcations pesamment chargées se croisaient sur les eaux tranquilles de la rade; nous nous retrouvions au milieu d'un grand port de commerce. De notre côté, nous ne perdions aucun moment pour réparer notre gréement, et renouveler notre provision d'eau. Nos chaloupes se dirigeaient à terre pour y faire leur chargement; elles étaient montées par des Malais que nous avait envoyés le stationnaire, afin de préserver nos matelots des maladies qu'engendrent sur ce ri-

1839. Juin. vage les vapeurs méphitiques qui s'exhalent des marais imparfaitement desséchés.

Au milieu des bâtiments qui faisaient route pour gagner le mouillage, nous découvrîmes avec joie un trois-mâts portant le pavillon français; il n'avait pas encore serré ses voiles que son capitaine montait à bord de l'*Astrolabe;* il arrivait directement de Bordeaux, il ne comptait que quatre-vingt-dix-sept jours de traversée. Son nom était la *Gabrielle.* Il n'ajouta aucune nouvelle à celles que nous avions déjà apprises concernant la France, mais il apportait un chargement de vins dont nous fûmes les premiers à profiter. Grâce à son secours, nous pûmes renouveler ces provisions importantes pour nous, à peu de frais comparativement à ce que nous eussions payé, s'il avait fallu prendre à Batavia des vins ayant déjà payé les droits d'entrée, qui sont considérables. La maison Lanier s'était chargée de nous fournir les salaisons, la farine et le biscuit dont nous avions besoin; J'étais désormais sans inquiétude, et je m'occupai d'activer le plus possible la livraison et l'embarquement de tous ces objets, afin de pouvoir continuer ma route le plus promptement possible.

A huit heures je reçus la visite d'un Français, M. Diard, établi depuis longtemps à Batavia, que j'avais déjà rencontré la veille dans la maison de M. Lanier; je le retins à déjeuner avec moi. M. Diard avait été envoyé à Batavia par le Jardin-des-Plantes de Paris comme naturaliste-voyageur, mais une fois qu'il eut touché la terre de Java, il s'attacha à

la cour du gouverneur-général, et quitta la position qu'il devait au muséum français pour servir le gouvernement hollandais ; il s'est fait dans la colonie, à tort ou à raison, une grande réputation de savant, et il paraît jouir d'un grand crédit auprès du gouverneur général. Je montrai à notre compatriote tous les travaux déjà exécutés pendant le cours de la campagne ; mais il me sembla peu désireux, comme naturaliste, de s'entretenir avec ceux de MM. les officiers qui, par la nature de leurs travaux, auraient pu l'intéresser par leurs remarques. Malgré tous les efforts de M. Diard pour paraître aimable, il ne put conserver assez bien son masque pour que je ne m'aperçusse pas qu'il était peu disposé à être utile à notre expédition. J'ignorais encore à cette époque que déjà on nous reprochait à Batavia d'avoir paru sur la rade avec des voiles raccommodées et des navires fatigués par la mer, dont la peinture était loin d'être fraîche et gracieuse. Si j'en crois ce qui m'a été dit plus tard, il paraît que notre compatriote avait été le premier à nous faire un crime des désordres que la mer et le vent avaient causés à nos navires pendant une longue navigation. 1839. Juin.

Dans l'après-midi, je me rendis à bord du navire stationnaire dont le capitaine était venu me faire visite et m'offrir ses services ; tout mon temps fut ensuite employé à lire les journaux que la *Gabrielle* avait apportés de France jusqu'à la date du 4 mars, et
à mettre ordre à mon courrier. Il fallut toute l'in- 11
sistance que mit M. Lanier à m'engager à dîner, pour

1830. Juin. me décider à quitter l'*Astrolabe* et à me rendre à son invitation. Je retrouvai à sa table M. Diard et le docteur Mallat ; ce dernier venait de faire un long séjour dans le grand Archipel indien, il avait surtout beaucoup fréquenté Manille et les îles Philippines ; le commerce auquel il se livrait lui avait permis de collecter une foule de documents sur cet archipel.

12 Malgré l'heure avancée, je ralliai mon bord pour recevoir le lendemain la visite du contre-amiral Lucas et celle du colonel Olyve, accompagné de son état-major. Treize coups de canon saluèrent ces messieurs au moment où ils quittèrent l'*Astrolabe* pour se rendre à bord de la *Zélée*. Je me rappelai que dans l'année 1828, lorsque je passais à Batavia, lors de mon premier voyage, j'avais manifesté à M. Bousquet, alors secrétaire général, le désir d'aller saluer le gouverneur général à la demeure royale de Buitenzorg, si toutefois on me fournissait les moyens nécessaires pour le transport. A cette époque aussi j'avais été éconduit sous prétexte qu'il existait des ordres sévères d'économie nouvellement apportés par M. Dubus, et qui ne permettaient pas de fournir des chevaux aux étrangers dans une position semblable à la mienne, sans une autorisation préalable ; plus tard, lorsque cette autorisation avait été demandée au gouverneur général, M. Diard qui déjà jouissait auprès de son excellence d'un immense crédit, fut chargé de m'annoncer, de la part de cet officier général, qu'il eût été très-flatté de me voir, mais qu'il ne lui restait plus que la journée même pour

avoir ce plaisir, attendu qu'il partait le jour suivant 1830. Juin.
pour l'intérieur de Java. Comme cette excuse n'était du reste accompagnée d'aucune offre de voiture ni de chevaux, je la pris pour ce qu'elle valait probablement, pour une simple civilité ; aussi, en arrivant de nouveau sur la rade de Batavia avec nos corvettes, je m'étais bien gardé de manifester aucune intention d'aller rendre visite au gouverneur de Java, dans son palais, de peur d'être éconduit une seconde fois. Je fus donc agréablement surpris lorsque, dans la soirée, un message de M. Diard m'annonca que le gouverneur général désirait me recevoir à sa résidence de Buitenzorg, et que, dans l'espoir que je voudrais bien faire ce petit voyage, des ordres étaient donnés à la poste pour m'y conduire ainsi que le capitaine Jacquinot.

Le lendemain, le colonel Olyve vint me confirmer 13
cette nouvelle, en m'anonçant qu'il était chargé par le gouverneur général de me conduire à Buitenzorg en l'absence du contre-amiral Lucas, qui devait quitter Batavia le jour même. En effet, au moment où je me rendais à terre dans mon embarcation, le bateau à vapeur qui était sur rade avait hissé le pavillon de l'amiral, et il levait ses ancres pour partir, au bruit des détonations de l'artillerie du stationnaire qui saluait cet officier supérieur.

Mon intention, en quittant l'*Astrolabe*, était d'aller visiter M. Merkus, conseiller des Indes, arrivé la veille de la Hollande où il était allé en congé, et avec qui je m'étais lié d'amitié, lorsque en 1828

1839. Juin. je conduisis l'*Astrolabe* dans la rade d'Amboine où il était alors gouverneur des Moluques. Sur ma route, je rencontrai M. Diard qui me conduisit au Muséum de la ville dont il est, je crois, conservateur. Cette collection me parut riche en productions du pays; elle renferme un grand nombre d'oiseaux, presque tous originaires du grand archipel d'Asie ; j'y remarquai aussi plusieurs quadrupèdes et une grande variété de singes; tous ces animaux étaient empaillés, je m'arrêtai surtout à examiner un groupe de trois *orangs-outangs*, composé d'un mâle et d'une femelle adultes avec leur petit; ils étaient parfaitement préparés, toutes leurs formes étaient bien conservées, et j'ai rarement vu des singes plus laids et d'un aspect plus repoussant.

MM. Dumoutier et Hombron étaient occupés à étudier en détail chacun des échantillons de cette précieuse collection ; je les y laissai pour me rendre à la belle maison de campagne qu'habite M. Merkus dans le quartier de la haute ville. Je reçus de ce haut fonctionnaire un accueil poli, mais qui était loin toutefois de celui auquel je devais m'attendre, d'après l'amitié que nous avions contractée lors de mon dernier voyage. Je restai peu de temps chez M. Merkus; nous devions, du reste,
14 nous revoir chez le général Cokius de qui j'avais reçu une invitation à dîner pour le lendemain. Toutes les autorités principales de Batavia avaient été réunies par le général pour assister à ce repas donné en notre honneur ; la table était parfaitement servie, et madame Cokius en faisait les honneurs avec une grâce

charmante. La soirée se passa fort agréablement, je ne me retirai que fort tard en compagnie du capitaine Jacquinot, laissant MM. Dubouzet et Hombron, qui comptaient au nombre des convives, et qui préféraient aller passer la nuit à l'hôtel de Provence où se trouvaient logés une grande partie des officiers. 1839. Juin.

J'aurais certainement mieux aimé aussi coucher à terre plutôt que de faire un long trajet dans mon embarcation pour regagner mon bord, d'autant mieux que le vent soufflait du large et que la mer brisait fortement sur la barre et la rendait dangereuse; mais j'avais vu le colonel Olyve chez M. Cokius, et j'avais pris rendez-vous avec lui pour le lendemain, afin d'aller à Buitenzorg. J'étais bien aise de prendre mon point de départ de l'*Astrolabe*, afin de laisser mes instructions pour activer l'embarquement des provisions, ainsi que les travaux qui avaient pour but de remettre nos navires en état de continuer leur campagne. 15

A six heures du matin, j'étais à terre avec M. Jacquinot; une tasse de café nous attendait chez le colonel Olyve, et une heure après un des fourgons du gouvernement, traîné par quatre chevaux vigoureux, nous emportait sur la route de Buitenzorg. MM. Hombron et Dubouzet avaient été présentés la veille par le général Cokius au conseiller des Indes, M. Wanschoorn. Ils durent à cette circonstance l'offre qu'il leur fit de les conduire à cette demeure royale, et de les ramener avec lui dans sa voiture. Un instant ces officiers hésitèrent d'accepter ces offres

1839. Juin. bienveillantes, mais elles furent faites avec tant de franchise, et M. Wanschoorn y mit tant d'insistance, qu'ils durent accepter, ils ne tardèrent pas à prendre la même route que nous.

Je fus frappé, dès le principe, de la célérité avec laquelle on voyage dans l'île de Java. Les relais sur la route de Buitenzorg sont disposés de six milles en six milles, et on en compte six depuis Batavia jusqu'à la résidence du gouverneur. Nous trouvions à chaque relais de jolis hangars sous lesquels s'arrêtaient les voitures, et qui servaient à les garantir des rayons du soleil pendant qu'on attelait les chevaux disposés à l'avance. La route, sur toute sa longueur, est macadamisée avec un caillou basaltique parfaitement propre à cet usage; elle paraît être entretenue avec beaucoup de soin. Elle est exclusivement destinée aux voitures suspendues et aux piétons, car les charrettes et les chariots de transport suivent un chemin latéral que l'on a fait pour cet usage.

Pendant près de la moitié du chemin de Batavia à Buitenzorg, la route traverse une plaine spacieuse couverte de belles maisons de campagne et de champs de riz. Ce n'est que lorsque déjà l'on a parcouru une douzaine de milles que l'on aperçoit distinctement la belle chaîne volcanique des monts *Guédé*. Le pays change alors d'aspect; on s'avance vers la montagne par une pente peu rapide : les points de vue deviennent de plus en plus pittoresques.

Nous mîmes un peu moins de trois heures pour parcourir les trente-huit milles qui nous séparaient

de Buitenzorg, et nous arrivâmes devant le parc qui entoure le château. Celui-ci se compose d'un corps de logis s'appuyant sur deux pavillons. L'architecture de ce palais n'a rien de monumental, mais elle est parfaitement appropriée au climat du pays. Le corps de logis, dont la longueur est double de celle des pavillons, est surmonté d'un dôme, au sommet duquel on voit un joli belvédère. Il est entouré, ainsi que les pavillons, d'une espèce de portique dont les colonnes sont assez éloignées pour ne pas gêner la libre circulation de l'air. Les appartements intérieurs sont garantis des rayons du soleil et conservent toujours une fraîcheur délicieuse. L'île de Java est sujette à de fréquents tremblements de terre; dans le cours de l'année 1826, une de ces secousses terrestres renversa de fond en comble le vaste château qu'avait fait construire à Buitenzorg le gouverneur Daendaels, qui y avait établi sa résidence. Le nouveau palais a été bâti sur les ruines du premier, mais sur un plan bien moins vaste et mieux combiné pour résister à de nouvelles convulsions du globe. Il n'a plus qu'un seul étage, mais il est assez élevé pour que l'étendue de l'édifice ne soit pas trop disproportionnée avec sa hauteur. De plus, on a fait entrer dans la charpente et dans les colonnes de cette nouvelle construction le bambou, le seul de tous les bois qui réunit à une grande force la légèreté et l'élasticité nécessaires pour résister à de pareilles secousses. 1839. Juin.

Nous descendîmes de voiture au pied du perron d'un des pavillons, où nous trouvâmes de vastes et beaux

1839. Juin. logements destinés à recevoir les principales autorités qui y sont appelées pour traiter d'affaires, ainsi que les étrangers et les aides-de-camp. Le pavillon de droite était déjà entièrement occupé; nous fûmes logés dans celui de gauche avec les aides-de-camp. Dans chacun de ces appartements, les chambres donnent sur de vastes salons meublés avec recherche; on y jouit de la vue du jardin, qui est magnifique, et de celle des environs si pittoresques de cette résidence.

A ma grande surprise, nous ne fûmes présentés que le soir au gouverneur général; à notre arrivée on nous offrit à déjeuner, puis nous fûmes conduits dans les appartements qui nous étaient destinés, et nous fûmes maîtres d'employer notre temps comme nous l'entendrions jusqu'au moment du dîner, où devait avoir lieu notre présentation. Je trouvai, je l'avoue, cette manière de recevoir des hôtes, et surtout des étrangers, un peu singulière; mais le colonel Olyve et M. Diard, qui ne nous avaient pas quitté depuis Batavia, m'assuraient que telles étaient les lois de l'étiquette; je me consolai facilement de voir le gouverneur nous traiter ainsi à la manière des pachas orientaux, et je cherchai à profiter de mon mieux de la liberté qui nous fut laissée en attendant le dîner. Je me dirigeai tout d'abord vers le parc, que je désirais vivement visiter.

Aux agréments d'un jardin anglais, dessiné avec beaucoup de goût sur un terrain heureusement accidenté et sillonné par des cours d'eau dont on a su tirer tout le parti possible, le parc de Buitenzorg réunit

encore les avantages d'être un jardin botanique des plus riches et des plus curieux par le grand nombre et la grande variété des échantillons de plantes qu'il renferme. On y trouve, non-seulement tous les végétaux qui sont originaires de Java, mais encore une grande quantité de ceux de l'Inde, de la Chine, du Japon, d'Europe et d'Amérique. Un espace d'une vaste étendue est en outre réservé pour y faire des essais de culture : j'y remarquai une grande variété de cannes à sucre, de cactus, de bananiers, du thé et des arbres à pain, qui ont été nouvellement introduits à Java, et qui y réussissent à merveille. Ce jardin d'essai est adjacent au petit village malais de Buitenzorg ; un ruisseau le traverse dans toute sa longueur ; son cours est masqué par des touffes de bambous dont la vue a quelque chose de mélancolique. Sous leurs ombrages reposent dans des tombes simples et modestes les Hollandais et les étrangers de distinction morts dans le palais, où ils avaient obtenu de venir habiter pour rétablir leur santé détruite par le séjour malsain de Batavia. Le reste du jardin, consacré exclusivement à la botanique, est assez vaste pour que les arbres géants des contrées équatoriales puissent y atteindre à leur aise leur grandeur naturelle ; en voyant la vigueur de leurs jets et la fraîcheur de leur feuillage, on dirait que l'on vient de les transplanter d'une des forêts voisines ; à plus forte raison les arbustes et les plantes plus modestes y jouissent du même privilége. Tous ces végétaux sont classés avec ordre, grâce aux soins 1839. Juin.

1839. Juin. du célèbre docteur *Blume*, qui en eut jadis la direction. Ce savant en a publié un catalogue des plus intéressants; malheureusement, après la mort de ce naturaliste, afin de faire quelques économies, on n'a point cherché à le remplacer. Aujourd'hui c'est un simple jardinier qui est chargé de l'entretien de ce superbe établissement. Du côté de l'ouest, le jardin est limité par la rivière qui porte ses eaux à Batavia; mais à Buitenzorg cette rivière présente l'aspect d'un vaste torrent prenant sa source dans la montagne, et roulant ses eaux avec fracas dans un lit large et peu profond, garni de cailloux basaltiques entraînés là par les crues pluviales. Sur les bords de ce petit cours d'eau, de jolis pavillons sont disposés en établissements de bains à l'usage des habitants du palais.

La chaleur, toujours si forte dans ces contrées aux approches de midi, me fit rentrer dans le palais; chacun se disposait à faire la sieste; quant à moi je ne pouvais dormir; malgré ma demande, on n'avait pu me procurer quelques journaux, dont la lecture m'aurait aidé à passer mon temps, et je ne savais que faire, lorsque le colonel Olyve vint me proposer de faire une partie de billard. J'acceptai volontiers, et bien que le billard fût loin de répondre par sa bonté au luxe qui existait généralement dans le mobilier de cette résidence, nous en usâmes jusque vers les quatre heures. Il paraît qu'à cette heure-là il est d'usage d'envoyer à chacun des hôtes du palais une voiture et des chevaux dont ils peuvent disposer pour aller promener à leur volonté. J'en profitai avec d'autant plus de plai-

sir que l'inaction dans laquelle j'étais forcé de rester, 1839. Juin.
commençait à me fatiguer. Je parcourus les environs de Buitenzorg, entourés par de nombreuses plantations de riz et d'indigo. Du reste, je ne vis rien de bien remarquable, mais au moins j'attendis plus patiemment l'heure du dîner, que je désirais vivement voir arriver.

Enfin il était sept heures du soir, on vint nous prévenir que le dîner était servi, et que nous étions attendus par le gouverneur. Son excellence était en costume d'officier général. Sa réception fut polie, mais guindée et froide; ce fut à peine s'il échangea quelques mots de pure politesse avec moi. Retranché dans sa dignité, le général, que l'on me dit cependant être un homme distingué, ne me parut pas avoir dans cette circonstance toutes les formes qui conviennent à un personnage dans sa position. Il était alors entouré de sa fille, de sa belle-sœur et de ses aides-de-camp, dont la politesse froide et cérémonieuse semblait indiquer qu'ils avaient tous reçu le mot d'ordre.

Le dîner vint heureusement mettre fin à cette ennuyeuse représentation. Toutes les autorités et les notabilités du pays avaient été invitées; le service comportait au moins cinquante couverts. A en voir le menu, on se serait cru en Europe, car il n'y manquait aucune de nos productions. Chacun des convives conserva, pendant toute sa durée, la gravité officielle; jamais je n'avais vu une réunion aussi si lencieuse. Chacun, il est vrai, chuchotait à l'oreille de son voisin, mais c'était la seule licence qu'il se per-

1839. Juin.

mît en présence du gouverneur, qui lui-même ne faisait rien pour faire naître une conversation générale. J'avais été placé à sa gauche, mais ce fut à peine s'il m'adressa quelques paroles, et encore ses questions étaient-elles des plus insignifiantes. A ma gauche, j'avais pour voisin M. Diard, grand admirateur de S. E. le gouverneur, qui dispose à son gré de toutes les faveurs, et grand prôneur du système hollandais, qui lui a si bien profité. Il me sembla que M. Diard, en courtisan habile, était fort savant dans l'art de la flatterie, et je ne m'étonnais plus de l'immense crédit dont il paraissait jouir auprès du gouvernement, lorsque je vis combien il était humble et empressé à se faire le serviteur de son maître.

Après le repas, on dressa une table de jeu, et je fus invité à faire le whist avec Son Excellence, faveur, à ce qu'il paraît, fort recherchée, mais que je refusai de me donner. Un petit bal fut improvisé; une trentaine de dames, mises avec élégance, en firent les honneurs, toutes habitaient fort loin de Buitenzorg, elles étaient venues uniquement pour assister à cette fête, et elles devaient se retirer à la fin de la soirée. Ici les routes sont si belles, et les voitures si communes, que l'on ne recule jamais à parcourir une quinzaine de lieues pour un bal ou pour un dîner. Grâces à ces habitudes de facile locomotion, dans l'intérieur de l'île où la population européenne est si peu nombreuse, la société s'y réunit comme dans les villes, et presque tout le monde y mène une vie de château sur le plus grand train.

La danse avait trop peu d'attraits pour moi pour me retenir longtemps ; fatigué par une journée d'ennui, je ne tardai pas à me retirer dans mon appartement, bien décidé à quitter Buitenzorg dès le lendemain. A six heures du matin, je montai dans la voiture qui m'avait amené en compagnie de M. Diard, et quelques heures après, je regagnai mon bord. 1839. Juin. 16.

« Quant à moi, dit M. Jacquinot, je me décidai à rester vingt-quatre heures de plus à Buitenzorg, et à attendre le bon colonel Olyve qui était fatigué, et qui avait besoin de repos. MM. Dubouzet et Hombron prirent le même parti.

» Pour la personne qui ne cherche qu'à jouir d'une liberté pleine et entière, et désire se reposer des ennuis d'une longue navigation, Buitenzorg est le lieu par excellence, tel, du moins, qu'il s'est présenté à nous. Rien ne vient vous troubler, vous n'éprouvez aucun dérangement, les logements sont très-confortables, et de nombreux domestiques sont là, disposés à exécuter promptement vos ordres. Vous déjeunez seul si bon vous semble, et toujours en dehors de toute cérémonie. Soir et matin, à la fraîcheur, il vous est loisible de disposer d'une voiture pour aller faire un tour de promenade. Nous mîmes le lendemain ces commodités à profit, et nous parcourûmes les environs qui, sans offrir rien de bien remarquable, avaient pour nous le piquant de la nouveauté. Au repas du soir, nous ne nous trouvâmes qu'avec le gouverneur et sa famille; l'étiquette fut moins austère que la veille et, sans éprouver un plaisir bien vif, nous ne

1839. Juin. nous ennuyâmes pas, et nous prîmes notre part à la conversation générale.

17 » Le 17 au matin, nous fîmes nos adieux à cette résidence, et nous nous mîmes en devoir de regagner Batavia, qu'un accident arrivé à notre voiture nous empêcha d'atteindre avant cinq heures du soir. Une des roues s'étant rompue, nous fûmes contraints de séjourner plusieurs heures sur la grande route pour attendre que l'on pût s'en procurer une autre, et nous eussions sans doute bivouaqué bien plus longtemps, sans l'arrivée de M. Wanshoorn qui vint à passer avec M. Dubouzet ; ce magistrat mit toute la complaisance possible pour nous tirer d'embarras, et fut parfait à notre égard, avec une politesse exquise et des manières agréables, il s'empressa de venir à notre aide et, grâce à lui, nous pûmes continuer notre voyage. Nous regrettâmes beaucoup par la suite de n'avoir pas eu le temps de faire plus amplement sa connaissance. »

18 Nous ne devions plus passer qu'une seule journée au mouillage, elle fut tout entière employée à embarquer toutes les provisions qui nous restaient à faire ainsi que les instruments de physique qui étaient à terre. Je ne quittai mon bord que fort tard pour aller faire mes adieux au colonel Olyve et au général Cokius, c'étaient les deux seules maisons qui nous avaient été ouvertes pendant notre séjour à Batavia, et après avoir passé chez MM. Lanier et Borel, avec qui les commis d'administration étaient occupés de régler les comptes généraux de nos dépenses, je me

rendis avec M. Jacquinot au bâtiment des arts et métiers où devait se réunir, en séance générale, la société savante de Batavia dont j'avais été nommé membre lors de mon premier passage en 1828. 1839. Juin.

L'assemblée était nombreuse; elle comptait, parmi ses auditeurs, presque tous les dignitaires de la colonie et plusieurs hommes véritablement très-savants, surtout dans les sciences naturelles, dont l'étude est si pleine de charmes dans ces contrées privilégiées. M. Merkus la présidait, il reparaissait après une longue absence ; il ouvrit la séance par un discours en hollandais dont nous ne pûmes apprécier le mérite, parce que nous ne comprenions pas cette langue, mais il obtint l'approbation de tous et fut écouté avec une grande attention. Quelques mots flatteurs pour moi et mes compagnons de voyage furent dits en français, et vinrent me confirmer dans la pensée que l'ancien gouverneur des Moluques qui reçut l'*Astrolabe* en 1828 avec une bienveillance et une distinction dont j'ai conservé un précieux souvenir, attachait toujours le même intérêt aux voyages entrepris dans le but de rendre des services à toutes les sciences.

Le ministre protestant prit ensuite la parole et prononça un long discours, toujours en hollandais; on m'assura que ce prêtre, jeune encore, était un des hommes les plus instruits de la colonie; il fit l'éloge du docteur First, membre de la société, mort victime de son dévouement aux sciences, pendant un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de Java ; il parla

1839. Juin. longtemps et fut écouté avec recueillement. Enfin arriva mon tour : dans quelques mots, je traçai rapidement l'itinéraire de ma campagne, et je développai son but et son utilité, enfin j'énumérai les découvertes scientifiques de l'expédition. Je cédai ensuite la place à M. Diard qui vint occuper la tribune en se faisant suivre d'un manuscrit dont le volume énorme avait quelque chose d'effrayant ; il prononça un discours remarquable par sa longueur et sa diffusion ; il termina par proposer à la société d'établir sur plusieurs points de l'intérieur de Java des observatoires météorologiques munis d'instruments, afin d'y faire des observations suivies. Les dépenses approximatives pour ces établissements étaient estimées par l'orateur à 100,000 florins, il conclut en demandant à la société de vouloir bien s'imposer une souscription pour couvrir cette dépense. Le président annonça que la proposition de M. Diard serait prise en considération et que la discussion serait renvoyée à une autre séance, puis il proposa de recevoir M. Jacquinot au nombre des membres honoraires de la société. Cette dernière communication reçut l'approbation de tous, et la séance fut levée. Il était tard, nous nous hâtâmes de rejoindre nos corvettes afin de remettre à la voile le lendemain de grand matin.

Ce même jour, il devait y avoir, dans les vastes salons du bâtiment de l'*Harmony*, un concert donné par la garnison, et auquel avaient été invités tous les officiers français. Mais depuis dix jours que nous avions passé en relâche sur la rade, c'était la pre-

mière invitation qui parvenait à nos états-majors, ils la refusèrent d'autant mieux que la fête aurait pu se prolonger bien avant dans la nuit, et que chacun devait le soir même rallier son navire, le départ étant fixé au lendemain. 1839. Juin.

Comme je l'ai déjà dit, les officiers de nos corvettes, désireux de jouir à terre des quelques jours de repos destinés à notre relâche, s'étaient établis à l'hôtel de Provence. Là, délaissés par les officiers de la garnison et les autorités hollandaises, tous leurs loisirs étaient employés à la promenade ; nous devons à ces circonstances plusieurs observations curieuses sur les quartiers de Batavia qui sont exclusivement occupés par les Javavais et les Chinois, ainsi que sur les mœurs des populations qui les habitent. Avant de remettre à la voile pour nous éloigner de la rade, nous jetterons un dernier regard sur cette grande cité, et nous irons parcourir ces quartiers oubliés où l'Européen met rarement le pied, et qui, jusqu'ici, ont en partie échappé à ses investigations; M. Demas sera notre guide dans cette excursion: « Après dîner, nos voitures nous attendaient, et nous partîmes tous à la queue leu leu, laissant à nos cochers le soin de diriger nos promenades. Comme celui de tout l'archipel indien, le climat de Batavia est brûlant; l'on ne vit que de six à huit heures du matin, et de six heures du soir à minuit ou deux heures du matin; les rues étaient illuminées par des milliers de fanaux, c'était l'heure de la promenade; les dames, en toilette de bal, la tête et les épaules découvertes, venaient

1839. Juin. jouir des délicieuses brises du soir, dans de jolies voitures éclairées par les torches de deux valets ; les hommes, à cheval, galoppaient aux portières ou fumaient gravement leurs cigares sur le péristyle de leurs élégantes habitations. Peu après, le nombre des voitures diminua, et bientôt nous nous trouvâmes presque seuls, alors nous rentrâmes à l'hôtel en longeant toutes les grilles des jardins ; nous destinions la journée du lendemain à visiter la partie habitée par les Chinois.

» Ceux-ci occupent à Batavia un quartier entièrement séparé, ou plutôt une ville entière ; mais plus de splendides avenues, ni de gracieuses habitations. Au milieu de maisons entassées les unes sur les autres, dans des rues étroites et tortueuses habitées par les mêmes métiers, circule une population active et empressée ; d'un côté vous entendez retentir le marteau du forgeron ; le Vulcain chinois, le buste nu, la queue roulée autour de la tête, bat le fer d'un bras aussi sûr, aussi vigoureux que le meilleur ouvrier de nos arsenaux. Plus loin, une longue enfilade de chaudronniers, de ferblantiers vous brisent le tympan. Ceux-ci, moins bruyants, manient l'aiguille, la navette. Des restaurateurs en plein vent vont, viennent, colportant dans les ateliers le riz bouillant, arrosé du national *soya*. Là-bas la vie fastueuse, le luxe indolent ; ici travail, activité, économie.

» Les Chinois arrivent en foule dans l'archipel indien, le gouvernement les accueille et les protége ; il choisit parmi eux un chef qui a le titre de capitaine

chinois : c'est généralement le plus riche et le plus influent ; il paye de belles et bonnes piastres le titre et l'autorité dont il jouit. 1839. Juin.

» Le capitaine chinois est spécialement chargé de l'administration de la police et du recouvrement des impôts. Il condamne à la bastonnade, fait couper le nez ou les oreilles à ses administrés sans que les Hollandais s'en occupent le moins du monde ; aussi vivent-ils au milieu des populations si diverses qui les entourent comme à Pékin, et les Hollandais ont acquis une peuplade calme et laborieuse, dont il leur serait aujourd'hui impossible de se passer.

» Les Chinois sont essentiellement pacifiques, tant qu'on n'en veut pas à leur bourse, mais ils sont prêts à se faire assommer pour une roupie. Un employé hollandais de l'intérieur de Java avait sous sa direction sept à huit cents ouvriers chinois qui travaillaient à des défrichements ; on était convenu, les travaux terminés, de leur donner une somme de..., mais, quand on en vint à compter, le Hollandais voulut en rabattre la moitié. Les Chinois réclamèrent ; mais soit que leur pétition ne parvînt pas à l'autorité supérieure, soit qu'on n'en tînt aucun compte, ils ne purent se faire rendre justice. Ils protestèrent alors tout de bon, et s'emparèrent du fripon, déclarant que sa tête allait tomber, si justice ne leur était faite ; en conséquence, l'ordre fut donné à une compagnie d'infanterie de les réduire. Aux premiers coups de fusil, le malheureux prisonnier fut mis à mort, et en réponse aux baïonnettes, ils

1839. Juin. jetèrent sa tête dans les rangs hollandais, après quoi ils se barricadèrent et rendirent coup pour coup. De nouvelles troupes arrivèrent, et on les fusilla jusqu'au dernier.

» C'est le seul événement de ce genre que j'aie entendu citer. Ce fait est une exception des deux côtés : les Hollandais apportant généralement beaucoup de bonne foi dans leurs transactions commerciales.

» A voir l'extérieur des maisons chinoises, on les prendrait pour de misérables bicoques; à l'intérieur ce sont de vastes appartements lambrissés, les boiseries sont couvertes de peintures charmantes quant au coloris, mais d'un dessin détestable et sans perspective. Ce sont des paysages dont les arbres, les oiseaux n'ont jamais existé que dans l'imagination fantastique de l'artiste; des vues toutes sur le même plan. Dans la pièce principale se trouve, de fondation, un petit autel sur lequel brûlent des parfums dans des cassolettes d'un métal précieux, et de petites bougies de bois de sandal. Je laisse à d'autres à décider à laquelle des mille sectes qui divisent le Céleste-Empire ils appartiennent, mais je n'ai jamais visité une maison sans y trouver la large face, peinte sur toile et sur papier, d'un gros père chinois entouré d'êtres fantastiques.

» Les femmes ne paraissent jamais que dans les occasions solennelles, et je n'ai pu voir que la fiancée de Makassar.

» Quand le soleil est couché, quand les ateliers, les magasins sont fermés, la ville chinoise n'est plus re-

connaissable. Sur toutes les petites places s'élèvent des théâtres; des ombres chinoises, des saltimbanques, des danseuses amusent cette population d'abeilles qui circule sans bruit à la lueur un peu terne de toutes les immenses lanternes en papier huilé qui garnissent la devanture des maisons. 1839. Juin.

» Nous nous mêlâmes à la foule, qui nous conduisit tout droit au spectacle.

» Devant des tréteaux élevés de dix pieds au-dessus du sol, était réunie une foule grave, et prêtant toute son attention au drame qu'on lui représentait. J'aurais donné tout au monde pour comprendre le dialogue. Autant que j'ai pu en juger par la pantomime, c'était l'histoire de quelque Néron chinois qui finissait par être détrôné et mis à mort par un vertueux et noble guerrier. Le tyran était un bon gros père à triple menton, qui, pour donner à sa débonnaire figure toute la férocité de l'emploi, s'était barbouillé de noir de fumée. Il était vêtu d'une longue robe de soie à grands ramages, serrée à la taille par un ceinturon qui soutenait un monstrueux sabre de bois; sa tête était couverte d'une couronne en papier doré.

La scène était occupée par des hommes et des femmes qui déclamaient en fausset et d'un ton traînant et criard. C'étaient des lamentations qui paraissaient produire beaucoup d'effet sur l'auditoire. Le tyran inflexible mettait à sac tout ce qui l'entourait, et, malgré les pleurs d'une charmante princesse, laquelle larmoyait à fendre un cœur de roche, le barbare allait poursuivre son œuvre de mort, quand apparut le

1839. Juin.

vengeur; il n'était que sabres et poignards, un véritable héros de la Porte-Saint-Martin; mais avant de dégaîner ses dagues, il fit au traître une chaleureuse allocution, toujours sur le même ton lent et criard. Il lui reprochait probablement sa cruauté, et l'autre persistant dans le péché, il termina par l'abattre d'un air superbe.

» De temps à autre, une ritournelle et des danseuses venaient faire diversion à ce lugubre spectacle. La musique se composait d'un gong, d'une sorte de mandoline à une seule corde, et d'une flûte, dans laquelle le musicien soufflait avec les narines. Je ne crois pas qu'il soit possible d'entendre de charivari plus discordant. Les actrices étaient généralement laides, une seule trouva grâce à nos yeux : c'était une jeune fille de quinze à seize ans; sa robe de soie bariolée, serrée autour de la taille par une riche ceinture dont elle tenait les deux bouts, venait s'arrêter au-dessous du sein, laissant la gorge, les épaules et les bras nus; ses cheveux, d'un noir de jais, étaient relevés à la chinoise et retenus sur le sommet de sa tête par une longue aiguille d'or; elle dansait un pas lent et lascif, et quelquefois, sans que les pieds parussent bouger, elle imprimait à tout son corps les mouvements les plus gracieux, les plus voluptueux. Nos Chinois n'applaudissaient pas, ils eussent cru manquer par trop à leur dignité, mais ils se pâmaient d'admiration, et quand la bayadère eut fini, une pluie de roupies vint tomber à ses pieds. Cette femme, malgré ses yeux bridés, était vraiment

jolie. Le spectacle fini, on se rendait en foule dans 1839. Juin.
les petites boutiques des restaurateurs qui bordent la place; sur les devantures étaient étalés toutes sortes de comestibles : homards, belles chevrettes, tripangs, nids d'hirondelles, tous les beaux fruits de Java s'offraient à l'envi au gourmet chinois. Nous suivîmes le flot qui nous entraînait chez le Véfour du lieu. Celui-ci, tout fier de voir chez lui des officiers français, se multipliait pour nous servir tout ce qu'il avait de mieux.

» Sur une petite table d'une propreté irréprochable et garnie des ustensiles d'usage, c'est-à-dire d'assiettes microscopiques en magnifique porcelaine, et des deux petits bâtons d'ivoire, on nous apporta d'abord une gelée blanchâtre, sur laquelle étaient quelques tranches de poisson : c'était une espèce de purée de nids d'hirondelles, épicée à emporter la bouche; nous en conclûmes que le mets favori des Chinois a besoin d'être relevé, et, pour n'en pas avoir le démenti, nous avalâmes consciencieusement. Notre hôte nous regardait faire avec bonheur; ses petits yeux pétillaient avec plaisir. Après cela nous vîmes arriver une foule de petits plats. Qui que vous soyez, si vous dînez jamais chez un restaurateur chinois, je vous recommande la salade de homards et de chevrettes au *soya*. C'est une excellente sauce faite, je crois, avec du jus de viande, et dans laquelle entrent beaucoup d'aromates. Nous trouvions tout cela excellent, lorsqu'on nous apporta en grande pompe des tranches très-minces d'une viande blanchâtre sur une

1830. Juin. gelée filante comme du macaroni. Notre hôte nous montrait le plat d'un air superbe, ayant l'air de nous dire : Mangez, ceci est mon triomphe. Nous envoyâmes donc les petits bâtons, et chacun d'avaler. C'était bon ; mais cette viande avait un goût tout particulier, et avant d'en venir à une seconde bouchée, nous voulûmes savoir à quoi nous en tenir. Notre homme nous comprit à merveille, et, baissant la main à un pied de terre, il poussa deux aboiements fort distincts ; il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était du chien ; sans doute quelque pauvre et inoffensif caniche que le misérable avait assommé dans la rue. Notre première idée fut de lancer le plat à la figure du Chinois, mais nous nous ravisâmes et continuâmes à manger à sa grande satisfaction.

» A une table à côté de nous étaient assis deux gros pères chinois à triple menton ; sur leur large face était empreinte la satisfaction du gourmet. Ils dégustaient avec délices le fin nid de salangane, ils jubilaient, ces braves gens ; mais, hélas, tout est fugitif ici-bas, et, quand vint l'heure de payer, c'était plaisir que de voir la mine refrognée et le gros soupir qui accompagnait chaque roupie qui sortait de leur escarcelle. Quant à nous, nous en eûmes pour dix roupies, vingt-deux francs de notre monnaie.

» La soirée était loin d'être finie ; nous entendions toujours la voix criarde des artistes dramatiques et la foule circulait plus flaneuse encore. Nous nous mêlâmes à cette profusion de queues chinoises, et suivîmes

le torrent, qui nous mena devant une grande salle rectangulaire entièrement illuminée : c'était une maison de jeu. Le milieu de l'appartement était occupé par une grande table, tout autour de laquelle étaient des bancs adossés à la muraille, et sur ces bancs trente à quarante figures graves et compassées fumaient des pipes à longs tuyaux, sur le fourneau desquelles brûlaient des grains d'opium, dont les vapeurs nous donnaient des éblouissements. Trois dés roulant sur la table venaient enlever à la plupart de ces misérables tout leur gain de la journée. C'étaient généralement des ouvriers, des gens de la basse classe. Sur leur face impassible, rien, pas un mouvement de muscles ne venait trahir l'émotion du jeu, et, sans leurs regards avides, nous aurions pu les prendre pour autant de statues. Nous quittâmes cette scène avec dégoût. 1839. Juin.

» Un peu plus loin, c'étaient des ombres chinoises; mais, sous ce rapport, nous avons laissé nos maîtres bien loin derrière nous : Séraphin en remontrerait aux inventeurs eux-mêmes. Les Orientaux ne sont généralement pas délicats sur le choix de leurs spectacles, ils paraissaient s'amuser beaucoup des grossières obscénités qu'on leur représentait.

» Mais peu à peu, toute cette foule joyeuse diminuait, les lumières s'éteignaient, et bientôt la cité chinoise rentra dans le calme de la nuit. Nous nous mîmes en route pour regagner nos voitures, qui nous attendaient en dehors. Ce ne fut qu'avec le secours de notre guide que nous pûmes les retrouver,

1830. Juin. et cela après avoir vingt fois risqué de nous casser le cou sur des ponts de bambous ployant sous nos pieds; pour mon compte, j'eusse été très-peu flatté de terminer ma soirée dans les eaux boueuses et chargées d'immondices du canal *Ryswick.*

» Le lendemain, après dîner, nous partîmes comme d'usage, laissant à nos cochers le soin de diriger notre promenade ; après avoir parcouru la ville quelque temps, le nôtre prit une magnifique route sablée et bordée de beaux arbres et de jolies maisons. Nous allions un train de poste, et bientôt nous eûmes laissé derrière nous toutes les habitations. Nous ne savions pas trop où nous allions, mais nous étions parfaitement à notre aise dans une excellente voiture, et nous nous laissions traîner. Après avoir fait près de deux lieues, le cocher nous arrêta devant quelques cases en bambou de chétive apparence, le valet de place vint nous ouvrir la portière en nous chuchotant à l'oreille, avec un mystérieux sourire, *mystern Cornlis*, puis il nous conduisit à travers une ruelle infecte et boueuse dans un assez grand village, au milieu duquel était un bazar éclairé par des torches ; des Javanais armés, des Chinois, circulaient en silence, nous jetant des regards sombres, comme si nous venions les déranger. Après avoir passé en revue toutes ces figures, nous suivîmes notre guide dans une rue très-étroite, il nous introduisit dans une maison de mauvaise apparence, par une porte tellement étroite, qu'il fallait s'effacer pour y passer; là, nous nous trouvâmes dans un long corridor à peine éclairé et garni à

droite et à gauche de petites cabines dont l'intérieur était masqué par des rideaux ; nous étions à nous demander si nous n'étions pas tombé dans un guet-apens, et ce que tout cela signifiait, lorsque nous vîmes arriver, ou plutôt ramper jusqu'à nous, une basse et vile figure de Chinois ; le drôle fit allumer une foule de petites lampes que nous n'avions pas aperçues, puis, tous les rideaux se tirèrent comme par enchantement : chaque cabine contenait une odalisque demi-nue, couchée sur une natte, ou mollement appuyée sur une pile de petits coussins. Ces femmes étaient belles. Nous sommes généralement assez indulgents, nous autres marins, pour ces sortes de peccadilles, mais tout cela était d'une obscénité si grossière, que nous en fûmes révoltés. C'était cependant chose très-simple pour ces Javanais, ces Chinois. Ces femmes qui, dans nos contrées civilisées, sont accablées de honte et de mépris, ne croient pas du tout faire un métier infâme ; elles sont jeunes, jolies ; elles se livrent en trafiquant de leurs charmes ; c'est le beau temps de leur jeunesse, puis viendra le mariage, et elles garderont religieusement la foi conjugale. La chose me paraît cependant si monstrueuse, que j'ai peine à y croire.

1839. Juin.

Pl. CXXXII

» Il existe à Batavia plus de vingt de ces harem, et celui-ci est un des plus à la mode.

» A en juger par cet échantillon, on aura une triste idée du beau sexe javanais. Pour l'honneur de l'espèce, il faut croire qu'il y a des exceptions. Au reste, dans

1839. Juin. notre longue course, nous en avons tant vu, que rien ne nous semble plus extraordinaire.

» Aux Marquises, nous avons été littéralement enlevés à l'abordage par deux cents jeunes filles, qui ne croyaient pas le moins du monde faire là une chose peu convenable. Il en est probablement de même de ces dames javanaises. Sous cet ardent soleil, le sang bouillonne, les passions sont plus vives que dans notre froide Europe. »

Ce serait ici le lieu de résumer tout ce que Batavia, cette grande capitale des possessions néerlandaises dans l'Inde, renferme de curieux et d'instructif pour le voyageur, sous le point de vue politique et administratif ; mais, à cet égard, je ne saurai faire mieux que de renvoyer le lecteur au travail que M. Dubouzet a inséré dans son journal, et qui forme le chapitre suivant. Il y trouvera des renseignements beaucoup plus complets que ceux que je pourrais fournir ici, si je ne devais m'aider que de mes notes et de mes souvenirs. L'accueil froid que nous avons reçu à Batavia, a été cause que j'ai gardé le bord pendant la majeure partie de la relâche, et que je n'ai eu que de rares occasions d'interroger les personnes qui eussent pu me renseigner. Du reste, il a déjà été tant écrit sur Java, que je n'aurais probablement trouvé que bien peu de chose à ajouter aux observations pleines d'intérêt faites par plusieurs hommes qui ont longtemps vécu dans cette grande cité, et qui, pour la plupart, y ont occupé des positions élevées. Dans tous les cas, M. Dubouzet qui a dû à la rencontre heureuse

qu'il fit chez le général Cokius, du conseiller des Indes, M. Wanshoorn, de pouvoir recueillir de nombreux documents sur Java, s'est chargé de combler cette lacune *. 1839. Juin.

* Notes 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

CHAPITRE XLIX.

Réflexions sur les établissements hollandais en Asie.

1839. Juin. « L'histoire de la colonisation, depuis la conquête de l'Amérique par les Espagnols, n'a jamais offert un sujet aussi intéressant à étudier que tout ce qui se rattache à la fondation du vaste empire élevé par les Anglais dans les Indes, et à l'établissement de la puissance hollandaise sur les îles si fertiles, si riches et si peuplées de la Malaisie. Les résultats obtenus par ces deux peuples, et l'influence de ces résultats sur le commerce et la civilisation du monde, ont quelque chose de merveilleux; mais la position relative qu'ils occupent en Europe fait qu'on doit encore être plus étonné des conquêtes de la Hollande que des succès si éclatants des Anglais en Asie.

» Ce fut en 1595 qu'une flotte de pauvres vaisseaux marchands (car c'est ainsi qu'ils se qualifiaient), sous le commandement du capitaine-major Corneille Houtman, aborda pour la première fois à Java, dans le port de *Bantam*. Depuis longtemps les Portugais

exploitaient dans cette île, comme dans le reste des Indes, le commerce des épices. C'est à Lisbonne, pendant le séjour qu'il y avait fait pour son commerce, que Corneille Houtman s'était procuré, à ses risques et périls, des renseignements sur cette navigation. Le gouvernement portugais s'étant aperçu de ses menées, les lui avait fait expier par un dur emprisonnement, et il ne dut sa liberté qu'à l'intervention financière de marchands hollandais, auxquels il promit, comme récompense, de leur faire partager le fruit de ses découvertes. Quand la flotte, dont ceux-ci lui confièrent la direction, arriva à Bantam, le roi de ce pays venait d'échouer dans une expédition qu'il avait faite contre *Galembang*, dans l'île de Sumatra. Les Portugais, qui y avaient une flotte et trafiquaient depuis longtemps dans cette ville, ne négligèrent rien pour susciter des embarras à ces nouveaux venus, dont la rivalité les offusquait, tout en leur faisant ouvertement le meilleur accueil. Mais la sagesse, la prudence et la résolution des Hollandais déjouèrent toutes leurs trames, et, après quelques hostilités avec les Javanais, qui cherchèrent en vain à enlever leurs vaisseaux, un traité d'alliance et de commerce fut conclu entre eux et le roi de Bantam. La flotte, après avoir visité *Jaccatra*, *Japara* et diverses parties de la côte de Java, rentra en Hollande avec une riche cargaison, ce qui donna bien vite l'impulsion à de nouveaux armements, et amena la formation de cette compagnie des Indes qui devint depuis si célèbre. Après les expéditions de *Moha*,

1839. Juin.

1839. Juin.

Hemskerk, *Vander-Stagen*, qui furent toutes très-profitables; ce ne fut bientôt plus comme simples marchands que se présentèrent les Hollandais, mais avec des idées d'établissement et de conquête. Enhardis par le succès de leurs armes dans les Moluques, où ils formèrent leurs premiers comptoirs, ils obtinrent, en 1601, des rois de Bantam et de Jaccatra la permission d'établir des loges pour leurs négociants, et, par une suite de circonstances aussi imprévues qu'heureuses, le dernier de ces humbles établissements devait être transformé en forteresse et donner naissance à la ville de Batavia. Je ferai connaître tout à l'heure comment un des principaux auteurs de ces événements en transmit l'histoire à la postérité, sans omettre les réflexions dont il accompagna cette intéressante histoire. Cet auteur est le célèbre Van den Brock, un des hommes qui voyageaient à cette époque avec le plus de fruit, et dont les récits égalent en naïveté l'audace des entreprises auxquelles il prit part.

» En décembre 1618, les Hollandais, déjà fortement établis dans les Moluques, commençaient à se rendre tellement redoutables, que le roi de Bantam, à l'instigation des Portugais et des Anglais, qui étaient aussi venus depuis quelques années dans les Indes pour y prendre part aux immenses bénéfices du commerce, rompit ses traités avec eux et leur déclara la guerre. Dans le même moment, on apprit à Jaccatra que les hostilités avaient éclaté en Europe entre l'Angleterre et les États-Généraux des Provinces-Unies,

et qu'en dépit des traités les Anglais avaient déjà pris 1839. Juin.
par trahison un des vaisseaux de la flotte hollandaise. Car, depuis longtemps, les Européens semblaient n'avoir tiré d'autre fruit des grandes découvertes du xve siècle que le triste avantage d'avoir agrandi le cercle de leurs dissensions en les transportant avec eux aux extrémités du monde, et de se servir tour à tour des nouveaux peuples comme d'instruments pour répandre le sang à flots, et se disputer une proie là où tous pouvaient paisiblement s'enrichir par un commerce régulier. Mais laissons maintenant parler Van den Brock.

« Sur cette nouvelle, il fut jugé à propos de fortifier notre loge et de la mettre en état de défense contre les insultes des Anglais. On l'entoura donc de palissades, et on y éleva des remparts de terre. Les Javanais, ayant vu ces travaux, commencèrent aussi à se fortifier, et nous, qui vîmes qu'il fallait périr si nous n'étions pas en état de nous maintenir, nous entreprîmes de faire de notre loge un fort capable de résister aux assauts de ceux qui viendraient l'attaquer, et chacun y travailla de toute sa force. »

» Ainsi, dans un temps où les Hollandais ne pensaient à rien moins qu'à s'emparer d'une place dans les Indes, ni à s'en approprier par aucune autre voie, parce qu'ils avaient assez d'affaires sur les bras, la nécessité les contraignit d'en occuper une et d'y bâtir une forteresse qui est devenue leur boulevard. Ils doivent cet établissement à la jalousie des Anglais, qui ne prétendaient pas que la guerre qu'ils leur fai-

1839. Juin. saient dût leur procurer cet avantage. Les hommes forment des projets et Dieu dispose des événements.

« Le roi, qui vit de quelle conséquence était notre » entreprise, et qui autrefois avait eu de nous des ca- » nons, fit faire des batteries; si bien que, de part et » d'autre, on fut sur la défiance, et que l'on poussa les » ouvrages avec le dernier empressement. Mais les Ja- » vanais, qui étaient infiniment plus forts de monde, » et qui avaient les matériaux à souhait, avançaient » beaucoup plus leurs travaux que nous ne faisions les » nôtres. Ils dressèrent dans une nuit une batterie de » câbles, de bois et de terre dans la loge des Anglais, » vis-à-vis de notre nouveau cavalier, et ils y auraient » fait un fort capable de barrer l'entrée de la rivière si » on n'y avait pourvu.

» Le dimanche 23 décembre 1618, le conseil s'étant » assemblé, et ayant considéré que notre perte était » comme certaine, et que toutes nos affaires allaient » être ruinées dans les Indes, il fut résolu qu'on tien- » drait ferme, qu'on continuerait à se fortifier, et qu'on » agirait offensivement. Pour cet effet, le commis Le- » fèvre fut envoyé à la loge des Anglais afin de décla- » rer que s'ils n'ôtaient la nouvelle batterie qu'ils » avaient fait élever, nous la détruirions nous-mêmes.

» Les Anglais s'en excusèrent, disant que ce n'était » pas leur ouvrage, mais celui du roi et de ses gens; » qu'il n'était pas en leur pouvoir d'y toucher, et qu'ils » n'en n'avaient pas aussi l'intention. Dès que Lefèvre » fut sorti de leur loge, les Javanais y entrèrent et l'oc- » cupèrent. Le général Coën fit alors prendre à tous les

» armes et nous ordonna de nous tenir prêts pour le 1839. Juin.
» premier coup de cloche. A ce signal j'allai avec ma
» troupe mettre le feu au quartier de la tranchée,
» Pierre Diriks au quartier des Chinois, et Pierre
» Vanraï à la loge des Anglais et à la batterie. »

« Il serait trop long de donner, avec l'auteur, les détails de toutes les hostilités qui suivirent, pendant lesquelles les assiégés, à peine au nombre de deux cent quarante contre toute la population d'une grande ville pourvue d'artillerie, ayant les Anglais pour conseils, déployèrent une fermeté et un courage héroïques, et finirent par obtenir, au moyen d'une convention, le maintien de leur position jusqu'au retour de leur général, qui avait été obligé de les abandonner pour aller combattre avec sa flotte celle des Anglais. La violation de ce traité par le roi de Jaccatra, l'intervention des Anglais pour détruire leur fort, les mirent sur le point de capituler, lorsqu'une diversion heureuse de la part du roi de Bantam, jaloux de la proie qui allait tomber dans les mains de celui de Jaccatra, vint les sauver de ce péril. Van den Brock, échappé au roi de Jaccatra, échangea cette captivité contre celle de Bantam; mais les assiégés, redoublant de courage, se fortifièrent de nouveau, firent des sorties contre les Javanais, donnèrent à leur fort le nom de Batavia, qui devait acquérir tant de célébrité par la suite, et, pour braver leurs ennemis, l'inscrivirent en grosses lettres sur le portail. Reprenons maintenant le récit de Van den Brock.

1839. Juin.

« Enfin, le 25 mars 1619, le général Coën mouilla » sous les forts de Batavia. La flotte qu'il amena des » Moluques se composait de dix-sept vaisseaux. Il trouva » mauvais qu'on eût donné au fort un nom sans son » consentement, et il le fit effacer. Le lendemain, ayant » fait débarquer ses gens, au nombre de douze dra- » peaux de soldats et de matelots, il prit, le 30 du mois, » la ville de Jaccatra sans résistance, n'y ayant eu, de » notre côté, que deux hommes tués, et trois du côté » des Javanais. Aussitôt il en fit raser les murailles et » abattre les maisons. Fort de ce succès, il se présenta » le 8 avril devant Bantam, et obtint la paix et la li- » berté de Van den Brook et des autres prisonniers, en » dictant au roi des conditions.

» Le 22 août 1629, le fort de Batavia fut assiégé par » 80,000 hommes de *Matarem*. Nos gens mirent le feu » aux ouvrages des ennemis sans aucune perte de leur » part. Le 20 septembre, le fondateur du premier éta- » blissement militaire à Jaccatra, où le célèbre Piter- » Both avait le premier établi une factorerie, mourut » d'un flux de ventre dont il était depuis long-temps » atteint, il fut enterré avec beaucoup de pompe à l'hô- » tel de ville, et remplacé provisoirement dans le com- » mandement par le conseiller des Indes Speix. Le » 2 octobre, les Javanais levèrent le siége, après avoir » perdu beaucoup de monde, tant par les sorties que » nous fîmes sur eux que par la faim. Nous sûmes, » dans la suite, qu'il ne s'en était retourné que » 30,000, tant les maladies en avaient encore emporté, » beaucoup dans leur retraite et depuis leur retour. »

«Telle fut l'origine modeste de cette domination, qui par la suite devint si redoutable et si tyrannique, et dans moins de deux siècles rendit une compagnie de marchands l'arbitre suprême des destinées d'une immense population. Dans les luttes qu'elle eut à soutenir, on la voit toujours suivre la même politique, qui consiste à profiter des divisions des différents souverains de cette île, et à en faire naître au besoin parmi eux ; à se faire accepter d'abord comme auxiliaire dans leurs querelles, et à se faire adjuger ensuite par le vainqueur une grande partie des dépouilles du vaincu, quitte à spolier ensuite le vainqueur en s'alliant à un de ses ennemis. Fidèle à son origine, la compagnie débute toujours par se faire donner le monopole du commerce chez les peuples alliés; c'est ce monopole qui engendre tant de guerres et qui fait naître chaque jour de nouveaux prétextes et de nouvelles occasions d'agrandissement. C'est ainsi que s'est faite la conquête presque entière du pays. Elle a été achevée par le gouvernement hollandais successeur de la compagnie, dont il suit les traditions et les principes politiques *. 1839. Juin.

» Mais ce n'est pas seulement par cet admirable es-

* Ce fut en 1795 que le gouvernement prit à sa charge tous les établissements de la compagnie ; elle avait alors une dette considérable, occasionnée par les dépenses des guerres qu'il lui avait fallu soutenir pour étendre et consolider son empire territorial. Cette dette s'élevait à 252,000,000 de francs, portant 5,540,000 francs d'intérêt. Dans l'espace d'un peu plus d'un siècle, de 1693 à 1795, les dépenses avaient dépassé les ressources de la somme de 354,000,000 de francs.

1839. Juin. prit de suite dans toutes les entreprises, et par cette politique habile, quoique unique dans ses moyens, que les Hollandais parviennent à fonder si vite leur domination. N'ayant d'autres vues que celles d'agrandir leur commerce, ils se distinguent toujours par leur respect le plus absolu pour la religion, les mœurs et les coutumes des peuples, envers lesquels ils conservent encore cette dignité froide, qui supplée si bien au nombre pour en imposer. La plus grande probité est observée par eux dans les relations privées; ils sentent bien que ce serait se créer de grands embarras que de vouloir régner sur les Javanais comme sur des sujets, sans l'intermédiaire de leurs chefs. Ils se gardent donc d'affaiblir ce respect absolu que ceux-ci leur accordent, et ils s'en font un appui en leur donnant des chaînes d'or : les Hollandais ont réussi à fonder de cette manière la domination qui est à la fois la plus convenable et la plus profitable qu'on puisse établir sur un peuple conquis, puisqu'elle ne froisse que très-peu ses préjugés et ses intérêts. Si l'on remarque qu'ils se sont écartés quelquefois de cette ligne de conduite, les exceptions sont rares, et c'est généralement dans l'intérêt du peuple, qui le comprend, et subit presque sans résister la nouvelle loi qu'on lui impose.

» Aujourd'hui la population, la production et les richesses se sont tellement accrues dans cette grande île, et le sort du peuple a subi tant d'améliorations, que de tels résultats justifient, si cela est possible, ce qu'il y a de blâmable dans cette politique, dont la

maxime odieuse « diviser pour régner » a été constamment suivie dans les Indes. Les mesures tyranniques employées pour établir le monopole des épices s'atténueront aux yeux de la postérité, et seront attribuées en partie aux erreurs du siècle qui les vit adopter. Elle rendra justice aux Hollandais en reconnaissant que, malgré les accusations portées par l'histoire contre leur nation, c'est elle dont les actes ont toujours été les plus empreints de sagesse ; qui comprit le mieux la colonisation, et répandit le moins de sang pour établir sa domination sur les contrées lointaines où elle aborda. 1839. Juin.

» La grandeur de leur nouvel empire, le rôle brillant que les Hollandais ont joué, grâce à leurs travaux, leur industrie, leur activité et leur courage, est bien digne du peuple qui conquit si chèrement, sur une nation puissante, l'indépendance d'un sol qui était déjà, à des titres si légitimes, sa propriété, puisqu'il l'avait arraché lui-même aux flots de l'Océan.

» Après ces considérations, et l'aperçu qui précède des principaux événements qui ont accompagné la fondation de cet empire, nous sommes amenés naturellement à parler de son organisation politique actuelle.

» Depuis que le gouvernement hollandais a succédé à la compagnie des Indes dans toutes ses possessions, un gouverneur général, dont le pouvoir est immense, y exerce les fonctions souveraines, d'après les lois, les coutumes et la haute direction du gouvernement

1839. Juin. métropolitain. Mais son autorité n'en dépasse pas moins de beaucoup celle du roi de Hollande en Europe.

» Il est assisté, dans ses hautes fonctions, par le conseil des Indes, espèce de conseil d'État, dont les attributions ne sont plus aujourd'hui que purement consultatives, et ne s'étendent que sur les affaires de politique et d'administration intérieure. Pour tout ce qui concerne l'armée et la marine, le gouverneur général est l'arbitre et souverain juge. Mais il est tenu de communiquer toutes les pièces relatives à l'administration supérieure et à la politique à chacun des membres du conseil des Indes. Ceux-ci donnent leur avis motivé par écrit sur le dossier de chaque pièce; mais la solution des affaires dépend toujours du gouverneur général, qui peut n'en tenir aucun compte, quand même les opinions de tous les membres du conseil seraient contraires à la sienne. Ce n'est que depuis peu d'années que le gouverneur général jouit de pouvoirs aussi étendus. Le gouvernement de la métropole semble les lui avoir donnés comme dédommagement du peu de liberté d'action que lui laisse aujourd'hui le ministre des colonies : car c'est en Hollande qu'on prend l'initiative de presque toutes les mesures importantes, de celles qui constituent par elles-mêmes l'exercice de la souveraineté.

» Le gouverneur général a sous ses ordres un directeur général des finances, qui est chargé de l'administration des revenus et des dépenses de la colonie, et prend rang immédiatement après les conseillers

des Indes. Après celui-ci viennent, dans la hiérarchie, le général commandant les troupes, le contre-amiral chef de la marine, le procureur général de la cour suprême, le directeur de l'intérieur, chargé de la police générale, et le secrétaire général du gouvernement, desquels émanent tous les ordres et qui contresignent tous les décrets. 1839. Juin.

» L'administration de la justice est confiée à des juges ayant le titre de conseillers. Ils forment des cours de justice de deux ordres : l'une, appelée cour suprême, remplit les fonctions de cour d'appel, et juge au civil et au criminel en dernier ressort. Cependant les Européens peuvent toujours en appeler à la cour suprême de Hollande ; mais on use bien rarement de cette faculté, à cause de l'énormité des frais et des lenteurs que cause l'éloignement. On n'y a guère recours que dans les cas les plus compliqués, où l'arrêt rendu par la cour suprême aurait trouvé des opposants dans son sein. Les autres cours appelées à juger en première instance sont au nombre de trois, et sont établies à *Batavia*, à *Samarang* et à *Sourabaya*. Elles se partagent entre elles toutes les provinces de l'île. Leurs attributions s'étendent au civil et au criminel, sans nécessiter l'assistance de jurés. Les Européens sont jugés d'après les lois hollandaises ; mais, pour tout ce qui concerne les Javanais, les juges se font assister par le régent du pays et le prêtre javanais. Ils prononcent contre le coupable les peines établies par le Coran et les coutumes du pays rédigées en code de lois, toutes les fois qu'elles ne sont pas en

1839. Juin. contradiction trop marquée avec les lois hollandaises, ou qu'elles n'infligent pas des pénalités cruelles abolies par elles.

» Dans chaque province, le résident préside une cour de justice composée du secrétaire de la résidence, du régent indigène, qui commande sous ses ordres, et du principal prêtre musulman. Les attributions de cette cour tiennent le milieu entre celles des justices de paix et des tribunaux de première instance. Elle est chargée de prononcer sur les délits qui n'impliquent pas une peine afflictive ; d'informer pour les délits plus graves ou les crimes, et d'en transmettre l'information au conseiller, qui, chaque trimestre, fait sa tournée dans la province, pour instruire toutes les affaires criminelles, et envoyer le résultat de l'instruction et les coupables à la cour qui peut seule les juger. Heureusement les crimes sont fort rares à Java ; les délits les plus communs sont le vol, le meurtre n'est le plus souvent la suite que d'un excès de jalousie de la part d'un mari qui se venge ainsi du séducteur de sa femme. On a remarqué que, dans ce cas, le meurtrier vient presque toujours se constituer lui-même prisonnier. La peine à laquelle il est alors condamné est celle des travaux forcés ou des travaux d'agriculture, peines beaucoup plus douces que celles de nos bagnes. Le bannissement n'est guère infligé qu'aux rebelles ou à ceux qui ont pris part à quelque trahison.

Chaque province a à la tête de son administration un *résident* qui remplit les fonctions de gouver-

neur, il est chargé de surveiller les menées des chefs et de faire exécuter les lois. Il a sous lui un chef indigène puissant, appelé *régent*, qui commande à d'autres chefs subalternes, ce régent doit transmettre tous les ordres aux indigènes, il est chargé de faire payer les impôts, de fournir les corvées, et de maintenir partout la police et le bon ordre. Le résident a aussi à ses ordres des troupes pour faire respecter son autorité, surtout quand sa résidence renferme des positions militaires. Les Hollandais semblent s'être attachés à faire sentir le moins possible aux Javanais l'action de ces troupes ; dans les provinces de l'intérieur, les résidents préfèrent souvent même ne pas avoir du tout de soldats, trouvant qu'il leur est plus facile de gouverner sans eux ; car on sait combien ces hommes, quand leur action n'est plus utile, embarrassent les conquérants, et gênent leur politique par leur insolence envers le peuple vaincu, leur habitude de se croire toujours en pays conquis, et de vouloir agir en maîtres. Il est telle résidence, dans l'intérieur de Java, dont la population dépasse 500,000 habitants, qui n'a, pour la gouverner, que deux Européens, et cependant, leurs ordres sont exécutés avec la plus grande ponctualité. Ce serait un bel exemple à suivre dans beaucoup de colonies, où le conquérant doit rendre sa présence la moins importune possible à une population étrangère à ses maîtres, par ses mœurs, ses usages et sa religion. Il est vrai qu'on trouve rarement un peuple aussi docile que les Javanais pour faire cet essai.

1839. Juin.

1839. Juin.

» Tous les fonctionnaires qui viennent d'être cités, à l'exception des conseillers des Indes, sont révocables à la volonté du gouverneur général qui fait aussi toutes les promotions dans l'armée jusqu'au grade de colonel inclusivement. Celle-ci est tout à fait distincte de l'armée hollandaise d'Europe. L'avancement se donne tout à l'ancienneté ; mais le gouverneur général peut passer le tour de l'officier qui aurait fait naître par sa conduite quelque sujet de mécontentement ; on conçoit qu'armée de telles prérogatives l'autorité du gouverneur soit très-redoutée : aussi, les fonctionnaires, dont l'existence dépend de lui, osent à peine se permettre la moindre critique de ses actes. Des plaintes adressées en Hollande sur l'administration ont fait encourir plusieurs années de disgrâce à un fonctionnaire de l'ordre le plus élevé, qui s'était permis de les rendre publiques. Les commerçants étrangers les plus riches, que le gouverneur général peut forcer à quitter la colonie dans le plus court délai possible, osent à peine se permettre tout haut la moindre observation sur les abus d'un pouvoir aussi illimité, de crainte de se compromettre. Pendant notre séjour, les fonctionnaires ne cessaient de nous faire l'éloge du système d'administration de Java, dans des termes évidemment exagérés ; car, quelques grands que soient les résultats qu'il a produits, et les revenus que retire la Hollande de cette colonie, ce régime administratif n'en est pas moins sujet à la critique la mieux fondée, au moins sous le rapport du principe qui en est la base.

» La révolte du régent de l'empire de Solo, qui a eu lieu en 1826, et qui a causé de si vives inquiétudes aux Hollandais, leur a offert, une fois qu'elle a été comprimée, la plus belle occasion d'agrandir leur territoire en mettant tout à fait sous leur dépendance les sultans de Surakarta et de Djocokarta; en leur aplanissant la voie pour marcher à la conquête absolue de l'île vers laquelle leur politique a toujours tendu. Les souverains de ces deux royaumes, déjà liés avant cette époque avec le gouvernement hollandais par des traités qui donnaient à celui-ci le droit de choisir dans leur famille celui qui devait leur succéder, d'occuper des positions militaires dans leur territoire, et d'avoir toujours auprès d'eux un détachement de ses troupes pour garder leurs personnes, conservaient encore assez d'influence sur leurs peuples, pour se rendre redoutables et exciter les défiances de leurs alliés. Mais aujourd'hui, les derniers traités les ont mis tout à fait à la discrétion des Hollandais : une partie de leurs possessions a été donnée en apanage à un prince qui était autrefois du nombre de leurs vassaux, en récompense des services qu'il a rendus dans la guerre. Ces deux souverains, salariés par la Hollande, qui leur a donné de fortes pensions en dédommagement de la perte de leur autorité, n'en conservent plus qu'une nominale sur leurs sujets ; ce ne sont plus que des instruments dont les Hollandais sentent encore aujourd'hui la nécessité de se servir, mais qui leur paraissent déjà bien onéreux, et dont, à la première occasion, ils se débarrasseront tout à

1839. Juin.

1839. Juin. fait. Le gouvernement use largement du droit qu'il s'est réservé de choisir dans chaque famille le prince qui doit succéder au trône ; il a soin de prendre celui dont le caractère est le moins guerrier, et qui offre le plus de garantie de soumission et de dévouement à ses volontés suprêmes. Entouré des plus grands honneurs dans son palais, l'empereur de Solo n'en est pas moins un véritable prisonnier, puisqu'il ne peut pas en sortir sans prévenir d'avance le résident hollandais qui est chargé de la surveillance de tous ses actes et de veiller à l'exécution des traités. L'exemple de ce qui est arrivé, il y a quelques années, au jeune empereur exilé aujourd'hui à Amboine, qui fut déposé sur-le-champ parce qu'il était sorti la nuit sans avoir prévenu le résident, pour aller prier sur le tombeau de ses pères, est une preuve de la sévérité avec laquelle les conquérants traitent aujourd'hui ces princes. La mesure, il est vrai, fut considérée comme bien rigoureuse par la plupart des colons de Java. Le jeune empereur, qui supporte aujourd'hui son exil avec tant de dignité, plaisait à tout le monde par ses manières distinguées, son esprit et son instruction ; il avait adopté complétement les mœurs européennes, et reconnaissait la supériorité de notre civilisation ; pour cela même il inspirait peut-être de l'ombrage au gouvernement, qui craignait qu'il ne voulût un jour en faire l'application à son profit. La fidélité qu'il avait montrée dans la guerre de Java, où il eût pu faire tant de mal, s'il avait embrassé la cause des rebelles, méritait cepen-

dant un peu d'indulgence pour une aussi légère faute. Mais de pareilles idées de générosité sont incompatibles avec une domination aussi étrange que celle qu'une poignée d'Européens exerce sur près de neuf millions de Javanais. 1839. Juin.

» Dans leurs rapports avec le gouverneur général, les princes qui, tout souverains qu'ils sont, relèvent entièrement de son autorité, se servent à son égard, en style de chancellerie, de la singulière appellation de *grand-père ;* celui-ci, dans ses rapports diplomatiques avec eux, leur dit toujours *mon petit-fils.* Ces termes sont obligatoires dans la langue de cour de Java entre un prince vassal et son suzerain, et réciproquement. La langue javanaise, qui paraît dériver du sanscrit, a cela de remarquable, qu'elle est tout à fait différente quand on parle à un supérieur ou quand on s'adresse à un inférieur : il est telles expressions de la langue des grands qu'un homme du peuple ne se permettrait jamais d'employer. Il est à remarquer que les Polynésiens ont aussi dans leurs langues des expressions toutes particulières pour parler à un chef, et qui sont interdites aux hommes des classes inférieures quand ils causent entre eux.

» Les troupes européennes et l'armée indigène, composée entièrement de soldats des diverses îles de la Malaisie et d'Africains, tous étrangers à Java, suivant le système adopté, occupent toutes les villes du littoral et un grand nombre de positions militaires dans l'intérieur. Avec cette armée, qui est de 30,000 hommes environ pour toutes les Indes, dont 8 à

1830. Juin. 10,000 soldats européens, les Hollandais se considèrent comme maîtres absolus du pays, et n'ayant rien à redouter de l'intérieur. En revanche, les Anglais, qui entourent toutes leurs possessions et semblent convoiter l'île de Java, dont ils ignoraient le prix quand ils l'ont rendue à leurs anciens maîtres, inspirent au gouvernement de Batavia les craintes les plus sérieuses, en cas de rupture avec cette puissance. Tous ses efforts tendent aujourd'hui à concentrer ses forces dans l'intérieur de l'île, à y bâtir une capitale, et à créer des positions militaires hors des lieux de débarquement, afin de pouvoir à la fois maintenir ses vassaux dans la soumission, attendre de pied ferme l'ennemi après lui avoir laissé consumer son ardeur dans des attaques de guérillas, et l'avoir forcé de subir, avant de se mesurer avec le gros des forces hollandaises, l'influence des maladies si funestes aux Européens sur le littoral, et qui sont un des moyens les plus puissants de défense que la nature leur a donnés pour repousser une agression. Cette tactique paraît très-rationnelle. La facilité avec laquelle Java fut pris en 1811 prouve que le système de défense d'alors était mauvais; celui qu'on se propose de suivre aujourd'hui peut seul balancer, dans la lutte, l'inégalité qui existe entre la marine hollandaise et celle de la Grande-Bretagne, qui pourra toujours, quand elle le voudra, débarquer beaucoup de troupes à la fois sur un point quelconque du littoral de cette grande île.

» Depuis l'accroissement du territoire hollandais,

dont j'ai parlé, la grande culture a augmenté considérablement à Java, et ses produits sont le triple de qu'ils étaient il y a vingt ans. Toutes les vues du gouvernement ont été tournées de ce côté, et, pour cela, il a fait de grands avantages aux colons qui ont voulu s'établir et défricher la plupart de ces nouveaux terrains, que la culture a rendus d'une fertilité sans exemple.

1839. Juin.

» Dans le principe, tout Hollandais offrant des garanties de moralité, qui voulait y consacrer son travail et son industrie, recevait du gouvernement, avec une concession de terre pour vingt ans, des avances considérables qui le mettaient à même de créer, sur ce terrain, des sucreries, sans avoir besoin d'y engager le moindre capital à lui. La seule condition qui lui était imposée était de livrer au gouvernement ses produits de sucre ou de café, à un prix fixé par un tarif fort raisonnable, quoique au-dessous du cours de la place. Le remboursement des avances qui lui avaient été faites était prélevé d'abord sur le prix des récoltes de première année : on n'exigeait de lui aucun intérêt pour ces avances. On conçoit qu'avec de tels encouragements les industriels affluèrent bien vite à Java : ils y étaient surtout attirés par les fortunes rapides que firent les premiers concessionnaires. Depuis le tarif des produits a beaucoup diminué, et a réduit les bénéfices des cultivateurs en augmentant ceux du gouvernement. Elle est la source des grands revenus qu'il tire de l'île de Java, qui précédemment ne lui rapportait rien, et celle de

1839. Juin. l'augmentation sur une grande échelle des productions de cette île, dont une grande partie est encore inculte, malgré son immense population. Aujourd'hui il devient plus difficile d'avoir des concessions de terrain ; les avances du gouvernement ne sont plus aussi considérables, et les concessionnaires doivent posséder un capital à eux pour couvrir leurs frais d'établissement. Mais, maintenant que le premier élan est donné, on ne manque pas de gens qui consacrent leurs capitaux à de pareilles entreprises ; et le gouvernement, sans faire presque de frais, recueille le fruit de l'argent qu'il a semé si habilement. Rien de plus juste, s'il le fait avec modération ; malheureusement on lui reproche de rendre aujourd'hui son monopole nuisible aux intérêts du pays, par la grande réduction qu'il a opérée dans le tarif des prix auxquels il achète les denrées. Je ne sais jusqu'à quel point ces reproches sont fondés.

» Voyons maintenant quels sont les bras que peuvent employer ces colons à la culture des terrains qui leur sont concédés. Quelque considérable que soit la population de Java, les habitants ont si peu de besoins, et le sol est si fertile, que l'appât du gain ne pourrait les décider à sortir de leur indolence habituelle, et à travailler plus qu'il ne leur est nécessaire pour vivre à leur manière. Dans le temps où ils étaient sous l'autorité de leurs chefs, ceux-ci étaient les uniques propriétaires du sol, et les Javanais attachés à la glèbe, comme de véritables serfs, étaient chargés de la cultiver au profit de leurs seigneurs,

ne recevant d'eux que ce qui était indispensable aux besoins de leurs familles. Ces chefs pouvaient user, selon leurs caprices, d'une autorité illimitée, et disposer de tout ce qui appartenait au paysan, sans que ce dernier, habitué à ce lien de servage et à respecter leurs volontés, y trouvât rien à redire. Le seigneur abusait rarement de cette autorité; la douceur avec laquelle il l'exigeait rendait l'obéissance facile : se contentant lui-même de peu, il exigeait peu de ses serfs; le paysan travaillait donc en conscience, et les terres étaient bien loin de rapporter ce qu'elles étaient susceptibles de produire. Le Javanais auquel manquait, dans cette organisation sociale, le vif stimulant de l'esprit de propriété, n'en était que plus porté à se livrer avec délices à cette paresse à laquelle sont en général si enclins les habitants des pays équatoriaux, où la nature exige si peu de travail de l'homme pour subvenir abondamment aux premiers besoins de la vie. Mais les Hollandais, dont le but, en s'établissant sur cette île, était d'en tirer toutes les denrées coloniales qu'elle peut produire en si grande quantité, s'aperçurent, après une longue épreuve, que jamais ils ne l'atteindraient en succédant dans ce pays au droit qu'avaient les souverains de lever une partie de l'impôt en nature, et de frapper les habitants d'une légère capitation. Ils réussirent tout au plus, de cette manière, à couvrir les frais d'occupation du pays, mais non à alimenter un grand commerce, car les Javanais ne cultivaient que le riz et un petit nombre d'autres végétaux qu'ils consom-

1839. Juin.

1839. Juin. ment, et ne produisaient chaque année que ce qui leur était strictement nécessaire pour vivre et payer leur tribut. Pour y parvenir, on essaya d'abord de frapper la récolte de l'impôt exorbitant du tiers de son produit ; mais cette mesure n'était guère propre à encourager la culture. Le laboureur, frustré d'une grande partie du fruit de son travail, aimait mieux laisser une partie de la terre en friche que de se donner la peine de travailler pour un autre; et les capitalistes étaient peu disposés à placer leur argent dans des entreprises agricoles qui devaient procurer une si grande partie de leurs profits au gouvernement.

» Ce dernier système, qui a été longtemps en vigueur, et dont les mauvais effets se sont aggravés avec le temps, a duré à Java jusqu'en 1830. Quelque énorme que soit cet impôt territorial, qui demande au cultivateur le tiers de ses produits, les Javanais sont de trop bonne composition pour s'être jamais révoltés contre de pareilles exigences. Mais leur force d'inertie en a fait mieux sentir les inconvénients au gouvernement que toutes les révoltes possibles. C'est sous l'administration très-éclairée du général Vandenbosch qu'on a substitué à ce système d'impôt, tout à fait improductif, l'impôt du travail. Cet impôt paraîtrait bien oppressif si on voulait l'établir dans un pays d'Europe. On peut dire plus, dans l'état actuel de la civilisation, ce serait impossible. Mais à Java on l'a établi sans éprouver la moindre résistance, et c'est à lui qu'est due cette grande extension des cultures, et l'accroissement de richesses

que l'on remarque depuis quelques années. Voyons en quoi il consiste. 1839. Juin.

» Depuis la nouvelle loi, tout indigène doit chaque année au gouvernement, comme tribut, soixante-six journées de travail, c'est-à-dire près du cinquième de son temps, à la réquisition des chefs de son district. Ceux-ci reçoivent les ordres du résident de la province sur la nature de la culture à entreprendre, et sur la répartition de ce travail, qui est fixé d'après les époques des labours et des récoltes. La partie de ce temps qui n'est pas consacrée à la culture des terres concédées par le gouvernement aux colons est employée à l'entretien des routes, à la canalisation des rivières, à tous les travaux d'utilité publique qui ressortent du gouvernement, et aux corvées que nécessite son service. Quand une fois le paysan javanais a rempli cette lourde tâche, il peut disposer du reste de son temps et travailler pour son propre compte, sans crainte d'être jamais inquiété. Et, pour l'engager à produire, le gouvernement à établi à sa portée dans tous les districts les plus reculés de l'intérieur et les plus éloignés des villes, des magasins où il peut aller porter ses denrées, et les échanger contre des marchandises ou de l'argent. Cette sage précaution a été inspirée au gouvernement par la connaissance parfaite qu'il a acquise du caractère du peuple javanais. Il fallait lui donner cette facilité pour vaincre son indolence et satisfaire la vivacité de ses désirs. Quand un objet fait envie à ces indigènes, ils donneraient tout au monde pour le posséder

1839. Juin. instantanément; mais il n'a plus de prix à leurs yeux s'il y a nécessité de l'aller chercher loin. Leurs désirs sont des désirs d'enfants, et exigent d'être promptement satisfaits, car ils en ont aussi la mobilité. Les Hollandais ont senti les avantages de mettre ainsi les produits de leurs manufactures constamment à la portée des habitants de l'intérieur; ils comptent beaucoup sur ce moyen pour augmenter leurs besoins et les forcer ainsi à devenir industrieux. Le gouvernement se procure de cette manière une assez grande quantité de café, de poivre et de riz, qu'il paye sur-le-champ aux prix fixés par le tarif.

» Dans tous leurs travaux, soit de culture de terre des colons, soit d'utilité publique, les Javanais sont toujours guidés par leurs chefs et leur obéissent ponctuellement. Ils se distinguent surtout par une intelligence remarquable à exécuter les canaux d'irrigation, par lesquels leur instinct, commun à tous les peuples habitués à cultiver le riz, supplée si bien aux plus beaux instruments et aux plus savantes méthodes de nivellement employés par les ingénieurs européens. C'est avec des tuyaux de bambous, et de légers mouvements de terrain qu'ils exécutent avec une rare prévision, qu'ils dirigent un cours d'eau quelconque, qui descend des montagnes, dans les directions les plus variées et sur le terrain le plus inégal, de manière à lui faire arroser cent champs de riz différents qui se trouvent sur son passage. Leur coup d'œil d'aigle ne les trompe jamais, et ces travaux se font avec la plus grande rapidité. Le Javanais, apa-

thique par nature, est doué, en compensation, de la docilité qui est le propre des caractères indolents. Il travaille lentement, mais avec patience, et arrive ainsi toujours au but. Il a tellement l'habitude d'être commandé, que, pour lui, elle est devenue un besoin. Deux hommes de la même classe et du même rang se trouvent-ils chargés d'un travail quelconque, l'un d'eux devient de suite chef sans contestation. Ils aiment surtout à n'être point troublés dans leurs travaux, et les Européens perdraient à les importuner de leur surveillance, surtout s'ils voulaient les leur faire exécuter avec une vivacité qui n'est point dans leur caractère, et qui leur ôterait tout l'exercice de leurs facultés. Les Hollandais respectent ces goûts et ces habitudes ; il est vrai que leur caractère, naturellement froid et patient, est plus fait que celui d'autres peuples pour s'accommoder de ces lenteurs. Mais, grâce à lui, leur joug est très-supportable pour cette population, malgré ses exigences.

1839. Juin.

» La répartition des journées de travail que doit chaque indigène est une des opérations les plus compliquées de l'administration hollandaise, à cause de l'immensité des détails qu'elle exige. Mais l'assistance des chefs javanais, dont l'autorité n'est jamais contestée, surtout quand ils ont l'appui du gouvernement, les sert merveilleusement dans ce travail, et tout marche avec la plus grande régularité. Les résidents, dans toute l'étendue du territoire qui est de leur ressort, doivent exercer une grande surveillance pour empêcher les chefs javanais de forcer les indigènes à tra-

1839. Juin. vailler pour eux sans être payés, quand ils ont acquitté leur tribut envers l'état. Mais l'ancienne habitude de respect pour les chefs prévaut tellement, que la plupart des indigènes se portent d'eux-mêmes à ces travaux, et les exécutent par attachement pour eux. L'influence de ceux-ci, dévoués aux Hollandais, qui les payent bien, fait la force du pouvoir que cette nation exerce à Java. Le peuple, qui jouit de la paix, s'aperçoit peu du joug, puisqu'il est toujours dirigé par ses chefs, et ceux-ci n'ont aucun intérêt à réunir toute la population et à constituer cette unité qui seule pourrait rendre au peuple de Java le gouvernement de son pays. Ils ont gagné, au contraire, à se soustraire à l'autorité des souverains de l'intérieur, héritiers du puissant empire de Madjapahit, dont ils n'ont conservé que quelques lambeaux déchirés.

» De temps à autre, il y en a cependant qui laissent échapper des regrets pour l'ancien ordre des choses, et qui, fatigués de la domination étrangère, manifestent leur mécontentement par des actes isolés de rébellion. Mais leur appel aux armes trouve les masses sourdes à leur voix, et ces tentatives, qu'on peut qualifier de folles, quelque noble que soit le but qui les inspire, échouent faute d'appui. Ces hommes courageux ont cependant les sympathies du peuple, car le sentiment si vivace de l'indépendance nationale n'est pas tout à fait éteint dans son cœur. Mais cette flamme indestructible ne jette que de faibles lueurs, et non des flammes assez vives pour rallumer le flambeau du

patriotisme, qui pourrait seul produire l'affranchissement du pays. Celui des Javanais ne se manifeste que par de stériles regrets du passé, et une haine instinctive, mais silencieuse, pour la race qui l'opprime, tout en reconnaissant sa supériorité. Pour eux, la conquête semble un fait accompli pour toujours ; ils s'y résignent comme à un arrêt de l'inexorable destin. Le fatalisme de leurs doctrines religieuses vient au secours de leur apathie et de leur indifférence native, pour les aider à courber silencieusement le front devant cette nécessité, et il leur rend l'obéissance plus douce. 1839. Juin.

» Quoique les Javanais soient fort mauvais mahométans, les prêtres de cette religion, qui sont très-nombreux et qui sont chargés de l'enseignement de la jeunesse, exercent assez d'influence pour que le gouvernement se croie obligé de les ménager, et d'avoir toujours les yeux fixés sur eux. Les Arabes, qui viennent en assez grand nombre commercer à Java, renoncent aujourd'hui à en fanatiser les habitants; ils n'exploitent plus guère le crédit que leur donne leur qualité de compatriotes et de sectateurs du prophète, que dans l'intérêt de leur négoce. Absorbés comme ils sont par les intérêts matériels, ils s'occupent plus d'accroître leurs richesses que de propager leur foi. Le gouvernement hollandais, en donnant une subvention aux prêtres qui dirigent les écoles dans les villages, a réussi parfaitement à répandre, dans toute l'île, l'usage de la vaccine sans rencontrer de résistance. C'est un des plus grands bienfaits dont il ait doté cette po-

1839. Juin. pulation. La facilité avec laquelle il y est parvenu prouve que le fatalisme des mahométans n'a pas poussé de profondes racines dans le pays, et que ce peuple pourrait se prêter avec le temps à bien d'autres innovations.

» On n'a pas osé jusqu'ici, dans la crainte de trop froisser les préjugés du peuple, établir un état civil pour les indigènes. Les Javanais, comme tous les mahométans, ignorent donc leur âge, et le gouvernement se trouve ainsi privé du meilleur moyen qu'il aurait pour établir un recensement exact de la population. Néanmoins, grâce à la division de cette population en quartiers dans les villes, et en petits villages, ayant tous un chef qui n'a sous son autorité qu'un petit nombre de familles dont il connaît chaque membre, on en possède le chiffre d'une manière assez exacte; on l'évalue aujourd'hui à près de 9 millions d'habitants, quoique les derniers recensements officiels, déjà anciens, ne la portent qu'à 7,500,000. Les Hollandais considèrent qu'avec le terrain qui reste encore à cultiver dans l'île, celle-ci peut facilement nourrir un nombre triple d'habitants; ils voient aussi avec plaisir l'augmentation qui a eu lieu dans la population depuis leur reprise de possession en 1815. On compte, dans cette population, 200,000 Chinois payant le tribut. Ils sont répartis dans toutes les villes du littoral, car il leur est défendu, ainsi qu'aux étrangers d'Europe, de s'établir dans l'intérieur. Les Chinois ont rendu de grands services aux Hollandais pendant la dernière guerre de Java, lorsque Diepo-Ni-

goro leva l'étendard de la révolte; ils ont des intérêts communs avec eux, et ils forment un noyau d'auxiliaires assez considérable pour balancer la force de la population indigène, en cas de rébellion; cependant le gouvernement redoute l'esprit d'intrigue et l'industrie de ce peuple, qui en font, dans le commerce, de terribles concurrents pour les Européens. Il établit donc sur eux des taxes considérables, il les soumet à une foule de petites vexations, et il en exige des cautionnements quand ils se présentent dans le pays, afin d'arrêter autant que possible le flot d'émigrants du céleste empire qui envahit chaque année l'île de Java. 1839. Juin.

» Le budget annuel des dépenses du gouvernement de Java s'élève à 8,000,000 de florins, y compris les frais qu'on est obligé de faire pour soutenir les établissements de Sumatra et ceux de la Malaisie, dont les revenus ne suffisent pas à leur entretien. Sont exceptées les Moluques et Banca, qui ont besoin de subvention : ces colonies ne donnent de *boni* que grâce au monopole de l'étain et des épices qui rapporte encore beaucoup. Les revenus se composent des recettes de la douane, de l'impôt de capitation, tribut vulgairement appelé droit de queue des Chinois*, de la régie de l'opium, de l'arack, et de toute

* On appelle ainsi ce droit parce que les Chinois seuls, qui ont conservé leur queue, y sont soumis; c'est l'indice qu'ils conservent leur nationalité. Bien peu y renoncent, quel que soit le nombre de générations qui se soient écoulées depuis que leurs pères ont quitté la Chine, et quelque mêlé que soit leur sang avec celui des Javanais. Ils sont trop fiers de leur pays, ils tiennent

1839. Juin. boisson fermentée fabriquée dans le pays. Le fisc hollandais n'a laissé échapper aucun des moyens connus pour prélever des impôts et augmenter ses recettes le plus possible. Mais la branche du revenu la plus considérable, celle qui contribue à rendre la balance des recettes et des dépenses si favorable au gouvernement, est celle qui tire sa source du monopole qu'il s'est réservé dans l'achat de tous les produits de l'agriculture des terrains concédés par lui. Il revend ses denrées aux agents de la société de commerce appelée *Handel-Maatschappy*, qui exerce à son tour un monopole sur le commerce des Indes hollandaises. Cette société a été créée en 1819 sous le patronage du roi Frédéric-Guillaume, qui, pour encourager les capitalistes du royaume des Pays-Bas à concourir à sa formation, prit lui-même pour 20,000,000 de florins d'actions, et garantit à ses associés un intérêt de 4 $\frac{1}{2}$ p. 0/0 *.

» Depuis que le gouvernement hollandais avait succédé à la compagnie dans l'administration de ses vastes possessions, en prenant sa dette et ses charges, le commerce en avait été ouvert à tous les nationaux et aux étrangers, et on s'était borné à réserver aux Hollandais divers avantages spécifiés par les règlements de douanes. Malgré ce qu'avait d'honorable pour le gou-

trop à leurs usages, et ils ont trop le sentiment de leur supériorité sur tous les peuples de la Malaisie pour se résigner à se confondre avec eux et pour se soustraire à cet impôt.

* Pendant deux ans le roi Guillaume a été obligé de payer cet intérêt.

vernement hollandais cette concession aux idées du temps, qui n'admet plus l'utilité des compagnies souveraines, et douées d'un caractère exclusif, il n'avait pas tardé à s'apercevoir que les avantages réservés au pavillon national étaient insuffisants, et que les Anglais, grâce à la supériorité de leurs capitaux et de leur navigation, avaient envahi le marché des possessions néerlandaises d'outre-mer, et y dominaient exclusivement. C'est pour lutter contre eux qu'on songea à former la société du Handel-Maatschappy. Cette société, dont le caractère est purement commercial et subordonné, possède un capital de 97,000,000 de florins. Elle n'a, à Java, qu'une simple factorerie composée d'un président et de deux membres. Elle ne peut y posséder de terres à elle, car elle doit, pour ses opérations, dominer la culture de toutes les terres. Astreinte à ne se servir que de bâtiments construits en Hollande et conduits par des Hollandais, il ne lui est pas permis d'en posséder en propre, car il faut que le bénéfice de ses frets porte sur un plus grand nombre de navires et d'individus, et, pour que le bienfait de son action s'étende à toutes les parties de la monarchie, elle doit disposer en Europe des arrivages et des départs de sa navigation, de manière à ce qu'Amsterdam en ait $\frac{21}{40}$, Rotterdam $\frac{15}{40}$, Dordrecht $\frac{2}{40}$, et Middelbourg autant.

1839. Juin.

» Les employés du gouvernement livrent à la factorerie les denrées qu'ils acquièrent à Java; la société se charge de les transporter en Europe moyennant un fret convenu, qui s'élevait en 1839 à 28 centimes

1839. Juin. par kilogramme de café, et 23 centimes par kilogramme de sucre. Le gouvernement eût pu augmenter son revenu en vendant les produits à Java même; mais il n'eût pas rempli son but, qui était d'entretenir la navigation hollandaise par le transport de ces denrées, et de faire de la Hollande un grand marché, en exigeant qu'elles y fussent portées. C'est aujourd'hui le pavillon néerlandais qui fait tous les transports des Indes à la métropole, avant il en faisait à peine la moitié; le but de cette grande institution a donc été, de ce côté, complétement atteint. Pour encourager la construction des bâtiments, on avait d'abord accordé des primes qui, au bout de peu de temps, sont devenues inutiles; l'essor donné par ces primes est devenu tel, qu'en 1839, après leur suppression, il a été construit dans les chantiers de la Hollande cent vingt-trois bâtiments du port de 39,918 tonneaux, destinés à la navigation des Indes, et la société employait alors cent cinquante bâtiments du port de 116,000 tonneaux. Depuis, le nombre n'a cessé de s'accroître.

» La charte du Handel-Maatschappy renferme la stipulation expresse qu'elle doit se servir pour ses exploitations des produits du pays. Le roi Guillaume, en la faisant insérer, voulait relever les fabriques nationales, tâche bien difficile dans un pays comme la Hollande. Il a rencontré, de ce côté, beaucoup d'obstacles; cependant, grâce aux engagements qu'il a fait prendre à la société avec des fabriques qui se sont élevées sur la foi de ces commandes, grâce à la puis-

sance de son crédit, aux tarifs de douane, et à la protection constante donnée par les autorités politiques à ces fabriques, elles sont parvenues, dans l'espace de vingt ans, à arracher dans les Indes la fourniture de Java à l'Angleterre. On en a la preuve par les détails statistiques qui suivent. En 1824, les fabriques nationales envoyaient à Java pour 630,000 fr. de cotonnades, et les fabriques anglaises pour 5,400,000 fr.. En 1839, les premières avaient fabriqué pour Java pour 15,484,000 fr. de cotonnades, et l'industrie anglaise pour 6,850,000 fr. 1839. Juin.

» La société du Handel-Maatschappy, quelque incontestables que soient les services qu'elle a rendus au commerce hollandais, est devenue l'objet de beaucoup d'attaques, non-seulement de la part des étrangers, mais encore des Hollandais. Quoique rien n'ait été changé en apparence à la condition des premiers, ils trouvent sur le marché de Java un concurrent des plus redoutables, car il domine le marché par la puissance de ses capitaux. Néanmoins, il existait encore en 1839 une quinzaine de maisons anglaises, françaises et américaines, qui avaient importé pour 20,000,000 de florins de marchandises, à peu près le quart des importations de Java, et qui avaient en outre exporté pour 16,000,000 de florins de sucre, de café et de riz. Les étrangers accusaient le gouvernement d'une partialité ruineuse pour eux en faveur des marchandises hollandaises dans l'application des tarifs de douanes : ceux-ci, il est vrai, protégent assez le commerce national, puisque le droit, qui est de

1839. Juin. 25 p. 100 pour les marchandises étrangères, n'est que de 12 et demi p. 100 pour lui.

» Les maisons hollandaises de Java, de leur côté, et leurs correspondants dans les autres établissements, se plaignaient vivement du monopole de la société et des entraves qu'elle apportait à la navigation coloniale. Les colons néerlandais des Moluques et de toutes les colonies voisines, réduits à ne recevoir leurs approvisionnements que par elle, l'accusaient d'abuser de son privilége, et la regardaient comme une cause de ruine. Parmi eux, le nom du roi Frédéric-Guillaume, fondateur et principal actionnaire de cette société, était on ne peut plus impopulaire; chacun révélait les abus qui résultaient, pour les finances de l'État, de la dépendance de la société vis-à-vis de la couronne, et demandait surtout sa cessation. Ces accusations peuvent être exagérées, mais elles ne sont pas sans fondement. Il est probable aussi qu'à l'expiration de la charte de cette société, en 1849, elle subira de graves modifications. Néanmoins son établissement a été une idée grande et féconde, qui fait honneur au roi qui l'a conçue, et au commerce hollandais qui s'est prêté à sa réalisation ; elle prouve que cette nation, qui, la première, organisa les compagnies commerciales et souveraines, que tous les autres peuples s'empressèrent d'imiter, est encore digne, en fait de conception de commerce et de colonisation, de marcher en tête du mouvement européen.

» Après cette digression sur la société de commerce

des Pays-Bas, je me trouve amené à parler des revenus de l'île de Java. Des personnes que j'ai lieu de croire bien informées m'ont assuré que, en 1838, cette colonie, tous frais d'administration payés, a rapporté à la métropole un revenu net de 23 millions de florins. Si le fait est vrai, cette colonie surpasse toutes les autres, même la ville de Cuba, puisque, sans cesser de prospérer, elle couvre tous ses frais d'administration et donne encore un profit à sa métropole. Elle fournit donc un argument puissant aux partisans des colonies pour combattre leurs adversaires, qui, s'appuyant surtout sur ce qu'en général on ne peut leur présenter dans la balance des revenus et des dépenses de ces établissements aucune recette directe, les regardent comme onéreux à leurs métropoles, oubliant de tenir compte des avantages qu'en retire le trésor par les revenus des douanes et le mouvement qu'ils impriment au commerce maritime de la métropole.

1839. Juin.

» On conçoit qu'une colonie qui donne d'aussi grands revenus au gouvernement d'un petit pays comme la Hollande, et contribue tant à sa prospérité, rende cette nation défiante des étrangers, surtout de ceux qui, comme les Anglais, envient tant sa prospérité. Elle tient beaucoup à l'habile système de M. de Vandenbosch, et éloigne, autant que possible, les rapports des étrangers avec les habitants de l'intérieur, pour n'être point contrariée dans ses actes. Elle re garde comme trompeuses et subversivement dirigées contre elle les doctrines de la liberté du commerce

1839. Juin. tant prêchées par les publicistes anglais. Si la vérité de ces doctrines condamne, en théorie, les actes du gouvernement hollandais, et lui donne tort, quant au fond, il n'en faut pas moins reconnaître que ce n'est ni dans l'intérêt de la Hollande, ni dans celui du peuple javanais, que sa rivale en colonisation veut la faire revenir à un système plus libéral; la pratique a déjà prouvé que, si l'Indien n'était pas obligé de travailler pour acquitter son impôt, une grande partie de cette belle île serait encore inculte, et que, retombant dans la misère et le servage, il rétrograderait vers la barbarie dont il est à peine sorti. On ne peut nier que le régime actuel, tout fiscal et oppressif qu'il est, n'ait amélioré sa condition matérielle : n'y eût-il que ce seul bien de produit, la conquête hollandaise a été avantageuse aux vaincus et peut se justifier jusqu'à un certain point.

» Mais, comme il ne suffit pas pour un peuple de jouir du bien-être matériel, et que le but de la civilisation, qui légitime les conquêtes, exige qu'on travaille à améliorer la condition morale du peuple conquis, on peut demander aux Hollandais s'ils ont compris la grandeur de leur mission, et par quels actes ils peuvent le prouver. Cette question les embarrasserait beaucoup, car leur politique a porté partout le cachet de l'égoïsme; ils n'ont jamais envisagé que les intérêts de leur commerce, et les peuples conquis, que comme des instruments appelés à produire les denrées nécessaires à son alimentation. Loin de chercher à les éclairer, ils les ont maintenus avec soin

dans un état d'ignorance qui rend les hommes plus dépendants, se bornant à abolir chez eux quelques supplices barbares par trop révoltants, et quelques coutumes qui pouvaient troubler la tranquillité de leur domination. Si celle-ci s'est établie sous les cruautés qui ont rendu si odieuse la domination des Espagnols en Amérique et dans leurs colonies, le Javanais, qui est devenu leur sujet, a toujours constitué à côté d'eux un peuple à part, dans une position toujours inférieure, ne pouvant jamais aspirer à un rôle égal à celui de ses maîtres, privé à tout jamais de ce droit de concours au gouvernement de son pays que donnent aux Indiens des Philippines les franchises municipales dont ils jouissent, droit qui les relève à leurs propres yeux, leur inspire le sentiment de leur propre dignité, et en fait un peuple supérieur aux Javanais. Il est vrai que l'Indien des Philippines abuse de cette liberté en se livrant à son aise à ses goûts de paresse, et que son sol si riche est loin d'être aussi peuplé et aussi productif que Java; mais au moins la conquête a été pour lui un bienfait, puisque l'Espagnol civilisé, en lui donnant sa foi et ses mœurs, l'a élevé à son niveau, et n'a jamais songé à s'enrichir du fruit de son travail. On n'y voit pas cette inégalité choquante qui existe dans les colonies hollandaises entre les indigènes et les blancs. Là les premiers sont condamnés, malgré leur liberté apparente, à une servitude déguisée; puisque tous les travaux, toutes les corvées et tous les impôts pèsent sur eux. Le plus beau rôle qui leur soit réservé c'est

1839. Juin.

1839. Juin. de s'enrôler comme soldats sous le drapeau hollandais pour conquérir d'autres pays, et pour servir à dominer des peuples d'où l'on tire les soldats qui doivent les dominer eux-mêmes.

» Ces réflexions ne sont pas une critique de la politique des Hollandais établis dans les Indes. Cette nation n'a fait qu'y appliquer les idées qui ont eu longtemps cours en Europe chez beaucoup d'esprits. C'est peut-être un bonheur pour les nations soumises à leur drapeau d'avoir eu affaire à une ambition aussi sage, aussi modérée et aussi bien ordonnée que la leur; car, tout en supportant un fardeau d'impôt aussi lourd, elles eussent été exposées à une foule de tracasseries et de changements qui auraient rendu leur joug bien plus dur. Les princes et les peuples de la Malaisie sont aujourd'hui tellement persuadés qu'ils doivent être tributaires ou devenir la proie des nations de l'Occident, qu'habitués à la suprématie des Hollandais, peu, je crois, voudraient la changer contre une autre. Celle-ci a donc de grandes chances de durée, car l'expérience des changements leur a fait regarder les Hollandais comme le peuple avec lequel ils peuvent le mieux sympathiser. »

CHAPITRE L.

Traversée de Batavia à Sincapour par les détroits de Banca et de Dryon. — Séjour à Sincapour.

Nos ancres une fois levées, nous nous éloignâmes 1830. 19 Juin.
rapidement de la rade de Batavia; la brise était fraîche, la mer des plus unies; il nous fallut toute la journée pour parcourir la bande orientale de l'Archipel des *mille îles*, composé d'une infinité de petites îles, basses et boisées, et qui, pour la plupart, sont inhabitées. Le lendemain, la vigie signalait la terre: c'était la côte de *Sumatra* qui s'élève d'une manière uniforme à quelques mètres seulement audessus de l'horizon. Ses abords sont, dit-on, dangereux, et la sonde indique un brassiage très-faible à une distance considérable; les arbres qui garnissent cette terre dans toute son étendue permettent de l'apercevoir d'assez loin. Le soir nous avions rallié l'entrée du détroit de *Banca*, et nous pûmes venir

1830. Juin. laisser tomber l'ancre très-près de la petite île *Lucepara*, afin d'y passer la nuit.

21 Nous trouvâmes au mouillage un compagnon de route; c'était un brig portant pavillon hollandais; comme nous il mit à la voile de grand matin pour continuer sa route; il sortait du détroit au moment où nous y entrions, et nous nous perdîmes bientôt de vue. Le bras de mer qui sépare les îles Banca et Sumatra, est embarrassé vers le sud par des bancs nombreux dont les limites sont encore mal connues et qui ne sont point sans dangers, dit-on, pour la navigation. Nous les dépassâmes heureusement par des brassiages variant de six à huit brasses, en nous tenant à peu près à égale distance des côtes de ces deux terres. Rien n'est plus uniforme que la vue de ces rivages; Sumatra présente une longue ligne uniforme, formée par les mangliers de la côte qui baignent leurs pieds dans la mer. Nulle part on n'aperçoit de plages ni aucunes traces d'habitants. L'île Banca se termine aussi à la mer par une terre basse couverte d'arbres; mais quelques rares sommets isolés et peu élevés apparaissent dans l'intérieur, et ses bords paraissent plus habitables et aussi plus habités. De forts courants traversent ce détroit dont nous avions à peu près parcouru la moitié de la longueur, lorsque
22 nous mouillâmes pour passer la nuit près des îles *Nanka*.

Le lendemain nous aperçûmes de loin le pavillon hollandais flottant au-dessus de leur établissement principal sur Banca, au pied de la montagne la plus

élevée de l'île ; un navire, qui s'était détaché de la côte, faisait la même route que nous ; avec la nuit nous ne tardâmes pas à le perdre de vue. 1839. Juin.

Nous avions déjà successivement relevé les îles *Poulo taya*, *Varela*, *Sinkep*, *Calantiga*, et le pic de *Lingin ;* pour la quatrième fois, nous avions coupé l'équateur, et nous étions rentré dans l'hémisphère 23
septentrional ; lorsque le 26 au matin nos corvettes dépassèrent les *Trois Frères* et se présentèrent pour franchir les détroits de *Dryon.*

Ces canaux étroits, et pour la plupart mal connus, sont formés par un grand nombre d'îles de peu d'étendue, parmi lesquelles les plus grandes et les plus remarquables sont la *grande*, la *petite*, et la *fausse Dryon.* J'espérais profiter de la journée tout entière pour traverser ces labyrinthes, et donner à M. Dumoulin la possibilité de fixer un grand nombre de positions géographiques ; mais à midi, la brise qui s'était montrée jusque-là si favorable à mes projets, tomba tout d'un coup et livra nos corvettes à l'action des courants. Dans moins d'une heure, ils nous eurent fait perdre tout ce que nous avions fait de route au delà des Trois Frères ; et lorsque vers les quatre heures une pluie fine nous ramena le vent, ce fut tout ce que nous pûmes faire que de reprendre avant la nuit la position que nous avions atteinte à midi. Grâce ensuite à cette même action des courants qui, à la marée suivante, changèrent de direction en conservant leur vitesse, nous franchîmes lestement les détroits de Dryon ; mais alors la nuit était très-noire,

1839. Juin. et nous ne pûmes pas utiliser notre route comme je l'aurais désiré au profit de l'hydrographie.

27 Le lendemain matin, nous nous trouvâmes dans le détroit de *Malaca;* le sommet de la grande *Carimon* se dressait derrière nous. Un navire était mouillé à peu de distance, sa batterie percée de quinze sabords de chaque côté, nous fit un instant croire que c'était une frégate de guerre ; ce bâtiment était occupé à lever son ancre pour remettre à la voile ; nous l'eûmes bientôt rapproché, et nous reconnûmes un de ces énormes vaisseaux marchands qu'emploie la compagnie des Indes. Comme nous il ne tarda pas à s'engager dans le détroit de Sincapour ; quelques heures après, nous laissions tomber l'ancre sur la rade anglaise au milieu de dix-sept navires parmi lesquels nous aperçûmes avec plaisir un bâtiment de notre nation.

J'envoyai immédiatement M. Duroch à terre pour saluer le gouverneur de ma part, et traiter la question du salut. Cet officier ne tarda pas à rentrer ; il avait reçu un accueil des plus aimables, et il avait trouvé à la poste plusieurs paquets de lettres ; il n'y en avait aucune à mon adresse. M. Jacquinot, plus favorisé que moi, me fit part des nouvelles qu'il reçut de Toulon et vint me rassurer sur ma famille. Mais l'expédition était toujours oubliée par le ministère ; mon rapport, adressé au ministre et daté de la rade de Valparaiso, était depuis longtemps parvenu, mais on ne lui avait point fait les honneurs de l'insertion au *Moniteur*. Enfin, rassuré sur le compte de ma femme et de mon fils, je retrouvai tout mon courage pour continuer

avec ardeur ma campagne et braver de nouveaux dangers. 1839. Juin.

A quatre heures de l'après-midi, l'*Astrolabe* et la batterie de la place avaient échangé vingt et un coups de canon pour salut national, et nos embarcations purent aller porter à terre ceux de MM. les officiers que le service ne retenait point à bord. Je ne quittai mon navire que le lendemain dans la matinée. 28
Je fus reçu avec M. Jacquinot par le capitaine de port qui nous attendait sur le quai, pour nous faire ses offres de service ; il voulut être lui-même notre guide auprès du gouverneur dont nous atteignîmes l'habitation après un quart d'heure de marche. Cette maison, placée sur une hauteur, domine la ville et la rade, et occupe une des positions les plus agréables. Son extérieur n'offre rien de bien remarquable, il serait même difficile de reconnaître, à sa vue, le palais de la première autorité de la cité; mais l'intérieur est emménagé de la manière la plus confortable, et décoré avec luxe. Le gouverneur, M. Bonhom, prévenu de notre visite, s'empressa de venir à notre rencontre de la manière la plus aimable, et il ne voulut nous laisser partir que lorsque nous eûmes accepté le déjeuner qu'il nous avait fait préparer.

Les événements qui venaient de se passer en Chine et qui, plus tard, ont amené la guerre injuste que l'Angleterre a faite au céleste empire, occupaient tous les esprits à l'époque de notre passage à Sincapour. Chacun attendait avec anxiété quelles seraient les conséquences des rigueurs exercées par les Chinois

1839. Juin. contre les sujets anglais qui se livraient au commerce de contrebande de l'opium, au moment de la saisie faite à Canton sur l'ordre des mandarins. Nous nous entretînmes longuement sur ce sujet avec M. Bonhom. A cette époque, on ne pouvait raisonnablement croire que le gouvernement anglais voulût déclarer la guerre aux Chinois parce que ceux-ci avaient cherché à faire exécuter les lois existantes de leur empire; on ne prévoyait pas alors que la Grande-Bretagne trouverait, dans les actes des mandarins, plus d'un motif pour faire servir ces événements à l'avantage de son ambition. M. Bonhom déplorait amèrement que l'empereur de la Chine eût été, pour ainsi dire, contraint à user d'autant de brutalité pour arrêter un commerce prohibé par la loi, et qui, sous tous les rapports, était aussi désavantageux pour son empire qu'avantageux pour les marchands de la compagnie anglaise. Il attribuait aux conflits survenus à Canton, l'absence de presque toutes les jonques chinoises sur la rade de Sincapour ; il n'y en avait, en effet, que trois au mouillage.

Nous quittâmes le gouverneur pour nous rendre auprès du président du tribunal de commerce, j'étais chargé par le ministre de la marine de remettre à ce fonctionnaire un exemplaire des Annales maritimes et coloniales. Il reçut cet envoi avec beaucoup de plaisir, il me dit qu'il désirait remercier lui-même le ministre par une lettre qu'il lui adresserait directement, et enfin, il nous fit des offres de service dont nous ne pouvions profiter. Nous étions en effet attendus chez

M. Balestier, négociant et consul américain, dont toutes les expéditions françaises qui ont passé à Sincapour se sont plu à inscrire le nom, comme un hommage de leur reconnaissance. M. Balestier avait déjà reçu une grande partie de nos officiers qui y avaient déjeuné dans la matinée; il nous fit l'accueil le plus empressé et le plus amical; il voulut, à toute force, me faire occuper une chambre dans sa demeure; mais j'avais déjà refusé celle que me destinait le gouverneur, et je ne pouvais accepter celle de M. Balestier, malgré les instances de sa femme et de son fils. Nous passâmes le reste de notre journée dans cette agréable famille; l'après-midi fut consacrée à aller visiter une plantation de cannes à sucre de création nouvelle. 1839. Juin.

M. Balestier appartient à une famille protestante d'origine française qui fut obligée de s'exiler à la suite de la révocation de l'édit de Nantes; c'est un des premiers négociants de la ville, et aussi un des plus fortunés; il s'occupe avec activité d'introduire dans l'île la culture de la canne à sucre; depuis ses premiers essais, qui ont réussi au delà de ses espérances, de nombreuses plantations de ce genre se sont établies, et il est probable que l'île de Sincapour ne tarderait pas à être totalement défrichée et cultivée, si la compagnie voulait se départir du droit exclusif de propriété qu'elle s'est réservé et faire des concessions de terrain. Nous trouvâmes la plantation de M. Balestier cultivée avec soin et intelligence. Les Indous, que les Anglais font venir de leurs possessions dans l'Inde, font de bons agriculteurs; plusieurs étaient occupés

1839. Juin. sur le sol lorsque nous y dirigeâmes notre promenade.

Notre hôte ne voulut nous laisser rentrer à bord qu'après nous avoir fait dîner. Il me montra, chez lui, sa collection de coquilles; elle était nombreuse et composée d'échantillons bien choisis, il m'en offrit plusieurs des plus rares que j'acceptai, sauf toutefois à les remplacer par des sujets collectés pendant la campagne.

M. Balestier avait, à ce qu'il m'assura, beaucoup connu son compatriote le capitaine Morell, et j'en profitai pour le questionner. Le portrait qu'il m'en fit était loin d'être flatteur; il le désignait comme un grand hâbleur dont la véracité devait toujours être suspectée; il m'assura aussi que l'histoire que ce baleinier avait répandue au sujet de l'existence d'un enfant de notre infortuné compatriote Lapeyrouse, était un conte fait à plaisir. J'avoue, du reste, que déjà j'étais entièrement fixé à cet égard, et que les bruits qui s'étaient répandus en France à ce sujet au moment de notre départ, me paraissaient tellement dénués de fondement, que je ne m'y étais pas arrêté un seul instant.

29 J'avais destiné une partie de la journée du lendemain pour écrire à ma famille, et j'étais à bord, lorsque je reçus la visite de M. de Courvoisier, évêque *in partibus* de *Nilopolis*, accompagné d'un jeune abbé et d'un prêtre chinois, converti depuis longues années à la religion catholique dont il est devenu le ministre. J'avais déjà longuement causé de nos missionnaires avec les fonctionnaires anglais, et tous s'étaient ac-

cordés à vanter leurs vertus privées, tout en blâmant leur intolérance. 1839. Juin.

M. de Courvoisier est un homme âgé, portant sur sa figure vénérable un air de bonté et de charité remarquable; il témoigna une grande joie à revoir des navires français et des compatriotes. Je lui offris mes services et lui donnai l'assurance que je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour que notre passage fût utile à la mission. Lorsqu'il quitta nos corvettes, il reçut de chacune d'elles un salut de neuf coups de canon. A la vue des honneurs qu'on lui rendait, il témoigna une joie d'enfant; cependant, bien certainement aucune pensée d'amour-propre ne vint traverser sa pensée d'une humilité toute chrétienne, mais il fut très-sensible à cet hommage accordé à son caractère religieux comme rehaussant sa religion aux yeux des étrangers au milieu desquels il vivait. M. de Courvoisier avait le titre d'évêque de *Siam*, mais à la suite des persécutions incessantes dont les missions étaient menacées dans le Japon, il avait cru devoir, dans leur intérêt, fixer le siége de l'évêché à Sincapour: il faisait, disait-il, de nombreuses tournées à *Malaca* et à *Pénang* où il comptait un grand nombre de catholiques. Le soir, l'évêque voulut réunir à sa table tous les officiers de nos navires. Mais j'avais déjà un rendez-vous à quatre heures avec le consul américain, et il me fut impossible d'accepter son invitation.

Dans la soirée, M. Balestier voulut bien, sur ma demande, me conduire à la roche appelée *Batou Sinca-*

1839. Juin. *pour* sur laquelle on a découvert depuis peu une inscription singulière dont l'empreinte a été envoyée à la société royale de Londres; je la trouvai déjà en partie détruite par l'usure, et sous peu de temps il est probable qu'elle aura entièrement disparu. Je ne pus y rester assez longtemps pour reconnaître la nature des caractères qui la forment, mais je rapporterai, d'après M. Dubouzet, les bruits populaires qui avaient cours à ce sujet. « On nous assura, dit-il, que l'on avait trouvé dans l'île, en creusant pour faire des routes, de petites médailles anciennes qui annoncent, ainsi qu'une inscription tracée près de la batterie du port, qu'avant l'arrivée des Malais qui ont précédé les Anglais dans cette île, il y avait eu un comptoir fondé par un peuple civilisé. La nature des caractères fait supposer que ce comptoir appartenait aux Birmans. La tradition du pays, dont l'authenticité est suspecte, prétend que la pierre appelée *Batou Sincapour*, servit à perpétuer le souvenir d'une lutte entre deux athlètes pour savoir qui des deux lancerait cette pierre le plus loin de l'autre côté du bras de mer qui forme le port; le nom du vainqueur aurait été inscrit sur le rocher. »

22 Je disposai de ma matinée du lendemain pour visiter le collége et l'imprimerie de Sincapour. Dans le premier de ces établissements, je trouvai deux cents à deux cent cinquante élèves réunis parmi lesquels on remarquait des Chinois, des Arabes, des Malais, des Indous, etc., faisant des études sérieuses sous une même direction. Chacun de ces élèves avait ses caractères particuliers pour l'écriture; les cours

étaient faits dans toutes les langues. Cet établissement 1839. Juin.
me parut, sous tous les rapports, parfaitement organisé. Les ateliers de l'imprimerie étaient moins animés ; cependant plusieurs ouvrages curieux sont sortis de ces presses, et ils me parurent bien exécutés.

Je ne tardai pas à rentrer à bord ; M. Balestier avait eu l'obligeance de me prévenir que j'aurais toute facilité pour faire parvenir promptement mes dépêches en France, en les jetant à la boîte aux lettres après avoir affranchi ; le service de la poste était déjà parfaitement organisé à travers la mer Rouge et l'isthme de Suez ; j'en profitai pour écrire longuement au ministre et lui donner tous les renseignements qui m'avaient été communiqués concernant l'affaire du navire l'*Aglaé* *. Mon rôle se réduisait là ; si le port

* Il nous fut impossible, lors de notre passage à Sincapour, d'obtenir sur cette triste catastrophe des renseignements plus précis et plus détaillés que ceux donnés par la *Gazette de Sincapour*. Voici ce qu'on lisait dans son numéro du 27 juin 1839 :

« D'après les renseignements qui suivent, et que nous trouvons dans la *Gazette de Pénang* du 1er juin, il paraîtrait que ce n'est pas le capitaine Thibaud, du brick français *Denise*, qui aurait été massacré dernièrement sur la côte occidentale de Sumatra, ainsi que nous l'avons rapporté dans notre numéro du 12 courant, d'après le rapport du capitaine Duverger, de l'*Adélaïde*, mais bien le capitaine Van Yseghen, de la barque française l'*Aglaé*.

» Le navire français l'*Hercule*, qui est arrivé jeudi dernier de la côte occidentale de Sumatra, nous apporte, nous sommes extrêmement fâchés de le dire, la confirmation de la nouvelle qui nous était parvenue par le brick *Sakec* du meurtre du capitaine Van Yseghen, de la barque française l'*Aglaé*, venant de quitter ce port le 17 mars dernier, par les Malais de *Muckie*, et

1839. Juin. d'*Origas* se fût trouvé peu éloigné de ma route, j'aurais été moi-même en chercher sur les lieux et voir s'il y avait moyen d'obtenir quelque satisfaction des naturels; mais pour cela il eût fallu renoncer définitivement à la suite de nos opérations. Je ne croyais pas convenable de le faire, d'autant plus que tout ce que j'aurais pu, eût été de brûler les cases des naturels d'*Origas*, comme avaient fait les navires américains et anglais, qui dernièrement avaient voulu venger sur leurs auteurs de pareils forfaits. Les naturels s'échappent dans les forêts et reviennent dès que les navires ont mis à la voile.

Dans la soirée, le gouverneur réunit à sa table les principaux officiers de l'expédition. Le repas

de la prise du bâtiment par les Malais de *Boolusama*, sous prétexte d'une dette.

» L'*Hercule* a recueilli ce peu de détails provenant d'une lettre datée d'*Origas*, 8 mai, et adressée à une personne d'ici par le capitaine Marsin, du bâtiment français *Baobob*, qui faisait voile également de ce port pour la côte occidentale, le 17 avril.

» Des nouvelles particulières de Pénang s'accordent avec cette nouvelle, excepté sous le rapport du lieu du désastre, qui est désigné sous le nom d'*Origas*, et non *Muckie*. Le capitaine Van Yseghen aurait été tué par un chef de tribu avec lequel il aurait eu une dispute pendant que ce dernier était occupé à peser du poivre. Ce chef se servit de termes insultants pour le capitaine; Van Yseghen, dit-on, porta un coup au chef, qui le poignarda sur-le-champ. Ce fut le capitaine Van Yseghen qui communiqua au public, en octobre dernier, par le journal de Pénang, la nouvelle du meurtre du capitaine Wilkins, du navire américain l'*Éclipse*, à Muckie, et il paraîtrait que le capitaine Duverger avait confondu les circonstances relatives à cette catastrophe avec celles de l'acte de violence plus récent dont le capitaine Van Yseghen a été victime. » V. D.

fut très-gai. M. Bonhom en fit les honneurs avec une grâce parfaite. La table était des mieux servies. Nous reçûmes un accueil des plus flatteurs. La conversation roula sur les derniers événements de la Chine, qui, à cette époque, comme je l'ai déjà dit, occupaient tous les esprits. 1839. Juin.

M. Bonhom a le rang et le titre de gouverneur de province; sa juridiction s'étend sur les trois établissements de *Pénang*, *Malaca* et *Sincapour;* il réside alternativement dans chacun de ces établissements, administrés par des résidents particuliers. Au sujet de l'événement de l'*Aglaé*, il avait reçu une demande des Français datée de *Poulo-Pénang*, dans laquelle on le suppliait de faire intervenir le gouvernement anglais en faveur des Français. Il me communiqua cette pièce; mais, je le répète, je ne pouvais rien faire de plus que de prévenir le ministre de la marine de l'insulte faite au pavillon français.

L'évêque de Nilopolis, chez qui j'avais déjeuné la veille, m'avait manifesté le désir de se rapprocher du consul américain, dont il m'avait entendu louer les dispositions favorables envers les Français. Je résolus en conséquence de les réunir à ma table dans la journée du lendemain pour déjeuner en compagnie de M. Jacquinot et de plusieurs officiers des deux corvettes. M. Balestier, à qui j'avais fait des ouvertures à cet égard, m'avait répondu que le seul reproche adressé à nos missionnaires était une grande intolérance qui s'étendait même sur leurs propres coreligionnaires. J'avais appris en effet que les Portugais 1er Juillet.

1839. Juillet. entretenaient aussi dans ces îles des missions religieuses, et j'avais appris aussi qu'il existait une haine très-grande entre M. de Courvoisier et l'évêque portugais, haine qui se traduisait souvent en excommunications réciproques dans les églises d'un même culte, et jusque dans la chaire apostolique. Pendant le déjeuner, j'eus lieu de remarquer que les reproches adressés à nos missionnaires sur leur intolérance religieuse étaient justement mérités.

Dans sa visite à mon bord, M. l'évêque de Nilopolis s'était fait accompagner du prêtre chinois dont j'ai déjà parlé, et d'un abbé qui attendait son tour, disait-il, pour aller briguer la couronne des martyrs dans le royaume du Japon. A ce sujet, M. de Courvoisier se plaignit hautement du capitaine Laplace, commandant la frégate l'*Artémise*, à l'occasion de sa conduite en Cochinchine, où il aurait pu, ajoutait-il, sauver la vie d'un missionnaire condamné à mourir, s'il avait voulu faire quelques démonstrations en sa faveur. Du reste, M. Balestier fit tout ce qui lui était possible pour établir entre lui et nos prêtres français des relations amicales qui ne pouvaient être que très-avantageuses dans l'intérêt de nos missions. Le soir il nous réunit de nouveau tous à dîner chez lui ; ce fut là que nous nous fîmes nos adieux. Nos regrets furent réciproques ; pour ma part, j'étais profondément touché de l'amitié qu'il m'avait témoignée, et je cherchais à lui exprimer toute ma reconnaissance pour les services sans nombre qu'il nous avait rendus.

Il était près de onze heures lorsque je ralliai mon

bord. Tous les préparatifs d'appareillage étaient faits; 1839. Juillet.
le lendemain matin nous devions être sous voile; mais avant de quitter le mouillage, suivant notre habitude, nous récapitulerons succinctement les remarques que nous avons faites.

Sincapour, bâtie sur l'île du même nom, s'élève au fond d'une baie, sur un terrain plat; elle est adossée à deux collines séparées par une lagune qui forme un port pour les petits bateaux. Cette lagune est peu profonde et se trouve presque à sec lorsque la mer est basse. La ville est divisée en plusieurs quartiers séparés par un canal peu profond, dans lequel s'engagent les embarcations qui veulent accoster le rivage. Du mouillage on aperçoit sur la droite du canal une plaine vaste et uniforme, sur laquelle sont assises les maisons de campagne des Européens qui composent le quartier neuf. Ces habitations, construites avec luxe, sont entourées par des clos destinés à former des jardins. Cette partie de l'île, qui jadis dut être couverte par des forêts séculaires, est aujourd'hui presque entièrement dégarnie d'arbres. Les plantations nouvelles, créées par les Européens, sont trop jeunes encore pour donner un ombrage si salutaire dans ces contrées de la zone torride. A gauche du canal s'élève le quartier chinois, beaucoup plus étendu que le premier. Là s'élèvent de nombreuses habitations entassées les unes près des autres, à la manière de nos villes d'Europe; toutes sont garnies de galeries extérieures, destinées à garantir les magasins et les promeneurs des rayons brûlants du soleil. La majeure

1839. Juillet. partie des boutiques s'ouvrent sur les quais, où s'agite une population nombreuse. C'est dans ce quartier que se trouve la pagode chinoise; elle a été construite aux frais des Chinois les plus riches de cette ville, en reconnaissance sans doute des fortunes énormes que beaucoup d'entre eux y ont déjà réalisées. C'est un beau temple, dont toutes les colonnes en granit sont ornées de sculptures délicates, et dans lesquelles le dragon symbolique joue toujours un grand rôle. Tous les édifices publics, les magasins de l'État sont placés dans le quartier européen, où se trouvent des rues larges et belles. Quelques cabanes, construites avec des bambous, s'élèvent sur la lagune marécageuse qui se trouve au fond du port. Là se trouvent aussi réunis une infinité de petits bateaux, qui forment, par leur réunion, une espèce de ville flottante habitée par les Malais. Ces hommes sont appelés, en raison de leur manière de vivre, *Orang-Laaut* (hommes de mer). Malgré la petitesse de ces bateaux, des familles entières paraissent vivre à leur aise dans cet espace rétréci, comme si elles étaient dans un grand vaisseau. Les Malais exercent en général la profession de pêcheurs et de bateliers. On rencontre en effet à Sincapour, comme dans toute l'Inde, les ***Daubachis***, qui spéculent sur l'arrivée des voyageurs pour se faire leurs domestiques et leurs conducteurs. Pour une somme très-modique, on peut avoir son Daubachi, qui non-seulement vous dirige dans les promenades que l'on fait à terre, mais qui possède toujours une embarcation à votre disposition.

Nulle part la population n'est plus mélangée qu'à Sincapour; en outre des Européens, on y rencontre des Chinois, des Malais, des Arabes, des Indous, des Malabars, et même quelques Siamois; tous spéculent sur le commerce, l'industrie y est presque nulle, et l'agriculture a fait peu de progrès. Cependant, depuis quelques années, on a introduit le muscadier, le caféier, la canne à sucre, dont on espère retirer de grands produits. Pendant longtemps la nature du commerce d'entrepôt, qui a fait la prospérité de la colonie, a suffi aux habitants; mais ensuite, la nécessité de rendre l'île productive par elle-même s'est fait sentir. Dans ce but, toutes les idées se sont tournées vers la culture d'un sol riche par lui-même et situé sous le climat le plus favorable. Le gouvernement de la compagnie des Indes étant propriétaire de tout le sol qu'il a acheté des princes malais, il a fallu s'adresser à lui pour avoir des concessions de terrain. Le voisinage de la Chine et de l'Inde, ces deux grandes officines, a facilement procuré des bras aux premiers cultivateurs et favorisé leurs entreprises. Encouragés par le succès, beaucoup de capitalistes ont obtenu des concessions; leur nombre a fini par s'accroître tellement que, suivant toute probabilité, cette petite île sera bientôt totalement cultivée. Jusqu'à ce jour la compagnie n'a exigé que de très-légers impôts des concessionnaires; mais au bout de quinze années elle doit rentrer dans la possession des terrains qu'elle n'a abandonnés que provisoirement. Les cultivateurs sont aujourd'hui en instance

1839. Juillet.

1839. Juillet. afin d'obtenir la propriété définitive, sauf à payer un impôt plus fort. Tout porte à croire que la compagnie adoptera prochainement le système suivi par le gouvernement anglais dans ses colonies de l'Australie. La prospérité agricole de Sincapour dépend de cette décision. La compagnie elle-même a intérêt à ce qu'il en soit ainsi, car elle ne retirerait rien de ses terrains, s'il ne se présentait personne pour les exploiter. Lorsque l'île sera entièrement en rapport, l'essor qu'auront pris les entreprises agricoles ne pourra pas s'arrêter là; les capitalistes tourneront leur activité vers le continent adjacent où il reste encore tant de forêts à défricher et des terrains féconds à exploiter.

De temps à autre, les plantations sont fréquemment ravagées par les tigres qui viennent à la nage du continent, et qui, dit-on, abondent dans l'île. « Ils rôdent, dit M. Dubouzet, jusque près des maisons de campagne les plus voisines de la ville. Quelques jours avant notre arrivée, un Malais avait été dévoré par un de ces féroces animaux, et on m'assura que ces accidents étaient assez fréquents. Les Malais, par une idée superstitieuse, ne cherchent à les détruire que lorsqu'ils ont dévoré un membre de leur famille. Si Sincapour n'était habité que par eux, les tigres feraient encore pendant longtemps la désolation de l'île; mais heureusement les Chinois n'ont pas les mêmes idées. L'intérêt, tout-puissant pour eux, les porte à leur faire la chasse, bien plus encore que leur propre conservation. La chair, et toutes les parties du corps de cet animal, sont très-appréciées dans le

céleste empire ; on leur attribue des qualités merveilleuses qui les font rechercher des gourmets ; la peau est regardée comme un ornement précieux, la graisse, les entrailles, et surtout la cervelle, sont des agents appelés à jouer un grand rôle dans la pharmacopée chinoise. On croit, en Chine, qu'en mangeant cette chair, on acquiert une partie de la vigueur musculaire et du courage de l'animal ; aussi, on la conserve avec grand soin pour la vendre à un prix élevé sur le marché de *Canton.* On cite, à Sincapour, un Chinois comme ayant fait sa fortune avec un de ces animaux qu'il avait eu le bonheur de détruire. Il avait réussi, en le détaillant, à faire monter le prix de ce gibier à l'énorme somme de 350 piastres (près de 2,000 fr.). Ces goûts si singuliers des Chinois, éviteront probablement au gouvernement anglais la nécessité de donner une prime pour détruire les tigres. Lorsque l'île sera entièrement défrichée, il est probable que ces animaux ne s'aventureront plus guère à y venir du continent, et qu'ils ne forceront pas la pacifique Sincapour à établir des postes militaires pour repousser une pareille invasion. »

1839. Juillet.

Tous les navigateurs qui ont visité Sincapour en ont vanté la beauté et la prospérité ; ainsi que le merveilleux accroissement de cette moderne Tyr, dont la fondation ne remonte qu'à une trentaine d'années ; c'est, en effet, un des plus beaux résultats qu'ait obtenus la puissance britannique si habile à coloniser. La position de Sincapour est, sans contredit, une des plus heureuses du globe, et des plus favorables pour

1839. Juillet. un commerce d'entrepôt. Placée entre les mers de l'Inde et celles de la Chine, elle a pu devenir un marché où s'échangent toutes les denrées du céleste empire contre les produits européens. Aussi, Sincapour, destiné à n'être qu'un simple comptoir, est rapidement devenu un des marchés les plus importants du monde ; c'est à sa position sur le globe, à la vaste étendue du commerce et des domaines de ses maîtres, aux franchises de son port, que cet établissement doit ses richesses et son importance. C'est à Sincapour que se donnent rendez-vous les nombreuses flottes de jonques chinoises et de praos malais qui se confient volontiers aux tranquilles eaux des Moluques, mais qui hésiteraient à se lancer dans les vastes mers de l'Inde. Un comptoir européen, placé là, à la limite que peuvent atteindre les vaisseaux de la Chine chez qui la construction des navires est encore dans l'enfance, ne pouvait manquer de devenir le dépôt des principales transactions de ces peuples ; mais ce qui ajoute encore ici aux avantages déjà si grands de la position de Sincapour, c'est cet immense commerce britannique qui possède à lui seul presque tous les marchés du monde. A côté de Sincapour s'élève le pavillon hollandais, et cependant, l'établissement de *Rhio*, occupé par les Bataves, semble végéter à peine à côté de cet essor rapide de la colonie anglaise ; c'est que Sincapour est admirablement placé pour servir d'intermédiaire entre la Chine et les maîtres de l'Inde, tandis que Batavia, le centre du monopole hollandais, est le véritable entrepôt où se font

les échanges des denrées d'Europe contre toutes les productions asiatiques. 1839. Juillet.

Au moment de notre passage régnait la mousson du S.-O. ; c'était l'époque dont profitent les jonques pour retourner à Canton. Les arrivages de la Chine étaient suspendus jusqu'à l'époque de la mousson du N.-E. Aussi fûmes-nous surpris de ne trouver mouillées sur la rade que peu de barques chinoises, tandis que nous y remarquâmes quinze bâtiments anglais, parmi lesquels on comptait trois grands navires de la compagnie : nous y trouvâmes encore un trois-mâts français et un brig espagnol. Il est probable, comme le pensait M. Bonhom, que les événements qui venaient de se passer dans la Chine avaient éloigné de la rade les navires de cette nation, qui la fréquentent habituellement.

Jusqu'ici, les Anglais ne paraissent avoir attaché à la position de Sincapour qu'une importance purement commerciale, sans songer à s'y créer une position militaire. Tous les travaux de défense se bornent à l'établissement d'une petite batterie construite sur les bords de la mer à côté du débarcadère. Ces quelques canons sont plutôt destinés à rendre les saluts d'usage que les navires étrangers font à la ville, ou bien encore à prémunir la colonie contre les courses des pirates malais, qu'à défendre la colonie contre des agressions européennes. La garnison de la ville se compose de deux ou trois compagnies de cipayes qui suffisent à peine à maintenir l'ordre dans la cité. Les forces navales que l'Angleterre entretient sur la rade

1839. Juillet. ne sont guère plus considérables. Nous n'y vîmes qu'un seul bateau à vapeur, armé de canons, destiné à donner la chasse aux pirates qui ont choisi pour théâtre de leurs forfaits les canaux qui séparent les nombreuses îles de l'Archipel indien.

On évalue aujourd'hui à vingt-trois mille habitants la population de Sincapour; dans ce nombre les Chinois comptent pour quinze mille, et les Européens seulement pour deux cent soixante-dix; encore, parmi ceux-ci il y en a beaucoup qui n'ont d'européen que le costume, la religion et les habitudes. Bien que les habitants soient traités par les lois du pays avec une égalité parfaite, la supériorité des Européens est reconnue par tout le monde, car, malgré leur petit nombre, ce sont eux qui, par leur présence et leurs capitaux, font naître la confiance et impriment de l'activité au commerce : ils sont la clef de voûte de la colonie, qui, sans eux, s'éteindrait infailliblement : les Chinois, tout orgueilleux qu'ils sont, reconnaissent qu'ils seraient impuissants à la soutenir seuls, malgré leur activité et leur esprit industrieux. La compagnie des Indes à laquelle appartient l'établissement, n'y entretient encore que trois à quatre cents soldats indiens pour sa garde et sa police : l'action de celle-ci s'aperçoit à peine, malgré les dispositions turbulentes de tous les Malais dont les bateaux affluent à Sincapour. La seule précaution que l'on prend à leur égard, c'est de ne pas les laisser descendre à terre avec leurs armes; ils se soumettent à cette mesure rigoureuse plus facilement qu'on ne

devrait l'attendre de leur défiance naturelle, et fréquentent de plus en plus la colonie. 1839. Juillet.

Sincapour est pour eux un entrepôt d'armes et de poudre qu'ils ne peuvent pas se procurer dans les pays voisins soumis aux Hollandais. Pour lutter avec cet établissement, la compagnie hollandaise a fait en vain de Rhio un port franc. Les habitudes de monopole ont empêché les Malais de croire ce projet sincère, et ils n'en ont pas moins continué à fréquenter le comptoir anglais qui est devenu aujourd'hui le rendez-vous commercial de tous les peuples de la Malaisie qui n'ont pas encore subi le joug.

Sincapour est une excellente relâche pour les navires qui fréquentent ces parages; non-seulement ils peuvent y faire de l'eau facilement, mais en général ils sont encore assurés d'y trouver des vivres en abondance et à meilleur marché qu'à Batavia; ils n'ont pas à redouter pour leurs équipages ces fièvres dangereuses que les marins européens gagnent à fréquenter les rivages de Java. Pendant notre court séjour sur la rade, j'envoyai fréquemment nos équipages en permission à terre, et je n'eus jamais à me repentir de cette détermination. Si j'avais pu prévoir toutes les ressources de la colonie anglaise, je me serais bien volontiers dispensé de relâcher à Batavia.

Plusieurs personnes m'ayant assuré que dernièrement le sultan de Solo avait manifesté par écrit, dans une lettre adressée au roi des Français, l'intention de contracter un traité de commerce avec la France, je résolus de conduire nos corvettes vers ces îles;

mais je voulais visiter auparavant les terres de Bor-
1839. Juillet. néo, que j'étais depuis longtemps désireux de connaître. M. Brook, riche armateur anglais, qui avait le projet de les visiter aussi, se trouvait sur la rade en même temps que nous. Il comptait faire plusieurs échelles dans la partie septentrionale de l'île, et remonter la rivière de Bornéo; mais je ne pouvais l'attendre, parce qu'il devait rester quelques jours encore à Sincapour; et d'ailleurs je ne pouvais donner que peu de temps à la reconnaissance de ces terres, et je ne comptais faire qu'une courte relâche à la rivière de *Sambas*, sur les bords de laquelle se trouve le principal établissement hollandais *.

* Notes 7, 8, 9, 10 et 11.

CHAPITRE LI.

Traversée de Sincapour à l'embouchure de la rivière Sambas. — Séjour sur la côte occidentale de Bornéo. — Traversée de Bornéo à Solo.

Le 2 juillet, vers les huit heures du matin, nous étions sous voile et nous faisions route pour sortir du détroit, mais la brise était si faible que nous eûmes beaucoup de peine à nous dégager du groupe des navires au milieu desquels nous avions mouillé. Il nous fallut ensuite deux journées entières pour franchir le détroit, dont la sortie est étroite et embarrassée par des récifs dangereux. Enfin, après quarante-huit heures de calmes presque constants, une jolie brise de S.-S.-E. nous fit perdre de vue ces terres asiatiques, et nous poussa rapidement vers notre but. 1839. 2 Juillet.

Nous avions aperçu de fort loin la plus sud des îles *Anambas*, l'île *Victory*, et quelques autres terres peu importantes, lorsque, dans la matinée du 8, la vigie signala les terres de *Bornéo*. Comme à Java et à Sumatra, la côte est formée par une 8 Juillet.

1839. Juillet. terre basse et boisée, dominée de distance en distance par de petits monticules. Dans l'intérieur, nous aperçûmes quelques sommets de hautes montagnes généralement couvertes d'arbres jusque dans les parties les plus élevées. Je ne m'estimais alors qu'à une petite distance de l'embouchure de la rivière *Sambas;* mais nous avions été drossés la veille par des courants tellement rapides, que je ne devais pas compter sur notre latitude estimée. Malheureusement le temps était couvert, et nous étions trop loin encore de midi pour que les observations astronomiques pussent faire cesser toute incertitude. Je dus continuer à m'élever dans le sud en interrogeant du regard tous les points de la côte que nous parcourions.

Enfin, nous aperçûmes la rivière. Son embouchure est dominée par une montagne conique assez remarquable, et qui eût été un excellent point de reconnaissance pour nous, si nous l'eussions connu d'avance. Favorisés par une belle brise, nous ne tardâmes pas à nous rapprocher de la côte; mais nous en étions encore éloignés d'au moins trois ou quatre milles, lorsque la sonde ne rapportant plus que huit brasses de fond, je donnai l'ordre de laisser tomber nos ancres. Il était alors à peu près midi, je ne pouvais entrer dans la rivière, et notre mouillage était trop mauvais pour songer à y faire un séjour de quelque durée. Je voulus au moins utiliser le reste de la journée en envoyant à terre MM. les naturalistes. Les deux grands canots furent mis à la mer, et bientôt ils atteignirent l'embou-

chure de la rivière, qu'ils ne quittèrent ensuite que dans la soirée, pour gagner le bord. Il était près de minuit lorsqu'ils ralliérent. Le grand canot de l'*Astrolabe*, commandé par M. Demas, et qui portait l'ingénieur avec tous ses instruments de physique, fit une course à peu près inutile. Il constata, il est vrai, qu'il restait fort peu d'eau sur la barre de la rivière (deux brasses ou dix pieds), mais il ne prit terre nulle part. M. Demas remonta son cours l'espace d'environ deux milles, et trouva constamment le rivage envahi par les palétuviers dont le pied baigné par les eaux était recouvert par une vase noire et fétide. Les officiers de la *Zélée* furent mieux avisés, ils débarquèrent sur une presqu'île où ils purent collecter quelques échantillons précieux d'histoire naturelle. M. H. Jacquinot faisait partie de la corvée, et c'est à lui que revinrent les honneurs de la journée; il rapporta un très-beau singe d'une espèce rare, et qui était vivement désiré pour le Muséum de Paris. Voici le récit qu'il me fit de sa fructueuse course : 1839. Juillet.

« .... A Banjer-Massing, il nous avait été donné de fouler pendant tout un jour la terre de Bornéo, mais ici c'est pendant une heure ou deux seulement que nous devons essayer de soulever un coin du voile qui environne cette île mystérieuse.

» Nous sommes à l'embouchure de la rivière de Sambas, les navires ont jeté l'ancre, un canot de l'*Astrolabe* est envoyé pour reconnaître la direction que suit le fleuve avant de se jeter dans la mer. Un canot de la *Zélée* l'accompagne et doit prendre terre

1839. Juillet. pour s'efforcer de recueillir quelques-unes des curieuses productions de cette grande île.

» Ces deux embarcations ont quitté le bord, elles s'éloignent rapidement et s'avancent dans les eaux jaunes du fleuve. Le paysage qui se déroule à nos yeux est peu accidenté; partout d'épaisses forêts qui s'avancent jusque dans la mer, et dont les abords doivent être inondés pendant le flux. De loin en loin, sur la plage déserte se détache la silhouette allongée d'un gros oiseau gris, immobile sur une de ses longues pattes: c'est le patient marabout qui guette sa proie.

» Nous avions doublé les pointes qui formaient les dernières limites du fleuve, il se détournait à gauche, puis se courbait de nouveau pour disparaître au milieu des arbres.

» A droite, non loin du rivage, nous vîmes avec surprise, s'élevant au milieu de l'eau, une case bâtie sur
Pl. CXXXVII. des pieux; cette case, solidement construite en planches et en bambous, me rappela la maison du lac Ontario de Cooper. Elle en était la représentation exacte, et avait sans doute été construite dans le même but, c'est-à-dire pour se mettre à l'abri des ennemis et des bêtes féroces. Quelques petites ouvertures s'y faisaient à peine remarquer. Une petite plate-forme l'entourait, et de légères pirogues se balançaient amarrées aux pieux. A notre approche, deux ou trois Malais en sortirent; la vue de deux canots chargés d'hommes armés parut beaucoup les effrayer. Nous leur fîmes diverses questions, ils y

répondirent à peine, la crainte les dominait, nous ne pûmes rien en tirer. 1839. Juillet.

» Le canot de l'*Astrolabe* se prépara alors à remonter le cours du fleuve, et le nôtre accosta au rivage, derrière la case ; chacun de nous disposa son fusil et entra dans la forêt qui s'étendait de tous côtés.

» Devant nous, à quelque distance, s'élevait un bouquet de grands arbres qui dominaient tous les autres; en approchant nous vîmes toutes les branches s'agiter, et des animaux bondir et s'élancer de tous côtés, mais la rapidité de leurs mouvements était telle, que l'œil ne pouvait saisir leurs formes. Pour quelques-uns d'entre nous c'étaient des oiseaux, pour les autres une troupe de ces grandes chauves-souris, communes dans ces contrées.

» Cependant nous nous dispersâmes ; accompagné de M. Gaillard, je me dirigeai vers le bouquet d'arbres et j'examinai attentivement si quelqu'un de ces animaux ne serait point resté. Après avoir exploré avec soin toutes les branches, j'aperçus au milieu d'un feuillage épais, un petit espace jaunâtre qui me sembla couvert de poils. Je tirai à tout hasard. Je m'attendais à voir tomber quelque petit animal, mais quelle ne fut pas ma surprise, en voyant les branches se briser avec fracas, et une énorme masse venir rouler à mes pieds. C'était un singe de la plus grande espèce, que je reconnus de suite pour être le Nasique.

» C'était une femelle pleine ; le développement de son abdomen l'avait portée à se cacher, tandis que

1839. Juillet. le reste de la bande s'enfuyait; la pauvre bête n'était que blessée, et faisait entendre des cris plaintifs, nous la prîmes par les pattes et la portâmes dans le canot. Cette espèce de singe est remarquable par un long nez proéminent qui lui donne la plus grande analogie avec la figure humaine; la peau de la face, dénuée de poils et de couleur basanée, augmente encore cette ressemblance. Cette capture me fit beaucoup de plaisir, c'était un des *desiderata* du Musée, et l'Académie, dans ses instructions, nous l'avait spécialement recommandé.

» Cependant un des Malais de la case, enhardi par notre attitude pacifique, avait détaché une de ses pirogues et avait abordé auprès de nous. En voyant notre singe, il nous fit comprendre qu'il allait nous en faire trouver d'autres et nous fit signe de le suivre. Une colline dominant les environs s'élevait à notre gauche, elle était couverte de grands arbres entremêlés de lianes, de broussailles et d'arbustes pressés et confondus; ce fut au milieu de ce lacis inextricable, que notre Malais entreprit de nous frayer un chemin; il écartait les branches, se baissait, rampait avec une agilité surprenante, nous avions beaucoup de peine à le suivre. Après un quart d'heure de cette marche fatigante, nous arrivâmes au sommet, harassés et accablés par une chaleur brûlante. Cet endroit était dépourvu d'arbres, nous ne vîmes aucune apparence de Nasiques, mais nous fûmes bien dédommagés par le panorama qui s'offrit à nos yeux.

» A nos pieds s'étendait la forêt sombre et impénétrable; au delà, à deux lieues environ, elle s'interrompait tout à coup; un charmant paysage lui succédait : c'étaient de riants villages, de jolies habitations éparses au milieu d'une verte campagne et entourées de cultures régulières. On eût pu se croire transporté sur quelque point de la France! 1839. Juillet.

» Notre admiration égalait notre surprise : certes nous étions loin de nous attendre à un si grand contraste, à trouver la civilisation au milieu d'un pays sauvage, des cultures admirables entourées de forêts vierges. Nous éprouvions un immense désir d'aller jusque-là, de visiter ce coin de terre, si riant, cet oasis qui nous apparaissait comme un effet de mirage, ou un tableau magique. Mais hélas! déjà l'heure nous pressait, il fallait songer à retourner à bord de nos navires dont nous apercevions au loin les brillants pavillons flotter à la brise. Notre guide nous fit comprendre que ces villages étaient une colonie récente fondée par les Chinois.

» Après avoir redescendu la colline, nous essayâmes M. Ducorps et moi, de pénétrer dans cette épaisse forêt; nous avançâmes en nous déchirant aux ronces, en enfonçant dans la vase de ce sol marécageux; nous avions fait une centaine de pas, lorsque des rugissements affreux se firent entendre à peu de distance; nous nous hâtâmes de rebrousser chemin, et nous revînmes plus vite que nous n'étions allés.

» Quelques instants après, nous nous dirigions vers nos navires où nous arrivâmes sans mésaventure. Le

1839. Juillet. canot de l'*Astrolabe* fut moins heureux que nous: parti plus tard, il trouva un très-fort courant dû à la marée, qu'il ne put surmonter, il lui fallut jeter l'ancre pour attendre un moment favorable, et il ne gagna l'*Astrolabe* qu'au milieu de la nuit.... Le lendemain matin, nous étions déjà loin de Sambas, je montai sur le pont pour voir ce qu'était devenu mon singe. Je le trouvai couché dans la chaloupe, sur un lit fait avec soin de morceaux de toile à voile; l'infirmier à qui je l'avais confié lui avait posé une sangsue sur l'œil blessé, et entouré la tête de bandelettes; dans cet accoutrement la pauvre Nasique avait la plus grotesque figure qu'on puisse s'imaginer; elle supportait tout sans se plaindre et tendait les mains vers ceux qui l'approchaient. Elle faisait le sujet des naïfs commentaires des matelots qui l'entouraient sans cesse. L'un d'eux, en voyant ses dents usées et noircies, semblables à celles des Malais, s'écria: « Tiens! ces » femmes des bois, ça chique pourtant le bétel! »

» Le lendemain elle accoucha d'un petit singe mort, elle semblait aller mieux. J'eus un instant l'espoir de la conserver, mais au bout de deux jours elle expira. Mon ami Goupil dessina ses traits, qui seront perpétués par la gravure. Sa peau, préparée avec soin, ornera un jour le Musée du Jardin-des-Plantes....»

9 Je m'étais volontairement chargé de plusieurs paquets adressés au missionnaire Doty établi à Sambas; mon intention était bien, en effet, d'aller dans mon embarcation visiter cet établissement hollandais.

Les renseignements que nos officiers parvinrent à se procurer à terre des pêcheurs malais habitant une case, la seule qu'ils aient aperçue dans les abords de la rivière, m'apprirent que les naturels comptaient trois journées de marche dans la rivière pour la remonter jusqu'au poste néerlandais. M. Demas avait trouvé un courant très-rapide, et les canotiers qui avaient fait partie de l'équipage du canot étaient rentrés paraissant écrasés par la fatigue ; je craignis avec raison que si nos équipages avaient encore à supporter plusieurs corvées de ce genre, ils n'attrapassent facilement des dyssenteries et des fièvres sur ces côtes marécageuses, surtout avec le soleil brûlant de ces contrées. J'avais donc facilement renoncé à tout projet de visite à l'établissement hollandais, mais je désirais vivement disposer de ma journée pour me rendre au village chinois de *Pumankab*, que l'on m'avait assuré n'être pas très-loin de l'embouchure de la rivière. J'aurais été curieux de voir cette colonie indépendante du Céleste Empire, qui a choisi la grande terre de Bornéo pour y planter ses tentes, et qui, chaque année, se recrute de nouveaux venus sortis de la Chine, souvent pour n'y rentrer jamais. Malheureusement notre mouillage était détestable, le moindre coup de vent pouvait perdre nos navires, et le temps était des plus menaçants ; à mon grand regret je crus devoir renoncer à tous mes projets et remettre à la voile sur-le-champ.

1839. Juillet.

Le courant de la marée montante nous portait

1839. Juillet.

vers la côte ; la brise, quoique assez forte, permettait à peine à nos corvettes couvertes de toutes leurs voiles de le refouler pour s'éloigner de la terre. Au moment où nous étions encore par le travers de la rivière, nous aperçûmes une embarcation assez grande qui en sortait et qui avait l'air de se diriger sur nous. Elle portait pavillon hollandais et paraissait vouloir communiquer. Désireux de faire parvenir les paquets dont je m'étais chargé, je fis mettre nos corvettes en panne pour faciliter à l'embarcation les moyens de nous rapprocher, mais cette manœuvre faillit nous être fatale ; rapidement entraînés par les courants, nos navires ne se trouvèrent plus que par trois brasses d'eau (15 pieds) : quelques minutes plus tard, et nous étions échoués. Nous eûmes bien vite orienté nos voiles et évité tout danger ; l'embarcation avait aperçu nos signes et bientôt aussi elle fut à nos côtés. Elle était montée par cinq hommes ; je fis demander le chef dans ma chambre et je lui fis servir du vin : il me dit qu'il était patron de prao du sultan de Sambas ; il se chargea volontiers de mes paquets qu'il me promit de remettre à M. *Bloem*, résident de Sambas, afin de les faire parvenir à M. Doty. Cet homme paraissait très-intelligent ; bien qu'il ne comprît pas un seul mot du langage que je pouvais lui tenir, il saisit bien vite quelle était la mission que je lui confiais, et j'ai la conviction qu'il l'a ponctuellement remplie. Il me demanda mon nom, celui de nos navires, quelle était leur nature, d'où nous venions, où nous allions, puis il s'embarqua et s'éloigna

de nous rapidement, en se laissant emporter dans le sud par les courants de marée. Cette embarcation appartient, comme me l'a dit son patron, au sultan de Sambas, elle paraît bien construite et suffisamment grande pour porter 15 à 18 hommes; elle est armée d'une caronade, et garnie de très-bonnes voiles; son avant est surmonté par une tête d'oiseau sculptée; il est probable qu'elle est destinée à croiser vers l'embouchure de la rivière afin d'en éloigner les contrebandiers. Son grand mât était surmonté d'une flamme et d'un pavillon blanc encadré dans un liséré bleu, au milieu duquel se trouvaient tracées les deux lettres N. I. Dans la journée nous aperçûmes encore plusieurs autres embarcations paraissant aussi grandes que celle qui venait de nous quitter; mais elles longèrent la côte sans chercher à nous accoster.

1839. Juillet.

A une heure le coup de vent éclata, le tonnerre tonnait de tous côtés, les éclairs se succédaient avec rapidité, en un instant nous dûmes amener toutes nos voiles pour laisser passer la tourmente; heureusement elle fut de courte durée : à la nuit, le temps redevint beau et nous pûmes continuer à nous élever dans le nord, en nous tenant à une distance très-raisonnable de la côte.

L'île de Bornéo, si importante par ses dimensions et ses produits, si intéressante par les peuplades différentes qui l'habitent, est encore mal connue aujourd'hui. Ses côtes, excepté dans le nord, sont dépourvues de ports, et les bords de la mer sont presque partout envahis par les palétuviers qui croissent dans

1839. Juillet. l'eau. Dans l'impuissance où les navigateurs se trouvent d'y mouiller leurs vaisseaux, ils sont venus rarement visiter ces rivages. Tout en regrettant vivement de ne pouvoir y faire un plus long séjour, je me félicitais de la détermination que j'avais prise de remettre à la voile dès le matin et avant que le vent soufflât avec force. Plus tard, dans notre relâche à Timor-Coupang, je rencontrai M. *Van den Dungen Gronovius*, qui avait habité Bornéo pendant 12 ou 15 ans comme résident, soit à *Sambas* soit à *Potianack*, et il voulut bien me donner sur les productions de cette grande terre des renseignements qui ne peuvent manquer d'intéresser notre commerce, et que je rapporterai ici tels qu'ils m'ont été livrés *.

* Ces renseignements sont tirés d'un manuscrit hollandais que j'ai trouvé dans les papiers de Dumont d'Urville, mais qui ne porte aucune signature. Lors de notre passage à Timor-Coupang, M. Gronovius, qui y était résident, me montra une carte très-détaillée de Bornéo et le manuscrit dont il est ici fait mention. La carte me fut, à cette époque, confiée par son auteur pour la publier dans l'histoire du voyage, elle est annexée au sixième volume ; elle porte les indications des lieux où se trouvent les mines d'or, d'argent, de fer, etc. Ces indications ont été évidemment mises pour servir à la lecture du mémoire. A la date du 25 juin 1840, époque de notre passage à Timor-Coupang, on lit, dans le journal de d'Urville, cette phrase : *Il (M. Gronovius) m'a apporté et offert toutes ses notes de Bornéo, donné une inscription trouvée sur une pierre près Sangouw.* Le fac-simile de cette inscription ne fait pas partie du manuscrit.

On lit encore dans le journal de d'Urville, à la date du 25 juin 1840 (séjour sur la rade de Timor-Coupang), une note relative à un fait important qui doit nécessairement trouver sa

» Le terrain de la côte de Bornéo est en général très-plat ; il n'offre dans la rivière de Sambas que quelques hauteurs dispersées çà et là sans former de chaîne continue ; toutefois le pays est riche en métaux et en pierres précieuses, tels que or, diamant, fer, étain, pierre d'aimant, antimoine et cristal. Les forêts sont abondamment pourvues d'arbres fruitiers de toute espèce ; le sagoutier, le bois de fer, celui d'ébène y sont très-communs ; on y remarque aussi des joncs et des gommiers. 1839. Juillet.

» Dans les montagnes et sur les îles on trouve beaucoup de nids d'hirondelles, si recherchés par les Chinois ; la mer fournit des tortues, des holothuries et des perles. En général la côte occidentale de Bornéo est un pays très-riche ; malheureusement les hommes qui l'habitent sont encore plongés dans la barbarie ; l'agriculture, qui fait la ressource des États bien plus encore que les mines d'or et d'argent, est encore dans l'enfance ; la culture du riz s'y trouve très-restreinte, bien que l'on puisse l'étendre avec beaucoup de succès ; presque tous les habitants de la côte de Bornéo se livrent au commerce et méprisent les travaux de la terre. Les plantations de riz sont insuffisantes même pour subvenir aux besoins des naturels. On apporte le grain, en quantité consi-

place ici ; la voici textuellement : *M. Gronovius a vu lui-même plusieurs individus hommes à queue de Bornéo, se prolongeant (la queue) jusqu'à 18 à 24 lignes, et de la grosseur de son petit doigt. Il a affirmé ce fait positivement comme très-positif.*

V. D.

1839. Juillet. dérable de Java et d'autres lieux. Le commerce paraît être la seule occupation des indigènes.

» Sur les côtes ce sont les Chinois qui cultivent le riz, dans l'intérieur cette occupation appartient aux *Dayaks;* les autres tribus ne s'en occupent pas. Les Chinois suivent autant que possible les procédés usités dans leur pays pour la culture du riz ; la très-grande rareté des bêtes à cornes ne permettant pas de les utiliser pour l'usage de la charrue, tous les défrichements se font à main d'homme ; ils retournent la terre avec une pelle, et ils en arrachent toutes les mauvaises herbes, puis ils les rassemblent en un monceau et y mettent le feu : la cendre est ensuite étendue sur le sol et sert à le fumer. Il faut à peu près cinq mois au riz pour croître et mûrir ; alors on le récolte, on le laisse ensuite sécher au soleil, et enfin on le broie à l'aide d'un moulin à main ; on calcule que la récolte est de quatre-vingts à cent fois environ la semence.

» Les *Dayaks* emploient un mode différent pour la culture du terrain ; ils choisissent généralement des champs élevés au-dessus du niveau de la mer, ils les débarrassent des arbrisseaux et des broussailles qui les couvrent et les brûlent sur place après les avoir laissés sécher un mois, ils en répandent les cendres sur le sol et ensuite le terrain est prêt à recevoir la semence. A l'aide d'un bâton pointu ils font des trous dans la terre, puis ils y mettent deux ou trois grains de riz, et avec le pied ils referment l'ouverture en foulant le sol. Ils ont le soin de débarrasser les plants qui surgissent, des mau-

vaises herbes qui pourraient en arrêter la croissance, 1839. Juillet.
ils entourent leurs pièces de terre d'une haie afin de les préserver contre les dévastations des animaux qui peuplent l'île. Dans ce dernier mode de culture, le riz exige plus de six mois pour parvenir à sa maturité. Les *Dayaks* choisissent pour commencer leur travail l'instant des chaleurs fixé par la mousson de l'est, afin de brûler facilement les broussailles. La mousson de l'ouest amène ensuite des pluies fréquentes qui sont très-avantageuses pour faire mûrir le grain. Pour faire la récolte, les *Dayaks* enveloppent dans des linges deux doigts de la main droite et ils s'en servent pour arracher les tiges qu'ils font ensuite sécher au soleil, mais ils ne dépouillent le grain de son enveloppe que lorsqu'ils veulent en faire usage. Dans les meilleurs terrains les *Dayaks* ne récoltent pas plus de soixante à soixante et dix fois la semence.

» Par suite d'un préjugé de ce peuple sauvage et de la persévérance qu'ils mettent à ne pas s'écarter des coutumes de leurs ancêtres, les *Dayaks* n'ensemencent jamais au delà de ce qui leur est absolument nécessaire pour vivre ; cependant ils n'ont aucune industrie. Il se procurent tout ce dont ils ont besoin, tel que le sel, le fer, les fils de cuivre, en donnant en échange le riz qu'ils ont récolté : il en résulte que leur commerce est très-borné. Souvent lorsque les champs en culture sont placés dans des lieux bas, ils sont dévastés par les grandes pluies qui sont aussi nuisibles que les petites pluies sont avantageuses ; alors la récolte est perdue, la famine désole ces mal-

1839. Juillet. heureux habitants qui sont obligés de chercher des racines pour se nourrir et qui souvent dévorent toutes sortes de vermine pour assouvir leur faim. Le plus souvent ces malheureux sauvages sont gouvernés par des princes cruels et ambitieux qui ayant besoin d'argent se font les premiers commerçants de la tribu, et ne craignent pas d'enlever le peu de riz qui reste aux habitants. Ils profitent des moments de détresse pour demander le double et souvent le triple de la valeur des objets que leurs sujets sont forcés d'acheter à ces princes avides.

» La canne à sucre n'est encore cultivée que par les Chinois; elle est d'une excellente qualité et viendrait facilement dans les terrains de Bornéo, mais jusqu'ici elle n'a été exploitée qu'avec des moyens très-imparfaits. Les Chinois font usage de cylindres en bois pour presser la canne et en exprimer le jus; ils se servent de moulins à bras sans jamais employer les bêtes à cornes qui, d'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, sont très-rares dans l'île. On peut récolter environ 1200 *picols* * de sucre par an, mais, pour obtenir ce chiffre, il faut employer les plus grands efforts. La plus grande partie se consomme sur les lieux. Le sucre est de très-bonne qualité, il est généralement supérieur à celui que l'on récolte à Java. Les moyens de transport sont faciles à cause des rivières; d'un autre côté, la terre de Bornéo est encore abondamment pourvue de bois à brûler, en sorte que

* Le picol vaut 125 livres.

je ne doute pas que si la culture de la canne à sucre se propageait dans l'île, elle fournirait bientôt des cargaisons considérables de sucre de qualité au moins aussi bonne que celui que l'on tire de Java. 1839. Juillet.

» On rencontre dans les forêts beaucoup d'arbres de l'espèce désignée dans le pays sous le nom de *Sagouer**, on en retire une espèce de sucre de couleur brune et d'un très-bon goût dont les habitants font le commerce; les contrées de *Tayang* et de *Siempang* sont les plus renommées pour la culture du sagouer.

» Sur les côtes et surtout dans les ports marécageux où les *Bougines* se sont établis, ils ont planté des jardins de cocotiers. Ces arbres donnent des fruits au bout de deux années et lorsqu'ils ont à peine quatre à cinq pieds de hauteur; on attribue cette fécondité exraordinaire à la couche épaisse de détritus végétaux qui recouvre le terrain des côtes. On ne trouve pas de cocotiers dans l'intérieur des terres, les habitants du bord de la mer en font commerce avec ceux de l'intérieur et leur portent des noix de coco à un prix peu élevé.

» La culture du café n'a été introduite dans le haut pays de Sambas qu'en 1823; à cette époque cette plante utile avait parfaitement réussi, en sorte q'il n'y a pas le moindre doute qu'elle ne puisse offrir des résultats avantageux; mais les hostilités qui éclatèrent entre les Hollandais et les colonies chinoises de l'île pendant les années suivantes entraînèrent la destruction de presque toutes les plantations de café.

* *Arenga saccharifera.*

1839. Juillet.

» Bornéo produit beaucoup de *Sagou* *, il existe des contrées telles que *Meliouw* où il existe des forêts entières d'arbres qui produisent cette denrée. Rarement le sagou coûte plus d'un florin les quatre picols dans les lieux où se fait la récolte; il est beaucoup plus abondant sur la côte occidentale que sur la côte septentrionale; les Bougines nourrissent souvent leurs esclaves exclusivement avec du sagou. On en exporte une grande quantité sur les côtes malaises où l'on sait en faire un bien meilleur usage.

» Le blé de Turquie, connu dans le pays sous le nom de *Jagon*, est un des principaux aliments des Malais et des *Dayaks;* cette plante s'élève à une très-grande hauteur; on en mêle le grain avec du riz pour le broyer et préparer la pâte qui sert d'aliment aux indigènes: cette nourriture se trouve toujours dans le pays à des prix peu élevés.

» Jadis on avait planté dans l'île en très-grande quantité la liane qui produit le poivre; mais aujourd'hui cette plante a presque disparu, et sur la côte Ouest il est très-rare de la rencontrer. Le poivre dit de Bornéo n'existe pas, celui que l'on y vend est importé par les marchands.

» On trouve dans Bornéo une espèce de patates que l'on désigne sous le nom de *Ocbies;* les Chinois sont les seuls qui la cultivent comme aliment, ils en font un usage fréquent, toutefois les Malais en sont aussi très-friands. Ils la préparent en la grillant sur le feu après l'avoir coupée en petites tranches. Cette racine ainsi

* *Sagus farinifera.*

préparée a un goût agréable. Les Malais recherchent surtout cette patate lorsqu'ils ont des voyages à faire. Cet aliment devient alors très-précieux pour eux parce qu'ils peuvent en emporter de grandes provisions. 1839. Juillet.

» Nous ne parlerons pas des légumes qui croissent sur l'île de Bornéo, ils ne donnent lieu à aucun commerce soit extérieur soit intérieur, on ne les cultive qu'en très-petite quantité; mais nous énumérerons les différents arbres que l'on rencontre dans les forêts, et dont les indigènes tirent un grand profit.

» On remarque dans les forêts de l'ouest beaucoup de *Camphriers*. Le camphre de Bornéo jouit d'une grande réputation méritée comme étant d'une excellente qualité. On le paye environ 50 florins les quarante picols et à ce prix on s'en débarrasse facilement. Il s'en fait un commerce considérable dont les Chinois ont presque le monopole. Ils l'achètent aux indigènes, puis ils le chargent sur les jonques qui vont l'emporter dans le Céleste Empire. On en exporte aussi à Sincapour où les Anglais l'achètent pour les marchés d'Europe.

» Le *Benjoin*, comme le camphre, se rencontre dans les forêts de Bornéo en quantité considérable. On l'exporte principalement à Java; il s'en consomme beaucoup dans les temples d'idoles où il sert comme l'encens à parfumer.

» Au sud de la ligne équatoriale on trouve une grande quantité de joncs et de rotins parfaitement propres à faire des cannes. On en distingue plusieurs espèces

1839. Juillet. que l'on désigne par les noms des lieux où on les rencontre. Ceux de première qualité sont tirés de *Mattam;* viennent ensuite ceux provenant de *Koéboé*, et enfin ceux que l'on récolte dans les hauts pays et surtout dans les environs de *Sintang* sont les moins estimés. On pourrait chaque année charger cent navires de ces roseaux, mais déjà la consommation qui se faisait de cet article sur les marchés d'Europe et de Chine a considérablement diminué, aussi l'exportation en est très-faible, comparativement surtout à ce qu'elle était en 1828, époque où des navires en prirent plusieurs chargements complets pour aller les débiter en Chine. Les prix de ces articles sont très-peu élevés, les roseaux provenant des terres hautes ne se vendent pas un demi-florin le picol.

» Le bois de fer, connu dans le pays sous le nom de *Kayou-Boulian* *, croît sur différents points de la côte, mais toujours dans le voisinage de la mer. Il est surtout abondant entre *Sambas* et *Brussel;* on en trouve aussi dans l'intérieur des terres au delà de *Sintang*. Dans le district de *Landak* il existe des forêts entières de bois de fer. Ce bois, employé pour les constructions, possède des qualités remarquables; depuis peu de temps on commence à l'exporter en Chine, où il acquiert une grande valeur. Les gens riches l'emploient pour faire les colonnes des péristyles des maisons, ou bien pour faire construire leurs cercueils. Ce bois est lourd comme du fer et son transport offre de grandes difficultés. On l'exporte surtout

* *Casuarina?* ou *tectona grandis*.

sur la côte, les indigènes s'en servent pour construire leurs maisons, ils en font ausi des lattes pour la toiture, enfin ils l'emploient encore pour la construction des chaloupes et des praos si remarquables par la rapidité de leur marche. Ce bois est très-cher, le prix de la main-d'œuvre lorsqu'il faut le travailler est très-élevé, car il est tellement dur que tous les outils que l'on emploie se brisent plutôt que de l'entamer. 1839. Juillet.

» Sur la côte on rencontre encore le bois d'ébène, mais il est d'assez mauvaise qualité; cependant les Chinois l'achètent et l'exportent avec bénéfice.

» L'un des arbres les plus utiles aux indigènes est celui qu'ils désignent sous le nom de *Tinkamang* * ou arbre à beurre. Il produit une espèce d'huile préférable à l'huile de coco et qui peut être employée aux mêmes usages. En outre il donne des fruits que les Indiens mangent, et qui sont d'un goût assez agréable. Cet arbre est très-grand et atteint des dimensions colossales. Les indigènes en récoltent la séve dans des bambous où ils la laissent se figer. Lorsqu'ils la retirent de ces bambous, elle a beaucoup d'analogie avec des rouleaux de diapalme, mais elle est plus douce et plus grasse. Quand cette liqueur est fraîche elle a un goût beaucoup plus agréable que l'huile de coco dont elle se rapproche. On s'en sert pour l'éclairage et aussi pour la préparation des aliments.

» Sur la côte ouest de Bornéo on rencontre encore

* C'est probablement le même que celui que les Malais désignent sous le nom de *Tangkalad*.

1839. Juillet. l'arbre dont on tire le *gambir*, qui est très-utile aux indigènes. La plus forte exportation de cette substance se fait dans le royaume de *Meliouw*, celle de *Riouw* est surtout estimée pour ses bonnes qualités. Cet arbre croît en très-grande quantité; on pourrait en faire un article de commerce très-considérable lorsque l'industrie des indigènes aura pris un plus grand développement.

» Le *Garou* est une espèce de plante que l'on tire des forêts qui se trouvent sur la côte Ouest de Bornéo. On l'exporte beaucoup en Chine où il est l'objet d'un commerce très-avantageux : il sert à faire des cordages.

» Le bois de *Lacque* est employé à Bornéo pour la teinture. Les Chinois l'achètent pour l'exporter dans le Céleste Empire où il est recherché sur les marchés. On en distingue plusieurs espèces sous les noms de *Sepang* et *Ambalou*. Les indigènes ont encore plusieurs espèces d'écorces qu'ils recherchent pour en faire usage comme médicament, et qu'ils exportent à Java et dans les îles environnantes.

» Le *Nibong* est une plante dont on se sert avantageusement pour couvrir les maisons. La cime de cette plante, comme celle du palmier, est un très-bon légume d'un goût fort agréable. On en confit aussi les fruits. Dans les lieux marécageux on trouve encore de grands espaces entièrement couverts des plantes appelées *Nipa* dont les feuilles servent aussi à couvrir les maisons. Les indigènes disposent ces feuilles comme nous arrangeons les ardoises.

» Parmi les arbres fruitiers que l'on rencontre sur

la côte en quantité telle que l'on en voit des forêts entières couvrant d'immenses espaces de terrain, on remarque le *Durion* * dont les fruits pendant les temps de famine servent à sauver les Dayaks des douleurs de la faim; le *Langsap* dont les fruits d'un goût âpre donnent des douleurs d'entrailles lorsque l'on en mange beaucoup. La couleur de ce fruit est brunâtre, il croît en grappes, son intérieur est divisé en cinq lobes, comme le *Rambé* qui est plus petit mais qui y ressemble beaucoup. Tous ces arbres sont indigènes de Bornéo. 1839. Juillet.

» Le *Mangoustan* ** croît facilement sur la côte, bien qu'il y ait été importé des autres îles de l'archipel d'Asie. Il en est de même du *Baloumbang* *** qui selon toute apparence a été apporté de Java, bien qu'il soit très-commun sur la côte ouest de Bornéo. Le *Samboé* **** qui est aussi très-abondant dans l'île ne paraît pas être non plus une plante indigène, car on ne trouve pas sur la côte toutes les variétés que l'on remarque à Java.

» Les *Pamplemousses* sont actuellement très-abondantes sur la côte, leur goût est en tout comparable aux meilleures de Java d'où on les a importées.

» Ce sont les Chinois qui ont apporté et planté les premiers les orangers de Bornéo; ces arbres s'y sont rapidement propagés, le terrain leur convient à mer-

* *Durio Ribethinus.*
** *Garcinia mangostana.*
*** *Averrhoa bilimbi.*
**** *Eugenia.*

1839. Juillet. veille, et aujourd'hui les oranges de la côte sont plus grosses et meilleures que celles de Java.

» Le *Ramboutan* * est assez rare, le fruit en est sûr et médiocrement bon. Le *Mango* ** n'existe pas à Bo rnéo, mais on en importe beaucoup des îles voisines, car ce fruit est très-recherché par les Malais.

» Le *Soukong* *** ou arbre à pain se trouve sur toute la côte occidentale, et dans tout l'archipel Indien; les indigènes le font cuire au four ou griller et y ajoutent toujours un peu de sucre pour le manger.

» L'*Ananas* est très-commun; cette plante croît avec une rapidité extraordinaire; elle n'est pas indigène, elle a été apportée de Java; les ananas de la côte de Bornéo sont d'un goût bien plus agréable que ceux de Java.

» Le *Pisang* **** croît à Bornéo comme dans tout l'archipel Indien, il fait la principale nourriture des indigènes et surtout des Bougines qui habitent le littoral; toutefois on ne le trouve pas comme à Java à l'état sauvage, ce qui me fait supposer que cette plante a été importée dans l'île.

» Les habitants de Bornéo en général aiment beaucoup les fleurs aromatiques. Ils cultivent avec soin tous les arbres, les arbrisseaux et les plantes qui les produisent. Enfin l'île produit une très-grande

* *Nephelium Lappaceum.*
** *Mangifera indica.*
*** *Artocarpus incisa.*
**** Bananier (*musa*).

quantité de bois excellents pour la construction des navires. 1839. Juillet.

» Je ne terminerai pas cette nomenclature botanique sans parler de l'arbre désigné sous le nom de *Oupas* dont la gomme est un poison tellement violent, qu'elle donne généralement la mort lorsqu'on la touche avec la main. Cet arbre se trouve principalement sur la côte où il est assez répandu. Les Dayaks emploient sa séve pour empoisonner leurs flèches; ces armes entre les mains de ces peuples barbares sont d'autant plus redoutables qu'ils parviennent à les lancer avec beaucoup de justesse au moyen de cannes à vent.

» L'île de Bornéo est plus riche encore sous le point de vue minéralogique, ses mines sont nombreuses et parmi elles on en compte plusieurs dont on extrait le diamant et l'or.

» *Landak* et *Sangouw* sont les riches localités sur la côte Ouest, où les Chinois et les naturels cherchent le diamant. C'est toujours dans des couches de graviers et de galets, à une profondeur de 20 à 25 pieds et dans les flancs des coteaux à pente douce que se trouvent les dépôts de cette pierre précieuse. Les naturels regardent les couches de graviers dans lesquelles ils ont reconnu douze variétés différentes de pierres comme étant celles où le diamant est le plus abondant; ils ne creusent jamais de puits d'exploitation qu'ils ne se soient assurés d'avance que la couche qu'ils veulent atteindre rentre dans ces conditions. Parmi les variétés de pierres que l'on doit

1839. Juillet. rencontrer dans la couche à exploiter ils recherchent toujours la pierre de touche, le faux diamant, et quelques autres pierres fort dures, ovales et de différentes couleurs.

» Les Chinois et les Malais se livrent également à la recherche du diamant, mais ils ne procèdent pas de la même manière. Les Malais creusent des puits beaucoup moins larges à la surface qu'à la profondeur qu'ils veulent atteindre, et ensuite ils soutiennent le terrain avec des madriers de bois. Souvent l'ardeur qu'ils mettent à cette recherche leur a fait oublier de prendre ces précautions et d'horribles catastrophes en ont été la conséquence, par suite des éboulements considérables qui ont eu lieu, et des centaines d'ouvriers ont été enterrés vivants, là où ils étaient allés chercher la richesse.

» Lorsque les ouvriers sont parvenus à atteindre la couche qu'ils nomment *Arring*, ils enlèvent le terrain par partie et en font le lavage pour en chercher les diamants; pour cela ils creusent des citernes carrées de deux pieds de profondeur sur douze de large, dont ils garnissent les côtés et les fonds avec des bois; au moyen de planches, ils les divisent ensuite en quatre compartiments; un ouvrier, homme ou femme, se place à l'extrémité de ces cloisons, et au moyen d'un vase de bois de forme conique et dont la base supérieure qui est la plus large a environ trois pieds et demi de diamètre, il puise la matière et commence le lavage en secouant fortement, de manière que toutes les parties terreuses soient rejetées

par-dessus les bords tandis que les pierres restent au fond du vase; parmi ces pierres ils font ensuite le triage, et enfin tous les diamants sont réunis entre les mains du propriétaire de la mine. 1839. Juillet.

» Les Chinois commencent par amollir la couche qu'ils veulent exploiter avant de creuser pour y arriver; leur première opération consiste donc à amener les eaux sur le terrain, ensuite ils font de larges ouvertures dans le sol jusqu'à ce qu'ils aient atteint la couche; ils remplissent ensuite ces ouvertures d'eau, soit par des conduits de source, soit en attendant les pluies dont ils recueillent soigneusement les eaux; enfin au moyen de moulins à bras ils agitent fortement ces eaux qui opèrent un premier lavage, après lequel ils enlèvent le *Arring* pour le soumettre ensuite, comme les Malais, à un nouveau lavage définitif.

» On trouve quelquefois des diamants sur le lit de la rivière de *Iamba* (dans le haut pays de Landack), mais la recherche en est très-difficile. Lorsque, après une longue sécheresse, les eaux de la rivière sont très-basses, les Malais commencent ce travail; ils plongent avec ardeur, ils sont très-habiles à cet exercice et souvent ils trouvent de fort bonnes pierres.

» Les diamants les plus gros ont tous été trouvés sur le littoral. Ce fut dans la rivière et dans le district de Landak, que l'on trouva ceux connus dans le pays sous les noms de *Segema* et *Sepalé* qui furent offerts au sultan comme cadeaux de noces.

» Depuis lors le *Sepalé* a été perdu, il a disparu à la suite des guerres intérieures qui désolent si souvent

1839. Juillet. cette grande terre. Le *Segema*, que l'on appelle aujourd'hui *Dano-Radja*, est en la possession de *Gusti-Oesenan*, jeune chef qui est à peu près imbécile.

» Plusieurs descriptions de ce diamant ont été imprimées dans différents ouvrages; on estime le poids de cette pierre à environ 367 karats. Dans l'année 1780 le gouverneur général de Batavia envoya à *Mattam* un officier, M. Stuart, ayant pour mission de l'acheter. M. Stuart en offrit à cette époque deux brigs de guerre et 15,000 piastres d'Espagne; toutefois il ne put pas conclure le marché.

» En 1829, lorsque j'étais résident sur la côte de *Kayong*, j'eus l'occasion de voir cette pierre précieuse. Les naturels ont une tradition superstitieuse d'après laquelle ils croient que leur pays sera ravagé et détruit lorsqu'on leur aura enlevé ce diamant et qu'on l'aura dépouillé des caractères jaunes dont ils l'ont orné, en sorte qu'il est très-difficile pour un étranger de voir cet objet auquel ils attachent un très-grand prix. Je fus servi par le hasard dans cette circonstance. Je rencontrai la vieille sultane qui est chargée de sa conservation, et elle me le montra, en me déclarant que M. Stuart ne l'avait jamais vu lui-même, et que j'étais le premier Européen qui avait joui de cette faveur. Avant que ce diamant fût débarrassé de tout ce qui l'entourait, j'avais vu la sultane prendre des précautions vraiment extraordinaires; dans tous les alentours, elle avait placé des hommes destinés à empêcher tout guet-apens de ma part, car ces malheureux trem-

blent constamment que leur trésor ne soit pris ou vendu. Quelle ne fut donc pas ma surprise, lorsque je pus enfin toucher et examiner à mon aise cette pierre à laquelle ils attachaient un si grand prix, en reconnaissant que c'était tout simplement un morceau de cristal dont une partie est brute, tandis que l'autre présente des faces pentagonales polies ! Je n'aurais certainement pas donné 3 florins du fameux diamant *Dano-Radja*. 1839. Juillet.

» J'ai souvent trouvé des contradicteurs à mon récit lorsque plus tard j'ai voulu dire ce que j'avais vu ; je laisse toute liberté à ceux qui croient à l'existence du diamant de 367 karats, mais ce que je puis assurer, c'est que si le gouvernement hollandais voulait encore aujourd'hui en faire l'acquisition, il lui serait cédé à très-bon compte. Les princes indigènes sont tellement convaincus eux-mêmes de la fausseté de cette pierre, qu'ils n'ont jamais demandé aucune avance sur sa valeur. Le vieux sultan, qui l'a possédée pendant sa vie, condamnait à mort tout individu qui osait élever des doutes sur la valeur du *Dano-Radja*. Avec de semblables arguments, il ne lui a pas été difficile de prouver qu'il possédait un véritable et énorme diamant.

» En 1823 les mines ont été cédées au gouvernement hollandais et exploitées par son entremise. La quantité de diamant vendu en 1824 s'est élevée à 8,437 pièces pesant ensemble 1,921 karats au prix total de 46,147 florins. Le gain a été de 17,438 florins. Dans l'année 1825 les gains diminuè-

1839. Juillet. rent, ils ne s'élevèrent qu'à 12,028 florins. Tous les diamants de Bornéo s'exportent à Java; par suite des guerres qui éclatèrent dans cette île en 1825, l'exploitation des mines perdit peu à peu de son importance, et aujourd'hui ce n'est que par la fraude, qu'il s'en fait à *Sangouw* un commerce d'ailleurs peu productif.

» Le nombre d'hommes occupés dans les mines de diamants ne s'élève qu'à 670. A *Sangouw* on compte seulement 40 mineurs malais. Les mines de *Landak* occupent encore 480 Malais et 150 Chinois.

» Il est certain que dans toute l'étendue de l'archipel Indien il n'est pas un seul terrain qui renferme autant de mines d'or que la côte occidentale de Bornéo. Dans l'intérieur de l'île même, dans les lacs, sur les petites îles désertes, on trouve partout du minerai d'or aussitôt que l'on creuse le sol.

» Déjà, lors de l'arrivée des Hollandais dans les Indes orientales, on connaissait les immenses trésors enfouis dans le sein de la terre de Bornéo. Mais les superstitieux *Dayaks* s'opposaient à ce que les étrangers vinssent exploiter ce sol, et d'un autre côté les naturels étaient trop paresseux pour fouiller dans la terre et en extraire l'or. C'est grâce à un événement bizarre qui eut lieu de 1750 à 1760 qu'enfin les Chinois ont commencé à utiliser les mines si riches de Bornéo.

» A cette époque une jonque partie des rivages de la Chine vint faire naufrage sur la côte, son équipage fut recueilli par un sultan du littoral qui employa ces

nouveaux arrivés à creuser le sol pour en extraire l'or. Bientôt les Chinois naufragés firent une rapide fortune et plusieurs d'entre eux purent rentrer dans leur patrie. Là ils décidèrent facilement un grand nombre de leurs compatriotes à aller demeurer à Bornéo, sur ce sol assez riche pour que, après un travail de quelques semaines, ils pussent revenir avec des trésors. Depuis cette époque les émigrations des Chinois allèrent toujours en croissant : dès l'année 1770, soixante jonques furent employées à transporter à Bornéo des milliers de colons chinois. 1839. Juillet.

» Par suite de ces émigrations considérables, il fallut ouvrir de nouvelles mines et exploiter de nouveaux terrains. Dès lors les Chinois furent obligés de combattre les *Dayaks* qui occupaient les terrains et qui ne les abandonnèrent qu'après avoir massacré un grand nombre de ces étrangers. Bientôt même l'amour de l'or vint exciter les travailleurs les uns contre les autres. La guerre civile éclata et les Chinois se livrèrent des combats sanglants. D'après leurs propres récits qui se trouvent confirmés par ceux des *Dayaks*, il paraît que plus d'une fois les Chinois auraient livré des batailles rangées dans lesquelles plus de 10,000 hommes perdirent la vie dans un seul jour. C'est grâce à ces guerres intestines que la population chinoise est restée jusqu'à présent faible en comparaison du grand nombre de colons qui sont arrivés de la Chine.

» Les princes du pays ont toujours conservé la possession de ces terrains ; mais ils ont abandonné les

1839. Juillet.

mines aux Chinois qui se livrent exclusivement à leur exploitation. De leur côté les princes du pays, pour tirer profit du séjour des Chinois, leur interdisent toute culture et les forcent d'acheter de leurs mains tous les objets dont ils ont besoin. Les Chinois échangent contre de la poudre d'or le riz, le tabac, le sel, les toiles bleues et l'opium nécessaires à leur consommation. Les princes mettent leur marchandise à un prix si élevé qu'ils absorbent presque tous les profits des mines. Ainsi ils font payer 32 florins le picol de riz. Il est hors de doute que les prix énormes auxquels revient leur entretien, les frais que leur causent les guerres qu'ils ont à soutenir, les piéges que leur tendent sans interruption les indigènes, ont causé beaucoup de dommage aux Chinois; mais quel est le peuple dont l'exploitation des mines fait l'existence qui puisse se vanter d'un grand bien-être? La soif de l'or excite les Chinois à émigrer, mais il n'en revient pas la quarantième partie dans leur patrie.

» Les Dayaks recueillent aussi de l'or en opérant le lavage des sables des rivières, mais toutes les mines sont exploitées par des Chinois réunis en sociétés désignées sous le nom de *Hoeij*. Avant de commencer l'exploitation d'une mine, tous les sociétaires se réunissent en assemblée générale. Ils nomment leurs chefs et les écrivains. Ils délibèrent ensuite sur le nombre des actions qu'ils doivent émettre pour se procurer de l'argent. Lorsqu'ils sont parvenus à réunir la somme jugée nécessaire pour l'exploitation,

ils commencent la construction des bâtiments de la compagnie; ces bâtiments, qu'ils désignent sous le nom de *Kongsie*, sont destinés à loger non-seulement le chef et les écrivains, mais encore les ouvriers. C'est aussi le magasin des vivres. Les mineurs reçoivent leur nourriture de chaque jour, ils peuvent aussi acheter tout ce qui leur est nécessaire auprès des écrivains qui déduisent le prix des choses vendues du montant de leur salaire. Les gains provenant des ventes faites aux ouvriers rentrent dans la caisse générale destinée elle-même à payer tout le personnel de la compagnie.

1839. Juillet.

» La paye des chefs est de 20 à 25 réaux par mois; celle des écrivains n'est que de 10 à 12 réaux, et enfin les ouvriers ne touchent que 4 ou 8 réaux.

» Le travail d'exploitation commence par des conduites d'eau destinées à humecter le terrain et à rendre plus facile le forage des puits et le lavage des terres. L'établissement de ces conduites d'eaux est une des opérations les plus importantes et celle pour laquelle on dépense des sommes très-considérables. On cite de ces travaux d'art qui ont coûté plus de 40,000 florins. Quelquefois les Chinois pour arriver à leur but sont obligés de percer des montagnes et de creuser des fossés qui ont jusqu'à huit lieues de long.

» Le travail des ouvriers est ainsi distribué : un tiers d'entre eux est occupé à défoncer le terrain avec des piques et des pioches; les autres transportent la terre avec des brouettes. La journée de travail commence

1839. Juillet.

à six heures du matin et ne finit qu'à six heures du soir, mais ces travaux sont interrompus pendant la grande chaleur du jour, c'est-à-dire, de onze heures du matin à une heure de l'après-midi. La discipline qui règle le travail des employés paraît être des plus sévères. Toutes les fois que les ouvriers se reposent pendant les heures destinées au travail, on leur supprime une partie proportionnelle du salaire de la journée.

» Il arrive souvent, surtout à la suite des grandes pluies, que les mines sont inondées et qu'il faut les dessécher, alors les Chinois se servent de moulins à eau destinés à cet objet.

» L'extraction du minerai est l'opération qui exige le plus de temps; ordinairement on y consacre quarante jours avant de commencer le lavage. Ce dernier travail ne dure qu'un jour; les ouvriers le commencent de grand matin après avoir fait leurs offrandes aux dieux et ils le terminent toujours le même soir. Après chaque lavage, le produit est pesé et tous les salaires sont payés en poudre d'or. On fait ensuite la balance pour connaître les résultats de l'opération. Si elle présente des bénéfices, chaque actionnaire y participe. Si au contraire il y a perte, les premiers actionnaires ne sont pas tenus d'ajouter à la première mise, mais ils créent de nouvelles actions. Tous les actionnaires ont droit de vendre à tous les individus formant la compagnie et c'est toujours là un de leurs plus grands profits; ils comptent toujours bien plus sur les gains qu'ils peuvent réaliser dans les

ventes qu'ils font aux ouvriers que sur les bénéfices provenant de l'exploitation du terrain. 1839. Juillet.

» On distingue plusieurs qualités de poudre d'or, celle de *Selakoum* et de *Maas-Kapal* est la moins estimée. L'or de *Simènes* nouvellement exploité est très-pur. On le trouve parfois en lingots du poids de 28 piastres d'Espagne. L'or de *Lara* à gros grains est aussi très-estimé. Celui de *Lara-Boulve* est encore plus fin et meilleur, cependant on lui préfère celui de *Sepang*. L'or de *Taman* (district de Landak) est à un titre très-élevé. On le trouve en grains aplatis comme s'ils avaient été battus. Celui de *Sintang* a un titre plus élevé encore, il est beaucoup moins dur. Enfin l'or de *Mantoua*, situé dans l'intérieur des terres, est noir. On le trouve en lingots et à un titre très-élevé *.

» Les mines les plus riches emploient jusqu'à huit cents ouvriers chinois; elles sont situées à *Montrado*, *Mandoor* et *Lara*. Les autres mines sont moins considérables et occupent de cinquante à cent cinquante ouvriers. Il n'est guère possible de fixer le nombre des mines livrées à l'exploitation; mais on peut certainement estimer à huit mille le nombre des Chinois occupés à rechercher l'or. On ne connaît pas non plus la quantité de matière qui est extraite annuellement du sein de la terre pour être livrée au com-

* On doit remarquer que les indications portées dans la carte de Bornéo communiquée par M. Gronovius ne sont pas toujours d'accord avec celles de ce manuscrit, que nous devons au même auteur. V. D.

1839. Juillet. merce. Les Chinois cachent soigneusement la quantité d'or qu'ils chargent sur leurs jonques pour l'exporter en Chine, et les Bougines ne donnent point un compte exact de la quantité d'or qu'ils achètent aux Chinois. On peut évaluer approximativement l'extraction annuelle à 45 ou 47,000 piastres d'Espagne ainsi réparties :

Sintang, Sangouw, etc. . . .	3,000 piastres.
Landak.	3,000
Mandoor.	5,000
Montrado.	20,000
Sepang.	5,000
Lara.	8,000
Loemar.	3,000
Total. . .	47,000

dont la valeur monétaire et d'environ 144,000 florins.

» On trouve du minerai de fer sur différents points de la côte voisine de *Billiton*. Les lieux qui en sont le mieux pourvus, et où l'exploitation en est la plus étendue, sont situés près de la pointe S.-O. de l'île. On en exporte annuellement environ six mille pièces du poids de huit kilogrammes. Les *Dayaks* en font l'exploitation, et c'est généralement avec du fer qu'ils payent leurs contributions au prince de *Mattam*. Les îles de *Carimata* sont abondamment pourvues de minerai de fer, mais on ne l'exploite pas. On trouve aussi du minerai de fer dans différentes localités de l'intérieur, les *Dayaks* l'exploitent et le façonnent, mais seulement pour leur usage. A *Tayang*, les Chinois ont un grand établissement pour l'exploi-

tation des mines de fer. Depuis quelques années, ils sont parvenus à y fondre des canons et des boulets. Ils confectionnent aussi différents ustensiles dont on vante la bonne qualité. Les ateliers pour la fonte du fer sont on ne peut plus simples. Sous un hangar, ils établissent un grand soufflet rond et de deux pieds de diamètre; leur fourneau est construit en brique, il communique avec un trou fait dans la terre, dans lequel coule le métal fondu. L'établissement compte quarante ouvriers seulement. 1839. Juillet.

» Jusqu'ici, sur la côte occidentale de Bornéo, on n'a découvert des mines d'étain qu'à *Siempang*, à *Mattam* et sur les îles *Carimata;* elles ne sont pas exploitées. Il y a quarante ans environ, que des Chinois en petit nombre s'étaient établis sur les îles du *Rendez-vous*, et avaient commencé avec succès l'exploitation des mines d'étain. Bientôt leur ville s'augmenta rapidement et devint le point de mire des jonques chinoises qui s'y rendaient directement. Mais ensuite les pirates attaquèrent la place, en tuèrent tous les habitants et brûlèrent tout ce qui s'y trouvait; depuis cette époque, l'exploitation des mines d'étain a été tout à fait abandonnée.

» On trouve l'antimoine, que les naturels désignent sous le nom de *Batou-Tjilla*, dans le lit des rivières. Si le prix en était plus élevé on pourrait en charger des navires. Depuis deux ans, la ville de *Sadong* a pris une très-grande importance, grâce à l'exploitation de l'antimoine. Dejà, on a pu avec ce métal, faire le chargement de dix ou douze navires à voiles. En moins de

1829.
Juillet.

quatre ans, *Sadong* qui n'était d'abord qu'un hameau, est devenu une ville très-remarquable.

» On trouve dans plusieurs localités, mais principalement dans la rivière *Pinon*, au-dessus de *Sintang*, et près de la rivière de *Mélawié*, des aimants naturels ; mais les indigènes n'en font aucun usage et ne les recherchent pas.

» En 1828, on a trouvé dans le district de *Landak* des cristaux dont le commerce pourrait un jour s'emparer pour faire un objet d'exportation.

» Dans le royaume de *Sintang*, près de la rivière de *Sepouk*, il existe une source d'eau salée dont les *Dayaks* extraient du sel au moyen de l'ébullition; chaque jour ils en recueillent environ un tiers de picol. Les bestiaux sauvages se rassemblent fréquemment près de cette source et tendent à la tarir.

» Dans les terrains élevés on récolte encore beaucoup de cire. Cet article devient rare ou abondant suivant que l'année est pluvieuse ou sèche; dans les années de sécheresse, on en récolte plus de cent picols.

» Sur toute la côte ouest de Bornéo et dans les îles environnantes, il existe des rochers recherchés par les hirondelles appelées *salangan* pour y faire ces nids dont les Chinois sont si friands. Dans les îles de *Carimata*, on compte vingt-sept rochers qui donnaient vingt picols de nids de première qualité ; mais aujourd'hui ces rochers abandonnés aux déprédations des pirates ne produisent presque rien. A *Mattam* et sur les îles du *Rendez-vous*, on compte six ro-

chers d'un grand revenu qui appartiennent au roi. 1839. Juillet.
Les îles entre *Pontianak* et *Sambas* possèdent aussi quelques rochers d'un faible revenu ; mais à *Sambas*, près de *Loendoe*, il existe un rocher dont le sultan tire un grand profit. A *Soukong*, dans le district de *Landak*, un seul rocher fournit neuf picols de nids de deuxième qualité. Dans le royaume de *Sintang*, il y a aussi plusieurs rochers dont les naturels ne tirent aucun profit. Le gouvernement hollandais ne retire rien de cette production du pays ; les habitants récoltent tous les nids d'hirondelles et en font leur profit.

» Dans les îles *Carimata*, les habitants se livrent à la pêche des holothuries (tripangs) ; cet article est encore de peu d'importance pour le commerce extérieur.

» Les Chinois utilisent des espèces d'algues marines nommées *Agar-Agar** qui se trouvent en abondance sur la côte ouest de Bornéo, pour en faire une espèce de gelée. Cette industrie occupe un grand nombre de naturels qui recherchent cette plante pour la faire sécher et la vendre aux Chinois.

» Les tortues sont abondantes sur la côte ; les naturels leur font la chasse pour en avoir l'écaille qui est très-estimée. Ces animaux viennent sur les points déserts du rivage pour y déposer leurs œufs ; et il paraît que lorsqu'ils ont choisi une place, ils y reviennent toujours. Les indigènes mettent à profit ces habitudes pour exploiter les tortues. Lorsqu'ils sont parvenus à les surprendre, ils les mettent sur le dos

* Tremella.

1839. Juillet. au-dessus d'un petit feu, jusqu'à ce que l'écaille se soit détachée de leur corps. Il faut peu de temps ensuite à la tortue pour se munir d'une nouvelle enveloppe, et on assure qu'elle peut donner chaque année quatre fois des écailles nouvelles.

» L'île de Bornéo fournit beaucoup de perles. Les bancs sur lesquels on les pêche sont tous situés dans la partie septentrionale de l'île.

» Enfin on recueille à Bornéo une grande quantité de pierres dites *bezoard* qui se trouvent dans la tête de certains animaux tels que les singes, les porcs-épics et les cerfs. On les désigne dans le pays sous les noms de *Gouliga-Monjet*, *Gouliga-Landak* et *Gouliga-Roussa*. On emploie cette pierre dans la médecine et surtout pour neutraliser les effets des poisons. On l'exporte en abondance pour la vendre dans les autres parties de l'Inde où elle est fort recherchée; sur les lieux mêmes, elle se paye un prix très-élevé. »

10 Pendant toute la nuit j'avais fait route pour m'éloigner de la côte et gagner le large, aussi je fus très-étonné, lorsque le jour commençant à se faire, nous nous trouvâmes entourés de tous côtés par la terre; bientôt je reconnus, dans l'îlot le plus rapproché, l'île *Haycock*; il n'y avait pas de doute que pendant la nuit des courants excessivement rapides nous avaient entraînés; je me félicitais alors d'avoir pris la détermination de m'éloigner de la côte, car sans cette précaution nous eussions probablement été poussés pendant la nuit au milieu des îles *Natunas* où nos corvettes eussent été exposées à des dangers nombreux.

Le ciel était chargé de nuages du côté de l'ouest ; bientôt en effet dans cette partie l'atmosphère fut sillonnée par de nombreux éclairs accompagnés par la foudre. Nous fûmes assaillis par des vents violents qui nous forcèrent à serrer promptement nos voiles. Toutefois la bourrasque fut de courte durée, une belle brise lui succéda ; nous franchîmes lestement le groupe des Natunas dont nous n'aperçûmes les grandes terres que de fort loin, et le soir nous n'étions qu'à sept milles environ de la terre de Bornéo. Elle se termine à la mer par une pointe assez arrondie dominée par une haute montagne conique. Tous les sommets que nous avions aperçus dans cette direction, et qui figuraient des îles séparées, étaient réunis et semblaient former une chaîne continue que je crois être la chaîne des montagnes à antimoine. 1839. Juillet.

La pointe sur laquelle nous étions venus atterrir est 11
probablement celle désignée sur les cartes sous le nom de *Tanjong-Api*; je donnai la route au N.-E. pour la nuit en recommandant de sonder régulièrement et de tenir les ancres prêtes à être mouillées au cas où nous eussions rencontré un de ces nombreux récifs dont ces mers paraissent être semées ; le brassiage quoique faible (15 à 20 brasses) fut assez régulier, au point du jour nous aperçûmes encore les plus septentrionales des Natunas, ainsi qu'une petite île qui m'était inconnue ; la surface de la mer était couverte de mollusques et de serpents d'eau, dont nos naturalistes augmentèrent leurs collections de plusieurs échantillons ; enfin à midi toutes les terres avaient

1839. Juillet. disparu, la brise était régulière, et nous courrions sur la pointe nord de Bornéo.

15 Le nommé *Pied*, matelot de première classe à bord de la *Zélée*, succomba dans la journée du 15: c'était un marin entendu, un homme tranquille, recommandable par son zèle et sa soumission; il fut vivement regretté par tout le monde. Depuis longtemps il était atteint par la dyssenterie, par cette maladie affreuse qui plus tard devait nous enlever tant de nos braves et infortunés compagnons.

Le lendemain nous passions à peu près à égale dis-
16 tance entre les récifs désignés sous les noms de *Louisa* et *Royal-Charlotte*, pour prendre connais-
17 sance de la pointe nord de Bornéo; le 17 à midi nous apercevions, quoique de fort loin, la montagne de *Kini-Balo* et les hautes terres qui dans cette partie forment le rivage de Bornéo; bientôt un grain violent nous amena beaucoup de vent et des torrents de pluie; mais il fut de courte durée. Dans la soirée nous reconnûmes d'assez près les îles *Mantannane* qui sont basses et peu étendues. Nous passâmes près de l'écueil *Barton* sans rien apercevoir; nous étions encore assez loin de *Tanjong-Sampanmanje*, lorsque la prudence me commanda de m'éloigner de la terre pour la nuit; bientôt en effet nos corvettes furent assaillies par des grains violents qui enlevèrent à la *Zélée* sont petit hunier.

Au point du jour, je reconnus que nous avions été
18 entraînés dans le nord par le courant, et qu'il ne m'était plus possible de passer au sud des îles *Ba-*

lambangau et *Benguey*. Dès lors je serrai le vent 1839. Juillet.
pour rapprocher ces terres et les prolonger dans le nord. La première de ces îles est médiocrement élevée et peu accidentée, la seconde est surmontée par un petit sommet totalement boisé. Nulle part nous n'aperçûmes de traces d'habitants. Dans la soirée nous avions doublé tous les récifs qui bordent la côte de *Benguey* dans le nord, et nous apercevions les hauts sommets de *Cagayan-Solo*; mais la brise mollit tout
à coup, et nous ne pûmes nous approcher que dans la 20
journée du surlendemain, des îles qui forment l'archipel de *Solo* que je voulais visiter.

Le 20, de grand matin, la vigie signala une petite île basse et boisée sur tribord, faisant partie probablement du groupe désigné sous le nom de banc *Takow*; bientôt nous aperçûmes les îles *Dokan*. De forts courants nous avaient entraînés dans le sud; un instant même je crus que les terres basses qui se trouvaient devant nous, étaient les îles *Peugootaran*, et je fus sur le point d'engager nos corvettes dans l'archipel *Dokan*, mais enfin les hauts sommets qui couronnent la grande île de *Solo* se dégagèrent, et nous pûmes faire route pour gagner le mouillage. Les îles *Dokan* sont séparées des îles *Oobeean* et *Pangootaran* par un
espace de mer qui paraît embarrassé par de nom- 21
breux récifs : la sonde y indiquait un brassiage très-irrégulier. Le soir je crus devoir courir une bordée au large pour éviter tout danger ; le lendemain, poussés par une belle brise, nous eûmes bien vite dépassé cette nombreuse bande d'îles basses et boisées qui s'é-

1839. Juillet. tendent au nord de l'île *Solo*, et à midi nous accostions la côte de la Grande-Terre; elle est haute et montagneuse, sa verdure est délicieuse, de beaux sommets affectant la forme de cônes parfaits, dominent de belles plaines, couvertes de végétations admirables. La côte que nous suivîmes de très-près était garnie de cocotiers; cependant nous aperçûmes peu de maisons isolées. Enfin, vers deux heures, une vaste baie au fond de laquelle était assise une ville paraissant considérable se découvrit à nos regards : nous y aperçûmes bientôt à l'ancre deux navires et une petite chaloupe portant pavillon espagnol, un trois-mâts portugais, et enfin un brig goëlette n'ayant aucune couleur : c'était la rade de *Solo* que je cherchais, et sur laquelle nos deux corvettes mouillèrent quelques instants après l'une à côté de l'autre *.

* Note 12.

CHAPITRE LII.

Séjour sur la rade de Bewan (îles Solo).

La baie de *Bewan* est vaste, mais peu profonde et entièrement ouverte aux vents du nord, le mouillage en est cependant bien abrité par les îles nombreuses de *Bangas*, *Pangasinan*, *Takoot-Kababawan*, etc. La côte est basse et boisée; le fond de la baie est occupé par la ville dont les maisons, bâties sur pilotis, s'avancent en partie dans la mer. Ces habitations, qui communiquent entre elles par de nombreux ponts en bambous, produisent, vues de la rade, un effet des plus pittoresques; elles sont dominées par une espèce de citadelle formée avec des pieux garnis de terre.

1839. 21 Juillet.

Nos corvettes étaient arrivées sur la rade, couvertes de leurs couleurs nationales; nous ne tardâmes pas à voir déployer au mât de pavillon de la forteresse, la grande enseigne du sultan de ces îles. Un navigateur français, Sonnerat, dans le voyage qu'il fit à *Solo'* en 1772, a dit: que le sultan de cette île, afin de

1839. Juillet. montrer son amitié pour la nation française, avait demandé le pavillon français; il paraît que, depuis cette époque, le drapeau blanc n'a jamais cessé de flotter sur ces îles encore indépendantes; seulement celui que nous aperçûmes était bordé d'un petit liséré noir et d'un écusson au milieu, représentant les portes de la Mecque. J'ignore si les habitants ont conservé dans leurs traditions que le drapeau blanc était jadis le pavillon de la France, et s'ils savaient, à l'époque de notre passage, qu'il avait été remplacé par le drapeau tricolore; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nos corvettes mirent en émoi la population tout entière. En un instant tous les hommes accoururent armés pour défendre leur indépendance qu'ils croyaient menacée.

Ces insulaires ont de tout temps été adonnés à la piraterie, rançonnant tous les navires faibles ou mal armés qui s'aventurent dans ces parages. Le brig goëlette que nous avions trouvé sur la rade était, à ce qu'on nous assura, un bâtiment de commerce hollandais capturé depuis fort peu de temps par ces hardis forbans, qui, depuis cette époque, redoutaient chaque jour de voir des navires de guerre de cette nation venir dévaster leurs demeures pour venger l'insulte faite à leurs nationaux. L'arrivée de nos corvettes, la ressemblance de notre pavillon avec celui de la Hollande, avaient réveillé toutes les craintes de ces hommes, et ils avaient couru aux armes en nous voyant arriver.

Ignorant ces événements, j'envoyai, aussitôt mouillé, un canot à terre pour y porter M. Duroch;

cet officier avait pour mission d'aller saluer le sultan de ma part, de lui faire part de mes intentions amicales, et de le prévenir que le lendemain j'irais le visiter dans sa demeure. Aussitôt que notre embarcation toucha au rivage, j'aperçus des troupes nombreuse de naturels armés de lances qui entourèrent nos marins. Quelques instants après, je reçus la visite du capitaine portugais dont le navire était mouillé sur rade; il me fitdes naturels un tableau que je supposais exagéré, mais qui toutefois était peu rassurant. Aussi ce fut avec plaisir, qu'une heure après environ, je vis M. Duroch, accompagné encore par une foule nombreuse d'hommes armés, regagner paisiblement son canot qui l'attendait à la plage, pour revenir à bord. Voici le rapport qu'il me fit à son retour sur l'entrevue qu'il avait eue avec le sultan.

1839. Juillet.

« En quittant le bord, j'étais assez embarrassé de ma personne, je ne savais comment je pourrais me faire entendre des gens auxquels j'allais avoir affaire. J'allai accoster un des navires espagnols que nous avions trouvés sur rade; le capitaine me donna fort obligeamment un homme pour me servir d'interprète, et je fis route droit sur le repaire de ces redoutés forbans. Chemin faisant, je rencontrai une embarcation portant quatre estafiers de Sa Hautesse qui gouvernaient sur la corvette; ils rallièrent mon canot, et je me dirigeai avec eux vers les premières cases de cette Venise en bambou.

» Nous arrivâmes bientôt sur un vaste banc, sur les bords duquel sont élevées les premières maisons;

1839. Juillet. elles sont séparées entre elles par un canal ou plutôt par une lagune assez large où étaient mouillés dix à douze praos aux formes fines et gracieuses. Les gueules des petits canons de bronze qui se montraient sur leurs ponts indiquaient des intentions tout à fait belliqueuses. Nous traversâmes cette flottille, et vînmes atterrir aux premières cases.

» Ces cases, construites en bambou comme celles de la Malaisie, étaient perchées sur de forts pilotis de dix à douze pieds de hauteur; elles étaient entourées d'une galerie circulaire sur laquelle on arrivait par une façon d'échelle. Des deux côtés du canal, ces galeries étaient couvertes d'une foule immense parmi laquelle je ne vis pas une femme. Nus jusqu'à la ceinture, armés d'une lance et d'un bouclier, le kriss passé à la ceinture, tous ces hommes paraissaient en proie à une vive surexcitation; de tous les points, je les voyais accourir autour de moi brandissant leurs armes, et poussant des cris et des hurlements sauvages. Cependant je n'avais rien à redouter; nos corvettes leur avaient inspiré une crainte salutaire. Toutes ces démonstrations guerrières, tous ces cris n'étaient que vaine fanfaronnade, et sous leur mine formidable, la plupart d'entre eux tremblaient de tous leurs membres. Nos corvettes étaient là, sombres et menaçantes, et la vue des gueules béantes de nos canons les calmait singulièrement.

» Je mis pied à terre au milieu de la foule qui s'écarta assez respectueusement, et laissant le canot sous la surveillance d'un élève auquel je recomman-

dai de se tenir à flot et de ne laisser débarquer aucun de ses hommes, je fis entendre à mes quatre estafiers qu'ils eussent à me conduire chez le sultan. Nous nous mîmes en marche, mes gardes du corps me placèrent au milieu d'eux, les premiers faisaient ranger la populace, et les deux autres suivaient armés d'un long fouet pour chasser les gamins qui se pressaient sur nos pas.

1839. Juillet.

» Les cases où je débarquai forment un groupe à part : il est joint à la ville par un pont de près d'une encablure de longueur, et j'eus besoin de toute mon adresse pour ne pas me jeter vingt fois à la mer. Ce pont d'acrobates était composé de deux planches vermoulues, posées sans garde-fou sur de longs bambous de quinze pieds de hauteur : elles étaient mal jointes et si mal ajustées sur leurs frêles appuis que chaque bouffée de vent faisait vaciller tout l'édifice; le poids seul d'un homme semblait devoir le faire écrouler. Mes coquins, avec leurs larges pattes nues, marchaient d'un pas ferme et lui imprimaient de telles vibrations qu'elles me faisaient chanceler à chaque pas et m'obligeaient à avoir continuellement mes deux bras en balancier, position qui n'allait pas le moins du monde à la gravité de mon caractère d'ambassadeur.

» Je franchis enfin sans encombre, et me trouvai dans le *Campong* chinois : ici les maisons étaient mieux construites et indiquaient l'esprit plus industrieux de leurs habitants : elles étaient assez rapprochées les unes des autres, et formaient une longue rue

1839. Juillet. étroite et régulière qui nous conduisit à un bazar où étaient étalés tous les fruits de l'île et une énorme quantité de bétel, d'areck, et de tabac.

» Le quartier chinois est séparé du reste de la ville par un canal. Je me désolais à l'idée de faire de nouveau de la gymnastique, attendu que pour arriver à la terre ferme il fallait encore traverser un de ces ponts de saltimbanque, et celui que j'avais devant moi me paraissait encore moins confortable que celui que je venais de traverser. Cependant j'allais bravement m'exécuter, lorsque j'entendis un bruit assourdissant de gongs et de tams-tams, et j'aperçus la plus drôle de caricature que j'aie jamais vue.

» C'était une femme complétement nue, à califourchon sur un buffle, jambe deçà, jambe delà, comme un soldat romain; elle allait au pas et tenait à la main une longue lance. La dame avait dépassé l'âge mûr et partant était peu ragoûtante. Je ne pus m'empêcher de rire au nez de cette amazone de nouvelle espèce, ce dont elle parut fort irritée. Ce spectacle n'était probablement curieux que pour moi, car mes guides n'y firent pas la moindre attention, et la gravité et la contenance de la respectable matrone indiquaient que pareille chose devait se voir souvent dans ce singulier pays.

» Le cortége passé, j'enfilai bravement le pont de bambou, qui, pour rendre justice à qui de droit, était mieux établi et plus solide que le premier, et j'arrivai enfin, à ma grande joie, sur la terre ferme, devant une belle savane, sur une des façades

de laquelle s'élevaient quelques grandes maisons isolées. 1839. Juillet.

» Nous étions arrivés au terme de notre course, et nous nous dirigeâmes vers une grande maison en bambou comme celles de la Malaisie, mais construite avec un luxe d'ornements que je ne m'attendais pas à rencontrer. Les poutrelles, les solives étaient garnies de sculptures grossières, il est vrai, mais qui attestaient cependant une sorte de talent. C'était la demeure du *Datou-Molou*, espèce de visir au petit pied. Mon interprète m'engagea à lui faire ma visite avant de me rendre chez le sultan. Le datou, ministre ou visir, était un haut et puissant personnage, et jouissait même, me dit-il, de beaucoup plus d'influence que Sa Hautesse, son seigneur et maître. Je me dirigeai donc vers la demeure de ce puissant chef. On me fit faire antichambre un instant, puis je fus introduit dans une vaste pièce remplie d'hommes armés de pied en cap; un sabre à lame large et brillante, pendait à leur ceinture; tous affectaient une mine formidable. Ils s'ouvrirent pour me faire place, et je me trouvai bientôt devant un petit vieillard, presque blanc de peau: sa figure sèche et ridée paraissait vieillie plutôt par les excès que par l'âge; il me reçut de l'air le plus gracieux, et nous entrâmes en matière par une chaleureuse poignée de main.

» La maison se composait d'une vaste salle, faiblement éclairée par une fenêtre dans le fond. Dans cette salle en était construite une autre entièrement

1839. Juillet.

ouverte sur une de ses faces, et laissant autour d'elle une galerie de cinq à six pieds de largeur. Cette galerie était encombrée de ballots, de marchandises. Quelques mauvais meubles d'Europe, de grands bahuts, quatre ou cinq fauteuils et chaises de rotin en composaient l'ameublement. La chambre intérieure était plus somptueusement ornée. De belles tentures en soie garnissaient le plafond, les murailles, et un grand tapis couvrait tout le plancher. Mon homme s'accroupit et s'étala nonchalamment sur une pile de coussins; je pris place à côté de lui.

» Nous nous secouâmes une seconde fois la main, puis, il m'offrit un cigare du plus fin tabac de Manille. Je lui exposai le but de ma visite, et lui dis que le commandant m'avait envoyé à terre pour présenter ses respects au sultan; que nous arrivions fatigués d'une longue et pénible navigation; qu'il nous fallait des vivres frais, de l'eau et une place à terre pour faire nos observations. Les habitants ne savaient trop à quelle nation nous appartenions; à nos couleurs, ils nous avaient pris pour des Hollandais, et c'était là ce qui avait jeté l'alarme dans toute la population; Datou-Molou me fit répéter à plusieurs reprises que nous étions Français, et traduisit mes paroles aux nombreux témoins de cette scène.

» Il finit enfin par me dire (sans qu'il fût le moins du monde question du sultan), qu'il avait, lui, *Datou-Molou*, écrit par un navire du commerce à notre roi dans le but de lier avec la France des relations commerciales. Je lui répondis aussitôt qu'ayant

appris ce fait à Sincapour, le commandant était venu exprès à Solo pour répondre à ses avances. A ces mots, les figures patibulaires de l'auditoire se déridèrent un peu, et cependant toujours méfiants, ils n'accueillirent pas cette ouverture aussi bien que je l'aurais cru. Enfin, chose curieuse, quand notre conversation fut sur le point de finir, il me demanda de nouveau, ses yeux cherchant à lire dans le fond de mon âme, s'il était bien vrai que nous n'étions pas Hollandais; sur ce, nous levâmes la séance et il me dit qu'il voulait me conduire lui-même chez le sultan. 1839. Juillet.

» Nous partîmes, en effet, escortés par une foule considérable et très-turbulente : pour indiquer que la plus grande amitié nous unissait, le ministre me tenait par la main droite, et ce fut ainsi que nous traversâmes la place au fond de laquelle s'élevait le palais du sultan. C'était, comme celle du ministre, une grande maison en bois, élevée de quelques pieds au-dessus du sol; un escalier de plusieurs marches conduisait sur une plate-forme précédant l'entrée des appartements; autour de l'édifice régnait un rang de palissades de quinze à vingt pieds de hauteur.

» Nous fûmes introduits dans une grande salle carrée toute simple; les murs, le plafond, étaient entièrement nus; la foule nous avait devancés et n'avait laissé qu'un vide égal à l'épaisseur de nos corps; ce ne fut qu'après avoir traversé cette haie vivante que je me trouvai enfin en face du souverain de l'endroit.

1830, Juillet.

» Le sultan était assis devant une table carrée faisant face à la porte; il me parut avoir de quarante à quarante-cinq ans. Un madras à carreaux rouges, négligemment noué autour de la tête, laissait échapper quelques mèches de cheveux noirs grisonnants. Son costume se composait d'une veste flottante en étoffe de Chine qui laissait voir un gilet de soie fermé par des boutons de pierres précieuses, un large pantalon serré aux hanches, lui tombait à mi-jambes, sa figure d'un jaune clair paraissait indiquer la souffrance. Le maintien de cet homme était calme et grave.

» Je lui fis un salut qu'il me rendit gracieusement, et il m'indiqua un siége en face de lui; le datou prit place à sa droite, et avant de commencer la conférence chacun alluma un cigare; puis je lui répétai ce que j'avais dit à son ministre. Il ne témoigna aucune curiosité, sa figure resta toujours grave et impassible. Il ne me répondit jamais directement : à chaque question que je lui posais, il ne répondait que par quelques mots dits bien bas à l'oreille de son ministre. Enfin, après lui avoir bien et dûment expliqué les motifs de notre venue, je lui fis demander s'il pouvait nous donner une place pour y faire nos observations, je n'obtins qu'un refus; de l'eau, même réponse.

» Le peuple de Solo était, disait-il, fort méchant, l'autorité des chefs ne suffirait pas à prévenir son désordre, etc., etc.

» Mais le peuple de si formidable mine, n'était pas si diable qu'il en avait l'air; les habitants avaient peur

de nous, ils s'exagéraient notre nombre, la force de nos navires; la véritable, l'unique cause de ces refus, n'était autre chose que la frayeur qui travaillait le sultan et son ministre, et l'idée, la fatale idée que nous étions Hollandais. Enfin, après une audience d'une demi-heure, j'annonçai au sultan la visite du commandant pour le lendemain et le quittai après avoir serré la main du ministre; mes quatre estafiers me reconduisirent au canot, je les emmenai à bord, et ils purent visiter le navire tout à leur aise. »

1839. Juillet.

Ce rapport de M. Duroch me confirma les bruits que j'avais recueillis à Sincapour sur le désir des habitants de Solo de commercer avec les Français. Ce vœu me paraissait du reste d'autant plus naturel, que parmi toutes les nations maritimes dont les vaisseaux marchands sillonnent ces mers, les Américains et les Français sont les seuls peuples qui n'ont aucun établissement dans l'archipel Indien. Les habitants de Solo, très-jaloux de leur indépendance, et désireux d'un autre côté d'établir des relations commerciales nécessaires à leurs besoins, devaient de préférence s'adresser aux Européens dont les envahissements ne leur ont jamais donné aucune crainte en menaçant leur liberté. Toutefois, d'après ce qui était arrivé à M. Duroch, je pus me convaincre que le sultan jouissait de bien peu d'autorité sur ses sujets; et dès lors je pus prévoir qu'il serait bien difficile à nos nationaux de pouvoir jamais établir des relations suivies de commerce avec un peuple renommé pour ses brigandages, et qui ne reconnaissait d'autres lois que

1839. Juillet. celles que peut imposer la force. Je n'en persistai pas moins à faire au sultan une visite officielle, afin de m'entendre avec lui, et je voulus déployer dans cette circonstance tout l'appareil militaire capable de rendre ma démarche le plus efficace possible.

Pendant le reste de la journée, les naturels ne se montrèrent point à bord de nos corvettes : il était évident que leurs craintes ne s'étaient point totalement dissipées, et qu'ils conservaient une grande défiance envers nos bâtiments, qu'ils supposaient toujours être des navires de guerre hollandais. Quelques embarcations vinrent rôder autour de nous, en se tenant à une grande distance; mais comme dans ce moment on ouvrait les sabords pour aérer les navires, les naturels aperçurent nos canons, et ils se hâtèrent de se ranger derrière les corvettes, évitant avec soin de se trouver dans la direction des bouches à feu; enfin le coup de canon de retraite, tiré par l'*Astrolabe* au coucher du soleil, les fit rapidement fuir vers la terre, où bientôt les embarcations disparurent dans la rivière.

Dans la soirée, MM. Ducorps, Lafond et Desgraz profitèrent d'une embarcation dirigée par un bisayas de l'équipage du navire portugais, pour descendre à terre. « Peu d'instants suffirent, dit M. Desgraz, pour nous mettre au pied d'une mauvaise échelle de bois attenant aux premières maisons de la ville, habitées par des Chinois. De légers ponts, étroits, flexibles, formés très-souvent par une simple planche, établissent des communications entre ces maisons bâtics sur

des pilotis de six à sept pieds de haut. Pendant que nous cheminions sur cette route acrobatique, nous remarquions, dans les indigènes que nous rencontrions, un air de méfiance prononcée. Plusieurs portaient la main sur leurs longs kriss, lorsque nous passions à leurs côtés; et pour ma part, je pensais qu'il était plus prudent de rétrograder.

» Après plusieurs détours, nous atteignîmes la terre ferme et nous passâmes au milieu d'un marché de fruits où des femmes, vêtues d'un simple *sarang*, vendaient des bananes, des mangoustans, des fruits ressemblant à des prunes, etc. Près de là se trouvaient des bœufs sellés et bridés, ainsi que des chevaux, qui probablement avaient servi à transporter ces comestibles. Du reste, la population conservait toujours un air méfiant; un groupe d'hommes armés suivait constamment nos pas et échangeait parfois un mot ou deux en espagnol. Peut-être la froideur apparente que nous remarquions n'avait-elle rien de désobligeant pour nous; peut-être même ces précautions étaient-elles la conséquence des mœurs de ces hommes livrés à la piraterie. Toutefois cette vue n'avait rien de rassurant pour nous. Pour la première fois nous voyions entre leurs mains des kriss aussi longs que ceux qu'ils portaient; quelques-uns avaient jusqu'à trois pieds de long.

» Déjà la nuit s'approchait, lorsque nous dépassâmes une enceinte de palissades où une embrasure carrée nous laissa voir un vieux canon rouillé et en mauvais état, d'un calibre assez fort, que j'ai estimé

1839. Juillet.

de dix-huit à vingt. A peine avions-nous fait quelques pas, qu'un indigène vint nous dissuader, en espagnol, d'aller plus avant. *Il pourrait vous arriver malheur*, nous disait-il. *Il vaut mieux retourner à votre bord. La nuit, on pourrait vous faire du mal.* En un mot, cet homme nous disait clairement qu'en nous aventurant plus loin, nous courions des dangers que j'étais peu désireux de braver sans nécessité. L'aspect des hommes, leur figure féroce et divers petits incidents survenus dans notre trajet me faisaient regretter de n'avoir aucune arme sur moi. Toutefois mes compagnons, qui ne paraissaient pas partager mes craintes, rejoignirent avec moi le canot où nous l'avions laissé, et bientôt après nous atteignîmes le bord. Lors de notre retour, les habitants de Solo continuèrent à porter la main à leurs armes pendant que nous passions. Au moment d'embarquer, l'un d'eux vint nous demander pourquoi nous étions venus à terre; on lui répondit que c'était pour nous promener. « *Et pour voir aussi*, » reprit-il.

Ainsi, il était évident que, malgré la démarche qui avait été faite dans la journée par M. Duroch, auprès du sultan, les habitants de Solo continuaient à voir en nous des ennemis cherchant par la ruse à prendre toutes nos précautions pour les attaquer plus sûrement. Comme je l'ai déjà dit, je n'en persistai pas moins dans l'idée que j'avais de faire le lendemain une visite au sultan; et pour lui donner toute la pompe possible, je décidai que tous les officiers qui voudraient m'accompagner seraient en uniforme;

qu'en outre, douze hommes de chaque navire descendraient avec leurs armes et formeraient une garde d'honneur. Par mesure de précaution et dans l'éventualité qu'un exercice à feu pourrait donner à ces pirates une haute idée de nos forces, chaque homme dut avoir sa cartouchière parfaitement garnie. 1839. Juillet.

A huit heures du matin, les embarcations chargées de monde et portant les couleurs nationales se dirigèrent sur la ville ; au même instant l'*Astrolabe* fit un salut de treize coups de canon, et nos deux corvettes déployèrent leurs grandes enseignes. Les tambours et les fifres, placés sur l'avant des canots, exécutèrent pendant le trajet des marches guerrières. 22

La ville de Solo est située à l'embouchure d'une rivière qui se jette dans la mer au fond de la baie Bewan. Toutes les maisons sont bâties au-dessus de l'eau et reposent sur des pilotis ; elles communiquent entre elles par des ponts en planches, très-étroits, que l'on enlève à volonté, et qui permettent de les isoler, soit séparément, soit par quartiers. Elles sont disposées sur les deux rives de manière à laisser entre elles un grand espace libre qui forme, à proprement parler, le lit de la rivière, et qui sert à la navigation des pirogues et des barques. Du côté de l'Est et du Sud, ces maisons communiquent à la terre ferme par des ponts en bambous. On remarque encore sur la rive droite de la rivière une enceinte qui entoure la ville, et qui est formée par des palissades de dix à douze pieds d'élévation. Cette enceinte s'appuie sur deux petits forts, formés aussi par des pieux fichés en Pl. CXXXIX

1839. Juillet. terre et armés de quelques mauvais canons. Les embrasures de ces pièces sont comme des meurtrières, et elles sont tellement petites, que les canons ne peuvent tirer que dans une seule direction. A l'extrémité de ce canal il existe une autre forteresse du même genre, plus grande et dominant toutes les autres. Elle est isolée par les eaux de la rivière qui la baignent de tous côtés ; elle ne communique avec la terre ferme que par une chaussée très-étroite et un grand pont. C'est la résidence du sultan, au-dessus de laquelle flotte le pavillon blanc de Solo.

Nos canots arrivèrent en bon ordre à l'entrée de la rivière. La vue des mousquets que portaient nos marins, celle des pierriers et des espingoles qui garnissaient l'avant de nos embarcations; enfin le nombre des officiers, tous en tenue brillante et armés pour la plupart de fusils à deux coups, vinrent réveiller toutes les craintes des naturels. Tous les ponts en bambous, sous lesquels nos embarcations étaient obligées de passer, se couvrirent de guerriers armés de kriss et de lances. L'aspect de la population était vraiment menaçant. Nous n'en continuâmes pas moins notre marche dans le canal, et nous vînmes prendre terre sur la plage de la chaussée située à droite du palais du sultan et à côté de plusieurs tombeaux. Les eaux étaient assez basses, en sorte que le débarquement n'était point facile. Les embarcations qui portaient nos hommes armés arrivèrent les premières, et lorsque j'acostai le rivage avec M. Jacquinot, je trouvai nos deux détachements rangés en bon ordre et en

bataille sur la plage. Une foule immense, paraissant en proie à la plus vive excitation, les entourait en agitant des kriss. Nous attendîmes pendant quelque temps avant de nous engager dans la ville; enfin, au bout de dix minutes, arriva *Datou-Molou*, capitaine du port, remplissant les fonctions de ministre de la marine. C'était lui qui avait écrit au roi des Français la lettre dont le contenu avait motivé ma présence sur la rade; c'était lui qui s'était chargé, la veille, de transmettre les réponses du sultan à notre demande. Il paraissait inquiet et contrarié par le tumulte qui s'était élevé dans la ville à la vue de nos hommes armés; et il ne pouvait dissimuler ses craintes au milieu d'une population aussi méfiante et aussi turbulente que celle qui nous entourait. Je m'empressai, pour le rassurer, de lui faire entendre que les marins qui nous accompagnaient n'étaient là que pour faire honneur au sultan, et que notre visite était tout amicale. 1839. Juillet.

Enfin Molou, après avoir hésité à nous introduire dans la ville, pressé par mes demandes, n'osa plus reculer, et, prenant bravement son parti, il nous conduisit, en me donnant la main, vers la forteresse du sultan. Il nous fallut franchir d'abord des ponts très-étroits, puis ensuite une espèce de couloir entre deux enceintes de palissades, qui, en cas d'attaque, aurait rendu notre retraite très-difficile. Toutefois je ne prévoyais pas la possibilité d'un pareil dénoûment, bien que nous fussions suivis par une foule nombreuse et que l'agitation fût à son comble. Bientôt après nous fûmes introduits directement dans le *dalem* (résidence du

1839. Juillet. sultan), maison en bambou des plus modestes et construite dans le même système que les autres habitations malaises. Nos détachements se placèrent sur deux rangs au milieu d'une cour, en face du palais du sultan. Bientôt ils furent entourés par une masse compacte d'hommes, les uns à pied, les autres à cheval, mais tous armés de kriss, de lances et de boucliers. Leurs cris, leurs disputes entre eux, enfin leur air peu bienveillant, semblaient indiquer qu'ils nous voyaient du plus mauvais œil. Datou-Molou épuisa vainement son éloquence pour les engager à se retirer : ceux-ci parurent fort peu l'écouter. Toutefois ces hommes turbulents ne firent aucune tentative hostile contre nos détachements, qui restèrent paisiblement l'arme au pied pendant toute la durée de la conférence.

Pl. CXXXVIII.

Tout cela était fait pour donner une triste idée de la puissance du sultan. Son autorité ne fut pas même suffisante pour faire respecter sa demeure; en un instant elle fut envahie par une foule nombreuse, au milieu de laquelle nous eûmes de la peine à nous faire jour pour arriver jusqu'à lui. La salle dans laquelle nous reçut le sultan était vaste et mal meublée; le plancher de bambou était couvert de nattes; au milieu figurait une table, près de laquelle ce chef était assis. Au fond se trouvaient entassés le long de la muraille plusieurs étages de grands coffres, provenant sans doute des rapines de ces forbans; enfin une grande quantité de chaises et de fauteuils généralement en fort mauvais état,

complétaient l'ameublement. Après s'être levé pour me saluer, le sultan reprit sa place près de la table. A sa droite il plaça Datou-Molou, le chef le plus puissant de l'île. A sa gauche il fit asseoir *Datou-Tahel*, qui, après Molou, est l'homme le plus riche et le plus influent. Une grande quantité de datous, de chefs montagnards portant des figures vraiment barbares, se tenaient droit derrière le sultan. Je me plaçai en face; les officiers qui m'accompagnaient au nombre de dix-huit se rangèrent sur des siéges, autour de la table, et nous nous trouvâmes bientôt entourés par une foule compacte qui avait déposé il est vrai ses lances à la porte, mais qui conservait encore le kriss à la ceinture. 1839. Juillet.

L'agitation qui animait toute cette population au moment de notre entrée dans le dalem, fut longue à se calmer. Cependant le silence s'étant établi, je voulus entrer en conférence avec le sultan; ce fut le ministre Molou qui, s'exprimant assez bien en espagnol, se chargea à chaque fois de me répondre, après s'être consulté à voix basse avec le sultan. « J'ai appris à Sincapour, lui dis-je, que le sultan de Solo avait écrit il y a environ un an au roi des Français pour l'inviter à lui envoyer des navires de commerce et faire un traité de paix avec lui. Je me suis exprès dérangé de ma route pour passer à Solo et assurer sa population des intentions bienveillantes de Sa Majesté le roi des Français. Jadis, ajoutai-je, la mauvaise réputation des habitants de Solo, comme brigands et comme pirates, avait empêché les navires de commerce

1839. Juillet. français de visiter ces îles; mais si dorénavant les naturels se comportent bien, si le sultan de ces îles veut bien promettre aide et protection à nos bâtiments, ils pourront désormais faire un commerce suivi avec sa population. » Le ministre répondit : qu'en effet la lettre dont je faisais mention avait été adressée au roi des Français par un navire marchand, puis il se confondit en salutations; mais il n'osa point me promettre la protection que je demandais. Je voulus ensuite savoir quels seraient les articles de commerce que nos nationaux pourraient venir charger dans ces îles, et quels seraient les objets qu'ils devraient apporter en retour. « Il nous faut des étoffes, du drap, de la quincaillerie et toute espèce d'objets d'industrie, me répondit le ministre, et nous donnerons en échange de la nacre, des perles, de l'écaille, du tripang et des nids d'hirondelles; » il insista surtout sur ce dernier article qui est d'un très-bon débit sur les marchés chinois.

J'avais fait apporter plusieurs objets de nos manufactures que je comptais offrir au sultan, au nom du roi et comme témoignage de ses intentions amicales. Je choisis ce moment pour faire étaler ces présents sur la table et sous les yeux du sultan; ils consistaient en douze mètres de drap écarlate, une paire de pistolets à pierres, gravés richement sur argent, une lunette à six tirages et enfin d'autres objets de moindre valeur. Le sultan ne parut pas accorder une grande attention à ces divers objets, tandis que ses acolytes paraissaient les convoiter avidement.

Son fils, jeune homme grand et bien fait, dont les vêtements, à l'orientale, brochés d'or, contrastaient avec la mise simple du père, saisit les pistolets et parut les examiner avec plaisir; il s'informa ensuite de l'usage de chacun des objets. Celui de la lunette parut le charmer beaucoup. Tous les assistants regardaient ces présents avec convoitise, et, à voir l'air craintif et embarrassé du sultan, il me sembla qu'il ne resterait pas longtemps possesseur de ces objets, dont son autorité contestée ne pourrait point empêcher le partage. 1839. Juillet.

Voyant que mon auditoire était bien disposé par les cadeaux que j'avais faits, je fis comprendre au sultan que ma mission étant d'étudier toutes les productions naturelles des pays que nous visitions, j'attachais un grand prix à pouvoir me procurer tous les animaux de l'île, et je désirais surtout que les naturalistes pussent, en toute sûreté, parcourir le pays pour y ramasser des plantes et des minéraux. Mais à cela le ministre me répondit que c'était tout à fait impossible; le sultan redoutait qu'il n'arrivât quelques accidents à mes officiers, s'ils s'aventuraient dans les montagnes sans une escorte suffisante pour les faire respecter; et lorsque j'objectai qu'un seul homme de la garde du sultan pourrait mettre nos naturalistes à l'abri de tout danger, le ministre fut obligé de m'avouer que l'autorité du sultan n'était que nominale, et qu'il lui serait impossible de prémunir les étrangers qui s'aventureraient à terre, non-seulement contre les attaques des

1839. Juillet. habitants des montagnes, mais même contre celles de ses propres sujets. Datou-Molou me promit de désigner plus tard une aiguade pour y renouveler notre eau et d'envoyer à bord de nos navires tous les animaux qu'il pourrait se procurer. Il m'assura qu'en dehors des animaux domestiques, l'île ne possédait que quatre espèce de quadrupèdes, savoir : des antilopes, des singes, des rats et des chauves-souris. « On dit qu'autrefois, ajouta-t-il, il y avait des éléphants dans un des districts de la côte méridionale, mais, aujourd'hui, je certifie qu'il n'y en a pas ; je certifie qu'il n'y a ni éléphants, ni animaux féroces. » Sur ma demande, il m'assura aussi que le véritable nom de l'île dans la langue du pays était *Soog*. Les Espagnols l'appellent *Holo*, et toutes les autres nations la désignent sous le nom de Solo. La langue de cette peuplade diffère considérablement du Malaïo et du Bisaïa ; elle s'écrit en caractères arabes. Tous les habitants des côtes comme ceux de l'intérieur sont maintenant *Islams* (mahométans).

Après cette conversation, le sultan fit placer sur la table, pour nous les offrir, une grande quantité de cigares de Manille ; les consommateurs les trouvèrent fort bons. Cette politesse, à laquelle je ne m'attendais pas, je l'avoue, me fit abréger la séance. Je me levai, et, après avoir salué le sultan, je sortis du dalem toujours accompagné par Datou-Molou ; ce chef ne me quitta la main que lorsque j'eus rejoint mon embarcation.

Le sultan me parut être un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans ; il était petit de taille, et

rien dans sa mise n'indiquait son rang. Il était vêtu comme tous les Malais de la classe aisée, d'une grande robe d'indienne à petits dessins. Sur sa tête il portait un mouchoir rouge en guise de turban; son regard paraissait étranger à la dissimulation, mais il était aussi dépourvu de vivacité et d'énergie. Sa figure contrastait singulièrement avec celle des hommes qui nous entouraient de manière à nous empêcher de faire aucun mouvement. Avec un pareil entourage, le sultan eût-il eu, comme les Européens le lui accordaient, les intentions les meilleures de nous être agréable, il lui était impossible de les manifester, si elles blessaient les idées et les méfiances de ses sujets; aussi je crois qu'il vit arriver avec plaisir la fin de la conférence. Mon intention était de faire exécuter sous ses yeux quelques manœuvres militaire par nos détachements; mais, à ma sortie du dalem, il régnait dans la population une effervessence si grande, que je donnai immédiatement le signal du départ. La foule toujours menaçante de ces bandits nous accompagna jusqu'à nos embarcations, et nous avions déjà quitté le rivage que nous entendions encore les cris qu'ils poussaient en nous voyant échapper à leur fureur. Sans aucun doute, sans l'intervention des datous, qui firent tous leurs efforts pour calmer le peuple, nous eussions été attaqués par ces hommes féroces que la vue de nos canons ne contenait que modérément.

1839. Juillet.

En quittant le rivage, deux officiers que j'avais autorisés, sur leur demande, à rester à terre, fu-

1839. Juillet. rent malgré eux obligés de suivre les conseils des datous, qui, disaient-ils, ne pouvaient plus contenir les habitants des montagnes descendus dans la ville à nos coups de canon. Mais d'un autre côté, pour leur témoigner leurs intentions amicales, ces datous les engagèrent à retourner d'abord sur leur navire, sauf à revenir plus tard à terre, où ils leur promettaient alors une franche et amicale réception.

A notre retour nous eûmes à traverser dans la rivière une flottille nombreuse de praos armés de petits canons, et qui servent à ces forbans pour leurs excursions fréquentes sur les rivages mal défendus. Nous aperçûmes aussi les Chinois groupés sur les portes de leurs habitations; ceux-ci, connaissant mieux que nous le caractère de ce peuple, regardaient d'un air inquiet ce qui se passait dans la ville. Il est certain que leurs habitations, toutes situées sur le bord du rivage, eussent été, en cas d'attaque, les premières détruites par le feu de nos bâtiments.

J'avais invité, par politesse, le sultan à venir le lendemain, avec son ministre, dîner à bord de l'*Astrolabe;* mais il m'avait été répondu que, sous aucun prétexte, le chef de ce nid de brigands ne pouvait s'éloigner de l'île. D'un autre côté, je n'étais pas tenté de retourner à terre ; et comme il nous était impossible de nous livrer à aucun travail, je résolus de diminuer le temps que j'avais accordé à cette relâche et de quitter le mouillage aussitôt que nous aurions renouvelé notre provision d'eau.

Pendant tout le reste de la journée, nous enten-

dîmes à terre des cris tumultueux qui attestaient que le désordre où notre visite du matin avait jeté la population n'était point encore apaisé. Cependant nous vîmes le long du rivage de nombreuses bandes d'hommes armés et à cheval, qui semblaient abandonner la ville pour gagner leurs montagnes. 1839. Juillet.

Une heure environ après notre arrivée, une pirogue vint nous apporter quelques paniers de fruits dont le sultan nous faisait cadeau ; et après cela, plusieurs embarcations vinrent nous vendre quelques provisions consistant en poules et en fruits, qu'ils abandonnèrent à très-bon marché. Dans la soirée, plusieurs officiers descendirent à terre ; ils furent cordialement reçus par les datous Molou et Tahel ; ceux-ci leur offrirent des cigares, des confitures et du thé ; mais ils ne purent parcourir la ville. La population était encore trop effrayée de notre démarche du matin, et les datous ne leur auraient point permis de sortir de leurs habitations, car ils redoutaient des accidents qui eussent infailliblement entraîné de notre part une vengeance éclatante.

Au milieu de la nuit, la *Zélée* fut tout à coup accostée par une pirogue dans laquelle il n'y avait qu'un seul homme, qui monta à bord malgré les cris de la sentinelle. En mettant le pied sur le navire, il remit le kriss qu'il avait à la ceinture au factionnaire, dont il embrassait les genoux. « Bientôt l'officier de garde fut prévenu de cet incident, ajoute M. Jacquinot ; il m'amena cet homme que j'interrogeai. Il tremblait de tout son corps ; il me dit qu'il était Malais, établi

1839. Juillet. jadis sur l'île de *Célèbes;* qu'il avait été pris, avec plusieurs de ses camarades par des pirates de Solo, sur une barque où il s'occupait à faire la pêche. Cet esclave venait de rompre ses chaînes, et demandait en grâce notre protection, ajoutant qu'après ce qu'il venait de faire, il serait promptement mis à mort si nous le renvoyions à terre. Je l'eus bien vite rassuré, mais je ne le reçus à mon bord qu'à la condition qu'il se tiendrait soigneusement caché jusqu'après l'appareillage. » Nous acquîmes plus tard la certitude que cet homme nous avait dit la vérité. Nous le remîmes, à *Samarang*, entre les mains des autorités hollandaises, qui promirent de le faire reconduire chez lui à la première occasion. Il est probable que plusieurs malheureux gémissent dans l'esclavage sur cette terre maudite ; mais leurs maîtres ont soin de les tenir cachés dans l'intérieur des terres et de rendre par là leur fuite excessivement difficile.

23. Déjà, la veille, le sultan m'avait fait dire que l'aiguade à laquelle je devais envoyer faire mon eau était située près de sa demeure, au fond du canal. Mais les capitaines marchands qui se trouvaient sur la rade m'ayant prévenu que le ruisseau qui m'était désigné ne donnait qu'une eau saumâtre et de mauvaise qualité, je me décidai à envoyer nos chaloupes à l'aiguade qu'ils me signalèrent. Le sultan m'avait envoyé un vieillard appelé Antonio, ancien renégat de Manille, et devenu l'homme d'affaires du datou Tahel. Je signifiai ma volonté à ce messager, et comme il refusait d'accompagner nos chaloupes à une autre aiguade

que celle désignée par son maître, je le congédiai en 1839. Juillet.
le chargeant de prévenir le sultan que j'étais las de toutes ses hésitations, et qu'en envoyant mes embarcations à l'aiguade fréquentée par tous les navires marchands, je donnais l'ordre aux officiers qui les commandaient de repousser la force par la force, au cas où ils y seraient forcés.

Quelques instants après, nos chaloupes, guidées par un homme d'un des navires de la rade, quittaient le bord, bien armées d'espingoles, de fusils et de sabres, et avec un équipage suffisant pour les mettre à l'abri de toute espèce de coup de main. Je laissai tous les officiers qui n'étaient point de service libres de se rendre à terre. En même temps, M. Dumoulin devait profiter de la circonstance pour faire quelques observations de physique sur le bord de la mer.

La plage où nos canots accostèrent était déserte. Le lieu de l'aiguade était facile à reconnaître par une petite pointe de rocher, ombragée par un arbre magnifique et dominant toute la forêt; de chaque côté de la pointe s'étendaient de belles plages de sable blanc sur lesquelles le débarquement pouvait s'effectuer sans aucune difficulté. Les sources désignées pour y faire l'eau venaient sourdre au bord même de la mer; elles jaillissaient du sable en plusieurs endroits et fournissaient en abondance une eau excellente. Aussitôt arrivé à terre, l'officier commandant établit des sentinelles pour assurer la tranquillité des travailleurs, et en même temps plusieurs officiers essayèrent de pénétrer dans l'intérieur des terres

1830. Juillet. sans éprouver aucun obstacle. M. Desgraz, qui a noté sur son journal les événements de cette journée, s'exprime ainsi : « L'aspect du pays était des plus pittoresques : la plage était sillonnée par de nombreux sentiers, et devant l'aiguade s'élevait une route assez large et bien battue où l'on remarquait beaucoup de traces de pieds de bœufs et de chevaux. Suivi du matelot Bisaïa qui nous avait servi de guide et qui parlait la langue du pays, je suivis cette route et m'enfonçai bientôt dans l'intérieur, au milieu de champs couverts d'une belle verdure et d'arbres variés. Un arbuste couvert de magnifiques fleurs rouges et l'arbre qui produit le fruit qu'on nomme ici *Langoun*, paraissaient surtout très-abondants.

» Nous arrivâmes bientôt devant une petite case dans laquelle se trouvaient une femme et deux enfants. A notre approche, les enfants effrayés se mirent à crier, leur mère paraissait très-émue ; un chien aboyait avec fureur, et un singe, qui était aussi de la famille, nous faisait d'atroces grimaces ; il fallut toute l'éloquence de mon guide pour rassurer ces misérables ; quelques cadeaux achevèrent de cimenter l'amitié. La femme était vêtue d'un simple *sarong*, ses cheveux flottaient épars sur ses épaules ; elle nous dit que son mari était allé à la ville avec une troupe de voisins pour s'informer des événements qui avaient suivi notre arrivée et qui paraissaient vivement préoccuper la population.

» Pendant que nous causions avec cette femme, nous vîmes arriver la troupe dont son mari faisait partie,

composée de cavaliers et de fantassins tous armés de longs kriss et de lances aux pointes bardelées. Ces hommes recommencèrent à nous faire toutes les questions qui déjà nous avaient été adressées par la femme; ils nous demandaient surtout si nous n'étions pas Hollandais, et si nous n'arrivions pas sur la rade avec de mauvais desseins; quel était le nombre de nos hommes, celui de nos canons; enfin toutes leurs questions indiquaient suffisamment leur méfiance et leurs craintes. J'essayai de mon mieux à les convaincre que nous étions Français et que nos intentions étaient toutes amicales. MM. H. Jacquinot et Gaillard étant arrivés sur ces entrefaites, nous nous séparâmes des naturels à peu près bons amis en apparence, et nous retournâmes tous les trois au rivage. 1839. Juillet.

» La maison que nous venions de visiter était carrée et élevée sur quatre poteaux de cinq pieds de hauteur. Un escalier mobile servait à y grimper. Tout auprès se trouvait un enclos renfermant un espace de terrain cultivé; quelques bananiers élevaient leurs feuilles vertes dans un des coins, mais je ne vis aucun cocotier.

» Nous trouvâmes à l'aiguade un rassemblement d'une vingtaine d'indigènes regardant paisiblement les instruments de physique de M. Dumoulin. Bientôt d'autres troupes s'ajoutèrent à ce nombre; puis elles s'éloignèrent et se dirigèrent sur la ville. Tous ces hommes étaient armés; les uns étaient à cheval, les autres à pied; ils marchaient de front, mais sans aucun ordre réglé. Ordinairement chacun de ces pe-

1839. Juillet. tits pelotons avait à sa tête un individu qui paraissait en être le chef. Autour de lui se rangeaient les piétons, probablement ses esclaves, qui portaient des lances de six pieds de long. Ils avaient en outre, pour arme défensive, de vastes boucliers de bois de trois pieds de diamètre, recouverts quelquefois par un cuir très-épais. Cet instrument, manié comme je l'ai vu faire par le matelot Bisaïa, doit être d'une grande ressource dans le combat; il couvre presque en entier l'individu qui le porte et le met à l'abri des lances ennemies.

» A l'exception d'une petite alerte qui précéda notre embarquement, la journée s'écoula paisiblement. Les matelots des chaloupes venaient de signaler une troupe d'hommes qui arrivaient de la ville en courant. Aussitôt notre détachement prit les armes, et se rangea en bataille pour la recevoir. Elle se composait d'une vingtaine d'individus qui se précipitèrent sur nous, la lance au poing, et qui s'arrêtèrent ensuite subitement lorsque déjà ils n'étaient plus qu'à une petite distance de nos baïonnettes. L'un de ces hommes, tenant toujours sa lance horizontale en courant, s'avança si près sur M. Dumoulin, qui était resté isolé et qui continuait tranquillement ses observations, que nous crûmes un instant que cet officier avait été blessé. Mais il n'en était rien.

» Parmi ces nouveaux venus se trouvaient deux individus couverts par une cotte de mailles et la tête coiffée d'un casque en cuivre; sur le dos et la poitrine, la cotte de mailles, formée de petits anneaux

de cuivre entrelacés, était garnie par de petites plaques métalliques de même nature. Ces deux hommes ne portaient pas de bouclier; quoique petits de taille, ils semblaient être à leur aise sous leur pesante armure. 1839. Juillet.

» Il était cinq heures à peu près, lorsque nos chaloupes ayant complété leur eau, nous nous préparâmes à regagner nos navires. Le nombre des naturels qui nous entouraient était alors considérable. Ils étaient venus de la ville, les uns sur des chevaux garnis d'une mauvaise selle en bois, les autres sur des bœufs ou des buffles. Au milieu de ces visiteurs se trouvait une femme, vêtue d'une simple culotte et montée sur un cheval à la manière des hommes. Elle paraissait en proie à une vive agitation. Le matelot Bisaïa m'expliqua qu'elle cherchait un esclave fugitif (celui réfugié à bord de la *Zélée*) et qu'elle était venue voir s'il ne s'était pas réfugié sur nos embarcations. Aussitôt que nous eûmes quitté la plage, nous vîmes ce petit attroupement se dissiper après avoir assisté à notre départ.

Comme on a pu le voir dans le cours de ce récit, les datous ne partagèrent pas longtemps les craintes générales de la population et leur doute sur notre nationalité. Dès la veille, ils avaient reçu nos officiers; Tahel les avait chargés de me dire qu'il désirait fournir des vivres frais à nos navires, et qu'il possédait des bœufs et toute espèce de provisions à notre service. Il nous livra, en effet, à un prix peu élevé, deux bœufs qui furent débités pour les équipages.

Plusieurs personnes de l'état-major descendirent à

1839. Juillet. terre dans la journée, afin de visiter la ville; mais elles ne purent parcourir l'intérieur que sous la tutelle d'un chef des montagnes qui les protégeait de son escorte. Les cuisiniers et les domestiques purent aussi descendre librement sur le rivage, mais on ne les laissa point pénétrer au delà de l'enceinte de palissades qui entoure la ville. Toutefois, sur le rivage, ils trouvèrent de nombreux marchands qui leur fournirent les provisions qu'ils allèrent chercher. L'un d'eux, qui aurait franchi la limite désignée par les datous, serait arrivé, d'après son récit, sur une place où se tient le marché de la ville, et là un conflit se serait élevé parmi les naturels. Déjà les lances, dont aucun de ces individus ne se dessaisit jamais, auraient été en jeu, lorsqu'un marchand aurait engagé le domestique à se retirer. Du reste, il paraît que ces querelles sont excessivement fréquentes. Le peuple de Solo est livré à l'anarchie la plus complète. Il ne connaît d'autre loi que celle du plus fort; et lorsque ces hommes en viennent aux mains, la garde du sultan est rarement suffisante pour mettre fin au désordre.

12 Bien que les craintes des habitants commençassent à se calmer, bien que les datous répétassent constamment aux officiers qui allaient les visiter que nous pouvions descendre librement à terre dans leurs maisons, et qu'ils désiraient vivement me recevoir chez eux, je ne fus point tenté d'y aller. Ce camp de pirates ne m'inspirait que du dégoût; d'un autre côté, les calmes qui avaient succédé

aux vents de S.-O. nous avaient amené une prodigieuse quantité de moustiques qui rendaient le séjour de la rade insupportable; en outre, l'on m'avait prévenu que les rivages de Solo étaient sujets à des fièvres épidémiques et fort dangereuses; j'avais hâte de quitter cette terre inhospitalière, et je fixai l'époque du départ au lendemain matin, comptant compléter notre provision d'eau dans la journée. 1839. Juillet.

Au soleil levant, les navires espagnols de la rade saluèrent la fête de leur reine régente de sept coups de canon, sans que les naturels parussent s'émouvoir de cette salve. Plusieurs officiers de nos corvettes, qui avaient passé la nuit à terre dans les maisons des datóus, rentrèrent à bord; ils furent remplacés par d'autres qui, pour visiter l'intérieur, employèrent la même voie. Le sultan, fidèle à sa promesse, nous envoya en cadeau deux bœufs, un *axis*, un *nycticèbe*, un *paradoxure*, un *chevrotin*, une colombe et plusieurs paniers de fruits. Les échanges continuels que les naturels venaient proposer à bord de nos navires nous procurèrent encore quelques objets d'histoire naturelle. Enfin les communications entre nos corvettes et la terre paraissaient être le mieux établies possible. Un instant j'espérais que les datous, que j'avais conviés à dîner, se rendraient à mon invitation, mais la soirée se passa sans que je les visse venir.

Les officiers qui étaient allés à terre ne rentrèrent que très-tard. Quelques-uns avaient pu parcourir la ville sans être inquiétés. M. Gervaize fut le seul qui pût, sous la protection d'un chef, visiter l'intérieur de

1839. Juillet. l'île ; il avait fait chez Tahël la connaissance d'*Abdoulla*, puissant datou des montagnes ; celui-ci offrit à M. Gervaize de profiter de sa compagnie et surtout de son escorte pour aller avec lui dans sa demeure. Une forte troupe armée composait l'escorte d'*Abdoulla* et garantissait la sûreté des voyageurs. M. Gervaize reçut un accueil très-amical dans la maison de ce chef qui le fit escorter de nouveau par une troupe armée lorsque dans la soirée il regagna la ville. Le même jour, Datou-Molou donna, à ce qu'il paraît, une fête magnifique à laquelle il avait invité plusieurs officiers. M. H. Jacquinot, qui y assista, en fait un récit plein d'intérêt. Le voici :

« Au commencement de la nuit, je quittai le bord avec MM. Thanaron et Boyer. Tout était tranquille dans la ville. Deux des gens du datou, armés de lances et de longs kriss, nous attendaient au débarcadère, et nous guidèrent sur les ponts étroits et tremblants de la ville aquatique. La maison de Molou était sur la terre ferme, à quelque distance du fort, demeure du sultan. En arrivant, nous trouvâmes trois officiers de l'*Astrolabe*, réunis dans la principale pièce de la maison.

» Cette chambre assez grande présentait pour principal meuble, une espèce de large plate-forme carrée, élevée sur quatre pieds qui, se prolongeant en colonnes, soutenaient un dais. On ne peut mieux comparer cette construction qu'à un de nos grands lits à la duchesse, exagéré dans ses proportions, et qui, au lieu de matelas, n'offrirait que quelques

nattes. Des rideaux d'indienne à grandes fleurs l'entouraient. C'était pour ainsi dire une petite chambre isolée au milieu de la grande. Sur une plate-forme, étaient rangées des boîtes à thé, des cassettes de diverses formes, puis des fusils, des kriss, etc. Au milieu de tout cela paraissait le datou appuyé sur quelques coussins. La foule des serviteurs et des esclaves se tenait en haie de chaque côté de la chambre. 1839. Juillet.

» Le datou Molou était vêtu d'une longue robe de soie de Chine, blanche et bigarrée de fleurs éclatantes. Sur sa tête, un riche mouchoir était négligemment attaché en forme de turban. C'était un petit homme de cinquante à soixante ans; sa figure offrait le type malais exagéré, c'est-a-dire un nez très-épaté, et des lèvres larges et proéminentes. Ses petits yeux gris et vifs lui donnaient un air de finesse et d'astuce. Ses cheveux étaient blancs, chose assez rare chez les Malais. Cet homme avait parmi les siens une grande réputation de sagesse; il était du reste le conseiller et, pour ainsi dire, le premier ministre du sultan, et paraissait jouir d'une grande puissance. Tahël était le guerrier, Molou le diplomate. Il avait été plusieurs fois à Manille, parlait un peu l'espagnol, et se piquait de connaître les usages européens. A notre approche il se leva, descendit de son *lit*, et vint nous recevoir. Il ne tarda pas cependant à reprendre sa première position et à se renfermer dans sa dignité, laissant à une espèce d'intendant le soin de nous faire les honneurs de sa case. Cet intendant nommé *Morokia* était un garçon intelligent, quoique

1839. Juillet. très-bavard; il nous accabla de questions sur la France et ses datous, sur la Hollande et son sultan. Quel était le plus puissant de ces deux pays? Si l'on y trouvait beaucoup de perles et d'écailles de tortues? etc., etc. M. Boyer eut la complaisance de lui tracer, sur mon album, une carte de l'Europe et de lui en faire l'explication. Morokia poussait des exclamations, il paraissait parfaitement comprendre et était enchanté. Il prit le crayon des mains de M. Boyer, et pour nous montrer sa science, il écrivit son nom en arabe.

» Bientôt une petite table fut dressée devant nous et couverte de diverses pâtisseries assez appétissantes, mais exhalant une forte odeur d'huile de coco; en revanche on nous servit du thé et du chocolat parfaits. Sur la fin du repas on apporta en grande pompe une vieille bouteille de vin d'Espagne qui avait sans doute parcouru le monde; mais malheureusement dans le cours de ses nombreux voyages, ce vin avait contracté une odeur de bouchon qui lui fit le plus grand tort.

» La vaisselle offrait les disparates les plus singulières; ainsi à côté de couverts d'argent armoriés, on voyait la fourchette anglaise avec ses deux dents de fer sortant de son manche d'ivoire. De délicates porcelaines de Chine heurtaient de grossières tasses dorées de France, et de légers verres de Bohême se trouvaient à côté de verres de cabaret!...

» Pendant que nous faisions honneur au festin, trois Malais armés, l'un d'une basse, l'autre d'une flûte et le troisième d'une guitare, nous jouaient de

vieux airs espagnols avec assez d'accord et de justesse; bientôt les chants, puis la danse se mêlèrent à la musique, mais tout cela n'était qu'une mauvaise imitation européenne, et était totalement dépourvu de teinte locale. 1839 Juillet.

» Les habitants de Solo sont mahométans, aussi pas une femme ne paraissait dans la salle. Dans un coin s'élevait une rangée de caisses formant une espèce de cloison. Portant par hasard mes regards de ce côté, j'aperçus au-dessus une douzaine de visages basanés dont les yeux brillaient dans l'obscurité. C'étaient les femmes du datou, qui nous contemplaient avec curiosité. Se voyant découvertes, elles disparurent subitement, mais ce ne fut pas pour longtemps, car à chaque instant je voyais une tête s'élever bien doucement, et un œil briller entre les caisses.

» La musique et la danse avaient cessé. Molou, d'un air mystérieux, nous fit signe d'approcher. Il voulait frapper un grand coup et achever de nous éblouir par ses richesses et sa magnificence. Une cassette fut apportée avec grand soin devant lui, il l'ouvrit lentement et nous exhiba un à un tous ses trésors. En ce moment un silence profond régnait dans la salle; tous les serviteurs, n'osant approcher, se levaient sur la pointe des pieds et regardaient, le cou tendu.

» Molou nous montra d'abord quelques belles perles, mais en petite quantité, elles étaient précieusement enveloppées dans une foule de petits morceaux de papier et de chiffons. Puis ce fut un beau kriss de Makassar dont le fourreau était couvert d'ornements

1839. Juillet. en or d'un travail précieux, et la lame enduite d'un poison subtil. Après le kriss, vint une pipe à opium dont le tuyau était également recouvert d'or. Ce qui nous surprit le plus, ce fut une charmante petite mandoline tout incrustée de nacre et d'écaille, et qui avait sans doute été faite pour les doigts délicats de quelque belle créole de Manille. Le fond de la caisse contenait pour trois ou quatre cents francs de doublons d'Espagne, enveloppés séparément dans une multitude de chiffons...

» Il nous fit aussi admirer quelques-uns de ces grands kriss de Solo, à poignée d'ivoire sculptée et à lame damasquinée d'argent. Pour l'un d'eux, M. Gervaize offrit un beau fusil à deux coups, le datou parut y consentir, le marché devait se faire le lendemain, je ne sais s'il eut lieu.

» Molou nous avait donné ce qu'il avait de meilleur, il nous avait montré ses trésors que nous avions beaucoup loués et admirés; aussi, plein de satisfaction, il s'étendit sur ses coussins et fit un signe. Bientôt deux femmes arrivèrent. L'une d'elles prit dans un coin un énorme morceau d'opium et en détacha quelques parcelles qu'elle roula dans ses doigts; l'autre approcha la pipe de la bouche du datou, et alluma les petites boules que la première introduisait successivement avec une longue épingle. Plusieurs parcelles furent ainsi brûlées. Au bout de quelque temps, les yeux du datou devinrent ternes, se fermèrent à demi; ses traits dans une espèce d'immobilité cataleptique, offraient un ensemble étrange. Il

était plongé dans les délices de l'ivresse de l'opium!... 1839. Juillet.

» Peu d'instants après nous rentrâmes à bord; des esclaves armés nous accompagnèrent jusqu'au rivage, où une pirogue avait été préparée par les soins du datou. »

Une nouvelle salve de sept coups de canon faite par les navires espagnols termina la journée. J'envoyai dans la soirée une médaille de l'expédition aux capitaines espagnols *Somès* et *Scribano*, commandant l'un le trois-mâts la *Minerve*, l'autre le brig le *Léonidas*, et qui nous avaient rendu de nombreux services par leurs renseignements sur le caractère des habitants et les guides qu'ils nous avaient procurés pour nous indiquer l'aiguade. Le capitaine du *Léonidas* était malade; son second vint en son nom nous faire ses adieux, et remercier M. Hombron des soins qu'il lui avait donnés pendant notre séjour. Son navire, en quittant Solo, devait se rendre directement à Manille, je le chargeai volontiers de plusieurs lettres; mais je refusai, ainsi que M. Hombron, les cadeaux d'armes des indigènes par lesquels il croyait reconnaître les faibles services que nous lui avions rendus. Le capitaine Somès était venu aussi nous apporter ses derniers vœux de bon voyage ; sur ma demande, il ajouta encore quelques renseignements curieux sur le caractère de la population que nous allions quitter à ceux qui m'avaient déjà été donnés; je les consignerai ici pour servir à l'histoire de ces barbares contrées.

Les navires espagnols et portugais sont à peu près

1839. Juillet. les seuls bâtiments européens qui viennent à Solo dans un but commercial : ils y apportent tous les articles d'Europe, tels qu'indiennes à grandes fleurs, mousselines, fers, quincailleries, verroteries et des articles du Bengale et des Philippines ; ils en exportent des nids de *salanganes* (espèce d'hirondelles), du tripang, des perles, des huîtres perlières, de l'écaille, de la cire, de la poudre d'or, du camphre, etc., objets qui tous trouvent un bon débit sur les marchés chinois; mais il leur faut plusieurs mois pour compléter leur chargement, aussi lorsque ces navires arrivent sur rade, on les débarrasse de leur mâture, en conservant seulement les bas mâts, et pour les préserver des trop grandes chaleurs, on établit au-dessus de leurs ponts des toitures en bambou, ce qui les fait ressembler à des pontons. Tous les navires qui étaient au mouillage avaient leurs mâts de hune dépassés, ils étaient couverts d'une toiture ; ce qui indique combien la rade est sûre, bien qu'elle soit défendue des vents du nord seulement par les îles du large. Tout le commerce se fait généralement par voie d'échange ; cependant les habitants de Solo connaissent parfaitement la valeur de l'argent, et l'on assure que les datous conservent en numéraire des sommes énormes ; on estime que Datou-Molou possède 40,000 piastres.

Les Chinois font aussi le commerce de Solo, ils ne jouissent d'aucun crédit au milieu de cette population guerrière, et ils ont souvent à souffrir dans leurs relations avec les indigènes; mais avec leur esprit tout mer-

cantile, ils subissent volontiers toutes les vexations 1839. Juillet.
dont on les abreuve, pourvu qu'ils en tirent un profit. Or les marchandises que l'on exporte de Solo trouvent surtout des débouchés faciles sur les marchés de Chine, et les jonques ont sur les navires européens l'immense avantage de pouvoir porter leurs cargaisons directement, sans passer par Manille, où se payent des droits de douane assez forts. Il paraît que ce n'est point volontairement que les Chinois établis dans la baie ont choisi le rivage pour y construire leurs maisons; les datous leur en imposent l'obligation, parce qu'ils pensent que si jamais ils étaient attaqués par une puissance européenne, les Chinois seraient les premiers soit à défendre la ville, soit à la racheter par une somme assez forte, comme étant les premiers intéressés. Il est certain que dans le cas d'une attaque, les maisons des Chinois seraient les plus exposées.

Ce n'est point par un commerce licite, mais bien par le meurtre et le pillage que les datous sont arrivés aux fortunes énormes qu'on leur attribue, si toutefois il est vrai qu'ils les possèdent; cependant les habitants de la ville sont en général trop lâches pour faire la piraterie eux-mêmes, ils se réduisent au rôle moins dangereux de recéleurs. Tous les écumeurs malais viennent porter le fruit de leur rapine sur ce point, et ils trouvent facilement à s'en défaire sur-le-champ; en outre, Bewan est pour eux un arsenal où on leur fournit des armes, des munitions et même des praos pour continuer leur brigandage, jusqu'à ce qu'un

1839. Juillet. navire de guerre fasse justice de ces forbans ; ce qui, du reste, arrive rarement.

Des traités particuliers de commerce garantissent aux navires espagnols et portugais une protection spéciale au mouillage de Bewan, mais ils ne les mettent pas à l'abri des attaques de ces brigands hors de la baie; aussi tous les bâtiments européens qui viennent sur cette rade sont parfaitement armés. Sur ceux que nous trouvâmes au mouillage, on n'apercevait de tous côtés que lances, kriss malais, sabres et mousquets étalés sur des râteliers qui restent constamment sur le pont, afin de pouvoir repousser un abordage au cas d'une attaque imprévue; en outre, huit à dix canons de dix ou de douze garnissent les sabords. Le capitaine Somès, de qui viennent principalement ces renseignements, avait un équipage de vingt-quatre matelots, tous natifs de Manille ou Bisayas. Ces navires font, même sur la rade, une garde très-attentive, et ils s'entourent de toutes sortes de précautions, pour être toujours prêts à combattre. Chaque soir, on exerce les matelots au maniement des armes ; des maîtres d'escrime apprennent aux novices l'art de manier le kriss. M. Desgraz, qui a assisté à un de ces exercices à bord du navire espagnol la *Minerve*, s'exprime ainsi : « Armés alternativement du bouclier, de la lance ou du kriss, ils s'attaquent en avançant, puis ils reculent et déploient dans ces exercices une adresse remarquable. Ce spectacle nous fut donné par le capitaine Somès lui-même, et au son peu harmonieux du tambour,

après quoi la cloche tinte l'*Angelus*, l'équipage fait sa prière en commun, et vient en masse souhaiter une bonne nuit à ses officiers. Touchante coutume qui semble indiquer entre les subordonnés et les chefs des relations de bienveillance et d'attachement que l'on ne trouve plus que bien rarement; peut-être ces hommes ne font-ils qu'obéir en cela aux ordres de leurs chefs, et les sentiments qu'exprime une pareille coutume ne sont-ils points réels. » 1839. Juillet.

Les navires espagnols et portugais exploitent exclusivement le peu de commerce qui se fait aux îles Solo; grâce à la proximité de Manille et de Samboangan, où se trouvent toujours de légères barques de guerre prêtes à réprimer tout acte de piraterie, ils y sont un peu moins maltraités que les bâtiments des autres nations. Les produits de ces îles sont peu nombreux. Je ne crois pas que jamais aucun navire autre que ceux que l'on expédie de Manille puisse compter sur une spéculation heureuse, en envoyant un chargement dans ces parages: il faudrait d'abord, pour sa sûreté, qu'il fût monté par un équipage nombreux et bien armé, et un armement de ce genre coûterait énormément; en outre, la concurrence serait difficile à soutenir avec les navires espagnols de Manille, qui ont sur les nôtres un avantage immense, celui de pouvoir être armés avec des matelots *bisayas* ou *indios* de naissance; ceux-ci coûtent en effet fort peu de chose : ils se nourrissent presque entièrement avec du riz et du poisson, leurs gages s'élèvent tout au plus à 20 fr. par mois, y compris la nourriture.

1839. Juillet. D'un autre côté, presque tous les articles du commerce de Solo ne trouvent leur écoulement que sur les marchés de Chine, et personne n'est plus à portée de s'en défaire que les armateurs de Manille, qui ont les relations les plus suivies avec les mandarins du céleste empire. On conçoit qu'avec de telles ressources ces navires doivent avoir une grande supériorité d'économie sur les nôtres et de grandes facilités pour baser des spéculations, si toutefois le commerce de Solo encourageait une concurrence.

Le service que les matelots bisayas font à bord des navires espagnols ne paraît pas être très-pénible; les navigations sont toujours de peu de durée, et ils ont peu de temps à passer à la mer; mais d'un autre côté ils sont assujettis à ne presque jamais descendre à terre pendant les six ou huit mois durant lesquels les navires séjournent sur la rade de Bewan pour tâcher de compléter leur chargement. Pendant toutes les nuits, ils sont obligés de faire une garde vigilante; tous les quarts d'heure, la cloche du bord doit tinter, et les cris des sentinelles se faire entendre, afin de prévenir que l'on est sur la défensive. Pendant le jour, le service des matelots bisayas est moins pénible encore; ils jouissent tout à leur aise du doux far-niente.

Le caractère astucieux des habitants est tellement redouté par les capitaines marchands, que, malgré les traités solennels qui existent, ils ne laissent jamais plus de dix naturels monter à leur bord, encore ont-

ils bien soin de leur faire déposer leurs armes avant de les laisser pénétrer dans le bâtiment. « Rien ne peut mieux peindre, disait le capitaine Somès, la cruauté et la perfidie de ces gens-là que l'histoire du brig hollandais que vous voyez aujourd'hui là à nos côtés, et couvert par le pavillon espagnol; le capitaine Scribano, qui le commande, aurait dû vous raconter son histoire, mais puisqu'il est malade, je vais y suppléer. Ce bâtiment était allé prendre un chargement de riz sur l'île de Java; il était commandé par deux officiers de commerce hollandais, l'équipage était composé de Malais. A peine le navire s'était-il éloigné de la côte javanaise, que le capitaine et son second tombèrent malades; les matelots malais, qui font aussi, quand ils le peuvent, le métier de forbans, profitèrent de la circonstance qui mettait le navire en leur pouvoir, et ils le livrèrent à six pirates *illanos*. La première chose que firent ces nouveaux maîtres fut de massacrer le capitaine et son second sur une île déserte où ils abandonnèrent les corps, puis ils conduisirent la prise à Solo, où elle fut immédiatement achetée par Datou-Molou. J'ignore ce que celui-ci l'a payée, mais il n'a pas fallu qu'il l'achetât plus de 100 piastres pour qu'il la revendît ensuite 200 piastres au capitaine espagnol Scribano, qui la commande à présent. Vous croyez peut-être que, pour prix de leur trahison, les habitants de Solo partagèrent avec les matelots malais, leurs complices, les produits de leur crime commun, pas du tout; cette fois-là ils commirent un acte de justice en se chargeant de

1839. Juillet.

1839. Juillet. punir leurs complices, ils les considérèrent eux-mêmes comme de très-bonnes prises, et ils les vendirent tous comme esclaves. Il faut se méfier constamment de ces brigands-là, ajoutait le capitaine Somès; ici, dans le port, je ne pense pas qu'ils viennent de gaieté de cœur nous attaquer, surtout parce qu'ils savent que nous nous tenons toujours prêts à les combattre; mais s'il s'offrait une belle occasion avec quelques chances de succès, ils pourraient le tenter, malgré les traités qu'ils ont signés et que nos navires de guerre font respecter; en dehors de la baie, je suis certain qu'ils nous attaqueraient s'ils étaient assurés de réussir. Dernièrement, deux jours seulement avant votre arrivée, deux praos de pirates quittèrent le mouillage et passèrent près de nous, ils nous défièrent de sortir avec eux. Venez, disaient-ils, venez un peu au large pour essayer nos forces. Ces forfanteries, du reste, avaient peu de valeur, car ils n'eussent jamais osé nous attaquer, mais ils eussent pu essayer de nous surprendre dans la nuit; ces hommes ne sont pas des voleurs hardis et courageux, mais de lâches assassins. »

Tous les ans des chaloupes canonnières de Samboangan viennent croiser dans l'archipel et visiter le sultan dans sa ville de Bewan. L'année dernière, la population avait formé le projet d'assassiner l'officier espagnol commandant, lorsqu'il descendrait pour faire sa visite au sultan. Prévenu à temps, celui-ci se fit accompagner par quarante hommes bien armés, ce qui donna lieu à une scène tumultueuse semblable

à celle à laquelle nous venions d'assister, mais grâce à cette précaution, la visite de l'officier espagnol s'effectua comme la nôtre, sans accident. Le motif de cette atroce vengeance de la part des habitants, était que cet officier, avec son embarcation, avait capturé plusieurs praos malais en vue même des terres de Solo, et l'on ajoute qu'il les avait expédiés sur-le-champ. « Si ceci est vrai, disait le capitaine Somès, il est probable que cet événement aura produit quelque effet dans le pays. Le sultan qui fait les traités n'a pas le pouvoir de les faire exécuter, si toutefois il en a la volonté; car les chefs gagnent trop à voir leurs sujets ou plutôt les habitants s'adonner à la piraterie, et comme ils ne courent aucun risque personnel, il est probable que ce brigandage ne sera jamais empêché par eux. On ne se figure pas les torts que ces praos font au commerce : non-seulement ils attaquent des navires, ils pillent les marchandises et réduisent les équipages à l'esclavage, mais souvent ils font des descentes à terre, ils enlèvent les malheureux habitants des côtes et ils brûlent les villages. Combien de malheureux matelots de sang mêlé, des Manillois, des Bisayas sont esclaves dans ces îles? Leur nombre est tel, ajoutait le capitaine Somès, que leur valeur moyenne ne s'élève pas au delà de 15 à 20 piastres; combien de ces malheureux sont morts à la peine en rêvant une liberté qu'ils n'ont jamais pu obtenir, car ils payent de la perte de la vie toute tentative faite pour rompre leurs fers. Ils achètent alors la mort et la fin de leur dure servitude au prix des souf-

1839.
Juillet.

1839. Juillet.

frances les plus atroces. Leur maître irrité les attache à un arbre et les tue à coups de kriss, savourant sa vengeance en voyant sa victime se débattre dans des tourments affreux et prolongés. Car ne croyez point qu'il les achève du premier coup; non, il les fait mourir peu à peu; souvent il exerce ses jeunes enfants à ce métier de bourreau. Des femmes blanches ou au moins des métis de Manille ont peuplé le harem de ces chefs de brigands. Combien de victimes ne gémissent-elles pas encore dans l'esclavage, dans l'intérieur des terres où elles ont été reléguées par leurs possesseurs ? »

L'Espagne est la seule nation européenne qui ait jamais tenté de s'emparer de ces îles et de se les approprier. Pour mettre un terme aux brigandages des habitants, le gouvernement des Philippines a dirigé plusieurs expéditions importantes sur ces îles, et s'en est plusieurs fois rendu maître, mais il a toujours été obligé de les abandonner. Vaincre ces hommes n'était pas le plus difficile, mais il fallait les soumettre et les amener à une vie peu en harmonie avec leurs mœurs; et chaque fois qu'ils signaient des conventions, promettant de ne pas rompre la paix qui leur était accordée, ils ne cherchaient qu'à gagner du temps pour ourdir plus sûrement leurs complots afin de se débarrasser de leurs ennemis par le poignard. Pendant les années de 1640 à 1650 les Espagnols, qui avaient de nouveau essayé de conquérir cet archipel, ne purent s'y maintenir qu'en ayant toujours les armes à la main. Enfin, les habitants de Solo

demandèrent l'alliance des Hollandais pour les aider à chasser les Espagnols; ceux-ci jugèrent alors prudent d'abandonner ces îles, et depuis cette époque leur indépendance ne fut plus menacée. 1839. Juillet.

Le nom du sultan actuel est *Mohammed Guianaloul Kiram;* son pouvoir est héréditaire et se transmet aux enfants mâles à l'exclusion des femmes. Toutes les décisions sont prises par le sultan et son conseil; celui-ci est composé par les datous, au nombre de quinze, qui balancent l'autorité du sultan. La forme du gouvernement est féodale. Les datous commandent chacun à un district; ils perçoivent des impôts; ils ont des hommes armés à eux, qui les escortent dans leurs voyages et qui sont toujours prêts à faire la guerre à leur profit. L'autorité du sultan ne saurait être que très-contestée avec un pareil entourage. Souvent il est obligé de laisser ses ordres non exécutés parce que la force lui manque pour se faire obéir; aussi la plus grande anarchie règne-t-elle dans l'île. Les habitants n'obéissent à aucune loi, et la force dont peut disposer le sultan est généralement insuffisante pour les contenir.

« Ces hommes sont loin d'être redoutables aujourd'hui, dit M. Dubouzet, grâce à l'anarchie qui s'est emparée du gouvernement. Ce gouvernement, qui représente une espèce de monarchie féodale dont le chef, malgré son titre de sultan, n'a pas plus de pouvoir que les nobles datous, est à la fois le plus odieux de tous et le plus impuissant. Le peuple y vit dans un état d'indépendance servile et d'abrutisse-

1839. Juillet. ment; il sert d'instrument aveugle à chaque datou pour satisfaire par le meurtre et par la rapine ses passions et sa cupidité. Chacun de ces datous habite un quartier séparé où il est toujours entouré de ses hommes d'armes qui font la garde jour et nuit autour de sa personne. Cette défiance mutuelle est pour eux le meilleur gage de sécurité, tant ils sont disposés à tomber sur leurs voisins à l'improviste. Une société ainsi organisée rappelle les époques barbares des premiers temps de la féodalité. Les guerriers de Solo ont la même manière de combattre qu'à cette époque. La lance, le bouclier et la cotte de mailles sont indispensables à leur armure, mais ce n'est jamais, comme autrefois, un mobile d'honneur qui les fait s'armer pour défendre la cause de la justice et de l'innocence. Ces idées sont étrangères à un peuple presque sans religion, car ce n'en est guère une que le mahométisme sensuel et mal compris qu'ils sont censés professer. Loin de mettre un frein à la licence des mœurs, le mahométisme, tel qu'ils le suivent, porte au contraire aux plus grands désordres. Chez eux, la femme est un être complétement dégradé; elle y est plus mal traitée que chez les peuples étrangers à toute civilisation. On est étonné de voir les Chinois s'établir au milieu d'un tel peuple. Ces hommes industrieux font là comme partout le principal commerce. Ce sont eux qui exercent presque tous les arts mécaniques. Ils sont à la tête des affaires, et il faut, en vérité, qu'ils possèdent à un bien haut degré el talent de se rendre utiles pour trouver

moyen de s'enrichir dans un pays où l'on n'a ni la protection des lois, ni celle d'un pouvoir ferme, ni la bonne foi politique. 1839. Juillet.

» Quelque faible que soit l'autorité du sultan, chacun lui témoigne encore assez de déférence pour que son titre soit envié de tous les datous. Ce titre, d'après les coutumes établies, est héréditaire dans la famille actuelle qui est très-ancienne, mais l'hérédité a besoin de l'élection pour être validée. Ce sont les datous qui sont investis de ce droit, et comme il existe entre tous des liens de parenté avec la famille régnante, l'ambition de chacun d'eux est excitée par leur cupidité et par leur aptitude à succéder au trône. Ce serait eux qu'il faudrait gagner si l'on voulait exercer de l'influence dans l'île; mais leur jalousie réciproque tend à les maintenir divisés, et tant que cet état de choses existera, il sera fort difficile de traiter avec ces hommes, de manière à se réserver des garanties suffisantes, quelles que soient les bonnes intentions de quelques-uns d'entre eux.

» Du reste, ajoute M. Dubouzet, on ne saurait trop se méfier de la mauvaise foi que ces hommes mettent dans toutes les transactions de commerce. Ils excellent dans l'art de mêler le cuivre à l'or, et de tout falsifier. Cette manière d'agir leur paraît conforme au droit commercial et tellement naturelle qu'ils s'en vantent au besoin. Heureusement aussi ils ont souvent affaire à des hommes qui sont à même de leur en revendre en fait de ruse de ce genre. Un des datous,

1839. Juillet.

qui se vantait d'avoir vendu une fois à un capitaine marchand des lingots de cuivre recouverts d'un peu d'or, fut bien attrapé, quelque temps après, quand il reconnut que celui-ci l'avait payé de sa monnaie en lui donnant des pièces fausses en échange. »

Les îles de Solo sont peu susceptibles de donner lieu aujourd'hui à un commerce étendu ; mais s'il en était autrement, je ne conseillerais jamais aux Français d'y baser des spéculations considérables, à moins que la France ne voulût d'abord s'assurer d'une position dans ces îles pour y établir un comptoir et y entretenir une force armée suffisante pour faire respecter ses nationaux. On dit que le sultan d'aujourd'hui, ainsi que le datou Molou, qui est l'homme le plus puissant de Bewan, sont bien disposés en faveur des Européens; mais ils n'ont pas assez de puissance pour contenir la population. Dans un pareil état de choses, un traité de commerce, quelque avantageux qu'il pût être pour la nation européenne qui l'aurait signé, serait toujours insuffisant, car il serait impossible au sultan de le faire exécuter, et les habitants sont trop habitués au vol et à la piraterie pour que de longtemps encore on puisse se fier à eux. Après le datou Molou, l'homme le plus influent est le datou Tahel, fils de l'émir *Bahar* qui reçut M. de Rienzi lors de son séjour dans ces îles. Cet émir Bahar paraît avoir été un homme d'une instruction remarquable au milieu de la population où il vivait. Il laissa à sa femme, d'origine espagnole et la seule qu'il eut, dit-on, la liberté de suivre la religion chrétienne qu'elle pro-

fessait. Il la rendit libre et la considéra comme une compagne et non point comme une esclave destinée à le servir. Il parlait et écrivait plusieurs langues. Il acquit une très-grande fortune qu'il dut probablement au même moyen que son fils emploie aujourd'hui pour l'augmenter. Le datou Tahel est le premier commerçant de ces îles, et il retire la plus grande part des ventes faites par les pirates qui amènent leurs prises dans le port. A la mort de son père, il reçut avec son héritage le titre de *Radja-Laut* (chef de la mer), et dès lors il acquit une influence qui le place aujourd'hui au nombre des premiers chefs de l'endroit. 1839. Juillet.

Tels sont les renseignements que j'ai pu me procurer auprès des capitaines espagnols. Comme on l'a vu dans le cours de ce récit, je n'ai pu avoir que bien peu de communications avec cette peuplade qui a acquis une si triste célébrité dans ces mers et qui a conservé son indépendance au milieu des envahissements des Européens. Je terminerai cet aperçu par quelques observations tirées du journal de M. Marescot, bien que cet officier n'ait pas cité les autorités auprès desquelles il les a puisées.

« La population des îles Solo est un mélange de Bouguis, de Bisayas et de Malais. On y trouve aussi plusieurs familles qui descendent des anciennes peuplades de Mindanao, et qui pour éviter le joug espagnol se sont réfugiées dans ces îles. »

» La population de la grande Solo est, dit-on, de 200,000 âmes; je crois que ce chiffre est très-

1839. Juillet.

exagéré ; dans le seul district dont la ville de Bewan fait partie, on prétend que l'on compte 20,000 âmes en comprenant ceux qui habitent cette capitale et les hommes des montagnes (je n'estime la population de la ville qu'à 5 ou 6,000 âmes).

» Les habitants des montagnes sont agriculteurs ; ce sont eux qui cultivent la terre et qui veillent aux récoltes de riz, de cannelle, etc., etc. C'est la partie la plus intéressante de la population. Leurs chefs ont une grande influence sur eux. Presque tous ces montagnards vont à cheval et voyagent toujours armés. On a vu dans leur village beaucoup de bestiaux qui forment, à ce qu'il paraît, leurs principales richesses. Leurs habitations se ressentent aussi d'une meilleure industrie ; elles sont plus grandes et plus régulièrement bâties que celles des villes. Quant aux habitants de la côte, ils s'occupent principalement de la pêche du tripang, de la nacre et des perles, en un mot de tout ce que la mer peut leur donner. Ce sont eux qui commercent avec les étrangers. Ils ne sont pas pirates eux-mêmes, mais ils servent de receleurs aux pirates de Mindanao.

» Les tribus montagnardes reconnaissent la suzeraineté du sultan de Solo ; mais l'autorité de ce dernier n'est qu'un patronage assez insignifiant. Le frère du sultan est le principal chef de la montagne ; c'est un homme actif et entreprenant ; il ne paraît pas avoir pour son aîné une bien grande vénération, il le regarde même, à ce qu'on m'a dit, comme un personnage dénué de capacité, et il vient bien ra-

rement lui faire une visite, surtout depuis quelques années. 1839. Juillet.

» Il paraît d'ailleurs que les montagnards méprisent, en général, les peuplades de la côte. Selon eux, ces dernières déclinent tous les jours et perdent peu à peu l'esprit guerrier qui les distinguait autrefois. Ils attribuent ce changement dans leur caractère, à l'abus de l'opium dont ils connaissent l'ivresse et les enchantements, depuis une dizaine d'années. Ils doivent cette importation aux premiers Chinois qui sont venus s'établir parmi eux. Ils en consomment 25 à 30 caisses par an ; chaque caisse est, je crois, de 100 à 120 livres.

» Comme c'est le frère du sultan qui jouit de la plus grande influence sur les hordes montagnardes, celles-ci veillent à la sûreté du pays en unissant leurs forces à celles de la ville pour repousser toute invasion étrangère. On m'a assuré qu'au premier appel le sultan pourrait facilement rassembler quatre mille combattants armés de lances, de boucliers et de kriss ; cette assertion ne m'a pas étonné : comme ces insulaires sont toujours armés, ils sont par cela même tous soldats et prêts à défendre leur pays. Ce qui m'a surpris davantage a été d'apprendre que le sultan comptait 5 à 600 fusiliers, parmi ceux qu'il pouvait réunir au premier coup de tam-tam.

» La lance à pointe de fer, le kriss droit et flamboyant, sont leurs armes offensives, qui toutes sont fabriquées dans l'île. Le bouclier, dont ces peuples se servent avec beaucoup d'adresse, n'est pas la

1839. Juillet. seule arme défensive qu'ils connaissent. Pendant que les chaloupes étaient à l'aiguade pour faire de l'eau, la veille de notre départ, nous vîmes descendre par un petit chemin creux qui conduisait à la plage, un corps de cavalerie dont le costume était remarquable. La plupart des cavaliers portaient des cottes de mailles en fil de fer tourné en anneaux. Plusieurs bandes de cuivre jaune bien fourbies, après avoir emboîté le cou comme dans une cuirasse, descendaient du haut de la poitrine jusqu'à la ceinture et servaient à la fois de renfort et d'ornement à la cotte de mailles qu'elles recouvraient. Parmi ces cavaliers, il y en avait un surtout dont la grâce et la tournure étaient remarquables. Le respect que lui témoignaient ses compagnons me fit penser que c'était sans doute le fils de quelque chef influent de l'intérieur. Tous portaient la lance et le sabre du pays, désignés sous le nom de *Cambilano.*

» Quand cette petite troupe de montagnards aperçut nos chaloupes et les faisceaux d'armes de nos marins, elle s'arrêta sur-le-champ, ne sachant pas ce qu'elle devait faire. Bientôt quelques-uns des cavaliers s'approchèrent, et quand ils virent que nos hommes ne paraissaient pas beaucoup s'occuper de leur voisinage, l'un d'eux vint droit sur nous et nous demanda si nous étions des Hollandais. La réponse qu'on leur fit les rassura complétement, car après quelques paroles échangées de part et d'autre, ce petit corps de cavalerie se remit en marche et défila au trop sur la grève, pour se rendre à la ville. C'était, comme je

l'appris quelques heures après, un renfort que les tribus de l'intérieur envoyaient au sultan de Solo qu'elles croyaient menacé. 1839. Juillet.

» Je ne sais pas jusqu'à quel point il faut croire ce que me raconta un vieux bonhomme de Mindanao, qui vivait depuis longtemps dans l'esclavage à Solo, et auquel je demandai l'explication des cottes de mailles; selon lui les guerriers qui en étaient munis occupaient toujours le premier rang dans les combats et derrière eux marchaient ceux qui étaient armés de mousquets et de javelots. L'opinion générale voulait que ces façons de cuirasse fussent à l'abri de la balle aussi bien que d'un coup de lance.

» Les ressources agricoles de l'archipel Solo sont assez considérables; dans la grande île on cultive du riz, des patates douces; on y récolte de la cannelle et sans doute aussi d'autres épices. On y élève de nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de chèvres; mais il paraît que l'éléphant blanc ou gris y est aujourd'hui tout à fait inconnu. Cependant quelques vieillards se rappellent qu'autrefois on prétendait en avoir vu sur une montagne de l'intérieur; mais leurs souvenirs aussi bien que leurs discours parurent bien confus et bien incertains sur ce sujet.

» Tout ce que j'ai pu recueillir sur les idées de ce peuple, c'est que la polygamie est en usage chez eux. Quant à leur religion, c'est celle de Mahomet, mais avec des modifications assez grandes. »

J'ai déjà dit que les calmes qui avaient succédé aux fortes brises de terre sur la rade de Bewan,

1839. Juillet. nous avaient amené une quantité prodigieuse de moustiques qui rendaient notre séjour insupportable. Ces insectes désagréables s'étaient multipliés à bord de nos navires, la veille de notre départ, de telle façon que le repos était devenu pour nous tout à fait impossible. Il n'y avait pas un seul coin du bâtiment qui n'eût été envahi par ces hôtes ennuyeux. Les hommes les plus forts et les plus habitués aux dures fatigues de la navigation souffraient si cruellement de leurs piqûres que plusieurs d'entre eux prirent de l'enflure aux membres. Aussi vîmes-nous tous, avec la plus grande joie, arriver l'époque de notre départ, fixé pour le 25.

Notes 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19 et 20.

CHAPITRE LIII.

Traversée de Bewan (îles Solo) à Samboangan (Mindanao). — Séjour à Samboangan.

A six heures du matin nous étions sous voile. M. Leguillou, qui avait passé la nuit à terre, bien qu'il sût que le lendemain nous devions partir de grand matin, apparut sur le rivage, lorsque déjà nos corvettes s'éloignaient de la baie. Les naturels lui prêtèrent une pirogue ; mais bientôt il nous fut facile de remarquer que les indigènes qui la montaient pagayaient avec trop de mollesse pour pouvoir jamais nous accoster. Il nous sembla même que ces hommes, voyant nos navires s'éloigner, cherchaient à le faire composer, profitant ainsi de la circonstance fâcheuse dans laquelle M. Leguillou s'était placé, volontairement et contrairement à mes ordres. Il fallut, pour mettre un terme à leur hésitation, que le capitaine Jacquinot arrêtât la marche de son navire et envoyât un canot qui ramenât cet officier de santé.

1839.
25 Juillet.

1839. Juillet. Une fois dégagés de la baie, nous continuâmes à longer la bande nord de l'île Solo; mais les calmes contrarièrent notre marche. La terre offrait un aspect des plus pittoresques et des plus variés; de belles montagnes de forme conique surmontaient des plaines vastes et en apparence fertiles. Nous apercevions de nombreuses petites cases blanches sur les pentes des coteaux, au milieu de tapis de verdure ressemblant à des prairies. La partie orientale de l'île, parsemée de belles clairières, semblait surtout riche en pâturages. Il était presque nuit, lorsque nous aperçûmes la baie de *Tulian*, qui présente, dit-on, un mouillage bien préférable à celui que nous venions de quitter. L'île *Bitinan*, restée par notre travers sur tribord, et les deux petits îlots appelés *Duo-Bolod* se dressaient devant nous lorsque la nuit nous surprit. Je donnai la route au nord.

26 Dans la matinée du lendemain, nous nous trouvâmes en vue des hautes terres de l'île *Bassilan;* derrière nous, nous apercevions encore les Duo-Bolod. Toute la journée fut consacrée à faire la reconnaissance de ce nombreux groupe de petites îles qui s'étendent à l'ouest de Bassilan. Nous eûmes rapidement dépassé l'île *Pilas*, et nous entrâmes dans le détroit de Bassilan. L'île de ce nom, surmontée par de belles chaînes de montagnes, est d'un aspect des plus agréables; elle présente de vastes plaines dans sa partie occidentale; toutes sont couvertes de forêts. Nulle part, sur la côte, nous n'aperçûmes d'habitation.

Nous étions fort peu éloignés du rivage septen-

trional de Bassilan, lorsque les calmes nous lais- 1839. Juillet.
sèrent à la merci des courants. Deux brigs de commerce, portant pavillon anglais, traversaient le détroit, faisant route dans l'est, nous les perdîmes de vue lorsque la nuit arriva; ils continuèrent leur route, tandis que je faisais tous mes efforts pour ne pas nous éloigner de *Samboangan*, sur la côte de Mindanao; nous apercevions alors les maisons blanches de la ville; quelques milles seulement nous en séparaient, et je comptais y mouiller le lendemain de grand matin; mais j'avais compté sans les courants de marée, qui ne sont peut-être nulle part
plus rapides que dans ces parages. Pendant la nuit, 27
ils nous drossèrent sur la côte occidentale de Mindanao malgré tous nos efforts; il nous fallut ensuite attendre jusqu'à une heure de l'après-midi, époque du reversement de la marée, pour nous rapprocher du mouillage. Nous aperçûmes de nouveau deux trois-mâts de commerce anglais faisant route pour Manille et qui traversaient le détroit. Enfin, aidés par le courant, nous ralliâmes promptement les deux îles de *Santa-Cruz*, qui forment, avec la côte de Mindanao, le mouillage de Samboangan.

Il était six heures du soir lorsque l'*Astrolabe* tomba tout d'un coup sur un banc de corail où la sonde accusa quatre brasses d'eau seulement. Nous étions encore à une assez grande distance de Samboangan, la marée était sur le point de reverser, et les courants, nous devenant de nouveau contraires, allaient nous ramener dans l'ouest et nous faire per-

1839. Juillet. dre la route que nous avions gagnée dans la journée, aussi je m'empressai de laisser tomber l'ancre sur le banc que nous avions rencontré, pour y passer la nuit; la *Zélée* imita notre manœuvre, elle avait sondé aussi par quatre brasses, mais elle avait pu mouiller dans des eaux plus profondes; quant à nous, nous n'avions que trois pieds d'eau sous notre quille, mais la mer montait, et je n'avais aucune inquiétude; bientôt, en effet, le courant de flot s'établit avec une rapidité effrayante (trois nœuds et demi).

28 Au jour, nous pûmes jouir du coup d'œil vraiment ravissant que la terre offrait de notre mouillage. Devant nous s'étalaient les terres de Mindanao, dont l'intérieur est garni par de belles chaînes montagneuses, tandis que le rivage présente une jolie lisière verte, agréablement coupée par le fort espagnol *la Caldéra*, et les maisons blanches de Samboangan; derrière nous, et à petite distance, nous apercevions tous les détails de l'île sauvage de Bassilan, habitée par une population dont nous pouvions juger le caractère, par ce que nous venions de voir sur la rade de Solo. J'aurais remis à la voile dès le matin, si nous n'eussions eu encore les courants de flot qui nous éloignaient du mouillage; du reste, il faisait calme: nous n'avions donc rien de mieux à faire qu'à attendre des circonstances plus favorables. Cependant je profitai de ce moment pour envoyer à terre un officier, M. Demas, chargé d'aller présenter mes compliments au gouverneur de la colonie espagnole et de le prévenir de mon arrivée. Notre canot, sur sa route,

se croisa avec une grande et belle chaloupe portant pavillon espagnol, et qui accosta l'*Astrolabe* une heure après le départ de M. Demas. Cette jolie embarcation portait 25 à 30 hommes d'équipage, commandés par un officier. C'était une de ces *felouquas*, embarcations de guerre, que le gouvernement de Manille entretient à Samboangan pour réprimer les pirates qui infestent ces parages. Elle était armée de six pierriers et d'un canon de douze. Tous les matelots, d'origine indienne, avaient une tenue excellente, comme celle que l'on rencontre sur les navires de l'État; ils obéissaient à un maître d'équipage dont le teint, quoique bruni par le soleil, laissait voir facilement l'origine européenne. 1839. Juillet.

L'officier qui avait amené cette embarcation vint m'annoncer qu'il avait été envoyé par le colonel don Manuel Sanz, gouverneur de la colonie, qui, jugeant à notre manœuvre que notre intention était de gagner le mouillage et craignant qu'il ne nous fût arrivé quelque accident en touchant sur le banc au-dessus duquel nous flottions, me faisait toutes ses offres de service et de secours; je fus très-sensible à cette politesse. J'obtins de cet officier quelques renseignements sur le mouillage que je voulais prendre; mais lorsque je lui demandai de vouloir bien rester à mon bord pour me piloter, il m'objecta avec raison que son service exigeait qu'il retournât immédiatement à terre pour donner au gouverneur une réponse qu'il attendait. Bientôt, en effet, il nous quitta, et se dirigea sur la ville, après m'avoir promis toutefois qu'il

1839. Juillet. viendrait à mon bord pour me guider aussitôt que nous serions près de la rade.

A onze heures, les courants nous étant devenus favorables, je remis à la voile, bien que les vents fussent très-faibles. Nous fûmes rapidement emportés dans le canal qui sépare les îles Santa Cruz de Mindanao. Nous avions déjà dépassé la ville, sans trouver possibilité de mouiller, lorsque nous fûmes accostés par le lieutenant de vaisseau de la marine coloniale, don Manuel de la Cruz, qui voulut venir lui-même nous aider de ses conseils; mais il était déjà trop tard, les courants nous avaient drossés à trois lieues au moins dans l'est de la ville avant d'avoir pu suffisamment rapprocher la côte pour nous permettre de mouiller. Enfin, je m'étais à peu près décidé, à attendre à l'ancre la marée de flot du lendemain, pour gagner le mouillage de Samboangan, lorsque, à cinq heures, voyant la brise, jusque-là incertaine, se fixer à l'est, je donnai de nouveau l'ordre d'appareiller; en refoulant le courant de jusant, nous pûmes définitivement laisser tomber nos ancres, par 21 brasses de fond, à une petite distance du rivage.

Le mouillage de Samboangan, quoiqu'il ne soit point dangereux, est d'autant plus difficile à atteindre qu'il est constamment sillonné par des courants irréguliers de marée, d'une rapidité extrême. L'espace sur lequel il est possible de mouiller est excessivement étroit. C'est une bande de sable et de gravier qui s'étend parallèlement au rivage et qui est très-accore du côté du large. La *Zélée*, moins heureuse que nous,

faillit ne pouvoir atteindre le mouillage ; la brise 1839. Juillet.
commençant à diminuer, lorsque nous étions à peine arrivés par le travers de la ville, elle allait être de nouveau entraînée par le courant, lorsqu'elle laissa tomber son ancre par 36 brasses de fond, au risque de la voir chasser. Il lui fallut ensuite se touer péniblement pour prendre son poste définitif à notre côté. Du reste nous étions seuls sur la rade ; seulement deux embarcations, semblables à celles qui nous avaient visités le matin, et une canonnière un peu plus grande, portant des pièces plus fortes, se balançaient sur leurs ancres. Tous ces bâtiments paraissaient bien armés, et se tenaient toujours prêts à appareiller ; ils faisaient partie de la flottille de guerre que le gouvernement de Manille entretient dans ce poste maritime.

Le lieutenant don Manuel de la Cruz, qui s'était rendu à bord de l'*Astrolabe*, au moment où le courant nous entraînait, ne voulut point nous quitter qu'il ne nous eût vus bien ancrés dans la petite rade de Samboangan. Dès son arrivée à bord de nos corvettes, il nous avait fait les offres de service les plus franches et les plus amicales ; sa maison avait été mise à notre disposition, et malgré tout l'embarras que cela pouvait lui causer, il n'avait jamais voulu que M. Dumoulin, qui voulait profiter de la relâche pour faire des observations de magnétisme, établît son observatoire autre part que dans son habitation. Avant de nous quitter, il renouvela auprès de moi ses instances pour m'engager à descendre à terre et me pria

1839. Juillet. d'accepter une chambre chez lui, mais je refusai, selon mon habitude, de quitter mon bord.

La journée était trop avancée pour pouvoir descendre à terre le soir même et faire ma visite au
29 gouverneur. Le lendemain, au lever du soleil, 21 coups de canon saluèrent la place et le pavillon espagnol ; le fort nous rendit notre salut, et ensuite l'*Astrolabe* et la *Zélée* fêtèrent, de 21 coups de canon chacune, l'anniversaire de notre glorieuse révolution. Ces salves attirèrent rapidement la population de la ville sur le rivage, et lorsque, quelques instants après, je descendis à terre avec le capitaine Jacquinot, la foule se demandait encore, avec curiosité, quel était le motif pour lequel nos corvettes s'étaient pavoisées et avaient tiré tant de coups de canon. Grâce à notre visite, les habitants de cette paisible cité savent maintenant que, il y a neuf ans, la France a eu une révolution.

Samboangan n'a point de débarcadère; quelques pieux fichés en terre, à 8 ou 10 mètres du rivage, indiquent seulement qu'il y eut jadis une jetée, ou plutôt que l'on eut l'intention d'en construire une qui est restée inachevée. Quoi qu'il en soit, il n'est pas facile de débarquer avec les embarcations; on ne trouve pas de grands fonds près de la côte, et il faut que les matelots se jettent à l'eau et vous portent sur leurs épaules jusqu'au rivage.

En débarquant sur la place, à côté des piquets du débarcadère dont je viens de parler, on se trouvede-

vant un corps-de-garde en planches où veillent quelques soldats indiens assez mal armés et mal entretenus. Sur la droite s'élève le fort Saint-Philippe, vaste construction en pierres paraissant encore en bon état; il est entièrement isolé, par une grande place, de la ville qui s'étend sur la gauche; au milieu de cette place, sur laquelle on arrive après avoir franchi une barrière en planches et un fossé assez profond, on aperçoit une maison isolée, dont les parois sont faites en bambous; cette maison est une création du gouverneur actuel qui, dans sa sollicitude pour ses administrés, a voulu établir un théâtre à Samboangan; il a organisé lui-même une troupe de comédiens, et même il est allé, dit-on, jusqu'à composer des pièces de circonstance; mais ses efforts ne paraissent pas avoir été couronnés de succès, car la salle de spectacle est dans un état complet de décadence. 1839. Juillet.

Sur la place, et en face du fort, s'élève la maison de M. de la Cruz. Cette habitation entièrement construite par les matelots des chaloupes canonnières, est remarquable entre toutes les autres par sa forme européenne et sa grandeur; elle ne comporte cependant qu'un étage, elle est entièrement bâtie en bois, et certes elle eût peu frappé nos regards par son architecture, si nous nous fussions trouvés dans une ville autre que Samboangan. Nous nous y dirigeâmes tout d'abord : nous trouvâmes M. Dumoulin qui dès la veille avait mis tous ses instruments en observation dans un hangar voisin, et qui en occupait le rez-de-

1839. Juillet. chaussée avec ses hommes. Nous fûmes bientôt rejoints par M. de la Cruz, que nous priâmes de vouloir bien nous conduire auprès du gouverneur, ce à quoi il se prêta volontiers.

Don Manuel Sanz, actuellément gouverneur de Samboangan, est un ancien colonel d'infanterie : c'est un homme de 50 à 55 ans, peu habitué à la représentation, et détestant toutes les formalités de l'étiquette qui peuvent gêner; mais aussi c'est un homme généreux, très-affable, et surtout très-cordial. Il nous fit une réception des plus aimables : avec son caractère de franchise, nous fûmes tout de suite à notre aise. Ses offres de service furent faites de manière à ne pas être refusées; il nous offrit sa maison, sa table, ses chevaux et sa voiture. Sa maison est vaste et bien aérée, on y trouve tout le confortable désirable, mais il n'y a point de luxe. Aussitôt arrivés, il nous proposa de quitter nos vêtements de drap d'uniforme, toujours si gênants, dans les contrées brûlantes des tropiques ; il les remplaça par des vêtements de cotonnade blanche avec lesquels on est si à l'aise, et qui forment le costume principal des Européens établis aux colonies. Nous acceptâmes aussi son déjeuner offert avec grâce et bienveillance.

A midi nous étions encore chez le gouverneur, lorsque la population, accourue sur la grève pour jouir du spectacle de nos corvettes répétant le salut de 21 coups de canon, vit arriver sur la rade un beau trois-mâts de commerce anglais, qui vint y mouiller pour laisser passer le courant de jusant. C'était le

Mahommedia, appartenant à une maison de commerce de Bombay. Son capitaine ne tarda pas à venir faire sa visite au gouverneur ; il nous apprit qu'il venait de *Macao*, où il avait porté une cargaison d'opium qu'il n'a pu vendre et qu'il y a laissée en dépôt. Tous les Européens avaient quitté Canton pour se retirer à Macao. Les Américains seuls avaient continué à occuper Canton. Ce bâtiment comptait 40 jours de traversée : sur sa route il avait essuyé un de ces ouragans désignés sous le nom de typhon. En me donnant la date de l'époque où il avait reçu cette bourrasque, je me rappelai qu'alors nous étions sur la côte de Bornéo, à l'embouchure de la rivière Sambas, et il est probable que nous dûmes à cette circonstance les vents violents que nous éprouvâmes quelques heures après que je m'étais décidé à quitter le mouillage dangereux que nos corvettes occupaient sur cette côte. 1839. Juillet.

Le capitaine du *Mahommedia* comptait passer par le détroit de Makassar en quittant Samboangan, il espérait avoir atteint Bombay dans 35 à 40 jours. Désireux de profiter de cette circonstance pour faire parvenir quelques lettres en Europe, je ne tardai pas à regagner mon bord afin de préparer mon courrier. Mais le soir je vins de nouveau, avec M. Jacquinot et M. Ducorps, m'asseoir à la table du gouverneur ; elle était surchargée de mets à l'espagnole, parfaitement accommodés et d'un excellent goût. Au dessert le capitaine anglais et quelques-uns de ses passagers vinrent visiter M. Sanz. La soirée

1839. Juillet. se passa fort agréablement et se prolongea fort tard.

La rade de Samboangan est assez sûre pendant la mousson de l'est, mais elle est ouverte aux vents d'ouest depuis le S. O. jusqu'au N. O., aussi n'est-elle fréquentée que par les navires en passage qui

Pl. CXLI. reviennent de la Chine ou qui y vont à contre-mousson. Sa position sur le détroit de Bassilan y attire chaque année un grand nombre de bâtiments qui viennent y chercher soit de l'eau, soit des provisions fraîches pour continuer leur traversée; tous y sont admis sans payer aucun droit, seulement il leur est défendu d'y faire le commerce, car Samboangan n'est considéré par le gouvernement de Manille, que comme un *presidio*, un simple poste militaire où il n'y a pas de douane établie. Le gouvernement espagnol n'exige pas même des droits d'ancrage.

30 J'avais destiné la matinée du 30 juillet à passer l'inspection de la *Zélée*. A sept heures, je me rendis à bord de cette corvette; puis à neuf heures arrivèrent MM. Sanz et les lieutenants de vaisseau de la Cruz et Acha, que M. Jacquinot avait conviés à déjeuner. La table était dressée sur le pont du navire; le repas fut des plus gais; il se prolongea jusqu'à midi, heure consacrée par les Espagnols pour commencer la *siesta;* avant de nous séparer nous prîmes rendez-vous pour trois heures de l'après-midi, afin d'aller faire une course dans la campagne.

Je profitai du temps qui me restait pour passer en détail l'inspection de l'*Astrolabe*, et à l'heure prescrite nous nous trouvâmes devant la maison du gouver-

neur. Celui-ci avait mis en réquisition tous les chevaux de la colonie, au nombre de quatre, sans compter ceux de sa voiture, afin de nous les offrir. Notre promenade avait pour but de visiter la célèbre ferme de *Toumanga.* M. Jacquinot accepta la place que le gouverneur lui offrit près de lui dans sa voiture. MM. Dubouzet, Dumoulin et moi, nous préférâmes monter à cheval. M. de la Cruz se mit à notre tête, et bientôt nous eûmes traversé la ville et gagné la campagne. 1839. Juillet.

Tous les voyageurs qui ont visité Samboangan ont parlé du beau site de la Toumanga : le chemin qui y conduit forme en effet une des plus délicieuses promenades que l'on puisse rencontrer; mais la route est mal entretenue et présente des obstacles presque insurmontables pour les voitures. Aussi, nous eûmes bien vite laissé derrière nous le gouverneur et le capitaine Jacquinot, qui avaient craint l'exercice du cheval. Nos paisibles coursiers, quoique marchant à peu près toujours au pas, malgré les nombreux coups de cravache que nous leur administrions afin de les encourager, dépassèrent facilement la voiture, qui était obligée de s'arrêter souvent afin d'échapper aux ornières profondes qui sillonnaient la route. A chaque instant MM. Sanz et Jacquinot mettaient pied à terre dans la crainte d'un accident, qui cependant n'arriva pas.

Une petite rivière longe le chemin de la Toumanga, en faisant mille circuits qui augmentent la beauté du paysage. Bien que la route traverse en trois ou quatre

1839. Juillet. endroits le lit de ce joli ruisseau, nulle part on ne trouve de ponts pour le franchir. A l'époque des pluies, les eaux qui s'amoncèlent dans la rivière enlèvent à chaque fois des parties de la route, et les pieds seuls des bestiaux parviennent ensuite, à force de fouler le sol, à former un talus qui rend de nouveau praticable le chemin à travers lequel les eaux ont creusé de profondes ornières. Le gouvernement de Samboangan manque tout à fait des fonds nécessaires pour entreprendre les moindres travaux de réparation, et même il n'a le droit d'imposer aucune corvée aux habitants qui sont venus s'établir dans cette petite colonie, sous la garantie de priviléges que l'on ne retrouve nulle part, dans aucune des possessions espagnoles aux Philippines.

Au bout d'une heure de marche environ, nous atteignîmes le but de notre course; nous étions arrivés au pied d'un coteau un peu élevé, au sommet duquel on voyait une ferme et une espèce de tour d'observation. Un beau tapis de verdure, au milieu duquel paissaient de nombreux troupeaux, couvrait la pente douce de la colline et s'étendait jusqu'à nos pieds. Nous eûmes bientôt gagné le sommet de la montagne, et notre première visite fut pour le petit poste, composé de trente soldats indiens, qui est chargé de la défense de la ferme, propriété de l'État. Leur corps-de-garde est construit comme ceux que
Pl. CXLIII. nous avions déjà aperçus sur la côte; c'est une espèce de blockhaus d'environ dix mètres d'élévation, surmonté d'une case en bambous, où l'on arrive au

moyen d'une échelle qui se retire chaque soir. Ce corps-de-garde est par là à l'abri de toute espèce de coup de main tenté par les naturels de l'intérieur; il domine non-seulement l'habitation qu'il est chargé de défendre, mais encore toute la plaine, et forme un excellent poste d'observation. A côté s'élève la ferme de la Toumanga. C'est tout simplement une grande case bâtie, comme toutes celles des Indiens, avec des planches et des bambous. L'ameublement est des plus modestes; il comporte des divans en rotins assez mal assemblés et dont on nous fit les honneurs. Cette habitation est censée être la maison de plaisance du gouverneur, qui y fait je crois d'assez rares visites; on y chercherait vainement du reste d'autres commodités de la vie que celles qui sont strictement nécessaires au bien être des fermiers ou gardiens indigènes qui en sont les véritables habitants. Cette position fut choisie jadis par les jésuites, premiers fondateurs de cette petite colonie, pour servir d'avant-poste du territoire occupé par les colons tagales. La tour de garde fut destinée à les mettre à l'abri des incursions des Maures. Par la suite ils y établirent la ferme qui existe aujourd'hui, et ils lui donnèrent pour apanage quelques centaines d'arpents de terre, les seuls qui soient encore défrichés et qui servent de pâturages aux troupeaux du gouvernement.

1839. Juillet.

Au delà de la Toumanga, le pays a conservé l'aspect sauvage qu'il avait jadis. Du haut de l'éminence où s'élève la ferme, on jouit d'un des plus beaux points de vue

1839. Juillet. que l'on puisse rencontrer. On peut suivre dans la plaine les deux branches de la rivière qui descend des montagnes, pour se diviser tout près de la position que nous occupions. Une partie se dirige alors vers Samboangan, tandis que l'autre va arroser les rivages du golfe des *Illanos*. Cette dernière branche est la plus considérable; elle offre à son embouchure un petit port où vont se réfugier, à l'époque de la mousson d'ouest et dans les mauvais temps, les canonnières de la flottille, qui ne trouvent pas un abri assuré sur la rade de Samboangan.

A une lieue environ de ce petit port, s'élève un village dépendant de Samboangan, qui compte environ 600 habitants.

La ferme de la Toumanga est habitée par une famille tagale; le chef, appelé *don Maurice de Léon*, nous en fit les honneurs; c'était un vieillard d'une figure agréable, et dont le caractère énergique, peint sur sa physionomie, prévenait en sa faveur. Il s'empressa de nous offrir des cocos pour nous rafraîchir, puis il alla puiser de l'eau à la rivière, et nous la présenta comme jouissant de propriétés merveilleuses. Cette eau, malgré l'éloge que nous en faisait notre hôte, eut fort peu de succès; je savais que l'on attribuait des propriétés médicales aux eaux de la rivière, parce que l'on assurait qu'elles roulaient sur un lit tapissé de salsepareille; je voulus m'assurer du fait, et nous reconnûmes bien vite que ce que les habitants avaient pris pour de la salsepareille n'était autre chose qu'un petit arbuste qui croît en abondance sur les bords

de la rivière, mais qui n'a aucune ressemblance avec cette plante médicinale. 1839. Juillet.

Le vieillard, qui nous présentait la coupe puisée par lui dans la rivière et qui nous en vantait les qualités, était cependant bien fait pour nous la recommander, car il en faisait usage depuis un demi-siècle, et il paraissait être encore plein de vigueur malgré ses quatre-vingt-neuf ans. C'était un vieux soldat de l'armée de Luçon, et il combattait déjà dans ses rangs à l'époque où la ville de Manille fut prise par les Anglais, en 1762. C'était probablement le seul témoin d'une action qui appartient aujourd'hui au domaine de l'histoire. Nous l'écoutâmes avec intérêt pendant qu'il nous la racontait. M. de la Cruz nous avait dit que cet homme avait d'autant plus de droit de nous parler de cette action, que dès cette époque, quoique fort jeune, il s'était distingué par son courage dans les rangs de l'armée espagnole, et que par la suite il avait beaucoup contribué à repousser les ennemis de son pays. Ce brave homme était si heureux de trouver quelqu'un à qui il pût parler de cette époque brillante de sa jeunesse, que ses yeux s'animèrent d'un nouveau feu, la courbure de sa taille, inséparable d'un âge aussi avancé, disparut presque en entier, et il reprit une attitude martiale qui suffisait pour donner l'idée la plus favorable de ce qu'il avait dû être dans sa jeunesse. Il eût bien voulu nous garder jusqu'à la nuit, mais l'heure nous força de quitter cette délicieuse retraite, où l'on est étonné de ne voir personne se fixer.

1839. Juillet. Nous remontâmes à cheval, et nous nous retrouvâmes bientôt après de l'autre côté de la rivière, avec le gouverneur qui n'avait pu, à cause des chemins, nous suivre jusqu'à la ferme, et qui n'avait pas voulu abandonner sa calèche pour faire le reste de la route à pied. A notre retour à l'hôtel du gouvernement un excellent dîner nous fut servi. Nous n'étions que huit convives, mais quarante personnes auraient pu facilement trouver dans le menu du repas de quoi assouvir leur faim. Si cette abondance faisait honneur à la générosité du gouverneur, d'un autre côté le sans-façon de son hospitalité, l'abandon de l'étiquette donnèrent à cette réunion un charme que nous n'avions guère rencontré chez les riches dominateurs de l'Inde et de la Malaisie, même quand ils nous recevaient avec la plus grande simplicité.

Dans la soirée, tous les officiers de la marine coloniale et de la milice de Samboangan ayant en tête le *sergente mayor* de la place me furent présentés. Tous, à l'exception du sergente, étaient métis ou Indiens d'origine. Parmi eux, je remarquai beaucoup de vieillards très-âgés. Tous étaient en uniforme : je ne m'attendais guère à trouver dans Samboangan un état-major si nombreux. Mais les Espagnols payent si peu ces officiers qu'ils peuvent facilement multiplier les grades sans augmenter beaucoup les dépenses. On m'assura que le mieux rétribué parmi eux ne touchait que huit piastres par mois. En cela, comme en toute autre chose, cette colonie diffère beaucoup de

celles des Anglais et des Hollandais. Nous ne rentrâmes à bord qu'à une heure déjà très-avancée de la soirée. 1839. Juillet.

Le lendemain je passai presque toute ma journée à ma correspondance. Le navire anglais avait remis à la voile la veille; mais les Espagnols m'avaient assuré qu'ils communiquaient facilement avec Manille, et dès lors je m'occupai d'un rapport détaillé dans lequel je faisais connaître au ministre de la marine les derniers travaux de l'expédition, afin de le laisser au gouverneur pour qu'il le fît parvenir en Europe. Je profitai aussi de notre séjour sur la rade pour en faire lever un plan très-détaillé. M. Coupvent en fut chargé. Le canot-major de la *Zélée* fut mis à sa disposition dans ce but. M. Gervaise dut en même temps recueillir avec le canot de l'*Astrolabe* quelques sondes au large, destinées à compléter le travail confié à M. Coupvent. 31.

Je ne descendis à terre qu'après mon dîner. M. Jacquinot m'accompagna dans une promenade délicieuse que nous fîmes dans les environs de la ville. Nous rencontrâmes sur notre route le curé de Samboangan, homme doué d'une grande instruction et d'une tolérance bien entendue. Nous passâmes quelques instants agréables avec lui. Il m'assura qu'il existait dans l'intérieur de Mindanao, dans le N. E. de l'île, une race d'indigènes remarquables par leur petite taille et d'un caractère très-doux : ils ne vivent guère que de racines; j'aurais bien désiré voir un individu de cette espèce d'hommes, mais il n'y en avait pas à Samboan-

1839. Juillet. gan au moment de notre passage. Il me dit encore que le seul impôt qui pesait sur les habitants de Samboangan, consistait dans une capitation d'un demi-réal par an pour tous les individus adultes, depuis seize ans jusqu'à soixante. Le gouvernement de la colonie ne possède d'autres revenus que ceux provenant de cet impôt et des produits d'un troupeau de trois cents buffles nourris dans les pâturages de la Toumanga.

Nous terminâmes notre soirée par un bain délicieux que nous prîmes dans la rivière. Un des administrateurs actuels de la colonie, don Juan Herrea, Pl. CXLIV. a fait construire sur la rivière une maison en bambous, uniquement disposée pour y prendre des bains. Il voulut bien, pendant tout le temps de notre relâche, la mettre à la disposition de tous les officiers de l'expédition. Elle consiste dans un simple hangar élevé sur des pilotis plantés sur chaque côté de la rivière. Un plancher de peu d'étendue est réservé pour y poser ses vêtements. On descend ensuite au moyen d'une échelle dans la rivière qui roule en cet endroit sur un lit de sable et de gravier très-fin. A l'abri de la toiture de cette maisonnette on jouit d'une fraîcheur des plus agréables.

A notre retour le long de la rivière, nous vîmes une grande quantité de buffles qui étaient venus aussi rechercher dans ces eaux une fraîcheur salutaire. Ces animaux choisissent ordinairement pour s'y plonger les eaux les plus vaseuses. Ils se couchent de manière à ne conserver au-dessus de la surface que leurs

yeux et leur museau pour voir et respirer, et souvent 1839. Juillet.
ils passent plusieurs heures dans cette position en affectant une immobilité parfaite.

A quatre heures je réunis à ma table toutes les autorités espagnoles de la ville et plusieurs officiers de mon état-major. Neuf coups de canon saluèrent l'arrivée du gouverneur. J'aurais voulu qu'il fût en mon pouvoir de leur témoigner toute ma gratitude pour l'accueil bienveillant que nous avions reçu à Samboangan et pour la généreuse cordialité avec laquelle nous avions été reçus. Nous allâmes passer ensuite la soirée chez M. Sanz. La réunion était nombreuse et la soirée fut très-agréable. 1er août.

Tous les travaux se continuaient sans relâche. A l'aide des guides qui leur avaient été fournis par le gouverneur, nos naturalistes parcouraient dans tous les sens le terrain occupé par les Espagnols; ils enrichissaient chaque jour leur collection d'histoire naturelle d'une foule d'échantillons nouveaux. Toutes les observations de physique et d'astronomie se poursuivaient avec zèle. Notre provision d'eau était renouvelée. MM. Coupvent et Gervaise n'avaient plus que quelques heures à employer pour terminer le travail qui leur avait été confié. D'un autre côté MM. Sanz et de la Cruz se multipliaient pour nous rendre le séjour de la rade le plus agréable possible.
Le 2 août nous assistions à un repas splendide offert 2
par le commandant de la marine espagnole. J'ai déjà dit que la maison de M. de la Cruz était la plus belle habitation de Samboangan, et qu'elle avait été entiè-

1839. Août. rement bâtie par les matelots des chaloupes canonnières placées sous ses ordres. Des bois magnifiques ont été employés pour sa construction. Toutes les planches qui ont servi à former le plancher du seul étage qu'elle possède, ont été tirées d'un seul arbre : leur longueur mesurée comportait 30 mètres au moins. M. de la Cruz les a conservées sans les morceler. D'autres pièces de bois d'une dureté à toute épreuve supportent la toiture. Tous ces bois ont été coupés sur l'île de Mindanao et dans les environs de l'établissement. M. de la Cruz utilisa les salons vastes et bien aérés de son habitation pour réunir en notre honneur de nombreux convives. La table était admirablement servie ; le repas fut des plus gais.

Enfin, l'avant-veille de notre départ, le gouverneur improvisa une fête qui put nous donner une idée des ressources que pouvait offrir la société de Samboangan ; pour cela il réunit chez lui toutes les grandes dames du pays et nous assistâmes à un bal qui ne ressemblait en rien, il est vrai, à ceux que l'on voit dans la société européenne ; mais qui n'en avait pas moins son mérite. La réunion se composait d'une vingtaine de danseuses, femmes ou filles des principaux officiers. Parmi celles-ci on en remarquait quelques-unes qui étaient les maîtresses des diverses autorités espagnoles. Elles étaient les reines de la fête, et leur présence ne semblait en rien blesser les règles établies dans le pays. La plupart de ces danseuses étaient fort jolies ; mais leur costume, semblable à celui des femmes indiennes du peuple, sauf quelques

additions de mauvais goût, leur donnait une tournure embarrassée, qui nuisait infiniment à leur beauté naturelle. Elles se livrèrent à la danse avec gaieté, comme des femmes qui n'ayant d'autre éducation que celle de la nature ne savent pas non plus dissimuler leurs impressions. On lisait dans leurs yeux combien elles étaient fières d'être admises chez le gouverneur. Leur gaieté contrastait vivement avec le sérieux que conservaient la plupart des officiers de la milice indigène. Ceux-ci, à l'exception de deux vieillards qui portaient l'uniforme de la marine coloniale, et qui paraissaient être les ordonnateurs de la fête, se tinrent à l'écart pendant toute la durée du bal; peut-être le gouverneur les avait-il prévenus qu'ils devaient laisser ce soir-là tout le plaisir de la danse aux étrangers. 1839. Août.

Déjà nous avions pu remarquer combien les Espagnols établissaient une différence marquée entre eux et les officiers indiens auxquels ils commandaient. Ceux-ci n'avaient paru dans la salle de bal qu'en uniforme et vêtus de leurs habits les plus somptueux, tandis que M. Sanz avait exigé de nous, en nous en donnant l'exemple, que nous quittassions nos incommodes vêtements de drap, pour revêtir des gilets de cotonnade blanche beaucoup plus légers, mais aussi indiquant une mise bien plus négligée. Bientôt nous fûmes témoins d'un fait qui vint nous prouver que, malgré la familiarité apparente avec laquelle les Indiens étaient traités, il existait toujours une distinction tranchée entre eux et les Es-

1839. Août. pagnols de pur sang. Le bal fut suivi d'un beau souper ; deux tables avaient été dressées dans deux appartements séparés : l'une d'elles fut exclusivement réservée pour les officiers espagnols et pour nous ; elle était magnifiquement servie. Les autres assistants et les héroïnes du bal allèrent s'asseoir à la seconde table qui présentait bien moins de luxe et qui était couverte de mets plus solides, mais aussi moins recherchés. Du reste les cris de joie, les rires que nous entendîmes dans la salle où étaient réunis les Indiens nous indiquèrent suffisamment qu'ils étaient habitués à cette démarcation et qu'ils faisaient sans rancune honneur au banquet offert par le gouverneur.

5 Le climat de Samboangan paraît être très-sain, car on rencontre au milieu des indigènes une grande quantité de vieillards très-âgés ; cependant on m'a assuré qu'à certaines époques de l'année il règne dans la colonie des fièvres dangereuses. Les cas de dyssenterie y sont aussi très-fréquents ; et enfin les blessures les plus légères donnent assez souvent des attaques de tétanos qui sont à peu près toujours mortelles.

Un des marins des chaloupes canonnières espagnoles avait succombé la veille à la suite de violentes douleurs de tête ; nous-mêmes, nous devions voir périr un des nôtres par suite de cette terrible maladie. Notre relâche à Samboangan qui avait été si agréable jusque-là devait être traversée par un jour de deuil. Le nommé Avril, quartier-maître voilier, s'était légèrement blessé au pied en arrivant au mouillage ; à la

suite de cet accident il avait éprouvé quelques douleurs à la nuque, qui peu à peu s'étaient étendues et avaient donné des inquiétudes sérieuses à M. Hombron. Plusieurs fois déjà cet homme zélé et laborieux, qui devait à sa bonne conduite d'être le patron de mon canot, avait voulu sortir des cadres des malades pour continuer son service. Il avait fallu l'autorité du médecin, qui jugeait avec raison sa maladie des plus graves, pour le forcer à garder le repos et à profiter des soins qui lui étaient prodigués. Enfin, le 5 au matin il éprouva les douleurs du tétanos, et il succomba presque aussitôt. 1839. Août.

Je me hâtai de donner avis de cet événement aux autorités civiles de la ville en leur demandant de nous fournir les moyens de confier à la terre le corps de ce malheureux. Le curé de Samboangan, don José Varelas, s'empressa avec beaucoup de bienveillance d'offrir les secours de son ministère pour rendre à notre compagnon de voyage les derniers devoirs. A six heures du soir vingt matelots de l'*Astrolabe*, douze matelots de la *Zélée*, commandés par deux officiers et un élève, accompagnèrent le corps qui fut déposé dans le cimetière de la ville. Une croix noire fut plantée sur la fosse; elle portait le nom du défunt. Ce malheureux laissait une jeune femme et deux enfants. Économe et laborieux, il travaillait pour eux, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à sa famille. C'était le second marin que perdait l'*Astrolabe*. Le premier avait péri dans les flots. Avril fut la première victime des maladies. Bientôt nous

1839. Août. aurons à enregistrer de nouvelles pertes : notre pauvre matelot tonga, Mafi, qui, depuis notre passage à Vavao, est devenu un assez bon marin, décline rapidement; il a suivi aujourd'hui le convoi, et à voir ses regrets, il est facile de s'apercevoir qu'il s'était vivement attaché à l'homme que nous venons de perdre. C'était, en effet, un excellent sujet, d'un caractère doux et tranquille, vivement affectionné par ses camarades qui savaient apprécier ses bonnes qualités. Il fut sincèrement regretté par tous les officiers. Il était ouvrier habile, et en outre il comptait parmi les meilleurs matelots de l'*Astrolabe*.

Nos dernières dispositions étaient prises pour mettre à la voile dès le lendemain. Notre soirée fut consacrée à faire nos adieux au gouverneur et aux autres autorités espagnoles dont nous avions reçu un accueil si amical. Le 6, à six heures du matin, nous étions sous voiles. Le courant nous entraînant dans l'est, nous nous éloignions rapidement de la rade, lorsque nous fûmes acostés par une canonnière espagnole qui nous amena MM. de la Cruz et Acha. Ces messieurs avaient voulu une dernière fois nous serrer la main et nous renouveler des adieux probablement éternels*. En nous quittant ils saluèrent chacune de nos corvettes de sept coups de canon, qui leur furent immédiatement rendus,

* Nous avons appris plus tard que don Manuel de la Cruz était mort six mois environ après notre passage. Cet officier avait

puis la chaloupe canonnière espagnole regagna le port, tandis que nos navires, aidés par le courant, se rapprochaient de la pointe orientale de Bassilan. Suivant notre habitude, avant de perdre de vue les hautes terres de Mindanao, nous récapitulerons en peu de mots ce que nous avons appris pendant notre relâche à Samboangan. 1839. Août.

Les Espagnols ont trois établissements sur l'île de Mindanao; Samboangan est de beaucoup le plus important des trois. Il est toujours commandé par un officier supérieur qui relève du gouverneur général des Philippines. Il paraît qu'il a été choisi comme lieu de déportation pour les criminels indiens des colonies espagnoles. Ceux-ci sont enfermés dans le fort dont ils ne franchissent jamais l'enceinte. Ils ne sont guère employés qu'aux travaux nécessaires à l'entretien de cette citadelle, et j'ignore si le nombre des prisonniers est considérable; toutefois c'est peu probable.

La garnison de Samboangan comporte environ trois cents hommes. Elle est chargée de la garde du fort Saint-Philippe et de quelques autres postes extérieurs.

été chargé par le gouvernement de Manille de faire la géographie de l'île de Mindanao. Lors de notre séjour sur la rade de Samboangan, il avait déjà relevé toute la partie méridionale de cette île. Il voulut bien me laisser prendre un calque de la carte manuscrite qu'il avait dressée. Ce travail, dont je pus confronter une partie avec le mien, me parut très bon. Malheureusement je confiai à l'amiral Dumont d'Urville, sur sa demande, le calque que je possédais, et après sa mort je n'ai pu le retrouver dans ses papiers. V. D.

1839. Août. Le détroit de Bassilan est fréquenté chaque année par un grand nombre de navires. L'établissement espagnol, créé dans un but tout philanthropique, peut-être aussi pour empêcher la contrebande et pour éloigner de ces rivages toute puissance européenne qui serait tentée de s'établir sur Mindanao, occupe une des positions les plus heureuses du détroit. Sa rade, il est vrai, n'est pas très-sûre. Le mouillage y est assez mauvais et d'un accès difficile; mais il paraît que sur toute la côte septentrionale de Bassilan, il n'existe pas un seul port où les navires puissent jeter l'ancre. D'un autre côté, les bâtiments qui fréquentent ce détroit n'ont généralement à demander à Samboangan que de l'eau et des vivres frais; or ils peuvent toujours, sans s'éloigner de leur route, jeter un pied d'ancre sur la rade; ils ont rarement besoin d'y séjourner; l'appareillage y est toujours facile. Quoi qu'il en soit, le poste de Samboangan est appelé à rendre de très-grands services; le voisinage des îles Solo et Bassilan, celui des pirates indépendants de Mindanao, rendrait ces parages on ne peut plus dangereux pour les bâtiments marchands, si le gouvernement de Manille n'entretenait constamment dans ces mers une flottille de guerre pour réprimer les écumeurs de mer.

Les forces maritimes attachées à cette station consistent en une goëlette, deux canonnières et deux grandes *félouquas*. Ces deux dernières se trouvaient sur la rade au moment de notre passage. Une des canonnières était en mission sur la côte, la seconde était

mouillée dans une rivière. De la rade on apercevait sa mâture. Enfin la goëlette était amarrée dans une autre rivière à quelques milles de Samboangan. Cette petite flottille, montée par des marins de Manille, dont nous pûmes admirer l'excellente tenue, est destinée à croiser constamment dans les archipels indépendants qui avoisinent Mindanao. 1839. Août.

D'après les renseignements donnés par MM. de la Cruz et Acha, tous deux attachés comme lieutenants de vaisseau au poste de Samboangan, il paraît que les bâtiments sous leurs ordres ont assez fréquemment des engagements avec les pirates. Ceux-ci tâchent toujours d'éviter le combat, mais une fois forcés d'en venir aux mains, ils combattent avec le courage du désespoir. Jamais ils ne font de prisonniers; mais il est rare aussi qu'ils se laissent prendre vivants. Lorsque cela leur arrive, ils sont condamnés à subir la peine des *présidios* (galères) pour un temps fort long. Du reste, au dire de M. de la Cruz, il paraît que les marins sous ses ordres font rarement quartier à ces brigands. Cet officier a eu lui-même plusieurs engagements à soutenir contre les pirates. Chaque année il va pousser une visite aux îles Solo et aux terres environnantes. C'était lui que le capitaine Somès avait voulu désigner lorsque, à notre passage à Bewan, il nous racontait que naguère les habitants de Solo avaient cherché à assassiner un officier espagnol. M. de la Cruz me confirma tous les détails qui nous avaient été donnés à ce sujet. Il m'ajouta que c'était ce même datou Tahel dont nous faisions

1839. Août. l'éloge qui avait ourdi tout le complot; de plus, il m'assura que tous les renseignements que nous avions obtenus sur ce peuple barbare et que j'ai consignés dans cet ouvrage étaient parfaitement exacts. Il me dit aussi que le port de Tulian était bien préférable à celui de Bewan, mais que les habitants en étaient bien plus barbares encore. Il paraît que ces hommes en général redoutent beaucoup les canons et les fusils; mais lorsqu'ils peuvent combattre à l'arme blanche, ils montrent beaucoup de courage. Cette année-ci M. de la Cruz devait aller visiter Manado; l'année passée il avait touché aux îles Sanguir qui ont failli nous être si fatales.

On ne peut nullement juger la population de Mindanao par celle de Samboangan; celle-ci se compose des descendants des Tagals, des Bisayas, des Mexicains et des Espagnols qui vinrent successivement peupler l'établissement dès sa fondation. L'opinion que les habitants de Samboangan ont conservé dans leurs veines du sang des premiers indigènes, et qui est la mienne, trouve encore aujourd'hui de nombreux contradicteurs. Ceux-ci prétendent qu'à l'époque où les jésuites, dominateurs absolus de l'île Luçon, vinrent jeter les premiers fondements de cette colonie, le pays était alors désert. Afin d'y attirer une population libre, on exempta, disent-ils, de toute espèce de tribut les Indiens qui vinrent s'y fixer, et ce privilége fut toujours conservé depuis aux habitants. Chaque habitant n'est en effet assujetti qu'à payer une contribution excessivement faible; l'entretien de

l'établissement est encore aujourd'hui soldé par les *tributos* de chaque province des Philippines. Plus tard, l'isolement de l'établissement, la nature du pays le firent juger propre à devenir un *présidio*, destination qu'il a conservée jusqu'à ce jour, quoique aujourd'hui on n'y déporte presque plus de condamnés. 1839. Août.

Quoi qu'il en soit, les mœurs des habitants de Samboangan se rapprochent beaucoup de celles des Tagals de Manille. Comme eux, ils sont doux et très-portés vers tous les plaisirs; mais ils sont loin d'avoir leur défiance et leur orgueil de race qui tend à maintenir à Luçon les Tagals séparés des Espagnols. Les habitants de Samboangan font au contraire consister leur fierté à se confondre avec eux, ils affectent de ne parler entre eux qu'en espagnol, et ils tirent une grande vanité du peu de sang espagnol qui coule dans leurs veines; il n'est pas de famille qui ne recherche l'alliance des blancs, car ceux-ci constituent toujours à leurs yeux une espèce de noblesse et des êtres réellement supérieurs à eux. Grâces peut-être à ces mœurs des naturels, il résulte que bien que la prostitution des femmes paraisse très-rare à Samboangan, les liaisons illicites de gré à gré sont excessivement fréquentes, et les jeunes filles se trouvent toutes très-honorées lorsqu'elles peuvent devenir les maîtresses des officiers espagnols. Du reste, ces liaisons paraissent généralement admises; ainsi, au bal que nous offrit le gouverneur, on voyait toutes les femmes ou filles des officiers indiens re-

1839. Août. chercher particulièrement la société de celles de leurs compagnes qui avaient des liaisons intimes avec les autorités espagnoles.

Le gouverneur de Samboangan n'estimait pas à plus de sept mille le nombre des habitants dépendants de son gouvernement; dans ce chiffre les habitants de la ville comptaient environ pour trois mille. Les Espagnols, au nombre de huit ou neuf seulement, occupent les emplois administratifs ou font le commerce. Tous les habitants de cette petite colonie paraissent heureux sous le régime espagnol, régime doux et paternel qui leur permet de se livrer sans réserve à la paresse qui forme le fond de leur caractère. « Si quelquefois il m'arriva, dit M. Dubouzet, en parcourant cette ville et ses environs, et en voyant combien peu de terrain était livré à la culture et combien l'industrie des habitants était bornée, de faire une comparaison très-défavorable aux Espagnols entre cet établissement et les colonies voisines soumises aux Hollandais, d'un autre côté l'air de bonheur et de contentement des habitants me parut amplement compenser l'absence des richesses de production et des jouissances d'une civilisation avancée, qui distinguent les possessions hollandaises. Toute cette population vit en effet dans l'abondance, parce qu'elle sait borner ses désirs; elle jouit, sous le régime paternel de l'Espagne, du rare avantage de la liberté et d'une égalité parfaite avec les blancs. S'il est vrai que l'Indien de Samboangan comme celui des Philippines peut se

livrer à sa paresse naturelle à l'abri de cette liberté dont il jouit par les franchises municipales des lois indiennes qui lui permettent en quelque sorte de se gouverner lui-même, sa condition n'en est pas moins supérieure à celle des Javanais; il ne supporte aucune des charges qui pèsent sur les habitants de Java comme sur tous les Indiens soumis aux Hollandais. Ces derniers forment pour ainsi dire un peuple à part, condamné pour toujours à vivre dans un état d'infériorité. L'habitant de Samboangan, malgré le dommage qu'il se fait par son apathie, peut se dire au moins avec fierté qu'il ne travaille que pour lui seul, et non pour des maîtres qui l'exploitent après l'avoir vaincu. »

1839. Août.

Les habitants de Samboangan n'ont aucun caractère particulier qui leur soit propre; cependant ils se distinguent facilement par la taille et par les traits de tous les naturels des îles environnantes: leur langue diffère beaucoup aussi de celle parlée dans les archipels voisins. Je dois à M. de la Cruz d'avoir pu réunir des vocabulaires très-précieux pour mes études ethnographiques.

Les Indiens ont une grande antipathie pour les habitants de l'intérieur de l'île Mindanao; ils désignent sous le nom de *mauros*, et ils embrassent dans une même aversion tous les indigènes des îles qui les entourent et dont ils ont eu, il est vrai, souvent à se plaindre, ainsi que des *negritos*, qui habitent l'intérieur de Mindanao; du reste il paraît que ceux-ci ne visitent jamais l'établissement, mais ils sont

1839. Août. toujours prêts à attaquer les Indiens qui, sans force et sans escorte, s'aventurent à dépasser les limites du territoire espagnol. On nous assura qu'il s'était écoulé déjà plus de vingt ans depuis l'époque où quelques-uns de ces sauvages ont été vus dans l'établissement.

Tous les Indiens de Samboangan sont chrétiens, mais j'ai été fort surpris de voir combien ces hommes étaient peu religieux de fait. « Ce serait à tort que l'on croirait, dit M. Dubouzet, que ces hommes vivent sous le joug des prêtres, il n'est pas de pays où on jouisse de plus de liberté de conscience que parmi eux. A part les femmes, je ne vis presque jamais personne dans les églises aux heures des offices, même pendant les jours de fête, et on pouvait facilement remarquer que les femmes qui fréquentaient l'église n'avaient d'autre but que celui de faire voir leurs habits, car elles n'y paraissaient qu'après avoir fait toilette. »

Depuis longtemps les Espagnols vivent à peu près en paix avec le sultan de Mindanao, et tous les datous de la confédération des *Illanos*. Ils font le commerce avec les divers ports de l'île et les habitants de Bassilan, à la faveur des traités qu'ils ont conclus avec ces différentes peuplades indépendantes; toutefois ils sont constamment sur leurs gardes contre les agressions de ces voisins qui, souvent oublieux des traités qu'ils ont signés, se présentent quelquefois sur la côte avec leurs praos et enlèvent quelques malheureux pêcheurs isolés qu'ils vendent ensuite comme esclaves.

Pour se garantir contre les forbans les Espagnols ont établi une série de corps de garde sur la côte, entièrement semblables pour la construction à celui que j'avais vu à la ferme de la *Toumanga* et dont j'ai déjà donné la description. Ces petits postes retranchés ont aussi pour but de servir de lieux d'observation, et de prémunir contre les attaques des pirates les caboteurs de Luçon, qui chaque année parcourent la côte. Ceux-ci achètent sur leur route la nacre, le tripang, l'écaille de tortue; quelque borné que soit ce trafic, les bénéfices en sont considérables à cause du défaut de commerce. Jusqu'ici la crainte de rencontrer des pirates a éloigné de ces côtes les industrieux Bouguis; bien qu'aujourd'hui le sultan de Mindanao et les datous Illanos soient si faibles et si pauvres, qu'ils ne peuvent plus que bien rarement tenter quelque excursion pour se livrer à la piraterie. 1839. Août.

Le territoire dépendant de Samboangan est peu étendu, il s'arrête au pied des montagnes, à quelques milles du rivage de la mer, mais il comporte une plaine des plus riches, parfaitement arrosée; il devient fort inutile pour les habitants d'étendre leurs possessions au delà des limites actuelles, car une grande partie des terres qu'elles enveloppent est encore inculte, et non défrichée. Les Indiens renoncent difficilement au repos pour se livrer aux travaux pénibles de l'agriculture au delà de ce qui est nécessaire à leur nourriture; cependant les conditions auxquelles ils obtiennent la propriété du sol sont des plus douces. Chaque individu peut prendre du terrain au-

1839. Août.

tant qu'il le désire, pourvu qu'il le cultive et le mette en rapport. Le gouvernement le lui abandonne pendant deux années : si après ces deux années d'épreuve, on voit que l'agriculteur qui s'en était chargé, l'abandonne ou le néglige, il lui est enlevé immédiatement ; dans le cas contraire, la propriété lui est acquise et au bout de dix années il devient le maître de la vendre ou de l'échanger, enfin d'en disposer suivant son caprice. Malgré ces concessions, le terrain reste inculte dans les environs mêmes de la ville. Il existe au nord de la colonie suffisamment de rizières pour produire tout le riz nécessaire aux habitants ; des pêcheries nombreuses, établies sur la côte, leur fournissent du poisson en abondance ; enfin ils possèdent encore une assez grande quantité de fruits qui viennent à peu près sans culture, et dès lors tous leurs besoins sont satisfaits. Quelques-uns cependant élèvent des bestiaux, et les navires qui vont y relâcher trouvent assez facilement à s'approvisionner à bon marché de volailles, de bœufs et de cochons ; les légumes seuls y sont rares : on n'y trouve guère que des courges en abondance.

Les Chinois, qui ont envahi tous les points de l'archipel Indien où il y avait quelque industrie à exercer, quelque spéculation à tenter, enfin de l'argent à gagner, ne sont point encore venus établir leur campong à Samboangan ; nous en vîmes deux ou trois, mais ils paraissaient malheureux et peu fortunés. Il faudrait que Samboangan pût faire le commerce librement avec les jonques ou les navires européens,

pour voir bien vite le terrain envahi par les colons 1839. Août.
du céleste empire, qui en peu de temps tireraient un bon profit des vastes terrains qui avoisinent la ville et qui paraissent extrêmement fertiles.

Samboangan restera longtemps encore une colonie bien secondaire entre les mains espagnoles ; elle ne pourrait prendre un grand développement qu'au détriment de Manille et des autres établissements des Philippines : les Espagnols n'ont donc aucun intérêt à lui faire produire tout ce que l'on pourrait en obtenir, si son territoire était confié à des mains plus actives et plus laborieuses. Dans l'état actuel, le gouvernement de Manille ne cherche pas et ne doit pas chercher à donner un plus grand développement à ce point. Samboangan sert à garantir Mindanao contre l'ambition des autres nations européennes qui auraient pu chercher à s'y établir, il sert de point de relâche aux bâtiments qui vont fréquenter le port de Manille, et enfin il les garantit contre les tentatives des habitants des archipels environnants *.

* Notes 21, 22, 23, 24, 25, 26 et 27.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

NOTES.

NOTES.

—

Note 1, page 37.

Aussitôt que nous fûmes à nos postes, le commandant *d'Urville* expédia un officier pour prévenir le gouverneur de notre arrivée, et lui présenter les lettres de protection dont nous étions porteurs. Ce haut fonctionnaire se trouvait pour lors à son beau palais de *Buitenzorg*, à trente milles dans l'intérieur, résidence somptueuse et agréable, qu'il occupe presque constamment, et qu'il ne quitte de temps à autre que pour venir présider le grand conseil, et assister aux discussions qui réclament impérieusement sa présence. Dans les autres cas, et pour les affaires courantes, il ne se dérange jamais ; des courriers sont constamment en route, lui apportent la correspondance et transmettent ses décisions, qui, vu le pouvoir presque illimité dont il est investi, ont toujours force de loi. A l'exception des membres du haut conseil, et de deux ou trois autorités dont la nomination émane directement du roi de Hollande, tout le reste lui appartient, et il en dispose en véritable souverain. Les promotions, les retraites sont à son libre arbitre, et il peut agir à cet égard suivant sa seule et unique volonté. De toutes les puissances européennes, la Hollande est la seule qui, aujourd'hui, confie à un seul individu un pouvoir aussi énorme ; l'opinion publique s'élève contre un

semblable système, qui soumet constamment le sort des individus au caprice et à l'arbitraire; tous désirent un changement qui assure des garanties, mais nul n'ose le premier élever sa voix, bien sûr qu'une démarche aussi téméraire entraînerait immédiatement son renvoi, et le ferait déclarer incapable d'exercer aucunes fonctions.

En l'absence de ce vice-roi, l'officier de l'*Astrolabe* s'adressa à Monsieur Becq, résident de Batavia, lequel le reçut assez froidement, et se contenta de dire qu'il allait faire parvenir à Son Excellence la nouvelle de l'arrivée des deux corvettes françaises.......

Dès notre arrivée, un de nos compatriotes, Monsieur Diard, qui, après avoir été naturaliste voyageur sous les auspices du Jardin des Plantes de Paris, avait fini par rompre, lui-même, son contrat, et prendre service chez les Hollandais, était venu nous rendre visite, et nous l'avions accueilli, non-seulement comme compatriote, mais encore comme un homme qui, par métier, devait s'intéresser aux campagnes du genre de la nôtre; nous comptions même sur lui pour guider nos recherches dans un pays qu'il devait avoir exploré et connaître parfaitement. Il n'en fut pas ainsi, et même par la suite nous eûmes tout lieu de lui attribuer, en partie, le peu d'affabilité que nous rencontrâmes à Batavia. Vu la réputation de savant, qu'à tort ou à raison il est parvenu à assumer sur lui, il nous semblait tout naturel qu'il cherchât à se rapprocher des diverses personnes de l'expédition, à s'enquérir de ce qu'elles pouvaient avoir rencontré de nouveau et d'intéressant, et enfin à parler un langage dont il devait être avide; loin de là, le cher homme oubliant le costume dont il s'était affublé, et perdant entièrement de vue son rôle, poussé, je ne sais par quel vent contraire, ne parla que marine et installation de navires, ne cessa de répéter qu'il avait vu avec beaucoup de peine, comme Français, que nos corvettes n'étaient pas fraîchement peintes, et qu'elles portaient des voiles raccommodées.

Cette conversation était par trop ridicule, et bientôt nous nous mîmes à hausser les épaules, chaque fois qu'il voulut revenir sur ce thème, chose qui lui arrivait aussi souvent que nous le rencontrions.....

Les étrangers obtiennent difficilement la permission de s'établir sur un point quelconque du littoral de *Java*, et cette faculté, quand elle est accordée, n'est jamais que temporaire, le gouvernement se réservant dans tous les cas le pouvoir de la faire cesser suivant son bon plaisir. Dans aucune circonstance, il ne leur concède la permission de se fixer dans l'intérieur de l'île, ni d'acquérir une propriété sur le territoire. Tout étranger qu'un vaisseau amène dans cette colonie, peut séjourner six semaines à terre sans le moindre obstacle; c'est le temps jugé suffisant pour qu'il puisse se reposer des fatigues d'un long voyage; mais, qu'il ne croie pas, pour cela, pouvoir circuler librement et visiter à l'aise l'intérieur du pays! défense lui est faite de s'éloigner de l'enceinte de la ville, qu'il ne saurait franchir, même de quelques lieues, sans l'autorisation du gouverneur général, qui ne la donne jamais. Une fois les six semaines de première tolérance écoulées, celui qui désire prolonger son séjour doit présenter une pétition à l'autorité, en ayant soin de la faire appuyer, et de formuler les raisons qui le portent à cette démarche; alors, s'il a quelques protections, il peut obtenir une permission d'une année, en présentant toutefois deux individus bien famés et bien connus qui consentent à lui servir de caution et à répondre de lui. Il peut être sûr, alors, que ses démarches seront épiées, que sa vie sera scrutée, et que le gouvernement aura, chaque jour, connaissance de ses actions. Sans qu'il s'en aperçoive, il sera soumis à un espionnage constant, et ne pourra faire un pas sans être minutieusement surveillé. L'année expirée, s'il n'a donné lieu à aucun mécontentement, si sa conduite n'a excité aucune inquiétude, s'il n'a proféré aucune parole tendant à blesser une autorité toujours ombrageuse, il pourra encore obtenir un sem-

blable délai, et sera ainsi forcé de rafraîchir constamment un droit de domicile toujours précaire, toujours incertain. Jamais, et dans aucun cas, rendît-il même quelque service signalé, il ne pourra prendre racine sur le sol, il ne pourra acheter un seul pan de muraille, une seule verge de terrain.

Les fonctionnaires appelés à servir dans les îles de la *Sonde* et dans les *Moluques*, reçoivent aujourd'hui de forts appointements; une augmentation a eu lieu, en même temps que leur a été signifiée la défense de se livrer au moindre acte de commerce. Toute infraction qui serait connue, serait suivie aussitôt du renvoi du délinquant.

Le gouverneur est nommé ordinairement pour cinq années, et reçoit un salaire de quatre cent cinquante mille francs par an. Lorsque les chefs des diverses tribus lui envoient quelques présents, il est forcé d'assembler une commission qui en détermine la valeur, et il ne peut les garder pour lui, qu'en versant au trésor une somme équivalente; dans le cas contraire, les objets sont déposés dans un magasin et envoyés en Hollande.

A l'instant où nous nous trouvions à Batavia, tous les esprits étaient tendus vers la culture du *thé*, de l'*indigo*, de la *cochenille*, et des *cannes à sucre*; toutes ces denrées y réussissent à merveille, et sont la source de grandes fortunes qui s'y élèvent chaque jour.

L'intérieur de *Java* possède des localités où les fruits d'Europe viennent avec grand succès; les *pêches*, les *fraises*, les *poires*, etc., y sont délicieuses. Le raisin seul y est d'une qualité toujours médiocre. Les légumes, tels que les *petits pois*, les *asperges*, les *pommes de terre*, les *artichauts*, etc., y sont d'un goût parfait.

(*M. Jacquinot.*)

Note 2, page 37.

Les Bouguis, presque tous marins, ne quittent guère leurs bateaux, qu'on voit échelonnés dans toute l'étendue du *Boom* ou

canal, formé par les digues et les jetées. Plusieurs de ces bateaux sont au besoin armés et équipés aux frais du gouvernement, pour aller à la poursuite des pirates, qui, de temps en temps, se montrent dans la mer de la Sonde. Quatre chaloupes canonnières, armées dans le même but, stationnent en ce moment dans le canal. La direction du port a une centaine de bateaux couverts d'un pont volant, à panneaux, et mâtés en côtre, pour le service de la marine coloniale et des particuliers. Ces bateaux, bien disposés pour la conservation des marchandises pendant un court trajet, portent une quinzaine de tonneaux, et sont conduits par trois Javanais.

La partie arrière du bateau, recouverte d'un toit de paille, est mise à la disposition de l'équipage, qui y tient ses provisions et y fait sa cuisine.

La cale est réservée pour les marchandises, qui y sont garanties de l'eau par un fardage et un entourage de nattes, et elle est fermée à clef.

Ces bateaux, pourvus de voiles en nattes, d'ancres de bois, et de câbles en rotin, sont à fond plat, naviguent très-bien par les brises régulières qui soufflent sur cette côte, et rendent de grands services.

Il existe à Batavia plusieurs grandes maisons de commerce, parmi lesquelles on cite celle d'un Français, M. Lanier, qui est peut-être la première. Ce négociant, établi dans le pays depuis longtemps, a obtenu du gouvernement la cession du commerce des toiles, dont la valeur s'élève à 4 ou 5 millions. C'est à lui que sont adressés la plupart des navires que le port de Bordeaux expédie pour les îles de la Sonde, et dont le nombre est de dix à douze chaque année. Les vins, les eaux-de-vie, les objets de mode et d'ameublement, l'horlogerie..... sont les principaux articles de ce commerce, qui serait encore susceptible d'accroissement, si les gouvernements de France et de Hollande pouvaient s'entendre pour opérer sur les tarifs des droits une réduction qui

serait avantageuse aux deux nations. Quelques-uns de nos navires embarquent ici du riz ou des chevaux pour l'île Bourbon. Nos vins sont très-goûtés des Hollandais, de sorte qu'il serait possible de baser des tarifs sur ces besoins réciproques. Mais, il faut avant tout que nos marchands se pénètrent bien de ce principe, qu'il n'existe point de commerce durable sans la droiture et la probité : leur propre intérêt, à défaut de morale, devrait leur inspirer ces deux vertus, qui, malheureusement, sont encore trop méconnues. On rapporte que peu de temps avant notre arrivée à Batavia, la douane de ce port s'est aperçue que des caisses qui, d'après la déclaration, devaient contenir du vin en bouteilles, étaient remplies de soieries et articles de mode, dont les tarifs sont bien plus élevés que ceux qui pèsent sur les boissons. Cette fraude avait déjà rapporté à son auteur d'assez forts bénéfices, pour le dédommager des pertes résultant de la confiscation, qu'on a évaluée à 40,000 florins. Après cet acte déshonnête, il faut convenir que le commerce français aurait mauvaise grâce à se plaindre des visites et des entraves qui peuvent peser sur lui; un navire récemment arrivé de Bordeaux, ayant appris la saisie des caisses, n'a pas osé tenter la vigilance de la douane : il est parti pour Sourabaya, où il espère débarquer sans encombre les prétendues caisses de vin.

La principale industrie de Batavia est celle des distilleries d'arak, liqueur forte résultant de la fermentation du riz avec le résidu de la canne à sucre et la noix de coco. On y fabrique aussi des briqueteries et poteries communes. Les tanneries ne méritent pas d'être citées, à cause de la mauvaise qualité de leurs produits. La porcelaine de Chine, très-commune, est employée par les indigènes.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 3, page 37.

Le lendemain de notre arrivée à l'hôtel d'Europe, dès cinq heures du matin, nous étions debout. Cette fois nous laissâmes tout *décorum* de côté, et nous nous mîmes en route en redingottes et chapeaux de paille. Nous croyions notre costume très-convenable; il était à peine six heures du matin; hélas! sans nous en douter, nous commettions une grave inconvenance, et nous en verrons plus tard les fâcheuses conséquences. Dans ce pays de luxe et de vanité, il faut, sous peine de passer pour un vilain, paraître en public, sanglé, sabré, botté comme pour une revue de l'amiral. En voiture, cela peut encore passer, mais nous tenions à faire usage des bonnes jambes que dame nature nous a départies, et l'on conviendra que la grande tenue eût été au moins incommode.

Nous voulions d'abord visiter la ville européenne. Pour ce faire, nous prîmes en sortant de l'hôtel les bords du canal *Moën-livet*, le prolongeant jusqu'à sa jonction avec celui de *Ryswick*. En face de nous s'élevait un splendide et vaste édifice, construit avec un grand luxe d'architecture : c'est là que se réunit toute la bonne société de Batavia. Outre d'immenses salons destinés à donner des bals, l'Harmonie renferme de nombreuses salles de billard, des cabinets de lecture, une bibliothèque choisie ; une aile entière est consacrée à un cabinet d'histoire naturelle, lequel, entre beaucoup de choses remarquables, contient toute une famille d'orangs-outangs. Il est impossible de voir rien de plus hideux que ces animaux : sur un buste énorme que l'on se figure une lourde et grosse tête presque sans col ; sa face plate comme celle de tous les singes, est entourée d'un gros bourrelet osseux ; ses jambes, de six pouces de longueur au plus, sont terminées par d'énormes pieds plats ; que l'on ajoute à cela une paire de longs bras, un poil noir, rare et long, et l'on aura une faible idée

de ces animaux, que quelques mauvais plaisants de naturalistes prétendent se rapprocher beaucoup de notre espèce. Cette intéressante famille se composait du papa, de la maman, et d'un charmant jeune homme.

A côté de ce somptueux édifice s'élève une miniature de palais : c'est la résidence du gouverneur général lorsqu'il quitte sa magnifique habitation de *Buitenzorg* pour venir en ville. Toutes les maisons, ornées d'un élégant péristyle à colonnes et entourées d'un délicieux jardin qui laisse voir leurs coquettes façades, sont tenues avec un soin et une propreté tout hollandais ; à chaque instant on croirait voir sortir un petit temple grec d'un bouquet de fleurs.

A cette heure matinale, les rues étaient pleines de monde, chacun allait à ses affaires; le riche marchand, nonchalamment étendu sur les coussins moelleux de sa calèche, se rendait à ses bureaux, dans la partie de la ville la plus rapprochée de la mer. Le Javanais, portant sur son épaule nue un long bambou flexible auquel étaient pendues deux marmites dont l'une contenait du riz bouillant, d'une blancheur éblouissante, et l'autre un fourneau sur lequel cuisaient des viandes nageant dans une sauce noire, s'en allait criant sa marchandise ; le Chinois, au pas compassé, marchait gravement sous le parasol monstre que tenait son esclave, ses petits yeux brillaient de l'espoir du lucre qu'il comptait faire dans la journée; l'Arabe, au turban vert, au cafetan de soie, se rendait à la mosquée, roulant entre ses doigts les grains d'un gros chapelet, et une nuée de femmes et d'enfants se lavaient dans les eaux tièdes du canal.

Au milieu de cette foule si différente par le langage, le costume et les mœurs, nous passions joyeux et la figure riante. La cuisine du Javanais était si appétissante que nous voulûmes y goûter; le brave homme, ravi de tant d'honneur, se confondait en salutations : son riz était délicieux.

Nous continuâmes notre promenade, suivant toujours les

bords du canal qui nous conduisit sur une grande place gazonnée, au milieu de laquelle s'élevait une maigre colonne surmontée d'un quadrupède que nous prîmes d'abord pour un bœuf : c'était un lion, et quel lion? celui de Waterloo, s'il vous plaît! Ces bons Hollandais, eux-aussi, veulent revendiquer leur part de cette sanglante journée. Ceux qui ont fait ériger ce monument ne connaissaient certainement pas la fable du *lion qui se fait vieux*.

Cette place, très-vaste, n'est pas encore achevée; sur quatre faces il lui en manque deux. D'un côté sont des baraques servant de logement aux officiers de la garnison, de l'autre un édifice prétentieux et de mauvais goût où sont les bureaux du gouvernement et la poste.

Des officiers en grande tenue se promenaient à cheval sous les grandes allées qui ombragent la place. Il paraît que nous portions sur la figure le cachet de la France, car beaucoup de ces brillants cavaliers nous saluaient, et les gamins javanais nous criaient, en passant à côté de nous : *orang dis-donc* (hommes dis-donc).

Pour nous, sans nous douter le moins du monde que notre tenue fût déplacée, nous continuâmes gaiement notre promenade, flanant, le nez en l'air, examinant à loisir ce qui nous entourait, et nous communiquant nos réflexions sur tout ce qui nous frappait.

Après avoir suffisamment admiré la place de *Waltevreeden* et le lion de Waterloo, nous enfilâmes la première rue qui se présenta devant nous, et nous fûmes tout étonnés de nous trouver tout à coup à deux pas d'une redoute gazonnée, entourée d'un fossé qu'un enfant aurait franchi, et derrière lequel cinq pièces de seize nous présentaient leurs gueules béantes. Tout cela était propre, joli, bien tenu, mais beaucoup mieux calculé pour *jouer au soldat* que pour se défendre contre l'ennemi le plus bénin.

Nous marchions depuis deux heures sans voir de terme à cette

immense ville qui, à mesure que nous avancions, se déroulait plus vaste et plus riante. Nous arrivâmes ainsi devant une place tellement grande que nous distinguions à peine les bestiaux qui paissaient au milieu : c'est le *Kœning's Plain*, la Place du Roi. Elle est encadrée par quatre allées d'arbres séculaires; sur ses façades sont bâties de charmantes habitations, encore plus soignées et plus élégantes que toutes celles que nous avions déjà vues. C'est une longue série de délicieuses maisons de campagne, toutes ombragées par les splendides panaches du palmier, du cocotier, et garnies d'un parterre composé des plus belles fleurs du monde. C'est le faubourg Saint-Germain de Batavia; à chaque pas nous rencontrions la calèche armoriée d'un conseiller des Indes, d'un magistrat, ou de quelque haut ou puissant seigneur d'argent: nous... nous étions assis à l'ombre pendant que Lafarge et Goupil prenaient un croquis de cette délicieuse vue, pensant combien devait être confortable l'existence de ces *nababs* hollandais, et nous souhaitant réciproquement tous les trésors de l'Inde, lorsque nous vîmes arriver un équipage à quatre chevaux menés à la d'Aumont. Il contenait deux jeunes femmes charmantes, qui, de leurs jolis yeux, laissèrent tomber sur nous le plus dédaigneux regard qu'elles purent trouver : nous leur répondîmes par notre salut le plus gracieux.

Nous sommes coulés; mais aussi qui diable va se douter qu'il faut se promener à six heures du matin en habit brodé? Pourquoi toutes ces belles dames ne font-elles pas comme à bord d'un vaisseau, où l'on donne la veille la tenue du lendemain? nous nous coucherions en grande tenue pour n'être pas pris au dépourvu; bref, après avoir fait le tour de *Kœning's Plain*, nous rentrâmes à l'hôtel, suant sang et eau, après avoir perdu, sans retour, de réputation, les officiers de la marine française.

Tous les soirs, à six heures, la bonne société se donne rendez-vous sur la place de *Waltevreeden*, pour y entendre la musique de la garnison. C'est une espèce de Longchamps perpétuel, où

on lutte d'élégance et de fashion pour la toilette et les équipages. C'était la seule porte qui nous fût ouverte pour nous réhabiliter, et nous résolûmes de nous faire superbes : pantalons à bandes d'or, habits brodés, sabres à coquilles dorées, chapeaux montés; nous avions mis toutes voiles au vent. Le peu de malheureuses barbes qui avaient résisté aux Moluques et à Célèbes, furent impitoyablement sacrifiées, et à six heures nous montions en voiture.

La place était encombrée d'équipages, et grosse caisse, chapeau chinois, cimballes faisaient un sabbat d'enfer. Les femmes, les hommes étaient en costume de bal ; nous, nous étions *magnifiques*, et nous nous promenions fièrement, pestant bien un peu contre la chaleur qui nous accablait dans nos habits boutonnés, mais faisant contre fortune bon cœur......

Partout on nous avait vanté l'hospitalité de Batavia; à Amboine, à Ternate, à Macassar, etc., où nous avons été si admirablement accueillis, on nous répétait : tout ceci n'est rien, vous verrez à Batavia ; nous rêvions des réunions délicieuses, des fêtes des mille et une nuits.

Nous n'avons pas quitté une seule des colonies hollandaises que nous avons visitées, sans en emporter les plus vifs sentiments de reconnaissance; nous quitterons la capitale de l'Inde sans y laisser et sans en emporter un souvenir.

Le moyen aussi de recevoir des gens qui arrivent sur rade avec des voiles réparées, qui sortent à cinq heures du matin en blouses et chapeaux de paille, et qui poussent l'oubli de toutes convenances jusqu'à venir à terre avec une seule épaulette! Ce dernier reproche s'adresse aux enseignes de vaisseau, auxquels S. M. Louis-Philippe n'a pas encore jugé à propos d'en donner deux.

C'est du moins ce qui nous a été raconté par plusieurs personnes qui assistaient à une nombreuse réunion où il était fort question de nous.

(*M. Demas.*)

Note 4, page 37.

C'est au delà du *Waltevreeden* que commence le chemin qui conduit au château de Buitenzorg. C'est une route unie, et bordée par de jolies maisons de campagne, pendant près de 5 à 6 milles, jusqu'au delà du fort de Mystern-Cornlis; parmi les belles rues qui viennent aboutir aux deux grandes places du Waltevreeden et de Kœning's Plain, on peut citer celle de Prinsen-Laan, le chemin de Gannong-Sabarie, et celui de Tanaabou.

Au delà du fort Mystern-Cornlis se déroule le quartier de ce nom, habité par les Malais du pays. C'est un but de promenade que je recommande à tous les voyageurs qui viendront à Batavia. Il faut y aller une fois, mais pas une seconde; à la nuit tombante, une voiture vous y conduit en une heure, et vous assistez à des scènes curieuses et nouvelles. C'est dans ces ruelles étroites, sous ces toits en paille, au milieu de ce dédale sinueux de cabanes basses et mal bâties, que vous pourrez étudier le Malais, le voir tel qu'il est, avec ses vices, ses appétits plus ou moins grossiers, et ses passions. Après le travail du jour, c'est là qu'il vient oublier ses peines, ses chagrins : vous le verrez jeter sur une table de jeu et perdre en quelques minutes ce qu'il a gagné; on vous permettra même d'aller assister aux scènes les plus secrètes de son existence, vous pourrez le surprendre couché sur une natte à côté de l'épouse d'une nuit, et fumant silencieusement sa pipe chargée d'opium. Plus loin, vous irez assister aux danses de ces femmes qui, fardées, presque nues, viendront provoquer les sens par leurs gestes, leurs poses voluptueuses, et cela, au milieu d'une place publique, limitée par des tables de jeu, des restaurateurs ambulants, des marchands de toute sorte. Vous remarquerez cette lampe fumeuse qui projette sa clarté changeante et indécise sur ces trois musiciens, petit groupe curieux qui mériterait à lui seul le crayon d'un Charlet, le

talent d'un Dantan. L'un d'eux souffle gravement dans une flûte à trois trous, dont les sons discordants imitent mal ceux du bigniou de l'Armorique; le second est aveugle, il joue cependant du violon, mais quel violon!... C'est un assemblage de planches en bois blanc, à peu près de la forme de cet instrument; il y a trois cordes, et l'archet est tout simplement un morceau de peau mal tannée, assujettie à un bambou courbé en forme d'arc. Le troisième musicien est le chef de l'orchestre, il frappe à coups redoublés sur un gong; sa mesure est d'abord lente, et même assez monotone, mais bientôt la danse dont il dirige la marche s'anime, lui-même s'émeut, et le voilà qui se met à chanter, à soupirer, à frapper avec fureur comme un homme dans le délire. Ses yeux sortent de leurs orbites, sa bouche écume, les danseuses elles-mêmes redoublent d'ardeur, leurs poses deviennent intraduisibles, puis un grand cri, un long soupir terminera cette scène bizarre qui rappelle, à quelques modifications près, la *chicha* du nègre, la danse de l'esclave de nos colonies.

Comme je l'ai dit plus haut, on n'ira voir le quartier Malais qu'une seule fois; mais ce ne sera réellement pas sans intérêt qu'on pénétrera dans cette nouvelle cour des miracles, dans cet antre où toutes les passions humaines sont en jeu, et se montrent à découvert.

Le quartier Chinois n'a rien de commun avec celui dont je viens de parler: il est près de la mer, hors de l'enceinte, et à l'ouest de la vieille ville: un canal le sépare de cette dernière, mais plusieurs ponts établissent des communications faciles et de tous les instants. Ce campong chinois formait autrefois un vaste faubourg de la ville, mais cette population active et industrieuse s'est à peu près glissée partout. Plusieurs riches négociants de cette nation ont de jolies habitations dans le quartier neuf.

J'ai visité ce campong deux fois, j'y suis allé le jour et la nuit;

et si le quartier Malais m'a laissé un souvenir, je puis dire que celui des Chinois m'a vivement intéressé.

Mais revenons à notre sujet, et disons que la population générale de Batavia peut aller à 60,000 âmes, sans compter la garnison dont le chiffre, peu connu d'ailleurs, varie trop souvent pour entrer en ligne.

Sur ces 60,000, on peut compter 4,000 Européens, 20,000 Javanais ou Malais, 30,000 Chinois, et 6,000 esclaves et Arabes.

Les monuments les plus remarquables sont, dans la vieille ville, la douane, les magasins de la marine, les entrepôts en bois destinés à renfermer les récoltes de café.

On peut encore citer une porte ou espèce d'arc de triomphe, qui fait face à la ville, et qui n'est qu'un beau reste de l'ancien château démoli par le gouverneur Daendels.

Dans la nouvelle ville, on remarque le château de Waltevreeden dont j'ai parlé plus haut, la bourse, la maison de la société de commerce, enfin l'Harmonie, grand et magnifique monument, dont la fondation s'associe volontiers avec le souvenir du gouverneur général Daendels.

De même que j'ai engagé tout voyageur curieux à faire une promenade dans le quartier Malais, à Mystern-Cornlis, de même aussi je lui conseille une course dans celui des Chinois, comme une des choses les plus intéressantes à faire quand on vient à Batavia.

Dans la journée, le campong chinois n'est qu'un vaste assemblage de maisons plus ou moins bien construites. Une grande rue le coupe en deux parties égales dans le sens de sa longueur; çà et là on aperçoit de petites places ou marchés qui servent de ronds-points à une infinité de ruelles étroites et obscures; parmi lesquelles il est difficile de circuler sans perdre le fil de ce labyrinthe. Chaque maison chinoise est un magasin; quelques caractères écrits au-dessus du fronton de la porte d'entrée

vous indiquent la nature du commerce qui s'y fait : on peut d'ailleurs s'en assurer soi-même, en interrompant sans cérémonie la gravité de ce bon gros père chinois, qui, avec ses lunettes sur le nez, cherche dans ses livres de compte s'il n'a pas oublié quelque débiteur arriéré.

Dans la journée, vous ne voyez que ce va-et-vient continuel de gens qui circulent sans tumulte, sans bruit, pour des affaires d'intérêt et d'argent. Quelques Européens, plusieurs jolies créoles peuvent s'y rendre dans leurs équipages pour faire des emplettes ou conclure des marchés plus importants, mais en somme on trouvera que l'animation manque dans cet ensemble, quand on aura vu ce même quartier, cette même population pendant les premières heures qui commencent une belle nuit de Batavia.

Oh! alors la scène change d'aspect, le grand commerce se retire de l'arène pour faire place à la petite industrie : le riche négociant se renferme dans son atrium de luxe, et pendant qu'il s'endormira en rêvant une augmentation de bien-être, ses ouvriers, ses commis, iront oublier pendant quelques heures les fatigues de la journée.

Le campong chinois s'illuminera alors de mille torches résineuses ; des marchands ambulants, avec leurs deux plateaux suspendus en équilibre aux extrémités d'un balancier dont le point d'appui sera leur épaule, inonderont les places, les rues, les carrefours. Éclairés par un lampion fumeux, mais aromatique, ils vous offriront des fruits, des sucreries, des pâtisseries de toute sorte.

Ces maisons, basses et irrégulièrement bâties, qui bordent de chaque côté les ruelles étroites du quartier, s'ouvrent alors à deux battants; des lanternes en papier peint, des lampes aux formes bizarres éclairent ces rues tout à l'heure silencieuses, et vous voyez autant de restaurants où vous pouvez vous reposer à votre aise, manger selon votre plaisir : tout cela est propre, a

quelque chose d'appétissant. Un Chinois à l'air facétieux et de bonne mine se trouve à la porte, devant un vaste réchaud : c'est le cuisinier à deux mentons, au ventre rebondi ; il est là, fier de son métier, avec un sourire amical pour ses habitués et provocateur pour ceux qui n'ont pas essayé de son art culinaire. Dans le fond, des tables en bois rouge, garnies de convives à la mine sérieuse, aux longues queues tressées, offrent des groupes délicieux à tous ceux qui aiment à prendre la nature sur le fait.

Puis, quand on a assez vu ce tableau, il faut aller sur une des places publiques. En passant, on s'arrête quelque temps devant une façon de grand hangar sous lequel se débattent une centaine de musiciens : c'est un concert chinois. Il y a là toute une harmonie de gongs, de tams-tams, frappés en cadence, de flûtes criardes, de violons mal accordés; c'est un concert de damnés, et il y a quelque chose de vraiment diabolique dans l'expression de toutes ces figures qui se tordent de cent manières sous l'influence d'un si abominable tapage.

Mais voici une autre scène. Voyez cette petite échoppe en planches mal jointes avec ce transparent en étoffe légère ; deux pauvres lampions l'éclairent à peine, et vous n'entendez sortir de cet antre mystérieux qu'un faible bruit. Il y a un sentiment d'humilité dans ce seul gong frappé de temps en temps, et dans cette voix cassée qui récite comme une espèce de prologue dont je ne puis deviner la signification. Cet appel, si toutefois ça en est un, paraît cependant avoir une certaine influence; chacun s'arrête, le pauvre comme le riche, l'homme affairé aussi bien que le flâneur ; on se groupe autour de cette pauvre case devant laquelle on passait tout à l'heure sans y faire attention, et vous voyez, à la manière dont chacun des spectateurs se dispose à écouter, qu'il va se passer quelque chose d'intéressant. Faites-y comme les autres une pose convenable, car c'est le Séraphin de Batavia, c'est une scène d'ombres chinoises, à laquelle vous allez assister. Après avoir écouté quelque temps ces sons

gutturaux du maître Jean chinois, si vous trouvez un honnête flâneur qui soit assez complaisant pour vous en expliquer le sens, vous apprendrez comment un mandarin sait rendre justice à trois femmes qui se plaignent de n'avoir qu'un seul et unique mari pour les guider dans le sentier de la vie. Puis vous vous amuserez ensuite à examiner une à une toutes les figures de vos voisins, et si vous ne passez pas un délicieux quart d'heure en contemplant toutes ces têtes à longues queues sur lesquelles les propos souvent graveleux du maître Jean répandent un air de joyeuseté et de béatitude, c'est que vous êtes indigne d'une pareille rencontre. On retrouve là tous les caractères qu'on a pu examiner sur les boulevards de la capitale de France, alors que les facéties d'un Bobêche de tréteaux font rire en même temps le riche qui va dîner, le pauvre qui ne peut en dire autant, et l'humble fantassin qui, les mains derrière le dos, attend le coup de baguette de la retraite.

Maintenant, si vous avez l'humeur tragique, vous pousserez votre promenade un peu plus loin, jusqu'à une petite place au milieu de laquelle s'élève un théâtre beaucoup plus grand que celui dont je viens de parler. Pour le moment, la scène n'est éclairée que par les éclats incertains et blafards d'une tige de *Phormium* qui brûle dans un vase rempli d'huile. Cependant vous distinguez assez les objets pour comprendre que ces deux grands fauteuils en cuir rouge et ces tentures grossièrement badigeonnées doivent représenter l'intérieur d'un appartement.

Mais voici qu'un vieux Chinois vient ranimer la lampe, il en allume une seconde, et il a soin de les placer sur le bord du théâtre, de manière à éclairer convenablement le jeu des acteurs. Ces préparatifs terminés, il va s'asseoir à gauche sur un méchant escabeau, et commence avec un incroyable sang-froid une harmonie de gong et de flûte. Cet homme compose l'orchestre à lui tout seul, et il y met un zèle remarquable.

Enfin la pièce commence : c'est sans doute quelque chose de

bien tragique, car les actrices pleurent, se lamentent et se désespèrent sans trop se fatiguer pourtant. Il y a dans tout cela, un mandarin, un mari, un amant et des femmes, mais je ne puis comprendre le sujet de la pièce. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est d'entendre la voix perçante et nasillarde des artistes. Ces sons me rappellent un peu ce que je m'efforçais de produire autrefois en me pinçant le nez pour imiter l'accent de mon vieux professeur d'écriture.

En somme, je préfère de beaucoup les ombres chinoises : quand on a assisté à toutes ces scènes qui valent cent fois mieux que tout ce qu'on en peut dire, il ne reste plus qu'à entrer chez un brave et digne Chinois qui tient un restaurant, presque vis-à-vis le théâtre tragique ; on lui demandera de la bière et il vous apportera à souper, mais avec un air si insinuant, si hospitalier, que vous finirez par manger ses chevrettes délicieuses, son poisson frais et un pauvre petit plat de tripang préparé. Ce dernier ragoût rappelle assez celui qu'on fait en Provence avec le poulpe de la Méditerranée.

Maintenant si vous aimez le scandale, vous pourrez, pour terminer vos études de mœurs, pénétrer dans un lieu de mystères et de ténèbres dans lequel le Chinois plébéien va chercher pour une faible somme l'ivresse des sens et le délire de l'opium ; de semblables scènes sont intraduisibles.

(*M. Marescot.*)

Note 5, page 37.

Je descendis à l'hôtel de Provence, autrefois le meilleur, mais aujourd'hui le plus mauvais de la ville, et j'eus beaucoup de peine à y trouver une chambre, l'ayant trouvé envahi par une quinzaine des officiers de l'expédition. Il était facile de s'apercevoir au tapage infernal dont retentissait la maison que des Français y avaient établi leur domicile ; les uns chan-

taient, d'autres s'appelaient à tue-tête et se racontaient d'un côté de l'hôtel à l'autre les événements de la veille et de la nuit. Quoique ma présence ne vînt pas ajouter beaucoup au bruit, elle servit du moins à le faire augmenter pour un moment, toutes les têtes se mettant à la fois aux fenêtres pour m'interpeller sur les événements de la rade : bref je m'installai et fis chorus avec la masse. Dans la matinée je pris de nouveau une voiture pour aller rendre ma visite au contre-amiral Lucas, commandant supérieur de la marine; je l'avais connu autrefois au Brésil, et depuis, je lui avais été envoyé en parlementaire après la prise de la citadelle d'Anvers à deux lieues de laquelle il commandait l'escadre hollandaise. N'ayant trouvé que Madame Lucas, femme d'un certain âge, mais très-aimable, je me déterminai à pousser jusqu'au palais où je trouvai l'amiral. Cet excellent homme me reçut avec une grande cordialité, mais il m'apprit à mon grand déplaisir qu'il devait partir le surlendemain, ce qui me priva de la seule maison dans laquelle j'eusse pu trouver quelque agrément.

Après le dîner, je montai dans ma voiture pour faire une promenade au Kœning's Plain, ou nous ne vîmes pas d'autres voitures que les nôtres, quoiqu'on nous ait dit que toutes les notabilités s'y trouvaient chaque jour. Notre promenade nous conduisit d'abord au palais de Waltevreeden, vaste bâtiment rectangulaire, sans aucune grâce, flanqué de deux petits pavillons mesquins. Ce palais avait été construit pour servir d'habitation de ville au gouverneur. Mais M. Van den Capelle n'ayant pas voulu l'habiter, il y fit transporter tous les bureaux des diverses administrations de la colonie, destination qu'il a conservée depuis. De là nos cochers nous conduisirent à un café éloigné des habitations, où nous retrouvâmes la rapacité des Bataviens dans toute sa force. Je me souviendrai toujours de mon étonnement lorsque pour une tasse de thé et 7 bouteilles de bière on eut l'audace de me faire payer 25 francs. (*M. Montravel.*)

Note 6, page 37.

Sur les terres basses qui encadrent la rade de Batavia, l'œil cherche en vain les édifices ou les monuments qui indiquent l'emplacement de la métropole des possessions hollandaises dans l'Inde. A la distance qui sépare le rivage du mouillage des navires, il est impossible d'apercevoir la grande ville. De grands navires réunis en groupes, le mouvement des *praos* qui sillonnent incessamment les eaux basses et décolorées de cette vaste baie, décèlent seuls le voisinage d'un grand centre de commerce......

La journée du 10 juin est signalée par l'arrivée de plusieurs gros navires hollandais, qui saluent de 8 ou 9 coups de canon le stationnaire qui leur en rend 5. Ces arrivages donnent une nouvelle animation à l'aspect de la rade ; la vue de cette activité est réellement intéressante pour ceux qui comme nous, ont passé une si longue période de temps dans une navigation paisible, dans des mers solitaires et presque ignorées ; je passe une grande partie de la journée à bord et je ne descends à terre que vers le soir ; m'étant fait conduire à l'hôtel de Provence, rendez-vous général des officiers des deux corvettes, je vais ensuite en compagnie de quelques personnes visiter le quartier et le théâtre chinois......

Après avoir erré dans les détours obscurs des rues qui forment le quartier des enfants du céleste empire, notre voiture de louage nous déposa sur le bord d'un cours d'eau, traversé par un fragile pont en bois, en face duquel s'élevait sur une petite place le *Voyang Tchina,* le théâtre que je désirais voir. Une baraque élevée sur de grands tréteaux composait l'édifice ; elle tournait le dos à la rivière et contenait une scène petite, étroite, n'ayant pour toute décoration qu'une table, un fauteuil et une porte pratiquée au fond, dans un angle. L'éclai-

rage était des plus économiques ; deux lampes en faisaient tous les frais. La représentation était déjà commencée depuis longtemps. La troupe était uniquement composée de femmes ; des barbes postiches et des masques servaient à les déguiser lorsqu'elles remplissaient des rôles d'hommes. La pièce qu'elles jouaient était mêlée de chants ; elle abondait en situations pathétiques : voici quelques-unes des scènes auxquelles j'ai assisté.

Un homme en habit chinois de cérémonie, parlait à un acteur vêtu moins richement, sur un ton déclamatoire, aigu et monotone. Ce confident se prosterna à plusieurs reprises, s'agenouilla, secoua ses manches en étendant ses bras par un mouvement particulier qui doit avoir une signification, puis s'adressa au public pour lui donner sans doute des explications nécessaires à l'entente de l'action scénique. Il fit ensuite le geste d'un homme qui monte à cheval, et sortit en simulant le galop d'un cheval.

La scène resta alors silencieuse. On attendait le retour de l'envoyé, qui revint au bout de quelque temps accompagné d'un personnage vêtu d'un costume particulier et coiffé d'une espèce de mitre. Tous deux firent le geste de descendre de cheval, et consacrèrent plusieurs minutes à faire de longues prosternations devant le premier personnage resté muet sur la scène et qui évidemment était un mandarin de haut parage. Après ces cérémonies d'étiquette, de longs discours et des chants plus longs encore, occupèrent l'attention de la foule compacte des Chinois qui se pressaient debout aux abords du théâtre, dans un silencieux recueillement ; une expression de satisfaction parfaite rayonnait sur toutes ces physionomies plates, presque dépourvues de proéminence nasale, dans ces yeux obliques, à demi-clos, qui sont le type de cette race ; l'assemblée présentait le coup d'œil le plus bizarre qu'on puisse imaginer. Personne n'était assis, car il n'existait aucun siége mis à la dis-

position des spectateurs, placés en plein vent, et qui tout en suivant les péripéties de la pièce, pouvaient fumer, boire et manger en toute liberté. Aucune exclamation, aucune marque d'approbation ne venait interrompre le dialogue des acteurs. Le public restait calme et impassible.

Je suppose que le nouvel acteur introduit sur la scène représentait un astrologue, car souvent il montra des étoiles qui brillaient au-dessus de l'assemblée, et il finit par remettre au principal acteur de la pièce un parchemin singulièrement plié, qui contenait sans doute un horoscope. Il passa encore plus de dix minutes à accomplir de minutieuses salutations, puis il s'éloigna.

Aussitôt le mandarin (je lui donne à tout hasard ce titre) ouvrit le parchemin avec anxiété; sa main trembla, sa démarche devint saccadée, puis poussant un cri il se laissa tomber avec art et un abandon complet sur le fauteuil placé dans le fond. Une scène pathétique au plus haut degré suivit cette chute. Des pleurs, des gémissements, des plaintes furent articulés, déclamés ou chantés; et comme cette scène menaçait de durer longtemps encore, nous nous éloignâmes pour visiter les environs du théâtre.

Près de là, se trouvait une autre baraque où la foule se pressait aussi. Là aussi elle était silencieuse, mais quelle différence d'aspect! Sur une longue table, des dés renfermés dans des boîtes, servaient à un jeu de hasard tenté par un nombre considérable de joueurs. Des monceaux de monnaies de cuivre et souvent d'argent changeaient à chaque instant de propriétaires. Le moindre bruit s'entendait au milieu du profond silence qui pesait sur cette table, autour de laquelle se pressait une foule avide, malgré une chaleur extrême. On étouffait. Parfois de soudaines contractions agitaient convulsivement les traits de ceux qui perdaient et attestaient la violence des émotions qu'ils éprouvaient. Parmi les joueurs, on remarquait quelques Malais et un Javanais.

Nous quittâmes bientôt cette enceinte pour visiter les restaurants chinois qui l'avoisinent, où la cuisine faite en plein air permet de voir de l'extérieur les mystères culinaires qui s'y pratiquent, et les ingrédients qui y sont employés. En général ils révoltent le goût européen ; ce sont des mélanges informes, des objets repoussants, tels que de longs vers blancs, des hachis de couleur douteuse, des mets où l'on ne peut distinguer la forme première des aliments, des plats salement préparés. Cependant la curiosité l'emporta sur notre répugnance, et, guidés par un Hollandais au fait des habitudes de ces lieux, et sur l'éloge qu'il nous fit de certaines préparations non suspectes, nous allâmes nous asseoir dans une salle exiguë, où les meubles, de fabrique et de forme chinoise, ne prévenaient pas en faveur de l'établissement, car ils étaient malpropres et mal tenus.

Près de nous se trouvaient deux Chinois attablés, buvant force rasades de vin, et se bourrant de riz à l'aide d'une seule baguette de bois. Nous étions assez curieux de savoir comment ils allaient s'y prendre pour porter à leur bouche les grains de riz placés devant eux ; nous en étions aux conjectures, et nous ne devinions pas trop la méthode qu'ils devaient employer. Ils déjouèrent nos suppositions, car, au lieu de faire preuve d'adresse comme nous nous y attendions, ils rapprochèrent simplement le plat de leurs lèvres, et à l'aide du bâton, ils fourraient dans leur bouche l'aliment qu'il contenait. Ils paraissaient jouir d'un admirable appétit.

Ce spectacle n'était pas fait précisément pour dissiper nos préventions à l'égard de la cuisine chinoise. Cependant, sur les exhortations et les éloges de notre guide, qui avait fait un choix convenable, et après avoir exploré du regard les mets qui nous furent présentés, nous nous décidâmes à y goûter. La première bouchée rétablit la confiance ; ils étaient fortement épicés, mais agréables au goût. Novices dans les habitudes du service chinois, nous fûmes fort embarrassés pour nous servir de nos petits

plats, et des baguettes placées devant nous, mais on vint à notre aide en nous apportant des fourchettes, placées en réserve pour les convives européens. Il paraît que la population hollandaise de Batavia ne dédaigne pas de venir visiter ces restaurants, où certaines préparations jouissent d'un grand renom.

Avant de quitter le campong chinois, nous retournâmes au théâtre. La représentation continuait, mais elle avait tourné au tragique. On voyait trois femmes éplorées poursuivies par un homme qui les menaçait avec un sabre. Elles pirouettaient sur elles-mêmes, en simulant un grand effroi, et en poussant des cris lamentables ; leur farouche persécuteur imitait leurs mouvements en roulant des yeux féroces ; après quelque temps passé dans ces contorsions, il finit par les tuer. Certes, à en juger par cet échantillon, les Chinois se trouvent au niveau des lugubres péripéties de l'art dramatique en France.

On m'a assuré que certaines pièces représentées sur ces théâtres, durent souvent tout un mois. Elles retracent l'histoire de tout un règne, et embrassent quelques fois une période de temps plus longue encore. Je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est fondée, car l'Européen qui m'a communiqué ces détails, ne connaissait point lui-même le chinois. D'après la même personne, les femmes qui remplissent exclusivement les rôles de ces pièces, sont des Malaises qui ont appris le chinois, sous la direction des personnes qui les élèvent pour cet état. L'île de *Bali* paraît avoir le privilége de fournir un grand nombre de ces actrices, qui, comme partout, trafiquent de leurs charmes, et qui, lorsqu'elles sont jolies, en retirent des sommes considérables. La condition d'actrice ne paraît pas dégrader les femmes qui l'exercent ; les femmes jouissent d'ailleurs d'une très-faible considération dans la société chinoise. Au contraire, les actrices sont recherchées, et on a vu souvent de riches marchands les épouser. Les représentations du théâtre n'ont lieu qu'à certaines époques. Leurs frais sont supportés par

les Chinois opulents de la ville, qui se cotisent dans ce but, à l'époque des grandes fêtes religieuses, ou à l'occasion de réjouissances particulières. Le gouvernement hollandais impose ces représentations d'un droit qui atteint, m'a-t-on dit, le chiffre de deux cents florins.

Les gestes des acteurs ne varient pas dans tout le cours du dialogue. Élever les bras, les baisser lentement par un mouvement subit, replier la manche flottante de leurs robes sur le bras, accomplir force salutations dans toute la rigueur du cérémonial, les comprennent presqu'en entier. La diction est aussi disgracieuse que monotone pour nos oreilles. Le ton est criard, aigre et discordant. La langue chinoise contient un grand nombre de consonnances nasales qui la rendent désagréable et disgracieuse....

Ce soir on me conduit, ainsi que quelques-uns des officiers de l'expédition, dans un lieu où les Chinois vont fumer l'opium. Nous nous faisions une autre idée de cet établissement qui n'a pas de nom dans les termes honnêtes de la langue; là les scènes les plus repoussantes s'offrent aux regards des curieux. De petites chambres divisent l'édifice, en autant de compartiments, où des femmes attendent les fumeurs dont elles partagent la passion. On nous a montré un couple plongé dans une ivresse complète, et je me rappellerai toujours l'air égaré, la contenance effarée de ces deux individus. Le Chinois paraissait plongé dans une sorte de béatitude particulière. Il proférait des mots sans suite, ses yeux se promenaient sur nous sans s'arrêter, il paraissait étranger à ce qui se passait autour de lui, et comme absorbé dans la contemplation d'objets invisibles pour nous. Cette ivresse est moins dégoûtante que celle du vin, mais plus effrayante. La physionomie paraît moins abrutie, les traits épanouis respirent la félicité, mais en les examinant de près, il me semblait découvrir une expression étrange de joie et de tristesse. L'œil semblait dilaté sous sa paupière alourdie ; et lorsque le fu-

meur ouvrait les yeux, son regard, effaré comme je n'en ai pas vu ailleurs, était empreint de stupidité et d'effroi. Je ne puis mieux rendre mon impression, qu'en disant qu'il me semblait voir à travers la figure jeune de cet homme, une autre physionomie de vieillard, ou comme si une étoffe transparente la voilait en partie.

Il existe à Batavia un grand nombre de pareils lieux d'un plus bas étage, mais beaucoup plus vastes. Le plus considérable
Pl. CXXXII. est celui qu'on nomme « Mystern Cornlis, » véritable bouge sur une plus vaste échelle, où chaque soir se rue la populace de l'immense ville. Les soldats de la garnison, Javanais, Malais et bourgeois, toute la basse classe en un mot, s'y livre à une débauche publique. Je n'ai point vu ce lieu, mais ce qu'on m'en a rapporté dépasse ce qu'on peut imaginer dans ce genre.

Les effets produits par l'ivresse de l'opium nécessitent l'emploi d'une police nombreuse et vigilante. Des gardes indigènes sont aux abords de ces maisons, placés dix par dix, de distance en distance; ils sont armés de lances et de fourches garnies à l'intérieur de pointes placées en sens inverse de l'ouverture de cet instrument, qui sert à arrêter les voleurs et les fumeurs d'opium en fureur. Ils saisissent au passage le délinquant par le cou, ou lui lancent la fourche dans les bras ou dans les jambes; celui-ci une fois atteint, ne peut plus se dégager des épines qui le clouent, sans y mettre un certain temps qui suffit pour permettre aux gardes d'arriver et de le conduire en lieu de sûreté ou de le tuer sur place, s'il est trop furieux, ainsi qu'ils en ont l'autorisation envers les fumeurs qui, selon l'expression consacrée, courent un *mak*. L'emploi de cette fourche est cruel, il doit blesser gravement ceux qu'elle atteint, mais on doit avouer que ce moyen est parfait pour arrêter la rage meurtrière des fumeurs en délire ou qui feignent de l'être, comme on en a eu la preuve dans quelques cas.

Outre sa garnison, Batavia possède une garde civique dont

les règlements sont strictement observés. On nous a montré un jeune homme qui venait de subir quelques jours de prison pour avoir manqué l'exercice. Les manœuvres de cette garde ont lieu le soir, dans une place fort étendue, et rien n'est plus amusant que le spectacle de cette parade. Chaque milicien s'y rend en voiture, accompagné de cinq ou six esclaves malais portant son équipement guerrier; chacun d'eux est pourvu d'une pièce de cet armement, et suit au pas de course la voiture de son maître. Les voitures placées sur une longue file, attendent la fin de l'exercice qui ne laisse pas que d'être pénible sous un pareil climat, pour reconduire les soldats citoyens à leur domicile. Les officiers de la garnison appliquent aussi cette méthode aux exigences du service; forcés d'être toujours en uniforme, gêne excessive sous une température aussi élevée, ils ont du moins la faculté de faire porter leurs armes par un *groom*; c'est du moins ce que j'ai vu pratiquer à un officier d'artillerie logeant comme nous à l'hôtel de Provence....

Le terme de notre voyage s'approche. Nous partons dans deux jours et pour ma part je n'en suis pas fâché. L'accueil qu'on nous a fait à Batavia a été en général très-froid. Habitués par nos précédentes relâches dans les colonies hollandaises à recevoir des témoignages d'une affectueuse cordialité, qui nous ont laissé de si bons souvenirs, notre réception dans la métropole a dû attirer notre attention. Aucune invitation ne nous a été adressée; aucune fête n'a été organisée à notre intention, comme cela avait eu lieu ailleurs. Personne de nous ne s'en plaint du reste, car délivrés des entraves des réceptions de cérémonie, nous n'avons eu que plus de loisir pour nous livrer à des distractions moins assujettissantes, et peut-être, par cela même, plus agréables. L'hôtel de Provence est devenu un centre de réunion où nous avons oublié pendant quelques heures les longues privations du passé et la perspective prochaine des privations à venir. Ces instants se sont écoulés rapidement et ont été accom-

pagnés de l'étourdissement des joies de courte durée. On peut aisément se figurer le mouvement et le bruit occasionnés par l'invasion subite d'une vingtaine d'officiers, reclus depuis longtemps entre les murailles étroites d'une prison mobile, au milieu des paisibles habitués de cet établissement. Parfois je me prenais à plaindre les habitués de l'hôtel, si calmes avant notre arrivée.

On nous a bien dit que les souvenirs qui se rattachent au passage de la frégate l'*Artémise*, sont la cause première de la réception froide qui nous a été faite, et que la société de Batavia avait été piquée de voir paraître les officiers de cette frégate en costume négligé à un bal du gouverneur; mais ce motif n'est pas admissible; il ne peut avoir de fondement: ce serait un exemple sans précédent dans les habitudes de notre marine. La cause véritable provient, à ne pas en douter d'après les assertions de personnes dignes de foi, des menées d'un personnage de la ville, qui, on doit regretter de le dire, est un Français. Il paraît que cet individu, froissé dans sa susceptibilité, je ne sais trop comment, a mis tout en jeu pour décrier ses compatriotes. Il a été l'un des plus ardents détracteurs des officiers de l'*Artémise*; il s'est ensuite prévalu de l'état où une longue et pénible navigation avait réduit nos corvettes au moment de leur apparition sur la rade, pour décrier notre expédition et pour conclure qu'on ne pouvait concevoir une bonne opinion de ses travaux, puisque la mer avait rongé le cuivre et que les vents avaient nécessité de rapiécer les voiles.

Voici maintenant l'histoire de cet homme. Les rapports les plus favorables le dépeignaient comme un employé subalterne du Jardin des Plantes de Paris, envoyé dans l'Inde avec la mission de récolter des objets d'histoire naturelle, et qui, en débarquant sur les rives de Java, était parvenu par des voies obscures qu'on n'avoue pas ordinairement, à obtenir une place élevée dans la direction du musée de Batavia et des fonctions occultes

qui lui attiraient plus de crainte que de considération. D'autres informations le représentaient comme un industriel arrivé on ne sait d'où, en compagnie d'un éléphant ou d'un rhinocéros qu'il montrait, avec l'accompagnement obligé du *tutu boun-boun* d'un orchestre de foire, et qui, à force de souplesse et de..... le mot répugne à écrire, était parvenu à obtenir des émoluments considérables, une position scientifique officielle et une position secrète, qui lui assurait l'oreille du gouverneur général, dont la position souvent difficile demandait des renseignements minutieux et l'emploi d'une police active. Quoi qu'il en soit, il est fort heureux pour lui que les officiers de l'expédition n'aient appris que fort tard ses menées, car il aurait pu lui en coûter. Ces détails peuvent expliquer la réserve de la société de Batavia à notre égard; et s'il est pénible de voir un Français se livrer à des actions aussi répréhensibles, on conçoit aussi de quel sentiment on doit le flétrir.

(*M. Desgraz.*)

Note 7, page 100.

Nous nous rendîmes chez *M. Balestier*, négociant et consul américain; nous savions avec quelle cordialité il avait reçu les officiers de l'*Artémise* et ceux de la *Bonite* qui nous avaient précédés, et nous étions instruits de l'accueil qu'il s'était empressé de faire, la veille, à quelques personnes de l'expédition qui étaient descendues à terre. Nous trouvâmes un homme de parfaites manières, d'une conversation variée et instructive, d'autant plus intéressante pour nous, qu'il parlait le français avec une grande facilité; il nous combla d'honnêtetés pleines d'affection et de franchise, et se mit, dès le début, à notre entière disposition pour tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Sa femme et son fils s'unirent à lui pour nous rendre agréables le peu de jours que nous devions consacrer à cette relâche. Après quelques heures qui s'écoulèrent rapidement au milieu de cette

bonne famille, nous acceptâmes la proposition que nous fit le consul de monter en voiture et d'aller visiter une plantation de cannes à sucre dont il était le créateur, et qui réussissait envers et contre tous ceux qui n'avaient cessé de lui crier aux oreilles qu'une pareille spéculation était inexécutable dans un pays dont le sol ingrat, bien reconnu n'être susceptible de presque aucune culture, devait, surtout, se montrer rebelle à celle qu'il entreprenait. Ne se laissant pas intimider par ces pronostics qui n'avaient aucun fondement, et jugeant d'une manière toute différente, d'après son expérience et l'examen qu'il avait fait, il avait poursuivi son idée et n'avait pas craint de se mettre à l'œuvre; aujourd'hui il a planté et défriché un millier d'acres de terrain, qui sont en plein produit, et garnis de belles cannes qui lui assurent le dédommagement de ses peines, de ses efforts et de ses dépenses. Il a même l'intention d'agrandir sa propriété, et de la pousser par la suite jusqu'à dix mille acres. En voyant un pareil résultat, les préventions n'avaient pas tardé à s'éteindre, et déjà se montraient des imitateurs parmi ceux qui, au commencement, s'étaient déclarés les plus hostiles et avaient prédit la ruine complète de l'audacieux entrepreneur.

La compagnie anglaise, maîtresse du sol de Sincapour, laisse pleine et entière liberté de faire des défrichements et des plantations; elle se contente de prélever un fort minime tribut, et cela seulement après les cinq premières années, durant lesquelles elle n'exige rien; mais aussi, jusqu'à présent, elle n'a livré aucun contrat de concession et n'a assuré aucune garantie aux défricheurs, qui n'en continuent pas moins leurs travaux sans crainte et sans inquiétude. Il me semble qu'à leur place je ne me laisserais pas aller à la même tranquillité, et que je chercherais à me mettre en garde contre le cas où, se ravisant et déclarant qu'elle n'a jamais entendu se dessaisir du droit de propriété, elle viendrait à imposer telles charges et telles conditions qui lui paraîtraient convenables.

En rentrant à bord sur les dix heures du soir, nous fûmes surpris d'apprendre que M. *de Courvoisier*, évêque de Nilopolis, et attaché aux missions étrangères, avait envoyé son vicaire pour nous complimenter sur notre arrivée ; nous ignorions la présence à Singapour de ce dignitaire ecclésiastique, et le lendemain nous nous disposions à lui rentre visite, lorsque nous le vîmes arriver lui-même. Après s'être arrêté quelques instants sur l'*Astrolabe*, il vint également sur la *Zélée*, et reçut à son départ un salut de neuf coups de canon de chacun des deux navires. Il n'était que depuis peu de temps dans cette colonie, et résidait antérieurement à *Siam*, qu'il n'avait quitté que lorsqu'il avait pu y laisser un coadjuteur à sa place. Nous acceptâmes une invitation à déjeuner qu'il nous fit pour le jour suivant, et là, la connaissance étant commencée, nous pûmes converser plus à l'aise ; nous trouvâmes dans monseigneur l'évêque un homme agréable, instruit, entièrement dévoué à son mandat, et par cela même, un peu intolérant. Par un malentendu, il ne voyait pas M. *Balestier*, qu'il reconnaissait, néanmoins, comme s'étant toujours montré disposé à rendre service à ses prédécesseurs, et il épiait, nous dit-il, la première occasion favorable pour faire connaissance avec ce consul. M. le commandant d'Urville fit naître immédiatement cette circonstance en les réunissant tous les deux chez lui, le lendemain 1er juillet, et établit entre eux des relations que j'ai tout lieu de penser ne devoir jamais être bien intimes.

La place de Singapour, pleine d'activité et de vie à l'époque où arrivent les jonques de la *Chine*, offrait peu de mouvement lors de notre passage ; d'après tout ce que j'avais entendu dire sur cette colonie qui était un vaste entrepôt de tous les produits de l'Inde et de la Chine, je m'attendais à voir et à admirer ; je fus désappointé lorsque demandant des objets d'arts et d'industrie chinoise, l'on ne me présenta que des choses de rebut et d'une qualité très-inférieure, donnant pour raison que nous

étions arrivés, ou trop tard, ou trop tôt, et que ces articles qui abondaient lors de l'arrivée des navires, étaient promptement exportés ; il fallut bien agréer ces motifs, et ne nous en prendre qu'à notre maladresse d'être venus en temps inopportun.

Nous fûmes fâchés d'avoir acheté notre biscuit à *Batavia*; il était de mauvaise qualité ; tandis que pour le même prix, nous en eussions eu d'excellent dans cette colonie, où s'approvisionnent tous les navires qui font les voyages de la Chine. Sans être très-abondantes, les provisions fraîches ne sont pas très-chères à *Singapour*; les poules, par exemple, n'y coûtent que trois piastres la douzaine; le poisson y est commun; les bananes et les ananas couvrent les marchés; les communications avec la rade deviennent très-faciles, au moyen de légères barques gondolées qui se louent deux roupies par jour, et se tiennent constamment à vos ordres.

(*M. Jacquinot.*)

Note 8, page 100.

J'étais déjà venu à Singapour en 1824 : à cette époque cette ville commençait à peine à s'élever, mais on pouvait juger à l'activité qu'y développaient les Chinois et les Indous, qui commençaient à y affluer, combien ses progrès seraient rapides, surtout avec le système de liberté qui présida à sa fondation; j'y trouvai tant de changements que je reconnus à peine ce que j'y avais vu alors, car des quartiers populeux s'étaient élevés sur un sol qui venait à peine alors d'être dépouillé des arbres qui le couvraient : la forêt voisine, qui s'étendait alors presque jusqu'au port, offrait à la vue, du côté de la mer, des défrichements très-étendus et de jolies maisons de campagne; je reconnus cependant le petit monticule qui domine la ville, situé à un quart de lieue de la mer, où s'élève la résidence du gouverneur, qui occupe la position qu'on donnerait à une citadelle, si on voulait changer cette ville de paix, de commerce

et de liberté en une position militaire, car cette hauteur en serait alors la clef, puisqu'elle n'est dominée d'aucun côté à une portée de canon.

On ne peut guère appeler une ville, la réunion de belles habitations entourées de jardins qui occupent une grande étendue de la plaine sur la rive opposée du port; quoiqu'il y ait un tracé régulier de rues, c'est plutôt un faubourg composé de maisons de campagne disséminées comme celle du quartier neuf à Batavia: elles ont toutes un caractère particulier qui rappelle celles de l'Hindostan, et les nombreuses voitures qu'on rencontre à chaque instant dans ces rues, diffèrent tout à fait par leurs formes de celles d'Europe, et ressemblent à des palanquins supportés par des roues et auxquels on attelle un cheval au lieu de porteurs. Parmi tous ces beaux édifices, on en remarque un beaucoup plus vaste que tous les autres, et qu'on reconnaît facilement à la forme de son architecture pour être destiné à un établissement public: c'est le célèbre collége de Singapour, où sont admis, sans distinction de secte ni de culte, tous les jeunes gens des diverses nations de l'Orient, depuis le sectateur de Brahma, l'adorateur du feu et les boudhistes de Siam et de la Chine, jusqu'aux mahométans et aux chrétiens de toutes les communions; là, on ne s'occupe que d'éclairer leur intelligence, en laissant à leurs familles le soin de faire leur éducation religieuse et morale; tous y puisent de bonne heure des principes de tolérance, et s'y pénètrent de cette grande vérité, qu'on peut rester fidèle à la religion de ses pères, sans avoir besoin de chercher à imposer la sienne aux autres par la force; ils apprennent à vivre en paix et à respecter les croyances de ceux qui ne pensent pas comme eux, et en travaillant à propager cette tolérance, ils contribueront à multiplier entre tous les peuples les relations qui seront profitables à chacun d'eux. Ce collége qui n'a pas son pareil en Europe, convenait parfaitement à une ville comme Singapour,

terrain neutre servant de rendez-vous aux sujets de tous les peuples de la terre, qui sentent le besoin de pouvoir manifester ouvertement leurs croyances et leurs opinions, et de conserver même leurs préjugés, et qui ne peuvent jouir pleinement de cette douce liberté, nulle part, sans porter ombrage à la tyrannie de leurs gouvernements ou à la tyrannie mille fois plus pesante et plus odieuse des masses ignorantes, qui, quand elles se sont assimilées une fois par hasard l'idée des ambitieux qui les dirigent, se passionnent pour elle, et veulent l'imposer à tout le monde.

Nous apprîmes à Singapour qu'on avait trouvé dans l'île, en creusant pour faire des routes, de petites médailles anciennes qui annoncent, ainsi qu'une inscription trouvée près de la batterie du fort, qu'avant l'arrivée des Malais qui ont précédé les Anglais sur cette île, il y a eu autrefois un comptoir d'un peuple anciennement civilisé. La nature des caractères fait supposer que ce comptoir appartenait aux Birmans. La tradition du pays, dont l'authenticité est suspecte, prétend que la pierre appelée *Batou-toulis* dont il est question, sert à perpétuer le souvenir d'une lutte entre deux athlètes qui devaient lancer cette pierre le plus loin qu'ils le pouvaient de l'autre côté du bras de mer qui forme le port, et le nom du vainqueur serait, ajoute-t-on, inscrit dessus. L'empreinte de cette inscription a été envoyée à la Société royale de Londres, et on attend d'elle aujourd'hui une explication.

Nous eûmes pendant notre séjour dans cette ville l'occasion de connaître et d'apprécier un digne évêque français, qui, bien que titulaire de l'évêché de Siam, se trouve forcé de résider à Singapour. Cet évêque est M. l'abbé de Courvoisier, évêque de Nilopolis; dans ce pays tout de luxe, sa modeste demeure qui surpasse en humilité celle du plus pauvre marchand du pays, a un caractère tout évangélique; il est assisté par un jeune missionnaire, et fait souvent des tournées à Malaca et à Sintang, où le nombre des catholiques est assez grand; ces villes sont

toutes les deux du ressort de son évêché; nous apprîmes, malgré quelques petits désagréments qu'il avait eus avec des Anglais hautains, qu'il était en général très-considéré de tout le reste de la population, qui l'avait aidé sans distinction de cultes à faire élever dans très-peu de temps une jolie petite église qui le met aujourd'hui de niveau avec toutes les autres communions chrétiennes établies dans la colonie. Les habitants de Singapour avaient montré dans cette occasion ce rare esprit de tolérance et de liberté qui les caractérise, et il n'est pas un Chinois aisé ou un Hindou qui lui ait refusé son offrande.

(*M. Dubouzet.*)

Note 9, page 100.

Toutes les jonques chinoises profitent de la mousson favorable pour retourner à Canton, il n'en reste plus qu'une qui travaille depuis deux jours pour changer de mouillage: enfin, après nombre d'efforts, cet informe navire est venu jeter près de nous ses deux ancres de bois. Nous avons voulu profiter de l'occasion pour rendre visite à nos voisins chinois, et examiner de près la charpente d'une jonque, qui, sans contredit, est ce que l'homme a pu enfanter de plus original; cette jonque n'avait guère moins de 100 à 110 pieds de longueur de tête en tête, sur une largeur d'environ 30 pieds au maître bau : sa carène, à fond aplati, est assez solidement construite, et renforcée par deux fortes préceintes très-tonturées, dont la hauteur au-dessus de la flottaison n'est que de 3 à 4 pieds au milieu, mais qui aux extrémités s'élèvent à près de 8 pieds au-dessus de l'eau. Ce navire n'a ni taille-mer, ni étrave ; la partie antérieure est absolument plate et formée par le bordé du coltis, dont le plan légèrement incliné sur l'avant donne un élancement d'environ 3 pieds; la largeur du coltis à la flottaison peut avoir 3 pieds, et son ouverture dans les hauts est de 10 à 12 pieds; une lisse de fortes dimensions réunit

à la fois les deux branches du coltis et les deux extrémités des préceintes. Cette lisse est à environ 10 pieds au-dessus de l'eau ; plus haut, s'élèvent les deux allonges du coltis, destinées à soutenir un accastillage monstrueux qui forme en avant un double éperon dont un Chinois seul peut concevoir l'utilité. L'arrière du navire se distingue par une construction encore plus chinoise ; l'étambot, dont la quête ne paraît pas très-considérable, est entièrement masqué par une espèce de fourcat dont le plan fait un angle de près de 40° avec la verticale ; les bordages de la carène ont leur rablure sur ce fourcat, qui est lui-même réuni à l'étambot par une série de bordages plats, formant un angle rentrant dont l'arête est à l'étambot. C'est dans ce vide triangulaire qu'est logé le gouvernail, pièce d'une dimension énorme, qu'aucune ferrure ne lie à l'étambot. Ce dernier supporte une sorte de lisse d'hourdi de très-fortes dimensions qui sert de liaison aux préceintes et d'appui au gouvernail ; un accastillage encore plus élevé que celui de l'avant surmonte l'arrière du navire, sous forme de dunette, teugue, château... dont le couronnement n'a guère moins de 15 à 18 pieds au-dessus du niveau de l'eau. La quête du couronnement par rapport à l'étambot est de 8 à 10 pieds, de sorte que cette énorme charpente est entièrement supportée par les extrémités des préceintes qui forment à l'arrière deux éperons comme à l'avant. La poupe est formée par un large tableau surchargé de festons, peints en rouge ou dorés, le tout dans le goût le plus chinois ; une espèce de batterie peinte à l'extérieur, suivant la tonture du navire, est figurée par des ronds noirs ou rouges, bordés de blanc, qui tiennent lieu de sabords, toletières d'avirons ou tout ce qu'on voudra ; les deux sabords antérieurs, plus apparents que les autres par leur dimension ou par les couleurs dont ils sont barbouillés, ressemblent assez à deux yeux que l'artiste a voulu peindre à l'avant du navire comme emblèmes de la vigilance. Je n'ai remarqué dans la muraille de la jonque aucune ouverture correspondante à ces sabords simulés.

Après avoir examiné avec étonnement l'extérieur de ce singulier navire, nous montons à bord pour en visiter l'installation. Une large coupée qui sépare l'accastillage de poupe de celui de l'avant, rend très-facile l'embarquement des marchandises et celui de la chaloupe dont la partie antérieure est d'une construction aussi originale que celle de la jonque. Nous passons, d'une enjambée, de la chaloupe sur le pont de la jonque, si toutefois on peut donner ce nom à un plancher discontinu et coupé en échelons. Hâtons-nous de visiter la jonque qui fait en ce moment ses dernières dispositions pour l'appareillage. Les câbles de rotin et de gomotou gémissent sur les guindeaux virés avec force et en cadence par un équipage de 50 ou 60 hommes; deux guindeaux de l'avant sont employés à virer l'ancre; celui de l'arrière sert à monter le gouvernail, et avec celui du milieu on hisse la grande voile en tête du mât. Chacune de ces opérations est plus longue, plus difficile, que tout ce qu'il peut y avoir de plus compliqué dans la manœuvre du plus grand vaisseau de guerre européen; mais, qu'importe? le Chinois est aussi patient et laborieux qu'ennemi des innovations. Le pont, peu élevé audessus de la flottaison (3 à 4 p.), n'accompagne pas la tonture du navire; la partie qui se trouve en avant du grand mât est presque tout entière en larges panneaux volants, sans hiloires, correspondants aux pièces à eau, aux fosses aux câbles, et aux autres divisions de la grande cale; la partie arrière est dormante et sert de plate-forme à la cuisine à bâbord, et à la chaloupe dont les chantiers sont à tribord. La cuisine, dont les murs sont en brique, s'élève sur un pavé en larges pierres dans un encadrement de bois; elle a environ 10 pieds en carré, et est pourvue d'un vaste foyer et de grands fourneaux en maçonnerie; derrière la cuisine et la chaloupe, le pont fait un ressaut d'environ 3 pieds; pour former une cale particulière, ou peut-être bien des magasins dont les portes ouvrent sur la face antérieure de la coupée. Rendus sur le pont de cette espèce de roufle, nous

voyons avec étonnement l'accastillage de l'arrière s'élever à plus de 10 pieds au-dessus de nos têtes. Cette partie du navire est spécialement destinée aux logements du capitaine, des pilotes et des passagers, dont les cabines, véritables cages en bambou, s'élèvent confusément des deux côtés de la jonque; le milieu est barré par un très-fort guindeau, destiné à monter le gouvernail et à hisser la voile de l'arrière. Tout cet espace est occupé par les appareils compliqués dont on se sert pour manœuvrer le gouvernail dont le safran n'a pas moins de 6 p. de largeur. On travaille en ce moment à mettre en place cette lourde machine, dont la mèche, inclinée à 45°, glisse lentement dans une coche faite sur l'arrière de la barre d'hourdi où elle sera maintenue par une forte cravate en rotin; plusieurs cordages de même matière servent à accoster le gouvernail contre l'étambot, lorsque l'appareil enroulé sur le guindeau l'aura laissé glisser à une profondeur convenable: enfin, le voilà établi dans un logement prismatique, dont les faces latérales limitent son obliquité, et ne laissent exposée à l'action de l'eau qu'une petite partie de la surface du safran.

Après avoir grimpé sur les toits flexibles des cabines, et les ballots entassés ou suspendus au-dessus, nous arrivons à une plate-forme très-élevée qui sert à relier les murailles avec le tableau; au milieu est une large échancrure correspondante à l'encastrement du gouvernail, dont la mèche remonte jusqu'à cette hauteur lorsqu'on le soulève pour le faire basculer sur la barre d'hourdi; à droite et à gauche de cette plate-forme sont de très-petites cases destinées sans doute aux pilotes qui, de cette position élevée, dominent le pont de la jonque de 12 à 15 pieds. Derrière, se trouve adossée au tableau une niche dont les boiseries bizarrement peintes et les autres décorations semblent annoncer la place du dieu que les Chinois emportent toujours avec eux dans leur navigation. Mais il paraît que ce dieu n'embarque qu'au dernier moment, car sa niche est en-

core inoccupée. Nous avons voulu descendre de cette espèce de château aérien pour visiter les autres parties de la jonque; mais le pont est tellement encombré par les câbles et le jeu des énormes guindeaux, que ce n'est qu'à grande peine que nous pouvons gagner l'avant qui est entièrement ouvert au-dessus de la barre qui réunit les deux branches du coltis. C'est sur cette barre que reposent deux fortes ancres de bois assez bien travaillées. A quatre ou cinq pieds au-dessus de cette barre se trouve un quatrième et cinquième guindeau destiné à virer sur l'orin, après qu'on est venu à pic en virant sur le gros câble de rotin qui s'enroule sur le guindeau principal. Par ce moyen, on est moins exposé à rompre les ancres en les dérapant, ce qui est assez bien imaginé pour des Chinois. La jonque a trois mâts, sur lesquels s'établissent des voiles en paille dont les lisses horizontales sont tendues par un grand nombre de tringles de bambou, qui se ramassent comme un éventail, quand on largue la drisse; la grande vergue faite d'une seule pièce, d'un beau bois rouge, flotte aussi sur ce mât.

Ces jonques ne sont faites que pour naviguer dans de belles mers et avec les moussons favorables; on dit même que les lois de la Chine ont arrêté les formes que les constructeurs doivent à tout jamais donner à ces navires, pour ôter aux sujets de l'empire les moyens d'entreprendre des navigations lointaines. Il est cependant à peu près prouvé que les Chinois ont jadis fréquenté les côtes de l'Inde, et peut-être même la mer Rouge. J'ignore si les Chinois peuvent de nos jours s'aventurer aussi loin, et s'il leur est permis de modifier la construction de leurs jonques. Quoi qu'il en soit, le voyageur Humbert raconte que les empereurs du Japon ont arrêté les formes que doivent avoir les jonques pour les mettre hors d'état de s'éloigner des côtes.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 10, page 100.

Les Anglais fondèrent l'établissement de Singapour dans le mois de février 1818, mais sa possession souveraine, dans les limites actuelles, ne leur en fut confirmée qu'en 1825, par un traité avec le roi de Hollande et les princes malais de Djohor, auxquels cette île appartenait.

Le gouvernement anglais donna 60,000 piastres pour cette cession importante de terrain, et s'engagea de plus à payer à la Hollande, ainsi qu'au sultan de Djohor, un tribut annuel de 24,000 piastres. Je ne sais pas trop si cette dernière clause du traité n'a pas été abolie dernièrement.

En venant ainsi jeter les fondements d'une colonie nouvelle dans des mers que les Hollandais avaient considérées jusqu'alors comme les leurs, l'Angleterre comprit qu'elle devait lui donner en peu d'années une grande importance pour lutter avec avantage contre le système colonial de la Hollande. Pour obtenir un pareil résultat, elle fit de Singapour une ville à grandes franchises; son port fut déclaré franc de tout péage, de tout droit; les concessions de terrain furent aussi larges que libérales, et on accorda les plus grands avantages à tous ceux qui vinrent s'établir dans la colonie naissante.

Ce système fut couronné du plus beau succès : en 1825, on comptait à peine quelques familles de pêcheurs sur l'île de Singapour ; quelques misérables cases jetées çà et là sur le rivage, révélaient seules que cette terre était habitée, et voilà que quinze années ont suffi pour y faire vivre aujourd'hui une population de 20 à 22,000 âmes !

L'activité commerciale a répondu de son côté à l'attente générale : les Chinois, les Indiens, les diverses peuplades de la Malaisie sont venus volontiers échanger à Singapour leurs produits pour ceux que l'Angleterre y envoyait d'Europe, et ceux

que le colon trouvait dans le pays même. Il n'y avait plus là ces retards, ces riens, ces entraves qu'on rencontrait dans les possessions hollandaises; les navigateurs n'ayant plus de péages onéreux à solder y vinrent en foule apporter leurs marchandises, et la colonie de Singapour ne tarda pas à prendre une importance réelle qui se serait, je crois, développée bien davantage encore, si l'Angleterre lui avait accordé autant de soin qu'à ses premières possessions dans les Indes orientales.

On peut juger du système libéral qui a présidé à la fondation de cette colonie nouvelle par la loi d'après laquelle on fait les diverses concessions de terrain non défriché. Voici le sens de cette loi : la portion de terrain accordée à un colon quelconque ne payera aucun droit pendant les deux premières années. Ce laps de temps écoulé, chaque arpent de la propriété était alors frappé d'un impôt très-minime qui restait le même pendant vingt ans, pour être doublé ensuite jusqu'à la trentième année. A cette époque, le propriétaire devait abandonner son domaine au gouvernement, ou pouvait le conserver en se soumettant à lui payer un impôt annuel et relatif à la valeur courante que toute propriété pourrait avoir alors.

Comme on le voit, cette loi n'exige aucune mise première et elle accorde trente années dont le bénéfice total revient à l'acquéreur, car l'impôt exigé se réduit à rien. Ce système est encourageant pour tous ceux que l'émigration n'épouvantera pas, et qui pourront venir à Singapour avec une dizaine de mille francs.

(*M. Marescot.*)

Note 11, page 100.

Un commerce assez considérable paraît avoir lieu entre Bornéo et Singapour. Les principaux produits paraissent être l'antimoine, l'étain, la poudre d'or et l'ivoire. Le principal article

de retour est le sel, qui paraît être fort cher sur les côtes de la grande île....

Un fait assez curieux se passe dans la petite église de Singapour. Un prêtre portugais qui y réside, voyant ses ouailles le déserter pour se ranger sous le guidon de l'évêque, en est devenu jaloux. La mésintelligence a commencé par des contestations et a fini par l'excommunication; tous deux s'anathématisent; ils feraient mieux de s'unir....

Une mission anglaise a aussi un comité dans cette ville. Je ne sais jusqu'à quel point ces différentes religions réussissent. Je sais qu'on se plaint encore ici des vols nombreux qui se commettent, et je sais que les femmes malaises y sont aussi débauchées que dans les colonies hollandaises....

La petite île de Singapour n'est séparée du continent que par un canal d'un mille et demi de large environ. Cette distance est franchie fort souvent à la nage par des tigres qui viennent dévaster les troupeaux des campagnes. Malgré une prime offerte par le gouvernement, on tue assez rarement ces hôtes dangereux. Maintenant même il se trouve dans l'île un tigre fameux par ses déprédations. Il a tué plusieurs Malais qu'il a trouvés isolés dans les bois ainsi que plusieurs buffles. On nous montre du doigt le lieu où il a déchiré et dévoré un malheureux bucheron....

Ce soir, je fais partie des personnes invitées chez M. Balestier, consul américain dont j'ai vu les champs de canne à sucre ce matin. Ce fonctionnaire et planteur tout à la fois nous reçoit avec la plus grande cordialité. Son dîner très-confortable a été préparé par un cuisinier chinois, quoique composé de plats européens. Tous les domestiques sont chinois, et il nous dit en être fort content.

Ces serviteurs proviennent des émigrants que la famine chasse de leur pays. Ils servent fidèlement et à peu de frais, 12 à 20 fr. par mois tout compris. Ils apprennent facilement tous les détails

du service européen, mais n'en prennent pas les habitudes, et ne touchent même pas aux mets de cette cuisine : ils préparent eux-mêmes leurs aliments, qu'ils achètent sur le prix de leurs gages, et, chose bien remarquable, nous répète M. Balestier, ils conservent pour les usages de leurs maîtres et souvent pour eux-mêmes un grand mépris, tout en les servant fidèlement.....

Le super-intendant des convicts, jeune homme que le hasard nous a fait rencontrer chez M. Dutronquoy, nous offre de nous faire faire une promenade dans les plantations des environs; nous acceptons son offre obligeante, et sous sa direction nous voyons d'abord un groupe de malfaiteurs, un anneau de fer au pied, partir pour se livrer aux travaux publics des routes.

Ces condamnés sont tous exportés des colonies de l'Inde ; il y en a de différentes races et de différentes tribus. Ceux de Singapour vont en revanche expier leurs méfaits aux lieux d'où les premiers proviennent et donnent ainsi lieu à un échange annuel qui se fait facilement au moyen des grands navires ou plutôt des frégates de commerce de la compagnie, qui vont d'un point à l'autre des vastes possessions anglaises.

Le travail des convicts est exclusivement réservé au gouvernement, et il a édifié quelques belles routes, larges et nivelées. Dernièrement, en faisant des fouilles, ces hommes ont trouvé un pot renfermant des médailles en plomb. Notre guide officieux nous en donne quelques-unes. Elles sont un peu plus grandes qu'une pièce de dix sous de notre monnaie ; d'un côté elles portent l'effigie d'un criss malais et de l'autre celle d'un lion.

On nous dit que le lion était l'emblème des armes des anciens maîtres de l'île. Qui sait à quel point cela est vrai ?

Pour revenir aux convicts, il paraît que le nombre des malfaiteurs est assez grand à Singapour. La liberté du commerce y amène un grand nombre d'étrangers qui, n'ayant souvent pas de quoi subsister, se livrent au vol. Les Chinois surtout se distinguent sous ce rapport ; ils se dépouillent entièrement de leurs vê-

tements, se frottent d'huile pour ne pas laisser de prise à ceux qui les poursuivraient, et saisissant un moment favorable se précipitent dans une maison, enlèvent ce qu'ils peuvent et se sauvent.

Dans certaines années, lorsque la récolte du riz manque en Chine, on voit affluer à Singapour un grand nombre de Chinois qui viennent offrir leurs services pour vivre. Ils ne s'y fixent pas ordinairement, mais après avoir ramassé un petit pécule ou quand ils reçoivent de meilleures nouvelles de leur pays, ils s'en vont. La plupart de ces émigrants sont employés dans la culture des terres; d'autres servent en qualité de domestiques ou de manœuvres.

(*M. Desgraz.*)

Note 12, page 144.

Le 8, les fonds qui s'étaient généralement maintenus entre 17 et 20 brasses tombèrent à 6 et 4, fond de vase. Du reste les eaux jaunes et vaseuses sur lesquelles nous naviguions nous indiquaient assez l'embouchure d'une rivière, mais derrière les terres basses et noyées que nous prolongions, nous ne distinguions rien qui ressemblât à un établissement.

A dix heures du matin, le commandant, fatigué d'interroger de sa longue vue cette côte monotone, donna l'ordre de laisser tomber un pied d'ancre, et m'envoya reconnaître le fleuve avec le grand canot bien armé; en atterrissant, je ne trouvai qu'une terre noyée au pied des palétuviers qui la bordaient; la sonde indiqua jusqu'à 5 et 6 pieds d'eau. Devant moi se développait une baie immense, mais à travers ces terres basses et uniformes je n'apercevais aucune coupée, aucune apparence de rivière. Cependant une de ses pointes, plus haute que le reste, débordait assez au large et formait avec la terre basse un enfoncement assez profond. Je gouvernai droit sur la haute pointe que j'avais devant moi, laissant à bâbord une pêcherie. C'était une maison-

nette en bambou élevée d'une vingtaine de pieds au-dessus du sol. Je n'y aperçus pas figure humaine, et poussai de l'avant ; après une grande heure de nage, je doublai la pointe, et allai atterrir sur deux huttes adossées au rivage et bâties sur l'eau ; c'était l'habitation d'une pauvre famille de pêcheurs. J'accostai pour tâcher d'obtenir d'eux quelques renseignements sur la position du fleuve et de l'établissement hollandais, mais ce n'était pas chose facile ; cependant à force de gestes et de leur crier aux oreilles Sambas ! Sambas ! ils finirent par nous indiquer l'extrémité opposée de la baie. Quelques officiers de la *Zélée* venaient d'accoster, je leur laissai nos naturalistes, qui voulurent profiter du court espace de temps que l'on avait mis à ma disposition, pour collecter quelques échantillons. Goupil qui tenait à dessiner la vue du fleuve vint avec moi ; une charmante petite brise venait de s'élever, j'en profitai pour mettre à la voile, et ma bonne embarcation glissant sur les eaux tranquilles de la baie, eut bientôt franchi la distance. J'arrivai enfin devant un beau cours d'eau aussi large que la Seine et coulant à pleins bords entre une grande forêt dont les hautes cimes l'ombrageaient presque tout entier. Le vent et le courant contraire m'empêchèrent de le remonter aussi haut que je l'aurais voulu. Il était près de cinq heures du soir, j'étais à 12 ou 14 milles des corvettes, et c'est à 15 lieues dans le fleuve qu'est situé le comptoir hollandais ; je revins donc, longeant la côte opposée à celle où j'étais venu atterrir, jusqu'à une petite île séparée de la grande terre par un canal de 18 à 20 toises de largeur : j'y relâchai, tant pour donner un peu de repos aux canotiers, qui depuis cinq heures avaient les avirons sur les bras, que pour laisser au docteur le temps de ramasser quelques échantillons botaniques et géologiques.

Un quart d'heure après je repartais, gouvernant sur les corvettes, dont j'apercevais à peine les mâtures. La marée venait de reverser, et nous avions à lutter contre un fort courant. La

bordée me conduisit très-près de la pêcherie que j'avais vue le matin. D'abord je ne distinguai qu'une case de bambou, haut perchée sur des pilotis de 15 à 20 pieds; en approchant davantage je vis entre ces pilotis et sur une forte traverse une grosse poutre à bascule supportant à l'une de ses extrémités un filet rond de 10 à 12 pieds de circonférence; des hommes faisaient basculer tout le système au moyen de fortes pierres qu'ils faisaient glisser sur la partie arrière de la poutre. Comme nous passions à côté d'eux, nous les vîmes lever leur filet: il était plein de petits poissons.

Mais plus j'allais, plus je trouvais le courant violent; il se faisait nuit noire, et nous distinguions à peine les feux des corvettes. Plusieurs fois je fus obligé de faire mouiller le grappin, pour donner un peu de repos à mes hommes; enfin chacun redoubla de vigueur et à dix heures et demie nous touchions à l'échelle de l'*Astrolabe*: il était temps, l'équipage du canot était harassé.

Le canot de la *Zélée*, plus léger, était à son bord depuis près d'une heure.

Ces Messieurs, sans s'écarter beaucoup du rivage, avaient aperçu au milieu d'une belle plaine un assez gros village, et Jacquinot avait tué un singe pourvu d'un magnifique nez. C'est une espèce fort rare, et qui plus est un *desiderata* du Jardin des Plantes.

(*M. Demas.*)

Note 13, page 202.

Le 22, à l'heure indiquée, les embarcations portant nos couleurs nationales, se mirent en route, et se dirigèrent sur la ville; l'*Astrolabe* au même instant fit un salut de treize coups de canon, et les deux corvettes déployèrent les grandes enseignes. En quelques minutes, nous atteignîmes cette ville entièrement bâtie sur l'eau, et dont toutes les cases, reposant sur des pieux,

sont garnies, tout autour, d'une plate-forme en bambous, qui permet de circuler de l'une à l'autre. Passant sur les ponts qui servent de communication entre les divers quartiers, nous abordâmes une petite plage de sable, non loin du fort, où nous savions qu'était la résidence du sultan; c'est le seul édifice qui soit élevé sur la terre ferme, fortification du reste très-grossière, peu haute, affectant une forme presque ronde, et renforcée dans son pourtour par de grandes pièces de bois verticales, dans lesquelles on a ménagé quelques embrasures pour des canons qui nous parurent en mauvais état, et incapables de faire beaucoup de mal.

Avant de mettre pied à terre, il nous fut facile de voir que notre arrivée avait jeté la terreur parmi la population; tous les hommes couraient aux armes, et étaient en mouvement: le tambour et le fifre qui, durant notre trajet, n'avaient cessé de faire entendre des marches guerrières; les mousquets que portaient nos marins; les pierriers et espingoles qui garnissaient le plat-bord de nos canots; le nombre des officiers, tous en tenue brillante, et armés pour la plupart de fusils à deux coups, étaient autant de circonstances qui portaient à penser que l'annonce d'une visite amicale n'était qu'un prétexte, et que nous ne venions, en réalité, que pour combattre et détruire; cet appareil, déployé dans le seul but de montrer de la considération pour le chef de *Solo*, et de toucher sa vanité, avait jeté l'alarme dans les esprits, avait exalté toutes les têtes. Nous débarquâmes néanmoins, et le détachement forma ses rangs : bientôt nous fûmes entourés d'une multitude toujours croissante d'individus qui, armés de lances et de poignards, paraissaient apporter des intentions peu pacifiques, et semblaient, au contraire, disposés au premier signal à commencer les hostilités. Quelques chefs étant survenus, ils parvinrent, non sans quelque difficulté, à écarter cette tourbe; nous finîmes par nous entendre, l'effervescence parut se calmer, et nous nous rendîmes, en ordre, chez

le sultan qui nous attendait, et qui paraissait très-ému, il nous fit un accueil froid et contraint. Des siéges étaient disposés autour d'une table, nous y prîmes place, le commandant ayant à sa droite le premier ministre qui parlait un peu la langue espagnole, et qui, par conséquent, était appelé à servir d'interprète. M. d'Urville expliqua de nouveau, le but amical dans lequel il était venu, ajoutant qu'il était d'autant plus disposé à appuyer la première démarche qu'ils avaient déjà faite, qu'il y voyait pour l'avenir une sûreté de circulation pour les navires de commerce qui n'avaient, jusqu'à présent, évité leur île qu'à cause des actes bien connus de piraterie dont quelques-uns avaient été les victimes. Ni ses paroles ni les cadeaux généreux qu'il fit étaler sur la table, et qui furent acceptés, ne furent capables de dissiper les soupçons et d'amener la confiance; le sultan ne desserra pas les lèvres, et le *datou* ne prononça que quelques mots insignifiants qui n'avançaient nullement la question. Il était visible que tous deux étaient sous l'empire de la crainte causée, à ce que nous apprîmes ensuite, par une conviction intime que notre pavillon n'était pas celui que nous avions arboré, mais que nous étions sujets du roi de *Hollande*, et envoyés pour tirer vengeance de quelques crimes commis sur ces derniers par des forbans dépendant de l'autorité du chef de *Solo*.

Durant cette conférence, la salle s'était remplie d'individus armés jusqu'aux dents; une forêt de piques s'était formée autour de nous; nos matelots placés en dehors se trouvaient comprimés par la foule, et avaient beaucoup de peine à maintenir leurs rangs; les naturels de la montagne, avertis de notre présence, commençaient à descendre par bandes, et s'opiniâtraient à violer la consigne qui avait été donnée de leur défendre l'entrée de la ville. La position pouvait, à tout instant, devenir inquiétante: le moindre signal, la moindre dispute, un rien pouvait engager cette multitude à se ruer sur nous, et à nous faire un parti d'au-

tant plus mauvais, qu'assis et pressés comme nous l'étions, il nous eût été impossible de résister, et de nous mettre en défense.

Voyant qu'il était inutile d'appuyer plus longtemps sur le principal motif qui nous avait amenés, et que nous ne pouvions faire cesser l'état de frayeur dans lequel se trouvaient les chefs, nous voulûmes au moins faire tourner cette relâche au profit de la science, et, par pure politesse, nous demandâmes l'autorisation pour les naturalistes, de faire des courses dans l'intérieur, ainsi que celle d'établir à terre nos instruments d'astronomie et de physique. Il nous était permis de compter sur la liberté de circulation, et nous étions loin d'y voir le moindre empêchement ; il n'en fut cependant pas ainsi : les deux puissances conférèrent quelques minutes, et le *datou* nous communiqua le résultat de cette délibération, résultat qui nous remplit d'étonnement dans un pays où nous croyions que le despotisme régnait dans toute sa force, et faisait plier toutes les têtes sous sa volonté. Le sultan ne pouvant, dit-il, répondre de ses sujets, et prévoyant des insultes, et même des dangers pour ceux qui voulaient explorer la campagne, nous engageait fortement à ne pas tenter l'entreprise ; quant aux officiers qui désiraient se livrer aux observations de physique et d'astronomie, il tâcherait de les garantir de tout danger, en les entourant d'une garde d'hommes dévoués ; mais encore, malgré cette précaution, il n'osait leur promettre une tranquillité entière.

Définitivement, il n'y avait rien à tirer de ces forbans, avec lesquels on ne devrait entrer en rapport qu'après leur avoir envoyé, pour préliminaires, quelques volées de canon. Quoique convaincus qu'il n'y avait de bien réel, en tout cela, que de la mauvaise volonté, et que le désir dominant était de susciter des entraves pour nous engager à quitter la rade le plus tôt possible, nous ne voulûmes cependant pas courir la chance dont on nous menaçait, et nous préférâmes renoncer à toute excursion, plutôt

que d'exposer quelques personnes à la merci de cette canaille; nous prîmes immédiatement congé et nous nous rendîmes à nos canots dans le même ordre que celui dans lequel nous étions arrivés, en remarquant, toutefois, que les chefs affectaient de se grouper autour de nous, et invitaient à la retraite la foule qui ne cessait de nous suivre; notre embarquement s'opéra sans désordre, et nous ralliâmes les corvettes, peu satisfaits du résultat qu'avait obtenu notre première expédition diplomatique; au fait, nous ne les avions amenés qu'à vouloir bien recevoir les présents qui leur avaient été faits au nom du roi de France.

(*M. Jacquinot.*)

Note 14, page 202.

Le 23 juillet, malgré ce que nous avait dit le sultan, nous envoyâmes nos chaloupes faire de l'eau à une aiguade tout près du mouillage; on eut soin de bien les armer et d'empêcher les matelots de pénétrer dans l'intérieur. Les naturels qui passaient près de là en grand nombre, se détournèrent de leur route pour venir vendre aux hommes des poules et des fruits, et montrèrent des dispositions assez amicales; leur conduite nous donna lieu de penser que les datous nous les avaient principalement dépeints comme dangereux et méchants pour nous interdire l'examen de leur île. Plusieurs de leurs pirogues vinrent à bord de nos corvettes faire des échanges, et nous apprîmes qu'on commençait à être persuadé dans la ville que nous n'étions pas des Hollandais. Un datou puissant de la montagne était venu, avec un nombreux détachement d'hommes armés, voir qui nous étions, et avait manqué de faire une révolution dans la ville.

Nous eûmes les jours suivants quelques communications isolées avec la ville; on s'y procura d'excellents bœufs à un prix assez modéré; les officiers qui s'y aventurèrent eurent soin de se faire accompagner le soir par des hommes d'armes des datous Molou et Tahel, les deux hommes les plus civilisés du pays,

qui ayant beaucoup voyagé, avaient contracté l'un et l'autre du goût pour la société des Européens.

Le 24, pendant la nuit, une petite pirogue montée par un seul homme vint accoster la corvette; la brise était fraîche, et le courant portait alors avec vitesse au large; il abandonna aussitôt sa pirogue et sauta dans notre chaloupe en demandant d'un air suppliant qu'on voulût bien le recevoir à bord. Comme il était nu et grelottant, il y eût eu de l'inhumanité à le repousser, malgré l'heure indue à laquelle il se présentait; on l'admit donc, et en montant à bord, il remit son criss en disant qu'il était un malheureux esclave de Bouton, enlevé dernièrement par des pirates qui étaient venus le vendre à Soog, et que, maltraité par son maître et désireux de revoir son pays, il avait saisi cette occasion pour s'évader au risque de sa vie; nous le cachâmes donc à bord, et nous apprîmes de lui qu'un grand nombre de ses compatriotes étaient esclaves dans le pays et y étaient très-maltraités.

L'île de Soog, improprement appelée par les Espagnols Nolo, et par les Anglais Sooloo, et Solo par les autres nations, a de tout temps été remarquable par son commerce et sa fertilité; c'est le rendez vous de tous les Malais des îles voisines et des Chinois qui, bien avant l'arrivée des Portugais, venaient y chercher la nacre, les perles, la cire et les nids de salangam, qui ont toujours afflué sur son marché. Jadis tous les habitants de cette île et ceux des îles voisines, joignaient à leur commerce la profession de pirate, et s'étaient rendus tellement redoutables dans cette partie de la Malaisie, que les Espagnols, possesseurs des Philippines, se virent obligés de faire des expéditions contre eux et détruisirent à plusieurs reprises la ville de Soog, leur capitale, qui paraît avoir donné son nom à toute l'île; mais les habitants qui y étaient campés comme aujourd'hui, avaient toujours soin d'emporter leurs richesses dans l'intérieur. Aussi, malgré toutes les expéditions, comme les Espagnols ne

voulaient pas s'établir dans le pays, la piraterie renaissait toujours, et leur île fut considérée pendant longtemps par les Européens comme l'Alger de la Malaisie.

Les relations de commerce entre Soog et les Philippines sont maintenant régulièrement établies depuis le traité fait il y a quelques années avec le gouvernement de Manille. Le gouvernement est accusé d'avoir fait beaucoup de concessions pour obtenir la paix avec ces pirates, contre lesquels il ne voulait plus faire d'expéditions. Malgré les traités les bâtiments espagnols qui viennent à Soog se tiennent toujours sur leurs gardes, ne doutant pas que ces perfides insulaires ne manqueraient jamais l'occasion de les enlever, s'ils pouvaient le faire sans rien risquer. Le commandant de la flottille de Mindanao vient chaque année, avec ses bâtiments, pour s'assurer si le traité n'a pas été enfreint.

J'avais désiré, avant de venir à Soog, voir un de ces sultans malais qui n'ont subi ni la conquête ni ces alliances comme en imposent les Hollandais, qui y ressemblent beaucoup; mais après avoir vu la manière de vivre et d'agir de ces peuples livrés à eux-mêmes, j'acquis la triste conviction que la perte de la nationalité n'est pas toujours pour un peuple la plus grande calamité qui puisse lui arriver; car si la population de Soog, qui vit écrasée sous le joug de la plus affreuse oligarchie, eût subi comme les peuples voisins l'influence de la civilisation européenne, elle serait beaucoup plus heureuse et beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui.

(*M. Dubouzet.*)

Note 15, page 202.

On évalue la population de cette île à 40,000 individus. Son port principal est Bewan, et il en existe encore un autre dans la partie N.-E. Le centre de l'île est occupé par une chaîne de mon-

tagnes, dont les deux pitons principaux sont assez élevés et couverts jusqu'aux sommets d'une belle verdure. Le pays est en général bien accidenté, et il s'y trouve peu de plaines de quelque étendue. Les vallées et les collines qu'on voit autour de la baie offrent des cultures multipliées et des plantations dont l'aspect est fort agréable.

Les habitants de Solo appartiennent, dit-on, à la grande famille malaise, et sont mahométans. Mais ils nous ont paru d'un teint moins brun, plus jaune, et, s'il est possible, encore plus laids que les Malais. Leur visage est large, plat, équarri, ignoble comme celui des Malais : peut-être en diffèrent-ils un peu par leurs yeux, qui semblent légèrement bridés, comme ceux des Javans, mais beaucoup moins que ceux des Chinois. Ils sont en général vêtus d'une large culotte qui descend jusqu'au-dessous des genoux, d'un gilet et d'une veste ou casaque en étoffe légère; ils ont une ceinture autour des reins, et un mouchoir noué sur la tête, d'où flottent en désordre quelques mèches de cheveux noirs: leur coutelas ou criss, dont la lame droite ou flamboyante a de 20 à 25 pouces de long, ne les quitte jamais. Ces armes, souvent remarquables par de belles incrustations en argent et en or, sont pourtant d'une trempe très-médiocre. C'est dans la beauté et la richesse de leurs armes que ces insulaires semblent mettre tout le luxe qu'ils déploient au dehors; car la mise des chefs n'a rien de recherché, et l'on ne voit ici que des gens sales et déguenillés.

Ces insulaires ont de tout temps été adonnés à la piraterie, rançonnant tour à tour les Chinois, les Espagnols, les Hollandais et même les Malais, sans égard aux liens de parenté qui les unissent. La puissance des chefs de Solo s'étendait jadis sur la plupart des îles situées entre Mindanao et Bornéo, et même sur une partie de cette grande terre; mais il paraît qu'aujourd'hui cette souveraineté est à peu près nominale, puisque le sultan ne règne que sous le bon plaisir des datous. Nous n'avons vu dans

cette troupe désordonnée, qui était prête à s'ameuter contre nous, rien qui ressemblât à une milice régulière, ni encore moins à une force armée permanente. La marine du pays, qui est sans doute indépendante du sultan, est d'ailleurs trop faible pour maintenir sa puissance au dehors. Il est probable que les chefs, les gens riches, arment quand il leur plaît un bateau pour la course, et s'en vont à la mer chercher fortune, sauf à partager les prises avec le sultan et les datous. Les praos de Solo, mieux construits, mieux armés et mieux équipés que les bateaux malais, ne résisteraient pas à nos plus petites goëlettes de deux canons. Mais ils sont redoutables pour des navires marchands qui n'ont qu'un faible équipage, et dont les capitaines se laissent souvent surprendre par défaut de prévoyance. Ces praos ont un tonnage d'environ trente à quarante tonnes ; leur carène paraît assez bien taillée, mais leur accastillage est trop élevé pour qu'ils puissent avoir une marche avantageuse; l'arrière est surchargé d'une énorme dunette flanquée de chaque bord d'une plate-forme semblable à un porte-hauban, soutenu par des courbes de bois très-massives. La moitié antérieure du bateau est à peu près rasée, n'ayant au-dessus du pont qu'une forte lisse supportée à hauteur d'appui par des allonges. Cette installation laisse les forbans sans abri contre la mousqueterie. Les bateaux sont armés d'un canon de 4 ou de 6, à pivot, sur l'avant, et d'une pièce à chaque bord. Ils ont deux mâts et un gouvernail double, à la façon malaise.

Le pavillon de Solo est blanc, avec une bande noire très-étroite à la gaîne et un écusson noir représentant les portes de la Mecque. On ne s'attendait guère à retrouver chez une peuplade barbare de l'Océanie les anciennes couleurs de la France. On lit dans le voyage de Sonnerat, à propos de l'île Solo :

« Les Français ont pu y former un établissement; le roi de » cette île, afin de montrer son amitié pour la nation, avait » même demandé le pavillon français. »

Après avoir lu ces lignes que le voyageur Sonnerat écrivait en 1772, on sera moins surpris que le sultan actuel de Solo se soit pris d'une belle amitié pour les Français, et ait recherché leur alliance en 1839. Il serait peu honorable pour nous d'avouer de pareils amis; mais, comme en politique on est trop souvent obligé de se faire des amis partout, autant vaut accepter ceux qui viennent s'offrir. Nos marchands n'ont pas de grands avantages à espérer dans leurs relations avec Solo. Cette île est trop petite et a une population trop turbulente pour qu'on puisse jamais établir un grand commerce dans le pays, à moins de l'occuper militairement pour en faire un entrepôt. Mais, sans entrer dans la voie des conquêtes ou des établissements lointains, on peut tirer quelque parti du bon vouloir de ces bandits. Nos bâtiments peuvent les visiter de temps en temps pendant la paix, pour les accoutumer à la vue de nos couleurs qui les ont effarouchées. La baie de Bewan est sûre, et offre une aiguade excellente et de bons rafraîchissements. Cette relâche serait en temps de guerre très-précieuse pour nos croiseurs, qui, de là, seraient à portée des Philippines, de la mer de Chine, et du canal des Moluques.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 16, page 202.

Plusieurs de nos camarades ayant été bien reçus par le datou commandant la marine, Tahel Bahar, nous lui fîmes notre première visite après avoir attendu quelque temps qu'il fût levé; nous le trouvâmes assis sur des coussins, sous une espèce de dais, dans une vaste salle ressemblant plutôt, par le grand nombre de coffres et de caisses qui la garnissaient, à un magasin de négociant. Il nous fit mille amitiés, et comme il parle un peu espagnol, nous pûmes nous entendre tant bien que mal. C'est un homme de 25 à 30 ans, paraissant spirituel et enjoué; on le dit

le plus riche des datous et entendant parfaitement le commerce qu'il exerce presque en monopolisant les produits de l'île. Sa fortune lui permet d'accaparer toutes les perles et les tripangs que pêchent les naturels, et il force à composition les navires européens qui viennent les lui acheter. Ce système, nuisible aux autres, ne laisse pas que d'augmenter considérablement sa fortune et prouve son entente du métier. Il s'est cependant laissé prendre dernièrement à une ruse assez grossière; elle nous fut racontée par lui-même. Il avait vendu au bâtiment français le *Louis-Philippe* des lingots d'or au milieu desquels était une bonne quantité de cuivre, et avait eu en échange des gourdes dont il ne soupçonnait nullement le titre; enchanté de la ruse, il n'eut rien de plus pressé que de la conter à un des capitaines espagnols que nous trouvâmes au mouillage, ajoutant, pour se moquer du capitaine français qui venait de partir : « Ces Français ne connaissent pas l'or de Solo. » « Voyons un peu, dit l'Espagnol, les gourdes que tu as eues en payement. » Il les lui montra, et l'on peut juger de la stupéfaction du fripon de Tahel en voyant qu'il avait eu affaire à aussi fin que lui; les gourdes que lui avait données le capitaine français étaient un alliage d'argent et de zinc, cette dernière matière y entrant presque en totalité; il ne s'en fâcha cependant pas et se contenta de dire : « Ce Français est un fripon, et j'avoue que pour tromper un homme aussi défiant que Tahel il fallait savoir s'y prendre et n'en être pas à son tour d'adresse. » Tahel nous donna sur le pays autant de renseignements que le peu de temps que nous restâmes avec lui nous permit d'en recueillir. Le sultan, chef de l'archipel de Solo et d'une partie de Bornéo, est loin d'être aussi puissant que l'on serait porté à le croire. Il ne peut rien faire, rien décider d'important sans prendre l'avis des quinze datous, chefs des divers districts, dont plusieurs sont beaucoup plus riches et plus puissants que le sultan lui-même, et qui souvent lui imposent leur volonté.

L'homme le plus puissant de fait est le datou de la montagne, frère du sultan et ayant sous ses ordres un grand nombre d'hommes armés plus à craindre que les habitants des côtes. Tahel nous a assuré que plusieurs tribus de la montagne étaient anthropophages, et que leurs incursions sur les côtes étaient plus à redouter pour les gens de la ville que les attaques des étrangers. Il est rare qu'il se passe un jour sans que quelques-uns de ces farouches montagnards essayent son criss ou sa lance sur quelque membre d'un autre district de Solo, et cela en pleine rue, sans qu'on puisse intervenir pour les châtier. Les datous étant tous du sang royal, les dignités de sultan et de datou sont héréditaires; et dans le cas où un sultan mourrait sans enfant mâle, ce sont les datous qui sont appelés à lui succéder dans un ordre reconnu de temps immémorial. Solo, d'après Tahel, ne fait pas d'armement de pirate, les datous préférant aux risques de pareilles spéculations profiter des courses des autres îles en achetant les esclaves pris par les pirates et toutes les marchandises que ceux-ci y apportent après chaque croisière. Avant notre arrivée, cinq de ces écumeurs de mer se trouvaient au mouillage; quatre d'entre eux, saisis d'une terreur panique à notre vue, levèrent l'ancre et se sauvèrent. Le cinquième, plus hardi, resta tranquillement dans le port, jugeant bien que nous n'étions en droit de lui rien dire, ne l'ayant pas pris sur le fait.

Dans la nuit du 22, nous vîmes arriver à bord un misérable Malais de Bouton, enlevé sur la côte de cette île par les pirates; fort heureusement pour lui, dégoûté des mauvais traitements qu'on lui faisait subir à bord du pirate, il avait résolu, dès qu'il nous avait vus, de profiter de cette chance favorable pour sortir de l'esclavage. S'embarquant sans bruit dans la première pirogue qu'il avait trouvée sous sa main, il avait fait route sur notre navire qu'il escalada malgré la crainte de recevoir un coup de fusil. Dès qu'il se vit le long du bord, il donna un coup de pied à la pirogue qu'il laissa aller en dérive et sauta sur le pont,

demandant presque à genoux qu'on le sauvât d'une mort certaine en lui donnant asile ; sa joie fut grande, quand on lui promit de le garder ; rassuré bientôt sur son sort et se voyant à l'abri de notre pavillon, il s'endormit promptement et avant le jour alla se cacher dans la cale dont il ne sortit qu'après notre départ.

Notre réfugié nous a confirmé ce que nous avait dit Tahel, que les Soloans n'étaient pas eux-mêmes des pirates, mais simplement des recéleurs, et que les écumeurs des autres îles faisaient de Solo leur principal entrepôt. Il paraît d'après lui que leur quartier général est à la petite île Bouguigni, à quelques lieues dans le S.-E. de Solo. C'est un renseignement qui peut être utile par la suite en ce qu'il pourra mettre sur la trace de ces coquins, ceux qui auraient à en tirer vengeance. Les Soloans sont en général mahométans; peu d'entre eux ont plusieurs femmes légitimes, excepté les datous, dont quelques-uns en ont trois au plus. Le nombre des concubines n'est limité que par la bourse de chacun, et les riches en usent immodérément ; cet abus de femmes et celui de l'opium les énervent presque jusqu'à l'abrutissement.

L'île de Solo est une des plus belles et des plus pittoresques que nous ayons vues depuis notre campagne ; elle est d'une fertilité remarquable ; elle produit tous les fruits et les légumes des pays intertropicaux et nourrit une grande quantité de bœufs et de chevaux. Il est rare de rencontrer un habitant de la campagne autrement que sur un bœuf ou un cheval ; c'est le seul moyen de transport dans un pays montagneux et privé de toute route. Dans leur accoutrement de guerre, avec leur casque en cuivre, leur cotte de mailles, leur lance et leur bouclier, ils représentent parfaitement les cavaliers du moyen âge et donnent un aspect on ne peut plus pittoresque à ce pays. Je reviens à ma promenade dans la ville : tout en causant avec notre ami Tahel, le temps s'était écoulé assez promptement ; onze heures étaient arrivées sans que nous nous en fussions aperçus, et comme c'était l'heure à laquelle il y avait

le plus de montagnards dans la ville, nous la choisîmes pour la parcourir et juger de son ensemble. Avant de sortir de la maison de Tahel, nous fûmes prévenus de nous tenir sur nos gardes et nous ne manquâmes pas de suivre cet avis. Presque toute la ville est bâtie sur pilotis, au milieu des eaux, et chaque maison communique avec la voisine par un pont en bambous ou simplement par un tronc de cocotier, ce qui indique la crainte que chacun a d'être pillé par son honnête voisin; les maisons les plus voisines du rivage communiquent par un pont semblable. Par cette disposition de la ville, on circule d'une rue à l'autre, comme dans chacune des rues, par une série de petits ponts, sans garde-fou, sur lesquels il faut soigneusement conserver son équilibre, si l'on ne veut prendre un bain forcé, par une chute de dix pieds de haut. De chez Tahel au rivage il n'y avait qu'un pas à faire; un bond nous en fit franchir la distance et nous nous trouvâmes sur une plage étroite, resserrée entre la mer et une palissade de quinze pieds de hauteur, prolongeant le bord de la mer et isolant la ville aquatique de la ville terrestre, composée de cases parsemées en dedans de cette muraille, curieuse par la peine et les travaux qu'elle a nécessités. Elle se compose de deux rangées de troncs d'arbres se touchant, séparées par un intervalle de sept à huit pieds, rempli de pierres et de terre; c'est une bien faible défense contre une agression par mer dirigée par des navires armés de canons, mais plus que suffisante pour repousser toute attaque sans artillerie. Quelques embrasures armées de mauvais canons, la plupart hors de service, complètent la défense de la place. Le palais du sultan est dans un fort construit dans le même style, et que deux ou trois obus réduiraient en cendres. En suivant cette muraille nous arrivâmes à une petite place couverte de peuple, de chevaux et de bœufs; chaque homme, chaque enfant au-dessous de huit à neuf ans, avait une lance à la main et un criss au côté; c'était le marché où chacun venait ainsi armé, pour vendre ou acheter une poule, quelques œufs ou

des bananes ; nous traversâmes cette multitude à l'aspect féroce, au regard oblique, et qui, pour une simple fantaisie ou pour avoir le peu que nous avions sur le dos, nous aurait bien volontiers taillés par morceaux, si la crainte des canons des corvettes ne l'eût retenue, et nous nous enfonçâmes dans le bazar, grand hangar couvert et construit sur pilotis ; des boutiques sales garnissaient les côtés, et plusieurs centaines de brigands encombraient le passage ; nous réussîmes, non sans peine, à sortir de cette foule, et nous enfilâmes une longue série de ponts qui nous conduisit au quartier chinois, isolé du reste de la ville aquatique. Nous ne retrouvâmes pas là ce que nous étions habitués à rencontrer chez les gens industrieux et commerçants, richesse et luxe ; au contraire, ils nous parurent assez misérables et me firent l'effet des juifs dans le Levant, c'est-à-dire, de gens comme ceux-ci, exposés aux avanies et cachant leur aisance pour éviter le pillage. Après avoir donné sur tous les points de la ville des preuves souvent chancelantes de notre talent gymnastique, nous revînmes chez Tahel en traversant le marché, et peu après je retournai à bord pour ne plus remettre le pied sur cette terre inhospitalière.

On estime moyennement la population totale de l'île à 60,000, et celle de la ville à 6,000. J'emportai de Solo la conviction qu'un seul bâtiment, en moins d'une heure, détruirait complétement cette ville, que l'on ne peut avoir vue sans s'étonner que les puissances européennes, ayant des possessions voisines, l'aient laissée debout. Je considère l'existence de Solo comme une honte pour la civilisation.

(*M. Montravel.*)

Note 17, page 202.

Dans la ville de Soog, aussi bien que dans les montagnes, le sultan de Solo ne possède guère qu'une autorité de nom ; sa

mollesse et son incapacité en sont la cause ; celui qui dirige les affaires est le premier ministre, homme que je soupçonne être d'une origine espagnole ; ce dernier paraît jouir d'une grande considération dans le pays, et le sultan ne fait rien sans le consulter tout d'abord ; on lui donne d'ailleurs des lumières et une connaissance du monde au-dessus de sa position.

Il passe également pour être le plus grand propriétaire de l'archipel ; sa fortune peut s'élever à une valeur de 150,000 livres à peu près. Le sultan, malgré ses possessions, est loin d'être aussi riche ; il a étendu son autorité sur quelques points de la côte N.-E. de Bornéo et sur plusieurs îlots. Les habitants de ces divers pays lui payent un tribut, et il leur envoie de temps en temps des bateaux armés pour le percevoir.

Les trois principales autorités de la ville de Soog sont le sultan, son premier ministre et le capitaine du port. Ce dernier a une influence presque égale à celle du second, et sa place est aussi importante que lucrative ; c'est à lui que revient presque entièrement le monopole du commerce étranger ; c'est encore lui qui est chargé de toute la marine.

L'endroit que nous avions choisi pour faire notre eau était assez remarquable ; il y avait là une façon de rond-point où venaient aboutir deux petits sentiers qui se réunissaient au chemin de la ville, tout le long de la mer. Mais ce qui aurait pu servir plus que toute autre chose à le faire reconnaître, c'était un vieil arbre séculaire, tout crevassé et dont les branches noueuses étendaient leur ombre protectrice sur une petite colline de sable ; à quinze ou vingt pas de cet arbre, du côté de la ville et sur la grève même, se trouvait la source de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*.

Ce site était aussi pittoresque qu'agréable ; çà et là, tout autour, croissait une partie de la flore du pays, qui fut dévastée, bien entendu, par nos savants en histoire naturelle. A ces avantages, cette position offrait encore celui de pouvoir être défendue, avec

succès, contre une attaque de la part des naturels. La petite colline sur laquelle vieillissait paisiblement notre arbre séculaire, formait une façon de presqu'île accessible d'un côté seulement. Une quinzaine d'hommes armés auraient, je crois, tenu en respect un nombre quatre ou cinq fois plus fort d'insulaires hostiles.

A mer tout à fait basse, l'eau était potable à dix et quinze pieds du rivage; je consigne ce fait parce qu'il m'a paru remarquable; j'ai goûté plusieurs fois l'eau à divers endroits, et j'ai partout trouvé qu'elle était douce aux sept huitièmes environ. Ce fait, d'ailleurs, m'a paru facile à expliquer : l'île de Solo offre partout un terrain accidenté de hautes montagnes boisées; le petit nombre de plaines qu'on y rencontre sont elles-mêmes couvertes de forêts; inondé fréquemment par les fortes pluies des régions équatoriales, ce terrain élevé en pente rapide au-dessus du niveau de la mer, doit nécessairement rapporter à cette dernière toutes les eaux pluviales qui viennent fréquemment l'arroser et le vivifier. Les bois épais qui le recouvrent à peu près partout, empêchent le soleil d'agir par absorption; il en résulte donc que les eaux, en arrosant ce terrain incliné, n'y laissent que ce qui est nécessaire en fait d'humidité, et viennent, par infiltration, se perdre dans la mer.

(*M. Marescot.*)

Note 18, page 202.

Je suis allé faire visite à bord d'un bâtiment espagnol, la *Minerva* de Manille; le second nous a offert de nous conduire sans danger à terre visiter le ministre de la marine, le plus riche datou de la contrée; il nous apprend que le son du tambour qui nous avait conduits à terre, avait répandu la terreur; selon les habitudes du pays, c'était un signal de guerre, et le son du gong, qui rassemble les guerriers, s'était fait entendre; c'est pour cela que nous avions trouvé toute la population en armes. L'opinion

générale des habitants était que nous étions l'avant-garde d'une expédition hollandaise, dont ils avaient reçu avis de Bornéo ; la similitude des couleurs du pavillon avait encore contribué à cette méprise, et c'est à peine si notre visite pacifique les avait détrompés ; une partie des femmes, des vieillards et des enfants étaient refugiés dans les montagnes, avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

Après le dîner, nous allâmes, M. Gervaize et moi, à la case du ministre de la marine, accompagnés de l'officier du navire espagnol. Le datou avait été prévenu quelques heures auparavant de notre visite : il était entouré de tous les gens de la maison, armés jusqu'aux dents ; la première chose qu'il me demanda en entrant fut — si nous faisions la guerre ou si nous étions amis. — Amis, lui répondis-je, et il me tendit les deux mains en signe d'acquiescement ; m'ayant fait asseoir à côté de lui, il me demanda si nous n'étions pas Hollandais, me fit part des soupçons que l'on avait conçus à notre arrivée, me fit expliquer plusieurs fois la différence qui existait entre notre pavillon et celui des Hollandais, et comme notre conversation se passait en espagnol, de temps en temps il faisait connaître aux spectateurs mes réponses en les traduisant en langue de Soog. Les figures de ceux qui nous entouraient commençaient à prendre un aspect moins sombre à mesure que mes explications leur parvenaient, quelques-uns sortirent même et parlèrent à la foule qui entourait la maison, et qui se dissipa peu à peu.

Le datou me fit une question assez insidieuse : Puisque vous êtes nos amis, me dit-il, si les Hollandais venaient nous attaquer, nous défendriez-vous ? Je lui fis comprendre assez difficilement que nous étions aussi amis des Hollandais, et que n'ayant aucune raison de leur faire la guerre, un tel cas échéant, nous resterions neutres. Alors il me demanda quelles marchandises nous apportions pour trafiquer, et me dit qu'il avait à nous donner en échange des nids d'hirondelle, de la nacre, de l'écaille,

de la cire et des perles ; je lui répondis que nous ne faisions pas le commerce et ne portions pas de marchandises. — Mais que faites-vous donc? me dit-il. — Nous allons à la découverte des terres inconnues et nous faisons les plans de celles qui sont mal connues. Cela lui parut peu concluant, car il ne connaissait en fait de navigateurs que des marchands et des pirates, et je crois bien qu'il nous rangea dans cette dernière catégorie, malgré mes dénégations constantes.

On nous apporta bientôt une table couverte de quatre plateaux ; dans chacun d'eux était une tasse de chocolat à l'espagnole, des gâteaux et des confitures chinoises de toute espèce.

L'aspect de la salle où nous nous trouvions était on ne peut plus remarquable : des caisses, des malles, des fauteuils dorés, des lances, des fusils, des kriss y étaient rassemblés pêle-mêle ; elle présentait tout le désordre d'une caverne de brigands enrichis par le pillage.

(*M. Coupvent.*)

Note 19, page 202.

Je descends à terre ce matin avec l'embarcation chargée d'aller chercher le bœuf quotidien que nous vend le *datou* Tahel. Nous pouvons voir à notre aise, en passant auprès de deux ou trois praos mouillés près du rivage et abandonnés par leurs équipages, de jolies pièces de canon en bronze, placées sur l'avant et quelquefois aussi sur l'arrière ; un de ces bateaux en possédait deux toutes neuves ; elles étaient fixées sur des affûts immobiles, à en juger par leur structure, et qui par conséquent, devaient empêcher de pointer ailleurs que dans l'alignement de la proue.

Quoiqu'il fût de bonne heure et que *datou* Tahel ne se lève qu'à neuf ou dix heures, à notre arrivée, il vint nous recevoir et nous introduisit dans sa maison, édifice assez vaste, élevé sur

pilotis, et dont la longueur approximative peut avoir 80 à 100 pieds sur 30 à 35 de largeur. L'intérieur de cette maison présentait assurément l'aspect d'une demeure de pirate : des caisses, des malles empilées contre les parois, des lances, des boucliers, des kriss appendus çà et là, des instruments de musique, violons, guitares, flûtes, s'apercevaient d'abord ; puis, dans un coin, on découvrait ensuite une quarantaine de crosses de fusils ou de tromblons, et même dans un enfoncement j'aperçus deux petits canons. Que d'événements tous ces objets auraient pu raconter, s'ils avaient pu parler, et combien de propriétaires avait-il fallu dépouiller pour les acquérir? Le spectacle eût été encore plus curieux si l'intérieur des coffres eût offert à la vue leur contenu ; que de rapines entassées, combien de larcins commis, et peut-être aussi combien de sang répandu !

La personne du possesseur de ces objets n'était pas en harmonie avec les idées de meurtre et de pillage évoquées par cette première vue ; loin de présenter l'aspect farouche ou du moins vigoureux et déterminé d'un véritable écumeur de mer, sa physionomie était douce, fatiguée par des rides précoces, mais gracieuse et avenante ; il parlait un peu espagnol, et après les premières salutations, il nous conduisit auprès de fauteuils faisant face à une élévation du sol, formant une espèce de grand lit entouré de rideaux où il s'étendit mollement sur des coussins. Près de lui se trouvaient une longue lance, diverses petites caisses, des kriss à demi enfouis sous des nattes et une lampe en cuivre servant à allumer sa pipe à opium, dont il paraissait faire un usage très-fréquent.

Datou Tahel est le fils de l'émir Bahar, qu'un voyageur français, auteur de la partie de l'*Univers pittoresque* qui traite de l'Océanie, M. de Rienzi, paraît avoir connu à son passage aux îles Solo. D'après lui, cet émir Bahar avait été un homme possédant beaucoup de connaissances hors de la portée de ses concitoyens.

Il laissa à sa femme, la seule qu'il eut, dit-on, la liberté de suivre la religion chrétienne, qu'elle professait, et la rendit ensuite libre d'esclave qu'elle était. Il parlait plusieurs langues étrangères et les écrivait. Toutes ces connaissances ne l'empêchèrent pas d'acquérir une grande fortune, probablement à l'aide des moyens employés par son fils pour l'augmenter. Quoi qu'il en soit, le fils, à la mort du père, reçut avec son héritage le titre de *Radja-laut*, chef de la mer, et jouit d'une prépondérance qui le place aujourd'hui au nombre des premiers chefs de l'endroit.

Malheureusement, les connaissances approfondies de l'émir Bahar ne lui ont pas été transmises, et l'influence qu'une mère Bissaya ou Espagnole aurait pu avoir sur lui, s'est arrêtée à la couleur de la peau. La plus grande occupation de cet homme, jeune, mais usé, consiste à aspirer, à chaque instant, la vapeur enivrante d'une pipe d'opium; aussi ses cheveux déjà presque blancs, ses yeux caves, ses membres grêles, quoique bien proportionnés, indiquent les ravages de cette funeste drogue.

Après nous avoir entretenus assez longuement des faux bruits que notre arrivée a fait naître dans le pays, le datou Tahel fit servir du chocolat, des gâteaux et des fruits. Le chocolat avait été fabriqué dans la ville même par des esclaves espagnols; les gâteaux, composés en grande partie de farine de riz et de sucre indigène, auraient été bons sans le goût que leur laissait l'huile de coco dans laquelle ils avaient été frits; quant aux fruits, ils se réduisaient aux mangoustans, bananes et langouns que nous connaissions déjà.

Pendant le déjeuner, le datou Abdoulah, le même chez qui M. Lafond avait été conduit hier, arriva accompagné de sa suite et plus tard emmena plusieurs de mes compagnons dans la campagne où il réside. Pendant qu'ils s'éloignaient, notre hôte fit exécuter un concert par ses esclaves; les airs joués étaient espagnols, et quoique tous les exécutants n'appartinssent pas à cette nation, ils jouaient avec assez d'ensemble : le

frère du datou Tahel, jeune homme adolescent, mais de couleur bien plus brune, jouait lui-même de la flûte et il exécuta plusieurs airs assez bien. Désormais la meilleure harmonie semblait devoir régner entre nous et nos hôtes ; ce chef voulut nous donner deux gardes pour nous servir d'escorte dans la promenade que nous voulions faire dans la ville, mais déjà nous pensons que cette mesure était inutile et nous le remerciâmes. Cependant je crois que ces mêmes gardes nous suivirent de loin, soit pour nous protéger au besoin, soit pour savoir où nous allions.

Cette mesure était peut-être utile dans un pays livré à une anarchie presque complète, anarchie dont nous venions d'avoir un exemple. Le domestique du capitaine Jacquinot s'étant aventuré hors du lieu où l'on a coutume de nous apporter des provisions, s'était trouvé sur la grande place du marché au milieu d'un conflit élevé parmi les naturels ; déjà les lances, dont les indigènes ne se dépouillent jamais, étaient en jeu, lorsqu'un marchand engagea ce domestique à s'en aller, ce qu'il fit sans attendre les résultats de la querelle, et d'ailleurs peu curieux d'y assister.

Quant à nous, nous pûmes nous promener sans le moindre empêchement dans presque toute la ville. Souvent nous avons rencontré des bandes armées d'hommes de la campagne, mais déjà ils ne nous regardaient plus avec méfiance et ne portaient pas, comme le premier jour de notre relâche, la main à la poignée de leurs kriss sur notre passage. Voici quelques-unes des remarques générales faites pendant cette excursion.

Une palissade de troncs d'arbres, quelquefois équarris, garnit le pourtour du rivage ; des embrasures carrées laissent voir çà et là quelques pièces de canon hors d'état de servir et qui n'opposeraient qu'une faible défense à un débarquement. La principale résistance qu'on rencontrerait viendrait des armes à feu dont tous les chefs sont pourvus, et qui sont la base de leur puissance : plus un chef en possède, plus il peut armer d'hom-

mes et plus il est puissant. Tous ceux de la ville réunis pourraient présenter un effectif de fusils, mousquetons ou tromblons, s'élevant à environ 400, le datou Tahel possède à lui seul quarante armes à feu, aussi passe-t-il pour un des plus riches datous.

Au rivage, des planches mal ajustées forment une nombreuse suite de ponts fragiles qui, s'appuyant sur des pilotis, s'avancent vers la mer en se croisant dans différents sens jusqu'à l'extrémité d'un banc de vase sur lequel on trouve de trois pouces à quatre pieds d'eau à marée basse. Tous ces ponts étroits, élastiques, fragiles, aboutissent à des cases édifiées sur quinze ou vingt gros pilotis, et dont le plancher, ainsi que les parois, est formé par des claies; ces dernières sont en joncs ou roseaux bien serrés, tandis que le plancher, construit avec des branches d'arbres entrelacées, laisse des jours.

Ainsi que me l'avait dit le capitaine Somes, les habitations des Chinois, dont on estime le nombre à 300, sont les plus éloignées du rivage : elles forment l'extrémité de la ville aquatique et sont en général plus spacieuses que celles des indigènes. La plupart de ces demeures contiennent une chambre à coucher, un appartement où sont renfermées les marchandises, et une cuisine, si toutefois on doit donner ces noms aux espaces rétrécis, séparés par d'informes cloisons, qui en tiennent lieu. Derrière la case se trouve ordinairement une cour, aussi sur pilotis, où ces commerçants étalent leur tripang et où ils le manipulent; souvent aussi ces terrasses sont changées en jardins; quelques pouces de terre y créent un parterre factice : j'ai vu jusqu'à des bananiers croître ainsi sur le domaine de la mer. Ces pauvres gens, qui mènent à peu près la vie des marins, doivent chercher à embellir par tous les moyens leur existence monotone; les indigènes eux-mêmes s'appliquent à cette culture: il est fort curieux de voir dans un fond de vieille pirogue quelques plantes grimpantes élever leurs rameaux vers l'édifice qui

les protége du vent; cela égaye la vue, assez triste, de cet amas de maisons, qui semblent marcher sur leurs pattes de bois lorsque les ondulations de la mer roulent vers la rive.

L'habitude de construire sur la mer, adoptée par ces indigènes, tient, m'a-t-on assuré, à un motif très-simple. Ce n'est point, comme on pourrait le penser, une conséquence de leurs mœurs maritimes, mais seulement celle de leur paresse : ils vident les ordures de leur ménage bien plus aisément qu'à terre, la mer lave tout et leur épargne de la peine. Ce motif est assez plausible, quoique l'aspect de ces habitations ainsi construites fasse naître des idées assez poétiques sur les causes qui ont présidé à leur origine.

En arrivant au rivage par le principal pont de la ville, hors des fortifications, on passe par un quartier, ou plutôt une rue, où se trouvent les boutiques des indigènes. Là les Chinois ne montrent plus leur longue queue, leur empire a cessé, et dans les petites cabanes qui garnissent ce lieu, on n'aperçoit que des femmes qui vendent des fruits, du bétel, de l'arak, et divers menus objets de peu de valeur. Plus loin on atteint le marché des fruits et des comestibles, auprès duquel se trouve la maison du datou Molou, entourée de bandes de cavaliers venant de l'intérieur pour s'informer des intentions des navires français. Plus loin, à droite, la demeure du sultan s'élève non loin d'un ruisseau fangeux, et se distingue par le pavillon blanc à gaîne bleue ou noire, qui le surmonte.

On a bientôt vu tout ce qu'il y a à voir dans *Banoua ;* il ne reste plus alors qu'à s'occuper des habitants. Les indigènes offrent une nuance de race distincte de celle des Malais et des Bouguis que nous avons vus. D'abord leur langue diffère beaucoup des leurs ; elle est plus dure que le malais, sans que pour cela elle soit rude ; les sons gutturaux y sont plus souvent employés, et les mots que j'ai pu recueillir ont plus de con-

sonnes que les mots malais, du moins c'est ce qu'il m'a semblé, et ce n'est qu'une opinion fondée sur l'impression de l'oreille, et non pas sur les renseignements fournis par des personnes ayant une connaissance approfondie de la langue.

C'est ici le cas de rectifier le nom de ces îles, nommées *Sooloo* par les Anglais, *Jolo* ou *Holo* par les Espagnols et *Solo* par les Français : leur véritable nom, le nom donné par les indigènes, est *Soog ;* celui de la ville, *Banoua*. Sa population nous a été indiquée comme étant de 10,000 habitants, je crois ce chiffre exagéré : à vue d'œil je ne crois pas qu'elle dépasse celui de 6,000. L'intérieur et le littoral de ces îles paraissent être fort peuplés : on ne peut se hasarder à donner un nombre quelconque d'habitants, car on ne saurait s'appuyer sur des données satisfaisantes.

La population de Soog est de petite taille ; elle est plus forte de structure, elle a un teint de peau plus jaune, c'est-à-dire plus clair, que les Malais ; les yeux m'ont aussi paru plus bridés, la figure plus large, la mâchoire un peu moins proéminente. Les vêtements, les habitudes extérieures semblent être à peu près les mêmes. Le costume des gens pauvres se compose d'un caleçon accompagné quelquefois d'une espèce de chemise ; les gens aisés portent des vêtements importés, je suppose, de Chine : ce sont des pantalons fort larges, en soie noire ou en étoffe de coton ; quelquefois ils portent aussi des vestes à larges manches, aussi en soie ; d'autres se servent de l'écharpe des Bouguis, et tous ou presque tous se couvrent la tête d'un mouchoir à l'instar des Malais ; les chefs seuls portent des pantoufles ou des sandales.

Les femmes du peuple se montrent sans répugnance en public sans autres vêtements qu'un *sarong ;* leurs cheveux sont épars, et comme les hommes elles mâchent le bétel. Elles venaient vendre elles-mêmes leurs poules à nos cuisiniers, et c'est avec elles que s'accomplissaient les meilleurs marchés, car elles recevaient avec empressement les colifichets servant

à leur parure, et les préféraient souvent à de l'argent.....

Une rencontre curieuse m'avait jeté dans un étonnement complet, lorsqu'on m'en donna une explication des plus bizarres. Voici le fait : j'avais rencontré une femme toute nue à cheval, les cheveux épars; sa gorge indiquait son sexe, et j'étais déjà convaincu de ses mauvaises mœurs en la voyant descendre de cheval et me faire signe de la suivre dans une case voisine. Peu disposé à l'entrevue qu'elle me proposait, je continuai mon chemin et je ne manquai pas d'en parler à mes compagnons, qui m'assurèrent alors que cet être était un hermaphrodite, dont ils avaient publiquement reconnu la curieuse conformation moyennant quelque argent. Il voulait probablement en faire autant à mon égard. Cet homme ou cette femme est la même personne qui, hier, à l'aiguade, était venue auprès de nous à la recherche d'un esclave déserteur; là du moins il portait un pantalon.

La nuit passée, un esclave transfuge s'est rendu à bord de la *Zélée*; au qui-vive du factionnaire, il jeta son kriss à bord et monta sur le pont. Ce pauvre diable est un Malais Bouguis de Salayer, c'est celui que l'individu hermaphrodite cherchait hier aux environs de l'aiguade.

Les personnes de notre bord qui ont assisté à la fête du datou Molou rentrent pendant la nuit et sont fort satisfaites de leur soirée. Une nombreuse musique a joué fort longtemps des airs espagnols, et on a même fait danser des esclaves à la demande des spectateurs. Les femmes du datou Molou, contre l'usage des mahométans, ont paru dans la réunion, mais elles étaient assises dans le fond, à une certaine distance des hommes. Ce fait est à remarquer, car les îles Soog ont été autrefois en grand renom de sainteté dans tout l'archipel d'Asie; c'était le principal foyer de la religion du prophète arabe, et c'est probablement à cette prépondérance passée qu'elles doivent de porter dans leur pavillon blanc un dessin noir représentant, dit-on, les portes de

la Mecque. Aujourd'hui, cette influence religieuse paraît détruite; Soog, sous ce rapport, ne l'emporte sur aucun des pays avoisinants, et je crois même qu'aucun lieu n'a d'ascendant bien marqué sur les autres, comme plus particulièrement saint dans l'archipel d'Asie.

(*M. Desgraz.*)

Note 20, page 202.

A huit heures du matin, je descendis chez le datou Tahel, qui s'empressa de nous offrir le chocolat; j'y rencontrai un chef de la montagne, le datou *Abdoulla*, qui m'engagea à l'accompagner dans l'intérieur. Bientôt nous montâmes à cheval; une longue suite de gens armés forma notre escorte et nous nous mîmes en route. Le pays que nous traversions était admirable de végétation : de tous côtés on apercevait des cultures bien entretenues sur lesquelles l'œil se reposait avec plaisir. Il nous fallut marcher pendant une heure avant d'atteindre la demeure d'Abdoulla, chez qui m'attendait la réception la plus amicale. Après dîner, nous fîmes encore une jolie promenade à cheval, toujours accompagnés par une nombreuse escorte armée et par les deux fils du chef. Je voulus, pour reconnaître l'hospitalité de ce respectable vieillard, lui faire cadeau d'une belle paire de rasoirs que je possédais, d'une livre de poudre fine et d'une boîte de capsules; en retour, Abdoulla m'offrit une jolie petite antilope que je refusai, puis il me présenta deux douzaines de nids blancs d'hirondelles qu'il me priait d'accepter, mais je le remerciai, ne voulant emporter de lui que le souvenir de sa cordiale hospitalité. Il me présenta ses deux petits-fils, qui étaient les plus jolis enfants que j'aie jamais rencontrés. Parmi ses nombreuses femmes, j'en remarquai une qui portait le costume européen, mais je ne pus apercevoir son visage, car elle se cachait de moi soigneusement. Le vieux datou

m'assura que c'était une jeune fille des environs de Manille, qui appartenait à son fils aîné. Il était six heures du soir lorsque je fis mes adieux à mon hôte, il me donna son jeune fils et une nombreuse troupe de domestiques pour m'accompagner. Je regagnai la ville. Nous descendîmes d'abord chez Tahel, mais à huit heures je me rendis chez le datou Molou, qui avait engagé plusieurs personnes à passer la soirée chez lui. J'y rencontrai MM. Jacquinot, Thanarou, Desgraz, Huon, Deflotte et Boyer; plusieurs datous y étaient aussi réunis. La soirée fut charmante, on chanta, on dansa et on fit de la musique. Vers les onze heures, on nous présenta une table admirablement servie en fruits, en pâtisseries et en liqueurs de toute espèce; nous y bûmes d'excellents vins d'Espagne, puis on nous offrit du thé, du café et du chocolat dans un magnifique service de porcelaine de Chine. La conversation se faisait généralement en espagnol. Le datou, qui commençait seulement à être persuadé que nous étions bien réellement des Français, et non pas des Hollandais, nous exprima tous ses regrets de ne nous avoir pas fait dès le début une réception plus amicale; il parut désolé quand nous lui apprîmes que notre départ était irrévocablement fixé au lendemain. Pour nous faire honneur, il avait réuni chez lui un orchestre complet composé d'une basse, de clarinettes, de flûtes et de violons. Il était minuit, et j'étais resté seul parmi les officiers à la soirée du datou, lorsque je lui fis mes adieux; il me fit reconduire dans un canot armé par ses gens et il me fit cadeau d'un kriss magnifique. Dans la soirée, j'eus l'occasion de parcourir plusieurs fois la ville et de satisfaire ma curiosité : je ne remarquai jamais dans les habitants rien qui pût me causer la moindre crainte; il était évident qu'ils commençaient à s'amender, et que notre confiance ainsi que nos démarches toutes pacifiques commençaient enfin à calmer toutes les craintes que nous avions d'abord inspirées.

(*M. Gervaize.*)

Note 21, page 239.

Le lendemain, sur les huit heures du matin, l'*Astrolabe* fit un salut de vingt et un coups de canon qui lui fut rendu immédiatement, et en égal nombre, par la forteresse espagnole; aussitôt après, je descendis à terre avec le commandant *d'Urville*, et nous rendant d'abord chez M. le lieutenant de vaisseau *de la Cruz*, commandant de la marine, nous le priâmes de nous accompagner chez le gouverneur, à quoi il se prêta de la meilleure grâce du monde. Cet officier était allé la veille offrir ses services au commandant, et s'était mis entièrement à sa disposition; nous pûmes nous convaincre bientôt que ces offres étaient faites de cœur, et durant notre séjour, il nous combla de politesses et d'honnêtetés qui ne se démentirent pas un seul instant, et qui nous pénétrèrent pour lui d'un sentiment de reconnaissance dont le souvenir ne s'effaeera jamais de notre mémoire.

Son second, M. *Acha*, officier du même grade, ne fut pas moins attentionné pour toutes les personnes de l'expédition, et acquit tout autant de droits à notre amitié.

Nous nous rendîmes chez le gouverneur don *Manuel Sanz*, lieutenant-colonel, et nous en reçûmes l'accueil le plus affable que nous pussions désirer. Dès les premiers moments, il en agit avec nous avec une aimable franchise, et il nous témoigna en paroles et en actions tout le plaisir qu'il éprouvait à recevoir des Français dans son petit gouvernement. Un déjeuner était servi, et nous acceptâmes l'invitation qui nous fut faite d'y prendre part. La conversation ayant été amenée sur le désir qu'avaient Messieurs les naturalistes de parcourir les environs, M. Sanz nous donna l'assurance que non-seulement ils pouvaient explorer à leur aise le territoire espagnol, mais même qu'il entendait leur fournir des montures et des guides pour les aider

dans leurs recherches. On ne saurait réellement être plus empressé qu'il le fut à notre égard dans toutes les demandes que nous pûmes lui faire; souvent même il vint au-devant de no désirs, et il chercha par tous les moyens possibles à nous rend la relâche agréable : sa maison et sa table nous furent constamment ouvertes, ses chevaux et sa voiture furent chaque jour à notre disposition, et il poussa même les prévenances jusqu'à envoyer à bord quelques provisions de Manille et d'Europe, provisions qui pouvaient lui être nécessaires, mais qu'il offrit de manière à ne pouvoir être refusé. Généreux à l'excès, et se mettant constamment l'esprit à la torture pour nous être agréable, ce bon colonel réunit, deux jours avant notre départ, tous les officiers de l'expédition, les diverses autorités et notables de la colonie, à un bal qui se prolongea très-avant dans la nuit, et qui fut interrompu au milieu par une somptueuse collation à laquelle chacun put prendre part. De notre côté, nous fîmes tout notre possible pour reconnaître tant de soins; nous l'invitâmes à bord de nos corvettes et nous lui témoignâmes notre reconnaissance par tous les moyens en notre pouvoir. Aux qualités franches et chevaleresques, le colonel Sanz joignait un jugement sain, de l'instruction et une grande facilité pour s'exprimer et répondre aux questions que nous pouvions lui adresser.

Lors de leur établissement sur cette partie de Mindanao, les Espagnols la trouvèrent entièrement inhabitée : la population se forma d'abord de gens qu'ils amenèrent de Manille et s'augmenta plus tard des individus qu'y laissèrent à diverses époques leurs navires venant d'Acapulco et du Japon; en sorte que la race actuelle est un composé bâtard dont il serait impossible d'assigner l'origine.

Si ce n'était la tendance naturelle que les habitants ont à émigrer, pour suivre le penchaut qui les porte à naviguer, la population de *Samboangan* augmenterait dans une proportion

extraordinaire ; les registres de l'église constatent à peine deux ou trois décès par mois, tandis que les naissances y sont portées dans la proportion de vingt-cinq à trente pour le même intervalle. Il y a véritablement de quoi être étonné, en considérant la quantité d'enfants qui s'offrent aux regards à l'entrée de chaque case, tant dans la ville que dans les environs.

A l'exception de quelques maisons qui sont construites à l'européenne, et qui présentent un certain air d'aisance, toutes les autres ne sont que d'assez misérables cases élevées sur des pieux, à quelques pieds au-dessus du sol, fabriquées avec des bambous, et couvertes en chaume. La partie inférieure sert de parc aux bestiaux et aux volailles.

La prostitution paraît être une chose rare dans cette colonie; mais les liaisons de gré à gré y sont généralement admises, et une femme se croit toujours très-honorée d'être la maîtresse en titre d'un officier espagnol.

La relâche de *Samboangan* est excellente pour les navires, qui, venant de Manille ou des mers de la Chine, se dirigent ensuite vers le détroit de Makassar, pour gagner un des passages des îles de la Sonde; elle l'est, surtout, pour les baleiniers qui établissent leur croisière dans la mer de Célèbes. L'eau y est de bonne qualité, et s'y fait très-promptement; l'on peut, facilement, et à un prix très-modéré, s'approvisioner de volailles, de bœufs, et de cochons. Les légumes seuls y sont rares, et l'on ne saurait guère se procurer autre chose que des courges. Les bananes y sont abondantes, et de bonne qualité; les cocos s'y trouvent à profusion.

Les habitants qui forment la colonie, sont au nombre d'environ sept mille, dont trois mille habitent la ville proprement dite; ils ne sont soumis à aucun tribut personnel ni foncier, et constituent, en cela, une exception avec tout le reste des Philippines où les sujets espagnols sont assujettis à une redevance annuelle. Une seule taxe est imposée à ceux de *Samboangan*,

et il était réellement impossible de les en dégager ; c'est celle d'un *médio* (environ six sous de France), à laquelle toutes les personnes, sans exception, sont imposées, pour parer aux dépenses, et soutenir ce poste de déportation.

Tous les membres de cette colonie professent la religion catholique, mais ils n'ont évidemment que l'extérieur de la dévotion ; ils assistent aux offices et marmottent des prières, plutôt comme passe-temps que par conviction ; naturellement paresseux et indolents, ils ne se livrent à aucune industrie, et ont besoin d'être constamment surveillés par les personnes au service desquelles ils consentent à se livrer momentanément. Du poisson, une poignée de riz, et des cocos, voilà la base de leur nourriture, et ils ne pourraient se résoudre à faire la moindre chose au delà de ce qui leur est nécessaire pour s'assurer la pitance de la journée. Ce n'est pas cependant le terrain qui manque ; il est de bonne qualité, et n'attend que des bras et du travail pour produire et rapporter de grands profits. Chaque individu peut en prendre la portion qui lui convient, pourvu qu'il la cultive et la mette en rapport ; mais si, après deux ans de possession, on s'aperçoit qu'il l'abandonne et la néglige, elle lui est enlevée immédiatement ; dans le cas contraire, la propriété lui est acquise, et au bout de dix années, il devient le maître de la vendre, de l'échanger, et enfin d'en disposer suivant son caprice.

Je me rappellerai toujours avec un vif sentiment de plaisir le séjour de *Samboangan*, et je regarderai comme une des plus agréables circonstances de ma vie aventureuse, celle où je suis entré en relations avec monsieur le lieutenant colonel *Sanz*, et messieurs les officiers de la marine espagnole, *la Cruz* et *Acha*.

Je ne dois pas, non plus, oublier le curé de cette station, homme jeune, instruit, d'une tolérance bien entendue, et possédant des mœurs parfaitement adaptées au mandat sacré qu'il

remplit. Nous le vîmes souvent, tant dans sa propre maison que dans celle du gouverneur, et toujours nous éprouvâmes du plaisir dans la compagnie de ce ministre qui, à une instruction solide et à des connaissances variées, joignait une politesse exquise, et une douceur de caractère réellement évangélique.

(*M. Jacquinot.*)

Note 22, page 239.

Je ne descendis à terre que le soir ; nous débarquâmes à côté du fort, petite forteresse en pierre, armée d'une douzaine de petits canons, construite en forme de rectangle avec un bastion à chaque angle : à l'époque où elle fut élevée, elle était suffisante pour repousser les Maures dont on craignait l'attaque, mais elle ne résisterait pas, dans l'état où elle est aujourd'hui, à quelques volées d'une corvette. Près de là on passe la rivière sur un pont ; son cours, qui suit presque parallèlement le rivage, sert de fossé d'enceinte à la grande place qui se trouve directement sous le canon du fort. Au delà, le rivage est garni d'une enceinte de hautes palissades comme celles des villes malaises, qui sont suffisantes pour arrêter des hommes qui viendraient l'attaquer sans artillerie. La ville, qui est presque entièrement composée de cases en bambou, est bâtie régulièrement; toutes les rues aboutissent à la grande place et sont parallèles au cours de la rivière. On remarque seulement sur la place quelques maisons qui se distinguent des autres par de grandes galeries avancées, et des murailles blanchies : ce sont celles du gouverneur, du commandant de la marine et des principales autorités. En parcourant les rues de cette ville, je me crus transporté dans un des jolis villages de Lusson. Il offrait, à cette heure du jour, un tableau vivant et agréable. La population, toute indienne, me frappa dès le premier moment par sa supériorité physique sur

les autres peuples d'origine malaise ; l'air de contentement et de bonheur qu'on remarquait sur tous les visages compensait avec avantage l'absence de luxe, de richesses et de cet immense mouvement commercial des colonies voisines. Après avoir traversé toute la ville, je profitai du reste du jour pour prolonger ma promenade dans les environs. Le pays, par sa beauté, la richesse et la variété de sa végétation, répondit à ce que j'en attendais ; je pris un joli chemin suivant le cours de la rivière qui, à l'extrémité de la ville, tourne presque à angle droit. D'un côté se trouvait une plaine fertile parfaitement arrosée et qu'on préparait alors à recevoir la semence du riz, et de l'autre côté, des vergers plantés de cocotiers, de bananiers et d'arekiers, de nippa et d'énormes manguiers, au milieu desquels étaient dispersées de jolies habitations. Partout en passant, j'étais accueilli par les *buenas noches* des Indiens qui circulaient ou qui prenaient le frais sur le devant de leurs maisons. La réunion de celles-ci, répandues sur un espace de près de deux milles, forme un village considérable et très-peuplé, qui est en quelque sorte le faubourg de la ville.

Le monument principal de Samboangan est l'église, qui est située à une des extrémités de la ville ; elle a l'apparence d'une église de village et elle est isolée sur une grande place ; c'est un grand bâtiment surmonté d'un petit clocher carré, recouvert d'une toiture à deux faces, qui laisse apercevoir la cloche. Près de là, sur le bord de la rivière, on a construit un petit belvédère où se réunissent chaque jour, pour prendre le frais et se communiquer les nouvelles, les notables du pays. M. le lieutenant de vaisseau Acha, qui m'avait accompagné, m'y présenta le soir même, et j'y fis d'un seul coup la connaissance du sergent-major de la place, du curé, et de deux ou trois autres personnes qui étaient avec le gouverneur, les seuls Européens du pays ou plutôt toute l'aristocratie de l'endroit. Chacun d'eux s'empressa de m'interroger sur les affaires politiques de l'Espagne, à laquelle, quoique exilés, ils pre-

naient le plus vif intérêt, et nous nous mîmes tous ensemble, suivant l'habitude, à deviser sur son avenir, malgré le peu de données que nous avions pour cela. Don Carlos ne comptait parmi eux aucun partisan, et chacun d'eux s'exprimait sur son compte avec cette liberté d'opinion qu'on ne rencontre guère que dans les colonies, où j'ai toujours remarqué combien l'indépendance de l'opinion y contrastait avec la dépendance à laquelle les condamne leur position.

(*M. Dubouzet.*)

Note 23, page 239.

La forteresse de Samboangan est un carré bastionné, assis sur un terrain bas, à environ 50 toises du rivage, mais le fort, qui est d'ailleurs très-mal armé, ne bat que très-obliquement le bon mouillage, et n'empêcherait pas un débarquement au Nord de la ville. Il a des murs en pierres, sans fossé : seulement les fronts du Nord et de l'Est sont protégés par le ruisseau canalisé, qui les contourne, avant d'aller à la mer du côté de la pointe Sud.

La face qui regarde la mer se prolonge vers le Nord de manière à former contre le fort une nouvelle enceinte qui est complétement ouverte du côté de l'Est, et en partie du côté du Nord. Cette espèce de camp retranché, fort incomplet, servait peut-être de refuge à la population du village et de la campagne, en cas d'attaque de la part des forbans de Hôlo ou de Mindanao. C'est dans le même but qu'une palissade s'élève le long de la mer pour protéger le village.

Ce n'est donc point une véritable colonie que nous avons sous les yeux ; c'est un simple poste militaire, établi sur la côte de Mindanao pour contenir les peuplades féroces et belliqueuses qui l'habitent, ou pour réprimer la piraterie. C'est un présidial pour les criminels, et un lieu de relâche pour les vaisseaux. Si

tel est le but que se sont proposé les fondateurs de cet établissement, il faut convenir qu'il est assez bien rempli, car la forteresse qu'ils ont bâtie sur ce rivage suffit pour en imposer à tous les forbans. Mais pour être en état de résister à des forces européennes, il lui manque un fossé, un chemin couvert et quelques dehors, surtout du côté du Nord, qui est la partie la plus faible. Les approches par le Sud et par l'Est ne seraient pas faciles, à cause du circuit de la petite rivière et du terrain marécageux qu'elle parcourt. Plusieurs postes ou vigies établis sur le rivage et dans la campagne servent à surveiller les praos malais et hôlos qui voudraient tenter un débarquement, ou les tribus de l'intérieur. Ces vigies sont de grandes cages en bois de 19 à 20 pieds de côté, perchées sur des poteaux de 10 à 15 pieds de hauteur. Elles sont occupées pendant la nuit par quatre ou cinq miliciens armés de fusils, qui seraient obligés de les évacuer à la première sommation, sous peine de s'y voir brûlés vifs. Mais les indigènes ne sont jamais assez entreprenants pour troubler la douce quiétude des Espagnols, en s'avisant d'allumer un fagot de paille sous ces guérites aériennes.

Le village construit en lattes de bambou, à la façon malaise, se déploie sur quatre rues parallèles au rivage, au Nord de la forteresse dont il est séparé par une esplanade sans arbres. Le petit canal formé par les eaux de la rivière n'a que sept à huit pieds de large. Il contourne le village par le Nord et l'Ouest et se replie ensuite pour embrasser la forteresse; entre celle-ci et le rivage se trouve une large baraque, partie en planches, partie en maçonnerie, pour loger les prisonniers qui sont en petit nombre.

Il n'existe à Samboangan d'autre construction en pierres, qu'une petite église située à l'extrémité du village.

Les montagnes sont couvertes de forêts qui fournissent le teck, et plusieurs autres bois de construction. Le cannellier y croît aussi sans culture, mais son écorce est moins aromatique que celle de Ceylan. Les torrents charrient de la poudre d'or

que les indigènes recueillent en petite quantité par des lavages. Quant aux mines de ce précieux métal qu'on suppose exister dans l'intérieur, elles ont encore échappé à la cupidité des Européens. Les peuplades nègres ou mahométanes qui habitent le centre de Mindanao paraissent s'occuper fort peu de l'exploitation de ces mines, car il n'en arrive que de faibles produits. On peut supposer toutefois que ces peuples sauvages ne sont pas tout à fait étrangers au travail des métaux. Leurs sabres, connus sous le nom de *campilangs,* sont fabriqués par eux avec les vieux fers européens qu'ils parviennent à se procurer. Ces armes, très-estimées des pirates, nous ont paru d'un bon travail.

On n'a que des données fort incertaines sur la population de Mindanao. S'il faut en croire les rapports des missionnaires qui ont pénétré dans l'intérieur, les premiers et plus anciens habitants de cette terre appartiendraient à la race nègre, la même qu'on trouve dans l'île de Négros et dans l'intérieur de l'île de Luçon. Dans le cours des treizième et quatorzième siècles, ils furent refoulés par les invasions de plusieurs peuplades mahométanes venues des autres points de la Malaisie; celles-ci occupent toute la partie du littoral qui n'est pas au pouvoir des Espagnols, c'est-à-dire toute la côte sud, depuis Samboangan jusqu'au cap Saint-Augustin, plus une partie de la côte ouest. Ces peuplades, groupées sous la domination de divers chefs ou sultans, se livrent de temps en temps à la piraterie, qui fut sans doute leur premier métier. Les nègres de l'intérieur vivent à l'état sauvage, sur le bord des grands lacs, rançonnant et massacrant sans distinction les chrétiens et les mahométans qui osent s'aventurer dans les montagnes.

La province de Samboangan est gouvernée par un chef militaire aux appointements de 2000 piastres, à la condition expresse de s'abstenir de tout trafic ou commerce. Les états de la Real Hacienda portent à 10,000 âmes le chiffre de la population;

mais l'état dressé par la mission des Récollets qui régit cette province, ne lui donne que 5,700 habitants. Voici cet état détaillé, qui sans doute ne comprend que des individus soumis et convertis.

Baptêmes.	283
Morts.	193
Mariages.	35

Province de Samboangan.

Mariés de toute classe.		1613
Veufs et veuves.		259
Célibataires :	de communion. . .	1512
	de confession. . . .	792
Enfants des deux sexes.		1501
Espagnols.		9
Chinois établis.		18
	Total. . .	5704

Si les nouvelles conversions (qui d'ailleurs paraissent assez rares) ne sont pas comprises pour une bonne part dans le chiffre 283 donné pour les baptêmes, il faut croire que les naissances doivent l'emporter beaucoup sur les décès.

Quoi qu'il en soit, cette population est disséminée dans huit ou dix quartiers de la plaine, et l'on ne compte guère plus de 2000 individus dans le village. Aucune contribution ne pèse sur les habitants, qui, de fait, seraient fort embarrassés pour livrer aux agents du fisc autre chose que du riz ou des cochons. Il existe cependant ici un agent de la Hacienda Réal qui est chargé de percevoir les deniers royaux et de payer les employés. Quelques droits sur les boissons et le tabac, qui est ici d'un usage général, ne suffisent pas pour couvrir les dépenses de cet établissement. Mais il faudrait une population plus nombreuse, et surtout moins indolente, pour étendre les cultures, et tirer parti de ce beau pays.

La garnison de Samboangan se compose de deux ou trois compagnies de métis ou tagales ; elle est au besoin renforcée par un corps de milices, de force à peu près égale. Les soldats, régulièrement payés par le trésor de Manille, sont assez bien vêtus. Il en est de même d'un détachement de 50 à 60 matelots formant l'équipage d'une petite goëlette qui est en ce moment désarmée à l'embouchure de la rivière. Cet équipage est réparti sur les deux chaloupes canonnières ou felouques qui ont aidé nos corvettes à gagner le mouillage. La tenue militaire et la propreté de ces embarcations font honneur aux deux lieutenants de vaisseau de la Cruz et Acha, qui n'ont pas oublié les bonnes traditions de la vieille marine d'Espagne. Ces chaloupes, à demi pontées, ont sur l'avant un canon de bronze de six, établi à côté du mât de misaine, sans en gêner la manœuvre. Un détachement de quatre canonniers et un caporal est chargé du service de cette pièce et de la garde du bateau. Sur le plat-bord sont établis six pierriers du calibre de une et deux livres, et sur l'arrière se trouvent une petite cabine pour un officier et les soutes à provisions. Ces felouques, voilées en chasse-marées, arment vingt avirons.

La marine des Philippines, suivant l'état donné par l'almanach de 1838, se compose de :

1 brigadier, commandant de la marine.

1 capitaine de vaisseau chargé des travaux hydrographiques.

3 constructeurs ou ingénieurs, employés dans l'arsenal de Cavite.

9 lieutenants de vaisseau.

2 alferes.

La marine coloniale ou de la flottille a un état major composé de :

6 capitaines.

8 lieutenants.

10 sous-lieutenants.

Nous n'avons qu'à nous louer de l'accueil que nous avons trouvé à Samboangan, dont les autorités se sont montrées pleines d'affabilité et d'empressement : toutes les ressources et les moyens de ravitaillement que peut offrir cet établissement ont été mis à la disposition des corvettes. La population a été bonne et hospitalière pour nos matelots. La relâche de Samboangan est précieuse pour les navires qui descendent la mer de Chine ou qui cherchent à remonter à contre-mousson, en passant par le détroit de Basilan ; ils trouveront sur ce point de Mindanao un air pur, une bonne aiguade et des vivres frais pour l'équipage, à assez bas prix ; on peut facilement s'y pourvoir de bois de construction pour réparer des avaries, et même trouver des bois propres à la mâture. Les forêts qui couvrent les montagnes offrent une assez grande abondance de gibier, surtout des cerfs et plusieurs oiseaux bons à manger ; elles sont aussi peuplées d'une petite espèce de singes ; mais il est bon de ne pas trop s'engager dans l'intérieur, à moins d'avoir des guides ou d'être en force pour repousser les sauvages qu'on pourrait rencontrer.

(*M. Roquemaurel.*)

Note 24, page 239.

La fondation de Manille date de deux cent soixante-huit ans. Le gouvernement de Luçon, des îles adjacentes, joint à celui des Mariannes et des diverses possessions dans cette partie du monde, est confié à un chef militaire qui, au titre de gouverneur, réunit ceux de président de l'audience (*vice patrone real*), de juge-commissaire de la ferme des postes, de directeur des troupes et de capitaine général : son autorité embrasse tout ce qui dérive de ses titres, tant pour l'administration que pour la défense et la sûreté du territoire. Les îles sont divisées en provinces ; à la tête de chacune d'elles est un chef subalterne qui a le titre de

gouverneur (*alcalde mayor*), lesquels exercent une autorité administrative et contentieuse en première instance; ils sont commandants militaires et ont à leur charge le recouvrement des deniers royaux sous leur responsabilité, garantie par cautionnement, et sous l'inspection du commissaire général de l'armée et du directeur du domaine royal. La province de Cavite fait exception à la règle, le recouvrement de l'impôt y étant fait aujourd'hui par un *teniente*, ou délégué de la justice mayor.

Chaque province est subdivisée en *pueblos*, communes; chacun d'eux est administré par un *gobernadorcillo*, avec des lieutenants et alguazils de justice, qui sont généralement pris parmi les indigènes les plus recommandables. Ils remplissent diverses fonctions, telles que la surveillance des semailles, des cultures en général, et tout ce qui ressort de la police. Dans les pueblos où il y a un nombre suffisant de métis, qui sont les descendants des Chinois et des Espagnols, ils forment une peuplade séparée et leurs autorités sont prises dans leur propre sein. Les gobernadorcillos sont à peu près nos maires de village, ils sont revêtus comme eux de toutes les attributions municipales, avec l'obligation spéciale d'assister les curés dans tout ce qui est relatif au culte et à l'observance des préceptes religieux; ils connaissent des causes civiles jusqu'à la valeur de deux taels d'or pour les Chinois et de quarante-quatre piastres fortes pour les autres; ils procèdent, dans les causes criminelles, à l'enquête, par laquelle ils sont tenus d'informer le chef de la province. Il leur est permis de percevoir à leur profit certains droits qui sont déterminés à l'avance.

Dans chaque pueblo, il existe un certain nombre d'officiers municipaux désignés sous le nom de chefs de *barangas*, ou *cabezas* de *barangas* : chaque cabeza est obligé de prendre soin de quarante-cinq ou cinquante familles tributaires, dont il a la tutelle immédiate; il doit résider avec elles dans la rue et le quartier signalés, veiller au bon ordre, répartir entre ses admi-

nistrés tous les services qui intéressent la communauté, accorder leurs différends, percevoir l'impôt, et en verser le montant entre les mains du gobernadorcillo. Les cabezas sont les procureurs nés, et, qui plus est, les protecteurs de leurs barangas dans toutes les affaires qui regardent la communauté. Les douze plus anciens de chaque village ont seuls le droit de voter les élections du gobernadorcillo et des officiers de justice; ils présentent à l'autorité supérieure trois candidats aux fonctions de gobernadorcillo, et ceux-ci, avec celui qui vient de cesser ses fonctions, procèdent à l'élection des autres officiers, tels que lieutenants, alguazils et autres agents.

A une époque antérieure à la conversion au catholicisme, les cabezarias furent sans doute héréditaires; aujourd'hui elles sont héréditaires et électives. Quand elles viennent à vaquer faute d'héritier ou par suite de démission, le remplaçant est nommé par le surintendant, dans les provinces voisines de la capitale, et dans celles éloignées, par les gouverneurs, mais toujours sur la proposition du gobernadorcillo et des autres cabezas.

Les cabezas et leurs aînés, qui sont leurs auxiliaires pour le recouvrement des deniers royaux, sont exempts d'impôts. Dans quelques provinces, ils restent en fonctions trois années, et si leur gestion a été fidèle et consciencieuse, ils sont reconnus comme les principaux de leur village, reçoivent le titre de cabezas paradoxes (chef honorable), et la qualification de *don* leur est octroyée. Ce système, quoique libéral, a le grave inconvénient de multiplier une classe privilégiée qui est exempte de charges personnelles et augmente par cela même les charges du prolétaire.

Les emplois de gobernadorcillos, lieutenants et alguazils de justice sont annuels et toujours électifs, sauf l'approbation de l'autorité supérieure; les élections se font au commencement de chaque année dans la *casa real*, hôtel-de-ville; les électeurs sont le gobernadorcillo quittant et les douze plus anciens cabezas: on

élit à la pluralité des voix. Les candidats doivent jouir d'une certaine considération, appartenir à la classe moyenne de la société et savoir parler, lire et écrire correctement l'espagnol. Quant aux autres officiers de justice, on en élit un par chaque assemblée, jusqu'à compléter le nombre qui revient à la population, soit par la même *junta*, soit par le comité électif des gobernadorcillos, comme il a été dit plus haut. Le vote doit être secret, légalisé par le commissaire et présidé par le chef de la province; il est permis au curé d'y assister s'il le juge convenable, pour représenter ce qui lui semblerait bon et non pour autre chose : il lui est interdit de voter. Le procès-verbal des élections est remis, scellé, aux chefs supérieurs pour les provinces de *Tondo*, *Balacan*, *Zambales*, *Bataan*, *Nouera*, *Ecija*, *Laguna*, *Batangas* et *Cavite*; dans les autres provinces trop éloignées de la capitale, telles que les *Marie-Anne*, *Mindanao*, les gouverneurs nomment les candidats et les mettent en possession de leurs fonctions.

Les chefs des barangas peuvent être élus, tout en conservant leur cabezarias et le recouvrement de l'impôt; car il n'est pas juste, dit l'ordonnance royale, que les citoyens les plus distingués soient privés de l'honneur de devenir gobernadorcillos.

Le gouverneur *Barco* décida, par une ordonnance du 16 mars 1780, que des cabezas peuvent être nommés gobernadorcillos, pourvu qu'ils ne soient en rien redevables à la Real Hacienda ou aux particuliers.

Les Chinois ont la faculté de choisir leurs magistrats, mais seulement parmi ceux d'entre eux qui sont chrétiens et dans une junte présidée par l'alcade mayor de Tondo. Il leur revient un gobernadorcillo, un lieutenant de justice et un premier alguazil. Le gouvernement leur confère les titres en vertu desquels ils exercent leur juridiction ; les autres officiers de justice se nomment *bilangos* et sont choisis par le gobernadorcillo entrant. Les électeurs sont au nombre de treize, parmi lesquels le dignitaire

qui vient de sortir, les capitaines sortants et les champanes passés et en service. Aujourd'hui le recouvrement de l'impôt, ou capitation des Chinois, est fait par l'alcade mayor, dans la province de Tondo, avec un contrôleur choisi parmi les employés de la Real Hacienda (le trésor). Dans les autres provinces ce recouvrement est fait par les chefs respectifs; un patron tient la matricule de la classification des Chinois et il est chargé de fixer la cote personnelle de chaque contribuable selon ses moyens.

Les gobernadorcillos et les officiers de justice, dit encore l'ordonnance, méritent la plus grande considération pour les fonctions utiles et honorables qu'ils remplissent. Il est prescrit aux chefs des provinces de les estimer en raison de leurs fonctions respectives et de leur donner assistance dans toutes les occasions, et d'*empêcher surtout que les curés de paroisses ne les traitent avec trop peu d'égard*. Je ne sais si cette dernière clause est strictement observée aux Philippines; mais aux Marie-Anne les gobernadorcillos et leurs employés ne sont que les humbles serviteurs du clergé qui a acquis sur la population assez d'influence pour contre-carrer trop souvent les ordonnances des gouverneurs eux-mêmes. Partout où l'Espagne a fondé des colonies, cette détestable engeance est venue, par sa rapacité, détruire les meilleurs règlements et exploiter la religion à son profit. Ce sont véritablement les frelons de la fable.

Population des Philippines avec le nombre des pueblos de chaque province, les tributaires et la population en 1837.

Provinces.	Pueblos.	Tributaires.	Total de la population.	
Albay.	38	26,349	131,745	
Antigue.	11	11,020	55,100	
Balacan.	19	36,394	181,970	
Bataan.	10	7,217+	36,087+	
Batangas.	13	37,732	188,660	
Batanès (îles). . .	3	»	8,000	
Cavite.	10	18,320+	91,602+	
Cayagan.	34	18,444+	92,222+	
Calamianez. . . .	12	3,230+	16,052+	
Capiz.	22	24,104	120,520	
Camarinez , sud.	27	31,794+	158,972+	
» nord.	11	4,997	24,985	
Caraja..	30	5,995+	29,977+	Mindanâo.
Ile de Negros. .	23	11,124	35,622	
Ilocos, sud . . .	23	47,302+	236,510+	
» nord. . .	14	34,441+	172,207+	
Iloilo.	31	46,082	230,410	
Laguna.	33	28,561	142,805	
Leite.	31	18,433	92,165	
Marinnas.	4	»	8,522	
Misannis.	27	5,602+	34,583+	Mindanâo.
Mindoro.	8	5,926+	29,632+	
Nueva Ecija. . .	15	8,914	44,570	
Pampangan. . . .	26	36,344	181,720	
Pangasinan. . . .	31	45,880+	229,402	
Samar.	28	19,927	99,635	
Samboangan. . .	2	»	10,000	Mindanâo.
Tayabas.	16	17,049	85,245	
Tondo.	30	46,005	230,025	
Zambalès.	15	7,216	36,080	
Zebû.	38	50,163+	250,817+	
Totaux. . . .	627	654,565	3,285,842	

Le signe + indique les populations mélangées.

Dans le nombre des tributaires sont compris les métis chinois et les non convertis (reservados).

La ferme des vins et liqueurs qui, à l'époque de la création (1712), ne produisait que 10,000 piastres par an, en donne aujourd'hui 30,000 net, et le produit tend encore à s'augmenter par l'extension que prend la ferme dans les provinces de Camarinès et Albay.

La ferme des tabacs qui fut créée en 1781 occupe 6000 femmes et 1150 hommes à la manutention de *Binudo*.

Voici ses produits nets dans la dernière période quinquennale.

1833.	1,445,027 pesos.
1834.	1,656,054 *id.*
1835.	1,731,374 *id.*
1836.	1,833,405 *id.*
1837.	1,922,259 *id.*

Les douanes ont rapporté net.

de 1824 à 1828. . .	625,981 pesos.
de 1829 à 1833. . .	553,803 *id.*
de 1834 à 1837. . .	518,190 *id.*

Solde annuelle des chefs des provinces, ce qu'il payent à l'état par année pour avoir la faculté de commercer, leur cautionnement.

Provinces.	Solde.	Ce qu'ils payent.	Cautionnement.
Albay.	600	125	8000 pesos.
Cavite.	2000	»	»
Ilocos sud.. . . .	600	125	8000
Id. nord. . . .	300	125	800
Marie-Anne. . . .	1800	Défense de commercer.	
Samboangan. . . .	2000	Défense de commercer.	
Tondo.	300	Défense de commercer.	

Il est en outre alloué 500 piastres de gratification pour les embarcations nécessaires à l'inspection des îles.

État ecclésiastique.

1 archevêque. . .	Manille.	
3 évêques. . . .	Nouvelle-Ségovie, Nouvelle-Cacérès, Zebû.	
Chapelle royale, aumôniers de la marine. . . .		7 prêtres.
Séminaire de Saint-Charles.		27
Augustins chaussés.		138
Ordre de Saint-François.		119
Ordre de Saint-Dominique.		171
Augustins déchaussés.		77
Saint-Jean de Dios.		11
Curés de provinces, séculiers.		78
Id. réguliers.		87

La solde des curés est de 100 pezos par an pour 500 tributaires pour les provinces de Mindoro et de Zambalès.

A ceux de la province de Bataan. . . . . . 187 pesos.
A tous les autres. 180
En tout 528 curés de paroisse et 699 religieux de toutes sortes.

État militaire des Philippines.

1 capitaine général, gouverneur : Don André Garcia Gamba.

État-major :

1 maréchal de camp.
5 brigadiers.
1 compagnie de hallebardiers, gardes du capitaine général.
5 régiments d'infanterie de 1000 hommes chacun.
1 bataillon d'artillerie de 6 compagnies à pieds et 2 à cheval.
1 compagnie de génie, 3 officiers, 72 soldats.
4 escadrons de cavalerie, dont 1 de lanciers.
1 corps d'infanterie de marine de 300 hommes.

Milice provinciale.

Ce corps est composé de 6 régiments dont l'organisation est la même que celle des vétérans de l'armée.

1er	régiment de	Luçon,	sous les armes.
2e	id.	Pangasinan,	non réunis.
3e	id.	Pampangan,	id.
4e	id.	Batangas,	id.
5e	id.	Ilocos,	id.
6e	id.	Zambales y Bataan,	id.

Troupes auxiliaires pour le temps de guerre.

Ce sont des corps francs composés ainsi qu'il suit :

8	compagnies	d'artillerie.
4	escadrons	de lanciers.
4	id.	de chasseurs de Cavite.
4	id.	de hussards de Pampangan.

3 compagnies de volontaires de Pampangan.
12 id. de Passeg Laguna.
600 gardes de la ferme publique, montés.

État de la marine coloniale.

Commandant en chef : le capitaine général, gouverneur.
Secrétaire : 1 lieutenant de vaisseau.
1 brigadier, commandant.
9 lieutenants de vaisseau.
2 Alferès.

Arsenal de Cavite.

1 lieutenant de vaisseau, directeur.
2 id. Id. constructeurs.

Commission des travaux hydrographiques.

1 capitaine de vaisseau.
1 id. d'artillerie.
2 sous-lieutenants de la flottille.

Flottille.

6 capitaines, 8 lieutenants, 10 sous-lieutenants.

Cette flottille est commandée par le brigadier ; elle se compose de :

2	goëlettes de 9 canons.	40	hommes d'équip.
1	pilote-boat, armé.	40	id.
16	launchas, armées de canons et pierriers.	40	id.
6	falouches, id. id.	40	id.
27	falouas, n° 1, armées de pierriers. .	30	id.
11	id. n° 2, id.	25	id.
6	basangayans.	25	id.

Total. 68 embarcations dont 35 armées et 1115 hommes d'équipage.

Iles Marie-Anne.

Gouverneur : don José Cashillas y Salazar, lieutenant colonel d'infanterie.
Sergente mayor : don Louis Torres, capitaine de milice.

La force armée des Marie-Anne consiste en 61 hommes dont 13 officiers et 1 sous-officier et deux tambours.

Population :

Agagna.	4,680
Les environs.	748
Umata.	241
Merizo.	325
Agat.	257
Inabaran.	276
Ile Rota.	455
Total. . . .	6,982

Les îles Marie-Anne sont situées à 400 lieues à l'Est des Philippines. Leur chaîne comprend une étendue de 150 lieues, depuis le 13e jusqu'au 20e latitude Nord. La capitale Agagna est située par 13° 26′ latitude nord et 150° 58′ longitude Est du méridien de Cadix. L'archipel se compose de 16 îles, Guaham et Rota sont les seules habitées. Elles furent découvertes, en 1521, par Magellan et réunies à la domination de l'Espagne, par Legaspe, en janvier 1565. Elles furent converties au christianisme, en 1668, par *Savitornès* et des jésuites envoyés par la reine d'Espagne Marie-Anne d'Autriche dont elles portent le nom. Les habitants de Guham sont bons, humains et hospitaliers C'est une excellente relâche de ravitaillement; on y trouve en abondance toute espèce de vivres frais. L'eau y est bonne et facile à faire ; mais il est impossible de s'y procurer des vivres de campagne.

(*M. Demas.*)

Note 25, page 239.

L'aiguade de Samboangan est assez commode ; les chaloupes se rendent au débarcadère, auprès des débris d'une jetée en bois dont on a abandonné la construction. Là, se trouve l'embouchure d'un petit ruisseau qui vient rouler son eau courante dans les cailloux du rivage. C'est un embranchement d'une rivière assez considérable, qui, après avoir arrosé les rivages des environs de la ville, va se réunir à la mer un peu à l'Est de cette dernière.

Le ruisseau de l'aiguade passe dans la partie occidentale de la ville, tout le long de la palissade qui entoure et défend cette petite cité coloniale Les eaux sont quelquefois bourbeuses et sales dans la journée. On ne peut guère penser alors à remplir les futailles. Pour avoir une eau limpide, il faut envoyer les chaloupes pendant la nuit ou de très-grand matin : les habitants de la ville n'ont pas encore souillé les eaux de cette aiguade, soit en y lavant du linge, soit en y jetant des corps étrangers. Comme ils ne boivent pas cette eau, ils ne sont pas intéressés à la conserver pure et limpide.

Il y a dans les environs de la ville plusieurs sources d'eau vive où chacun va puiser la petite provision de chaque jour.

Plusieurs d'entre elles sont respectées et même assez bien entretenues. La plus belle, qui s'échappe d'une roche voisine, est entièrement réservée à l'usage de la classe aristocratique du pays, c'est-à-dire pour la maison du gouverneur et des cinq ou six Européens qui, à Samboangan, remplissent les premiers emplois civils et militaires.

Monsieur le capitaine du port nous fit partager cet avantage : chaque matin il nous envoyait à bord deux barils d'eau de roche pour les tables du commandant et des officiers.

Le 5 août, tout le bord fut attristé par un événement mal-

heureux. Un de nos meilleurs hommes mourut du tétanos ; il se nommait Avril et avait depuis un an gagné les galons de quartier-maître. En arrivant à Samboangan, il s'était blessé au pied gauche en marchant sur un clou. La plaie, d'abord légère, s'enflamma peu à peu, mais elle était loin cependant de nous faire craindre la mort de l'infortuné. Le 4 août, sur les trois heures du soir, les mâchoires du blessé se serrèrent, et, dans la nuit, la poitrine commença a se prendre. Le chirurgien-major lui prodigua tous les soins imaginables, il passa la nuit près de lui ; tout fut inutile..... Le lendemain, le malheureux marin mourut sur les onze heures.

Comme nous devions partir le lendemain, on enterra notre compagnon de voyage sur les sept heures du soir. Le chef de l'expédition donna l'ordre de satisfaire à tous les frais des funérailles ; on se conforma à ce qu'exigeait la coutume espagnole.

Un détachement de marine, sous les ordres d'un officier, accompagna le corps du défunt jusqu'à sa dernière demeure. On le conduisit d'abord à l'église, et après la bénédiction et les oraisons du prêtre, le cortége s'achemina du côté du cimetière. Il y eut dans cette cérémonie une certaine solennité ; on avait choisi parmi les deux équipages ceux des matelots que des liens de camaraderie ou de pays unissaient au défunt ; toutes ces figures brunes et hâlées témoignèrent hautement par leur tristesse que le compagnon de route qui venait de nous quitter si inopinément, laissait des regrets à ses amis aussi bien qu'à ses chefs.

On surmonta la tombe d'une simple croix en bois peint. D'un côté on écrivit le nom du marin, de l'autre celui de l'*Astrolabe*. Il avait échappé aux glaces australes et au scorbut pour venir s'endormir sous la ligne. Qu'il repose en paix..... *

(*M. Marescot.*)

* Le journal de M. Marescot finit à ce passage. Quelques mois après, cet officier expirait, et ses compagnons de route confiaient son cadavre à la mer........ V. D.

Note 26, page 239.

Voulant profiter d'un de mes jours de liberté pour courir un peu les environs, j'arrangeai avec MM. Dumoulin, le chirurgien et un officier de l'*Astrolabe*, une partie dans la montagne, pour faire une chasse au singe. Nous nous mîmes en route à six heures du matin, guidés par le gobernadorcillo (espèce de maire), et ayant pour nous quatre un seul cheval. Une route charmante nous conduisit à une première rencontre de la Toumaga (nom de la rivière); il nous fallut la traverser à gué, opération qui nécessita une manœuvre savante. Nous avions en tout trois chevaux, celui du gobernadorcillo don Leone, celui du garde porteur d'une partie des vivres, et le nôtre; il nous fallait donc passer la rivière à six sur trois chevaux, dont un, celui des vivres, ne devait passer qu'une fois pour ne pas mouiller nos provisions. Deux de nous passèrent d'abord, puis deux autres, et enfin le cinquième sur les chevaux ramenés chaque fois par un des domestiques à pied. Trois fois nous exécutâmes cette manœuvre avant d'arriver à Toumaga, poste avancé sur le bord de la rivière, à trois milles environ de Samboangan. La course du matin, quoique courte, nous avait ouvert l'appétit, et nous ne voulûmes pas pousser plus loin sans dire un mot d'amitié aux poulets froids et au jambon que nous avions apportés. Après un bon repas, assaisonné par un délicieux appétit, nous nous remîmes en route, et, remontant la Toumaga, nous pénétrâmes dans la forêt. Des arbres gigantesques nous mettaient à l'abri des rayons du soleil, et nous firent, tant que nous marchâmes sous leur ombrage, supporter parfaitement la chaleur du jour. Quittant une demi-heure après le bord de la rivière, nous gravîmes les premières hauteurs sous l'ardeur d'un soleil qui nous mit en peu d'instants aux abois. L'envie d'arriver au gîte des singes nous

fit cependant supporter la fatigue, et nous rentrâmes, au bout d'une demi-heure environ, dans la forêt. A peine avions-nous fait quelques pas sur le versant boisé de ces hauteurs, que nous ne tardâmes pas à voir un grand nombre de singes gris, courant sur les branches les plus élevées de ces arbres gigantesques; effrayée par notre présence, toute la troupe simiaque se mit en émoi, et, sautant de branche en branche avec une agilité surprenante, s'enfonça de plus en plus dans la forêt; elle ne parvint cependant pas à s'échapper sans laisser quelques-uns de ses membres sur la place; deux tombèrent morts à nos pieds, et d'autres, blessés, restèrent sur les arbres hors de nos atteintes. Poursuivant notre victoire, nous arrivâmes dans la vallée qu'arrose la rivière, et là de nouveaux triomphes nous attendaient. Plusieurs centaines de singes faisaient au-dessus de nos têtes un vacarme effrayant; mais ils étaient à une trop grande hauteur pour que nos coups pussent les atteindre. Nous gravîmes une pente presque verticale de la montagne voisine, et, nous plaçant presque à la hauteur du refuge des singes, nous ouvrîmes notre feu sur tout ce qui se montrait; quatre d'entre eux tombèrent sans vie au pied de la vallée; les autres, y compris plusieurs blessés, prirent la fuite. Cette chasse au singe est sans contredit la plus amusante que l'on puisse faire; il est plaisant de voir l'agilité avec laquelle ils savent profiter d'une chance de fuite, et la ruse avec laquelle ils se cachent derrière les branches. Tant qu'il leur reste un souffle de vie ils restent sur l'arbre, qu'ils n'abandonnent que quand la mort leur fait lâcher prise. J'ai vu l'un d'eux atteint de plusieurs chevrotines supporter encore, sans tomber, deux coups de fusil, et ne lâcher la branche à laquelle il était cramponné, qu'avec la vie. Fatigués du carnage, nous regagnâmes, Dumoulin et moi, le bord de la rivière, et laissâmes le docteur continuer sa course dans la montagne pour herboriser. Nous prîmes, en l'attendant, un bain délicieux, et après qu'il se fut reposé à son tour, nous

nous remîmes en route pour retourner au poste de Toumaga. Après avoir pris là un instant de repos, nous reprîmes le chemin de la ville en suivant un sentier différent de celui par lequel nous étions venus, et en nous arrêtant de case en case. Partout nous rencontrâmes des villages riants et des gens empressés à nous offrir le peu que contenaient leurs demeures. Ce qui surprenait le plus ces braves gens, était de nous voir rapporter des singes morts, et tous nous questionnaient, ne comprenant pas ce que nous pouvions en faire. Nos coquilles et nos insectes les étonnaient moins, bien qu'ils n'en sussent pas davantage l'emploi. Je suis persuadé qu'ils nous ont considérés comme des fous naviguant pour leur santé, et ayant une permission d'absence de Charenton. C'est au reste l'effet que nous avons produit partout.

(*M. Montravel.*)

Note 27, page 239.

Il faut à peine une demi-heure pour visiter toutes les rues de Samboangan, auquel on donne 6,000 habitants. Les maisons sont mieux bâties qu'à Soog. Quelques-unes sont sur pilotis comme à Gouaham; mais, en général, elles offrent une espèce de rez-de-chaussée entouré de cloisons en roseaux, qui contiennent des provisions de bois, l'emplacement de la cuisine, ainsi que quelques cochons en quête d'une nourriture qu'on leur laisse chercher. — Les toits de ces maisons sont semblables à ceux des Malais; ils sont faits de la même manière, seulement leur forme est plus élevée, et leur sommet plus aigu.

Presque toutes ces cases ont au rez-de-chaussée, une petite boutique qui étale tout son avoir sur un petit treillis de branches, servant en même temps de volet. Ce sont des fruits, du tabac, et d'autres menus objets de peu de valeur. On trouve

deux ou trois débitants de liqueurs, et deux marchands d'étoffes occupant le premier étage de leurs maisons. Voilà à peu près toutes les ressources commerciales du pays.

Au bout de la première rue, près du rivage, se trouve l'église. C'est un édifice en pierre, qui n'a rien de particulier; la maison du padre y est jointe, et à quelques pas de là un petit pont, protégé par un toit, garni de bancs, traverse un ruisseau encaissé dans un fossé, creusé à main d'homme, et offre un lieu de repos agréable, d'où l'on aperçoit le rivage ainsi qu'un édifice singulier qui s'élève à deux pas plus loin, et qui sert aux vigies qui surveillent la côte. Cet édifice consiste en une petite cahute placée sur des poteaux très-élevés, à trente ou quarante pieds du sol; on en voit de semblables sur toute la côte.

La crainte des *Moros*, ou des pirates qui viennent, à la faveur de la nuit, piller les propriétés et enlever des hommes, pour les réduire à l'esclavage, est grande à Samboangan, où la population a néanmoins une réputation de bravoure. Dernièrement un pêcheur a été enlevé sur la côte, malgré les moyens de surveillance qui y existent et la présence des chaloupes canonnières. Ce sont les habitants de Bassilan qui exécutent ces hardis coups de main. Ils viennent ainsi sur de légères embarcations conquérir des esclaves.

Je n'ai pas pu savoir si la population de Samboangan est originaire des lieux où elle habite, ou si elle descend des premiers occupants provenant des Philippines. Ces hommes diffèrent pour la force et la taille des habitants de Soog, ils ont aussi les traits plus caractérisés, et la langue qu'ils parlent diffère du dialecte des îles voisines. Ils ont en grande antipathie les *Moros*, c'est ainsi qu'ils nomment leurs voisins d'outre-mer, de même que *los Negritos*, noirs qui habitent l'intérieur de Mindanao.

Les buffles forment, avec quelques bœufs et vaches, les seuls troupeaux que les habitants de Samboangan possèdent. Ces

animaux leur servent rarement de monture, mais ils sont souvent attelés à des brancards qui ont plutôt l'air de traîneaux destinés à un pays glacé qu'au climat de Mindanao. Ces animaux paraissent fort dociles; on les rencontre souvent dans les ruisseaux, enfoncés dans l'eau jusqu'au nez; ils ne présentent hors de l'eau que le bout de leur muffle et leurs larges cornes renversées. Quelquefois on est fort étonné de voir l'eau se troubler à quelques pas de soi et un énorme buffle soulever subitement sa masse inaperçue. C'est là que leurs maîtres vont les chercher et qu'ils sont sûrs de les trouver.

Un achat que je désirais vivement faire était celui d'un *kampilan*, véritable arme de Mindanao, fabriquée par les indigènes, et dont la forme est assez curieuse : c'est une lame étroite au manche, longue de deux pieds et demi à trois pieds et large de deux pouces environ à la pointe. La trempe de quelques-unes de ces armes jouit de quelque réputation, mais je la crois bien aventurée. Je puis aujourd'hui acquérir un de ces kampilans à un prix assez élevé (cinq piastres), mais telle est leur rareté, que ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que je puis me le procurer.

Les habitants de Samboangan semblent aussi tenir beaucoup à leurs armes et y attachent un grand prix; le moindre kriss de Solo vaut de douze à vingt piastres, et loin de vouloir les céder, ils demandent si on veut leur vendre des sabres.

La fabrique des kampilans, autrefois très-active, paraît avoir décliné tout à fait dans les possessions du sultan de Mindanao, qui lui-même paraît être un pauvre sire, fort misérable. M. de la Cruz nous raconte que dans ses visites annuelles il lui fait un cadeau fort apprécié, en lui donnant ses vieux souliers. Toutefois, au prix d'une once (quatre-vingt-cinq francs environ), on peut se procurer une arme passable dans la juridiction du sultan. C'est de là que viennent celles que possèdent les habitants de Samboangan.

Le nombre des navires qui fréquentent le port de Samboangan ne dépasse pas le chiffre 15 à 20 dans l'année. Ils y relâchent pour y prendre des rafraîchissements à l'époque où la mousson les force à passer dans le détroit de Makassar au lieu de suivre une ligne plus directe. Quelquefois aussi des pêcheurs de cachalot y passent quelques jours et apportent aux habitants des étoffes, en échange des provisions qu'ils embarquent. Il paraît même que ce commerce est assez lucratif, à en juger par l'empressement que les habitants mettent à acquérir de nos matelots divers petits objets de luxe. Les petites fioles contenant des huiles odorantes, provenant de Singapour, font surtout fureur ; à chaque fois que j'ai marchandé un kriss, on m'a demandé si j'avais des étoffes de soie à donner en échange ou à vendre. Je suis sûr qu'on aurait obtenu bien plus facilement par ce moyen ces armes pour lesquelles on me demandait de huit à quinze piastres.

Les provisions ne sont pas chères; les cochons surtout; on en a d'assez gros au prix d'une piastre l'un. Les poules sont plus rares et beaucoup plus chères qu'à Solo où nous en avons acheté jusqu'à dix pour cinq francs ou quatre pour une livre de mauvaise poudre. En revanche on trouve peu de légumes; il y a bien des patates douces, mais il est difficile d'en obtenir des quantités au-dessus de cinq à six livres à la fois. La paresse empêche les paysans de les collecter en plus grand nombre. Les bonnes bananes sont assez rares dans cette saison et c'est à peu près le seul fruit qui soit abondant. On trouve des mangues et divers autres fruits des colonies, mais en petit nombre. Une femme m'a présenté, il y a quelques jours, une mangue, en me disant : « Señor, achetez-» moi ce fruit, car il n'y en a pas de pareils en Espagne. » J'ai trouvé cette remarque curieuse; c'est la première fois que j'entends un marchand des pays tropicaux manifester cette idée si simple d'ailleurs.

Presque chaque soir un bon vieux *Indio*, dont le nom m'é-

chappe, fait danser chez lui. Des violons et une flûte forment l'orchestre qui fait agir les jambes nues des danseuses, jusqu'à onze heures du soir et même plus tard. L'amour de la danse est dans les mœurs espagnoles, et les habitants de Samboangan sont Espagnols sous ce rapport. Quelques personnes des deux corvettes s'étant mêlées une fois à cette réunion, ont produit une vive sensation de plaisir ; le bon vieux *Indio*, boute-en-train, est venu leur dire quelques paroles françaises, leur a parlé du passage des navires de guerre français, commandés par M. Dubuisson, qui ont relâché sur ce point il y a déjà de nombreuses années, et a fini dans son effusion par embrasser ces messieurs.

La familiarité de nos manières étonne ces pauvres Indios; accoutumés aux manières froides des blancs, ils nous trouvent charmants. C'est assez naturel : nous les traitons comme on le fait chez nous à l'égard des personnes de toutes les conditions, tandis que les Espagnols pur sang les considèrent absolument comme étant d'une nature inférieure; et quoique, en général, ils agissent avec bienveillance envers eux, néanmoins ils leur font sentir durement cette prétendue supériorité.

Buenos Franceses, nous dit-on souvent, et souvent encore on nous demande si nous voulons emmener avec nous quelques-uns des habitants. Plusieurs s'offrent de bonne volonté; il paraît d'ailleurs que ce penchant existe depuis longtemps, car il est défendu aux indigènes d'aller trafiquer le long du bord des navires.

Les recherches de nos naturalistes excitent l'étonnement de la population. Pourquoi ramassez-vous tant de pierres, demandait un paysan à un de nos chirurgiens, est-ce pour trouver de l'or?— Non, répondit M. Lebreton, c'est pour bâtir une maison au roi de France, avec des pierres prises dans toutes les parties du monde. — Caramba ! quel roi puissant ce doit être ! pour qu'on aille entreprendre de pareils voyages *por buscar piedras !*

Cette explication s'est répandue comme l'éclair, on m'en a parlé plusieurs fois et c'est en vain que j'ai tenté d'expliquer le véritable motif de ces collections. Je n'ai jamais pu réussir à convaincre mes auditeurs, et la réponse de M. Lebreton est restée gravée dans leur conviction.

(*M. Desgraz.*)

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.

